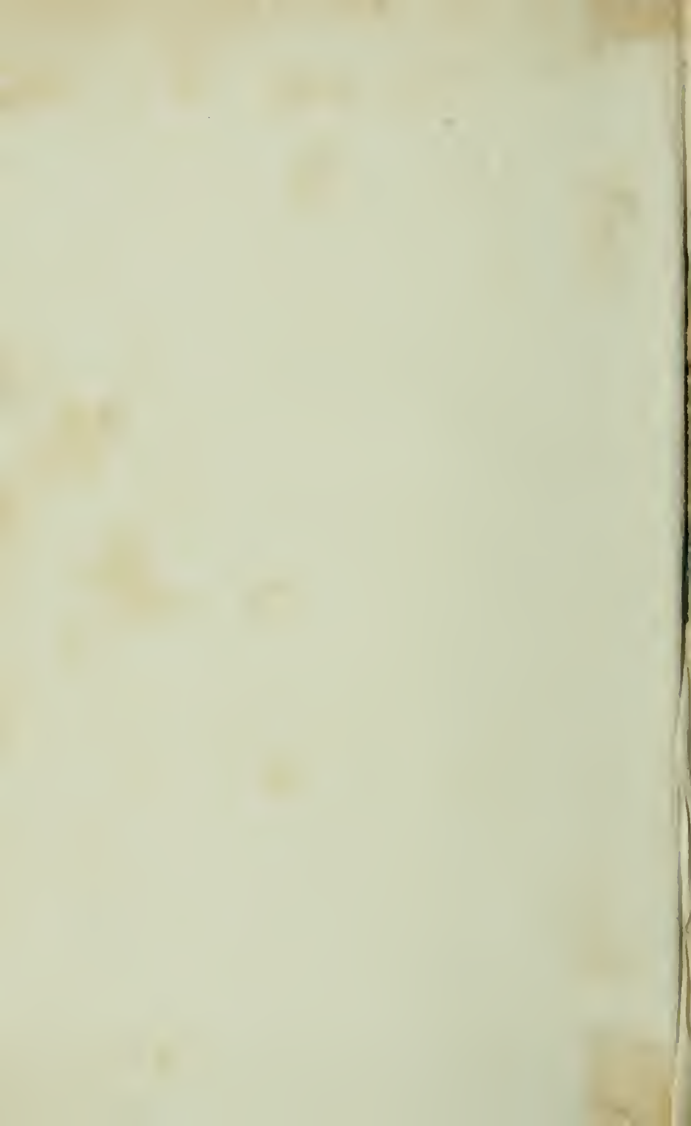








REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1842.

TOME QUATRIÈME.

AVRIL.

Bruxelles,

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1842

THÉRÈSE DUNOYER.

I.

DIOUGAN GWENC' HLAN (1).

Le vent d'hiver souffle de l'ouest avec fureur; de grands nuages noirs s'amoncèlent à l'horizon, le soleil se couche rouge et enflammé, il jette sur les roches granitiques de la côte de Bretagne une pâle et dernière lueur, triste comme un adieu.

L'Océan gronde, la nuit approche, les hautes lames vertes perdent leur transparence, elles deviennent sombres, elles se heurtent, elles se brisent, et leur écume paraît plus blanche à mesure que les ténèbres descendent sur les flots.

Loin, bien loin du rivage, battue des vagues énormes qui la couvrent à chaque instant d'une neige amère, on voit une frêle chaloupe perdue dans l'immensité de cette mer en furie.

Quelquefois ses voiles, cédant à la violence de l'ouragan, s'inclinent et effleurent le sommet de ces montagnes liquides; tantôt elle plonge dans l'abîme, tantôt elle s'élance sur le dos

(1) *Diougan Gwenc' Hlan* (*la Prédiction du Gwenc' Hlan*). — Un des chants les plus populaires de la Bretagne, dialecte de Cornouaille.

d'une vague monstrueuse pour être précipitée dans un nouveau gouffre.

L'obscurité augmente, le vent redouble, la mer se creuse.

A la clarté blafarde du crépuscule, on distingue deux hommes assis dans cette barque, qui semble devoir être vingt fois engloutie avant d'arriver au port.

L'un tient le gouvernail d'une main ferme; cet homme s'appelle Mor-Nader; c'est un pilote de l'île de Sein.

On dit que Mor-Nader est doué de la seconde vue; on le redoute. Il prédit l'avenir; ses prédictions sont funestes; presque toujours l'événement les justifie. Son langage est souvent imagé, poétique, comme celui des bardes armoricains qui se sont perpétués jusqu'à nos jours.

Mor-Nader est vieux; ses longs cheveux blancs, fouettés par le vent, semblent hérissés sur sa tête; la froidure est âpre, sa poitrine et ses bras robustes sont nus; l'expression de son visage est farouche; ses yeux ronds et gris étincellent d'un délire sauvage. Sa voix caverneuse, mais retentissante, domine le sifflement de la tempête, domine le fracas des vagues. L'exaltation de son esprit croît avec le péril; il chante dans le dialecte de Cornouaille, avec un accent rauque et guttural, ces paroles d'un sens étrange et sinistre :

Evid aoun mé nam euz ket,
Meuz ked aoun da vout lazet;
Evid aoun mé nam euz ket,
Amzer awaléh ez-onn- mé bet.

« Ce n'est pas que j'aie peur, je n'ai pas peur de mourir.
» Ce n'est pas que j'aie peur, assez longtemps j'ai vécu. »

L'autre homme assis à la proue est jeune; il se nomme Ewen de Ker-Ellio.

Ewen de Ker-Ellio est le maître du vieux château de Treff-Hartlog, qui dresse ses toits aigus et ses murailles de granit là-bas, là-bas, à deux lieues dans la brume, sur la cime solitaire des *Roches-Noires*.

Ce manoir domine la *Baie des Trépassés* et le *Raz des Agonisants* (1).

Ewen est jeune ; ses cheveux bruns flottent au gré du vent, ses traits sont mâles et rudes, son regard ne peut se détacher de celui du vieillard.

Ewen écoute les chants bizarres de Mor-Nader avec une curiosité mêlée d'effroi. Quelquefois un triste et doux sourire tempère l'âpreté de sa physionomie.

Le pilote a terminé la première strophe de sa lugubre chanson.

Ewen lui dit, dans le même dialecte de Cornouaille :

— Tu m'as annoncé que l'heure approchait où je saurais ma destinée? Ma raison me dit que tu ne sais pas ce que les autres hommes ignorent; elle me dit que tu te joues de moi, elle me dit que tu me trompes, et pourtant je suis assez faible pour attendre tes paroles avec angoisse. Pourquoi m'as-tu annoncé qu'en mer seulement tu pourrais me prédire l'avenir? Parle, parle; la tempête approche; bientôt nous n'aurons à songer qu'à la manœuvre de cette barque, si nous ne voulons pas périr.

Mor-Nader continua de chanter, comme si son chant devait répondre aux questions d'Ewen de Ker-Ellio:

Deuz fors pétra a choarvézo,
Pez a zo dléet, a vézo;
Red è d'aun holl mervel tar gwes,
Kent évid arzao enn-divez.

« Peu importe ce qui arrivera,
» Ce qui doit être sera.
» Il faut que tous meurent trois fois avant de se reposer enfin. »

— Est-ce donc une mort prochaine que tu m'annonces? — s'écria Ewen.

— Que t'importe? ne suis-je pas un fourbe? — reprit le vieillard avec une sombre ironie.

(1) Dangereux récifs situés à la pointe méridionale de la baie de Douarnenes.

— Parle, parle!

— Non, non, je suis un menteur; non, non, je ne sais pas voir sur le front d'un homme le signe de sa mort prochaine!

— Parleras-tu!

— Quand je te dirais : Ewen de Ker-Ellio, fais ta prière, dans un instant la mer t'aura englouti, à quoi bon? tu ne me croirais pas! J'aime mieux te dire : Ewen, tu auras une longue, une heureuse vie, tu auras une femme douce et bonne comme une colombe, tu verras les jeux des enfants de tes enfants....

Et le vieillard poussa un éclat de rire sauvage.

Le jeune homme commença de regarder le pilote avec effroi, il le crut sous l'influence d'un moment de folie; il regretta trop tard de s'être mis à la merci de cet homme.

— Que veux-tu dire, Mor-Nader? Si quelque danger me menace, explique-toi!

— Dans quel mois est mort ton grand-père, Ewen de Ker-Ellio? — s'écria tout à coup le vieillard d'une voix terrible.

— Dans le *mois noir* (1), — répondit Ewen.

— Dans quel mois est mort ton père, Ewen de Ker-Ellio?

— Dans le mois noir, dans le mois noir, — dit Ewen tremblant malgré lui.

— Et dans quel mois sommes-nous, Ewen de Ker-Ellio?

— Dans le mois noir, répondit Ewen à voix basse.— Puis il s'écria : — Pilote, pilote, prends garde, évite cette lame! Malédiction! tu veux donc nous faire noyer? Tu veux donc...

Ewen ne put achever; une lame monstrueuse coucha la chaloupe presque sur le flanc, et la remplit d'eau presque entièrement.

Mor-Nader n'avait pas quitté le gouvernail; le front haut, l'œil ardent, insouciant du danger, il était en proie à une terrible hallucination.

— Encore une lame pareille, — s'écria Ewen, — et demain on retrouvera nos corps sur la grève.

— Oui, oui, on retrouvera ton corps glacé sur la grève, de pâles varechs ceindront tes cheveux humides. Ce sera ta cou-

(1) Le mois de novembre, mois fatal, selon la superstition bretonne.

ronne funéraire! — dit le vieillard. — Si tu dois mourir tout à l'heure, tu mourras tout à l'heure; le mois noir est le mois noir.

Et Mor-Nader continua son chant d'une voix plus éclatante encore :

> Mé wel as mor varch ênep tont,
> Ken a gren ann aot gant ar spont,
> Hen ken gwenn ewid and erc'h gann,
> Enn hé benn kerno a argant.

« Je vois le cheval de mer venir à ma rencontre.
» Il fait trembler le rivage d'épouvante.
» Il est aussi blanc que la neige brillante;
» Il porte au front des cornes d'argent. »

Mor-Nader avait presque abandonné le gouvernail.

Une seconde lame, plus furieuse que la première, faillit faire chavirer la chaloupe.

Ewen, à demi renversé par le choc, se releva, et, menaçant le vieillard :

— Veux-tu donc me faire périr ici, misérable? Oh! malheur, malheur! Pourquoi suis-je venu avec cet insensé?

— Non, non, — reprit le pilote avec la même ironie, — je suis un fourbe! Non, je n'entends pas sonner dans les airs les les funérailles mystérieuses de ceux qui vont mourir! Non, je ne vois pas la main de la mort s'abaisser, s'abaisser sur leurs fronts! Ewen de Ker-Ellio, diras-tu que je suis un fourbe lorsqu'en t'engouffrant dans la profondeur des vagues, tu les entendras tonner en se refermant sur toi! Ewen de Ker-Ellio, vois-tu, aux dernières lueurs du crépuscule, là-bas, là-bas, cette énorme lame noire qui accourt en mugissant, en secouant sa crinière d'écume? Elle vient, elle approche, elle rugit, elle menace, elle dit : Non, Mor-Nader n'est pas un fourbe, il m'a appelée pour emporter un corps dans mes flancs glacés. Où est ce corps? Me voilà, me voilà!

La folie du pilote atteignit son paroxisme : exalté jusqu'au délire par le majestueux et terrible spectacle de la tempête, aveuglé par un orgueil stupide et féroce, capable de sacrifier

sa vie pour se venger de l'incrédulité d'Ewen et pour justifier sa funèbre prédiction, il abandonna le gouvernail et se dressa debout à l'arrière de la chaloupe.

Là, les bras croisés sur sa poitrine nue, le regard inspiré, le front menaçant, il semblait le mauvais esprit de cette mer en furie.

La frêle embarcation, n'étant plus gouvernée, tournoya deux fois sur l'abîme; on entendit un bruit sourd, quelque chose de blanc voltigea et disparut dans l'ombre, la voile venait d'être enlevée par le vent.

— Nous sommes perdus! — s'écria Ewen.

Et dans sa rage il se précipita sur le vieillard pour se saisir du gouvernail.

Mor-Nader le repoussa violemment.

Une lutte s'engagea entre ces deux hommes au-dessus de l'abîme, qui allait peut-être les engloutir.

Le vieillard fut blessé au front, son sang coula. Ewen reçut un coup de barre sur la tête; à moitié étourdi, il retomba étendu au fond de la chaloupe, crut sa dernière heure arrivée, il recommanda son âme à Dieu, ferma les yeux et attendit la mort.

La chaloupe, abandonnée à elle-même, bondissait çà et là au-dessus des vagues...

Mor-Nader, le front sanglant, l'œil hagard, entonna un chant de mort.

Ewen, revenant à lui, se crut sous l'obsession d'un songe infernal en entendant ces paroles effrayantes :

—Morvrangoz — lé lavar d'i-mé.
Pétra c'hoari gan — ou amé?
—Tal ann prenn — lu choari gan-in
Hé zaoulagad ru a fel d'in.
Hé zaoulagad a grapann net.
Abek da cé enn deuz tennet.

« Vieux corbeau de mer, dis-moi, que tiens-tu ici? [rouges.]
» Je tiens la tête du chef d'armée, je veux avoir ses deux yeux
» Je lui arrache les yeux, parce qu'il a arraché les tiens. »

— Pilote, pilote du démon! me conduis-tu donc aux enfers? — murmura Ewen, que le sombre délire de Mor-Nader commençait à gagner. — Je vais donc mourir?

— Étais-je donc un fourbe? étais-je un fourbe? — dit le vieillard en penchant son front ensanglanté sur Ewen, toujours étendu au fond de la barque.

— Non, non, grâce! tu n'es pas un fourbe; mais, avant que je meure, toi qui sais tout, prouve-moi ta science infernale, dis-moi quel est ce portrait mystérieux, cette figure aux yeux noirs et au front pâle, qui m'est apparu comme un spectre, et dont le souvenir me suit comme un remords?

— C'est une fleur du mois noir, c'est une fleur des tombeaux! — répondit le pilote.

Une nouvelle lame remplit presque la chaloupe.

Ewen, accablé sous le choc de cette pesante masse d'eau, ne put faire un mouvement, l'embarcation était presque submergéee.

La voix de Mor-Nader retentit plus éclatante encore.

Le vieillard chantait d'une voix lugubre :

Na té louarne lavar di-mé
Pétra c'hoari gand-oud a mé ?
Hé galon a c'hoari gan-i
Oa ken d'gwir vel ma hani,
Na té lavard'i-me tousek
Pétra rez azé korn hévek ?
Mé a zo ama' nem-laket
C'hortoz hé éné da zonet

« Et toi, loup, que tiens-tu ici?
» Je tiens son cœur qui était aussi cruel que le mien.
» Et toi, dis-moi, vipère, que fais-tu là cachée dans le coin de ses [lèvres?]
» Moi? je me suis cachée là pour attendre son âme au passage.

. . . .

Une montagne d'eau, s'élevant avec un bruit formidable, fondit sur la chaloupe et la submergea.

Ewen se sentit tournoyer et descendre dans l'abîme.

II.

LE MANOIR DE TREFF-HARTLOG.

La côte occidentale de Bretagne qui s'étend depuis Brest jusqu'à Nantes est aride, sauvage; son aspect, effrayant et grandiose.

Entre les pointes de *Karnarvan* et le bec du *Raz,* se creuse une baie si funeste, qu'elle a reçu le nom de *la Baie des Trépassés*. Un peu plus loin se trouvent le *Raz des Agonisants* et la *Pierre des Morts*. Ces noms sinistres prouvent combien est dangereuse la navigation de ces parages, presque toujours battus par les vents d'ouest et par des lames furieuses. La scène lugubre que nous venons de raconter s'était passée non loin de ces récifs.

Çà et là, sur la cime des rochers énormes qui bordent cette partie du littoral armoricain, quelques vieux manoirs bretons dressent encore leurs murailles de granit et leurs toits aigus. Non loin du petit bourg de Saint-Michel, dominant la baie des Trépassés, existait, nous l'avons dit, le château de Treff-Hartlog, antique propriété de la maison baroniale de Ker-Ellio, l'une des plus considérées de la Bretagne.

On ne pouvait comprendre par quel singulier caprice les fondateurs de Treff-Hartlog avaient bâti ce manoir dans une position si sauvage, si solitaire. Les murs de granit massif semblaient faire partie de la roche; ils en avaient la couleur noirâtre, les aspérités couvertes de mousse fauve, les contours polis et usés par le temps. Le corps de logis principal s'élevait au fond d'une cour ornée de buis et de houx, autrefois symétriquement taillés, mais alors abandonnés à eux-mêmes. L'aile gauche aboutissait à une tour assez élevée et presque entièrement cachée sous les rameaux d'un lierre séculaire; l'aile droite avait été depuis longtemps détruite.

De ce côté, l'édifice s'élevait perpendiculairement au-dessus de la mer. En nivelant à trois pieds du sol de la cour intérieure les assises de l'aile détruite, on avait formé une espèce

de terrasse d'où l'on découvrait le chenal étroit qui sépare la baie des Trépassés de l'île de Sein, et au loin, à l'extrême horizon, l'Océan.

Les métairies dépendantes de Treff-Hartlog pointaient çà et là dans la plaine, au milieu de bouquets de chênes verts; ces frais oasis rompaient la monotonie sauvage de landes immenses et désertes qui s'étendaient à perte de vue.

Ewen de Ker-Ellio avait quitté Treff-Hartlog dans la matinée pour faire une excursion en mer avec Mor-Nader, le pilote de l'île de Sein. Nous avons vu la funeste issue de cette navigation. Mais on l'ignorait au manoir.

On était dans le courant du mois de novembre 1838; le jour sombre, brumeux, commençait à baisser; un grand feu de hêtre flambait dans la haute cheminée de la cuisine du château.

Un peintre flamand aurait trouvé un excellent sujet d'étude dans la scène que nous allons tenter de reproduire.

Une seule croisée, longue, étroite, à petits carreaux verdâtres enchâssés dans du plomb, éclairait cette vaste pièce recrépie à la chaux. Les murailles étaient si épaisses, que, dans la profonde embrasure de la croisée, on avait pu placer une table, un petit bahut de noyer bien luisant et un vieux fauteuil de cuir à haut dossier.

Assise dans ce fauteuil, la vieille *Ann-Jann,* nourrice d'Ewen de Ker-Ellio, filait sa quenouille en fumant sa pipe de terre blanche, selon l'habitude de beaucoup de ses compatriotes de l'Armorique.

Le jour baissait beaucoup; excepté la silhouette lumineuse qui découpait le profil caractérisé d'Ann-Jann sur le fond transparent du vitrail, tout le reste de sa figure était dans l'ombre. Ann-Jann portait une coiffe bien blanche et bien serrée autour de son front ridé; la coupe de son corsage de drap bleu à boutons d'argent et de sa jupe de grosse étoffe de laine brune bordée d'écarlate n'avait pas varié depuis quarante ans.

L'obscurité, envahissant de plus en plus la cuisine, luttait avec les vives lueurs du foyer, qui tremblaient sur les dalles de granit et coloraient de reflets rougeâtres une table de chêne massive, un dressoir rempli de vaisselle de faïence et d'étain tenue avec une scrupuleuse propreté. Quelques naïves gravures

sur bois grossièrement enluminées, attachées aux murs par quatre clous, offraient les portraits des saints protecteurs de la Bretagne, saint Guehenoc, saint Hennok, saint Goulvenn. De toutes ces gravures, la plus grande, la plus soigneusement coloriée, représentait la chapelle de Falgoat, si fameuse par l'ermitage de *Salëun.* Dans une sorte d'auréole, on voyait cet enfant béatifié; on lisait au-dessous de l'image ces charmantes paroles d'Albert le Grand :

« Quand Salëun alloit à l'aumosne en la ville de Lesneve ou ès-environs, il n'importunoit les personnes que de deux ou trois petites paroles, car aux portes il disoit : *Ave Maria,* avec ces mots en langage breton : *Salëun a depri bara,* c'est-à-dire *Salëun mangeroit bien du pain* (s'il en avoit); et puis après il prenoit ce qu'on luy donnoit, et se retiroit tout bellement à son petit ermitage, auprès de sa fontaine, où il prenait son repas de gros pain bis trempé dans l'eau froide.

» Lorsqu'il geloit à pierre fendre, le petit Salëun, n'ayant pour tout vêtement qu'une pauvre robe rapetassée, pour s'échauffer un peu et modérer le froid, montoit en un arbre, prenoit dans chaque main une branche d'icelui, et il voltigeoit et se berçoit, chantant à haute voix : *O Maria! ô Maria!* Lorsqu'il mourut, on trouva un beau lys frais et odoriférant miraculeusement poussé sur son tombeau, portant escrit sur ses feuilles blanches, en lettres d'or, ces mots que disoit toujours le petit Salëun : *ô Maria!* »

Nous n'avons pu résiter au plaisir de citer ce passage d'une des plus gracieuses légendes de l'antique Armorique; et puis Ann-Jann avait une dévotion particulière à la chapelle du Falgoat dédiée au petit Salëun, elle avait fait un vœu à ce saint pendant l'enfance d'Ewen de Ker-Ellio.

Le vent sifflait et ébranlait la fenêtre de la cuisine du vieux manoir, de violentes raffales de pluie et de grêle fouettaient les vitres; l'on entendait au loin gronder l'Océan.

Ann-Jann avait regardé plusieurs fois par la fenêtre avec inquiétude; elle se leva tout à coup, posa sa quenouille sur la table, et dit en bas-breton à un personnage jusqu'alors invisible :

— Lès-en-Goch ! Lès-en-Goch ! quel temps pour mon *mab-meïbrin* (1) ?

— Vent et pluie !... le *pen-kan-guer* (2) a vu des temps plus mauvais dans la forêt du Menez-Chom, — répondit le mari d'Ann-Jann sans changer d'attitude.

Lès-en-Goch était un autre type de cette vieille race *bretonne-bretonnante*, forte et dure comme les rochers de l'Armorique, race loyale et religieuse, opiniâtre et dévouée, fidèle et brave, intelligente et silencieuse.

Assis sous le manteau de la cheminée, Lès-en-Goch fumait sa pipe dans une attitude méditative. La lueur du foyer éclairait sa figure hâlée par le soleil, tannée par l'âcreté du vent marin ; ses longs cheveux noirs grisonnaient à peine, quoiqu'il eût cinquante ans passés ; sa taille était moyenne, svelte et vigoureuse ; son front carré, sa mâchoire saillante, ses orbites profondes, son nez un peu recourbé, ses yeux bruns et perçants ; sa physionomie grave, pensive, mélancolique, annonçait l'habitude de la réflexion. Sa jambe droite croisée sur sa jambe gauche, le dos courbé, son coude appuyé sur son genou, son menton posé dans la paume de sa main, il fumait lentement sa pipe. Sa longue veste, ses larges braies, ses grandes guêtres de grosse toile blanche jaunâtre, dessinaient d'une manière pittoresque son attitude sur l'âtre noir de l'immense cheminée.

Un grand chien-loup à pelage fauve, à tête effilée, à oreilles droites et pointues, gravement assis sur son train de derrière, semblait jouir de la chaleur du feu, et de temps à autre balayait les dalles du foyer par une oscillation de sa longue queue.

Enfin, pour ne rien oublier dans le portrait du mari d'Ann-Jann, Lès-en-Goch portait au col plusieurs reliques suspendues à un lacet de cuir ; sa figure était presque imberbe, quoiqu'elle eût un caractère énergique ; une profonde cicatrice sillonnait son front et sa joue. Il portait un grand chapeau de forme

(1) Nourrisson : terme d'affectueuse familiarité, employé par les nourrices devenues vieilles envers les enfants qu'elles ont élevés.

(2) Capitaine, chef de bandes.

basse, ronde et à larges bords; une ceinture de laine rouge, et des sabots énormes.

— Quelle pluie, quelle pluie! — reprit Ann-Jann.—Pourquoi le maître a-t-il voulu sortir par un temps pareil? Ah! Lès-en-Goch, je ne sais, mais, depuis quelque temps, notre Ewen n'est plus comme il était autrefois. Non pas que la bonté, la douceur ou la charité lui manquent, Jésus, mon Dieu! mais il est si triste! Qui peut le rendre ainsi triste, Lès-en-Goch?

Le vieux Breton ne répondit rien; seulement il attira plus précipitamment la fumée de sa pipe.

— Vous ne me répondez pas, Lès-en-Goch? Hélas! je le vois, cela vous a aussi frappé. Mais, Jésus, quel temps, quel temps! Entendez-vous la mer? comme elle mugit! — ajouta Ann-Jann en jetant une grosse bûche au feu. — Mon *mab-meïbrin* est sorti depuis ce matin, et il n'a pas cessé de pleuvoir; qu'il trouve au moins de quoi se sécher en rentrant.

— Le *pen-kan-guer* est endurci; quand il couchait sur la terre, dans les bois, il ne s'éveillait pas toujours à la première décharge des soldats qui nous traquaient comme une bande de loups des montagnes d'Arrèz. Alors il n'était pas triste.

—Parlerez-vous donc toujours de ce temps, Lès-en-Goch?— dit Ann-Jann d'un ton de reproche. — Notre Ewen n'a-t-il pas été blessé dans cette guerre? Ne l'avez-vous pas été, et, comme lui, condamné à mourir, et heureusement, comme lui, pardonné il y a deux ans? Pendant quinze mois qu'a duré la chouannerie, chaque jour, après avoir été prier Dieu et nos bons saints de Bretagne à l'église de Saint-Michel, je revenais ici, à cette place où je suis, je m'enveloppais la tête dans mon tablier, et je pleurais sur mon mab-meïbrin et sur vous, Lès-en-Goch.

— Alors le pen-kan-guer était plus heureux que maintenant, il n'avait d'autre abri que les forêts, il fallait se battre chaque jour; et le pen-kan-guer allait gaiement le premier à l'attaque.

— Pourquoi donc toujours dire le pen-kan-guer en parlant d'Ewen, puisque la guerre est finie, grâce au bon Dieu? — dit Ann-Jann en allumant une lampe de cuivre.

Le Breton montra à sa femme un long fusil de fort calibre accroché au-dessus du manteau de la cheminée, et dit :

— En paix ou en guerre, ce fusil s'appellera toujours un fusil.

Jusqu'alors la pluie avait été battante, le vent violent; bientôt la tempête éclata. Le grondement de l'Océan, d'abord sourd, lointain, sembla se rapprocher; on entendit au loin la mer tonner comme la foudre. Les portes, les fenêtres de la maison tremblaient sous les efforts de la tourmente.

— Jésus-Marie! Notre-Dame du Falgoat! — s'écria Ann-Jann en joignant les mains. — Pourvu que notre Ewen ne soit pas descendu sur la grève! La mer et la marée doivent être affreuses.

— Il n'est pas allé sur la grève, — dit flegmatiquement son mari.

— Vous en êtes bien sûr, Lès-en-Goch?

Le Breton décroisa ses jambes, ne répondit pas, se leva brusquement, et éteignit sa pipe.

Wagw, son grand chien-loup, se leva comme son maître.

— Allez-vous à la recherche de notre Ewen? — dit la nourrice.

Son mari, sans lui répondre, baissa la tête sur sa poitrine, croisa ses bras, et se mit à marcher précipitamment en long et en large dans la cuisine.

Wagw le suivait pas à pas avec une sorte d'anxiété.

— Que Dieu nous aide! — s'écria Ann-Jann effrayée, car elle connaissait depuis longtemps la signification du moindre geste de son mari. — Vous éteignez votre pipe, vous marchez avec agitation, Lès-en-Goch; mon mab-meïbrin court un danger!

— La tempête est grande, et il est en mer avec Mor-Nader! — répondit le Breton d'une voix sombre.

— Jésus-Marie, ayez pitié de celui que j'ai nourri comme mon enfant! — s'écria Ann-Jann en tombant à genoux.

Lès-en-Goch ôta son chapeau, le mit sous son bras, s'agenouilla à côté de sa femme, baisa dévotement une des reliques qu'il portait à son cou, joignit les mains et commença de prier intérieurement; car ses lèvres s'agitaient comme s'il eût parlé.

N'était-ce pas un touchant, un noble spectacle, que de voir de notre temps, en l'an de grâce 1838, deux fidèles serviteurs prier ainsi pieusement pour leur maître?

Lès-en-Goch fit un vœu à Notre-Dame d'Auray, en la suppliant de sauver du péril Ewen de Ker-Ellio, le jeune maître de Treff-Hartlog.

Le Breton se releva presque rassuré, il espérait en la ferveur de sa prière. Il recommença de marcher, s'arrêtant quelquefois pour écouter le bruit de la tempête ; elle redoublait de fureur.

De temps à autre, on entendait un bruit retentissant, prolongé comme une décharge d'artillerie. C'était quelque énorme avalanche d'eau qui s'abattait sur les récifs de la baie des Trépassés.

La pluie tombait à torrents, ses larges gouttes arrivaient jusque sur le foyer par le tuyau de la cheminée ; la nuit était profonde ; le vent apporta le tintement éloigné de l'horloge de l'église Saint-Michel : sept heures sonnèrent.

Les deux Bretons aimaient Ewen comme l'enfant le plus cher ; leur angoisse était cruelle ; elle ne se manifesta par aucune démonstration bruyante, stérile ; leur résignation fut muette, calme et forte : ils avaient prié...

Ann-Jann, pour s'étourdir, pour tromper son inquiétude, fit les préparatifs ordinaires du souper de son cher mab-méïbrin. Elle plaça près du feu une table de noyer bien cirée, y étendit une nappe de toile filée à Treff-Hartlog pendant les longues veillées d'hiver, et blanchie à la rosée des nuits de mai. Sur cette nappe elle plaça avec symétrie, mais presque machinalement, deux antiques salières d'argent massif d'un assez riche travail, et les autres accessoires du couvert de son maître.

Peut-être trouvera-t-on plus que patriarcale cette habitude du jeune baron de Ker-Ellio de prendre ses repas dans sa cuisine ; mais, insoucieux de l'étiquette, il trouvait plus gai de manger auprès de cette grande cheminée au coin de laquelle il avait, dans son enfance, avidement écouté les légendes merveilleuses de sa nourrice Ann-Jann, ou le récit des exploits des Vendéens contre les bleus, récits que lui faisait le père de Lès-en Goch, vieux chouan indomptable surnommé *Bral-Kueffle* (le blaireau).

Durant ces modestes repas, Ewen causait avec Ann-Jann, sa ménagère, et avec Lès-en-Goch, qui remplissait à la fois

les fonctions de palefrenier, de jardinier, de piqueur et de valet de chambre.

Comme son père, feu Tremadeur de l'Escoet, baron de Ker-Ellio, c'est au coin de son foyer qu'Ewen donnait le soir audience à ses métayers. Jamais il ne repoussait une réclamation, jamais il ne refusait un service ou une demande raisonnable et fondée. A cette heure encore, les pêcheurs, à leur retour de la mer, apportaient au manoir leurs plus beaux poissons, qu'Ewen payait toujours au delà de leur valeur, malgré les observations ménagères d'Ann-Jann. Enfin, après souper, le jeune gentilhomme s'étendait dans son grand fauteuil pendant que sa vieille nourrice et son *maître Jacques* prenaient à leur tour leur repas sur la grande table de la cuisine.

Alors Ewen allumait sa pipe, et, les yeux fixés sur le brasier, il se laissait emporter à toutes sortes de rêveries, car son caractère était singulier, ainsi que nous le dirons plus tard; vers les neuf heures, il remontait dans sa chambre, se couchait dans le lit où étaient morts son père, son grand-père, son aïeul, et il s'endormait d'un paisible sommeil.

A l'exception des quinze mois pendant lesquels il avait fait la guerre en Vendée à la tête d'une bande de quarante paysans de sa terre (lors de la levée d'armes de Mme la duchesse de Berry), telle avait été la vie paisible du maître de Treff-Hartlog.

Huit heures sonnaient; l'ouragan augmentait de violence; Ewen n'avait pas paru.

— Mor-Nader avait-il raison? — se dit Lès-en-Goch en se parlant à lui-même. Serait-il *diougan* (1)?

— Ce n'est jamais le bon Dieu qui vous rend *diougan*, — dit Ann-Jann.

— On ne sait pas, on ne sait pas, femme. Mais que sa science lui vienne de Dieu ou du mauvais esprit, maudite soit sa prédiction si elle s'accomplit !

— Quelle prédiction ?

— L'autre jour, sur la grève, j'ai rencontré Mor-Nader. Il était assis sur un rocher; le soleil se couchait tout rouge, le temps menaçait; le pilote chantait :

(1) Doué de la seconde vue, devin.

Pa guz ann Héol, pa goenv ar môr
Mè war kana war trenz ma dôr.

« Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle,
» Je chante sur le seuil de ma porte. »

— C'est une sinistre chanson que celle-là, Lès-en-Goch ; on dit que, lorsque Mor-Nader la chante, les nuages deviennent plus sombres, les vagues plus furieuses.

— Aussi, ce soir-là, les nuages devinrent plus sombres, les lames plus furieuses. Je dis à Mor-Nader : Pilote, la nuit sera mauvaise. — Sans me répondre, il m'a montré au loin la tour de Treff-Hartlog qu'on voyait au haut des rochers de la côte. — Que voulez-vous dire, Mor-Nader? cette maison est la demeure du pen-kan-guer? Le pilote, après un moment de silence, a repris : — *Le vent du mois noir a toujours apporté la mort sur cette maison.* Je n'ai pu tirer d'autres paroles de Mor-Nader. Cela m'épouvante.

— Pourquoi, Lès-en-Goch?

Après quelques moments d'hésitation, celui-ci dit à voix basse :

— Femme, dans quel mois sommes-nous?

— Dans le mois noir, Lès-en-Goch.

Ann-Jann n'avait pas d'abord songé au triste rapprochement que voulait faire son mari, en rappelant les paroles de Mor-Nader à propos de la fatale influence du mois noir sur la famille de Ker-Ellio ; mais la vieille nourrice s'écria tout à coup :

— Ah ! je vous comprends, Lès-en-Goch ; ce mois funeste dure encore !

Le vieux Breton baissa la tête et recommença de marcher avec agitation.

— Le mois noir dure encore, — répéta Ann-Jann avec effroi, — et Ewen est en mer par cette horrible tempête, en mer avec Mor-Nader ! Oh ! Mor-Nader (1) est bien nommé ; il est fourbe et méchant, tout le monde le fuit ; M. le recteur de Saint-Michel, l'abbé de Kerouëllan, l'a déjà menacé de lui interdire l'église, s'il continuait ses sortiléges.

(1) Mor-Nader signifie serpent de mer.

— Ah! c'est un grand malheur, que M. le recteur soit à Paris depuis trois mois ; depuis trois mois le pen-kan-guer est triste; et M. l'abbé lui aurait dit ce que nous ne pouvons lui dire.

— Et c'est surtout depuis qu'il nous a parlé de ce mystérieux portrait, Lès-en-Goch, que la tristesse d'Ewen a augmenté ; vous ne l'aviez jamais vu durant la vie de feu M. le baron, ce portrait de femme?

— Jamais.

— Pourtant ce tableau est bien ancien.

Le Breton secoua la tête d'un air de doute et dit à voix basse :

— Il y a peut-être un sortilége sur cette figure pâle.

— Hélas! Lès-en-Goch, lorsque notre jeune maître nous a demandé si nous savions comment ce portrait se trouvait dans la chambre, et que nous n'avions pas pu répondre, vous souvenez-vous de son air surpris et effrayé?

— Oui, il faut qu'il y ait un sortilége sur ce tableau, — répéta Lès-en-Goch. L'autre jour, à la brune, je suis monté dans la chambre du pen-kan-guer....

— Eh bien! Lès-en-Goch.

— Il m'a semblé voir les yeux de cette pâle figure briller et remuer.

— Jésus-Maria! cela annoncerait un grand malheur sur cette maison. Oh! mon Dieu, la tempête redouble. C'est fini, c'est fini de notre enfant, s'écria la nourrice avec un cri déchirant.

— Le Seigneur fasse que Mor-Nader n'ait pas lu dans la destinée du pen-kan-guer!

— Non, non, le Seigneur ne l'a pas voulu, — s'écria tout à coup Ann-Jann en baissant sa tête pour écouter et en étendant une main vers la porte. — J'entends son pas, c'est lui! Sainte mère du Sauveur, Notre-Dame du Falgoat, soyez bénie; vous n'avez pas abandonné l'enfant pour qui je vous ai tant priée!

Ann-Jann tomba à genoux en joignant les mains.

Lès-en-Goch courut vers la porte.

Elle s'ouvrit brusquement, Ewen de Ker-Ellio entra.

III.

LE RETOUR.

La figure d'Ewen n'avait rien de séduisant au premier abord. Son front chevelu, ses sourcils épais, sa barbe brune qu'il avait pris l'habitude de laisser croître depuis la guerre de Vendée, lui donnaient un aspect dur; mais la bonté de son regard, la douceur de son sourire, tempéraient l'âpreté de ses traits.

Ewen, pour ses excursions maritimes, portait le costume des marins bretons; de larges braies de toile à voiles et une casaque de grosse étoffe de laine brune à capuchon, tels étaient ses vêtements lorsqu'il parut dans la cuisine du manoir. Malgré la pluie qui tombait à torrents, il n'avait pas relevé le capuchon de sa casaque; sa tête était nue, sa figure pâle; ses cheveux noirs se collaient sur ses tempes; l'eau ruisselait de ses habits. En entrant, il ferma vivement la porte et poussa le verrou comme s'il eût été poursuivi.

L'entrée du maître de Treff-Hartlog fut si brusque, il paraissait si effrayé, que Lès-en-Goch sauta sur son fusil.

— Maître Ewen, qu'y a-t-il? — dit le vieux Breton en s'approchant d'Ewen.

— Sainte mère de Dieu! courez-vous quelque danger? — s'écria Ann-Jaun.

A ces mots, Ewen parut sortir de son égarement. Il regarda autour de lui avec étonnement, passa la main sur son front; honteux sans doute d'avoir témoigné une frayeur puérile, il essaya de sourire et dit à Lès-en-Goch :

— Devine qui je veux empêcher d'entrer ici?

Le Breton le regarda d'un air étonné; Ewen tâcha de sourire, et ajouta en tirant le verrou qu'il avait poussé :

— Le moine rouge (1) me poursuivait.

(1) Spectre traditionnel.

Malgré cette plaisanterie, le regard d'Ewen était toujours sinistre.

— Et il vous a donc atteint ? — s'écria le Breton, — car votre braie est tachée de sang.

— Sainte Notre-Dame ! vous êtes blessé, mon enfant, — s'écria Ann-Jann en voulant se précipiter dans les bras de son jeune maître.

Celui-ci, pour la première fois de sa vie, repoussa presque durement la nourrice ; sans lui répondre, il alla s'asseoir auprès du foyer.

— Lès-en-Goch, il est blessé, — dit Ann-Jann d'une voix basse et tremblante.

Le vieux chouan ne répondit rien, examina pendant quelques moments, avec beaucoup d'attention, les marques de sang détrempées d'eau qui tachaient le bas des braies de son jeune maître, et dit à sa femme :

— Cela n'est pas son sang ; il marche trop ferme pour être blessé à la jambe.

— Béni soit Dieu ! si ce n'est pas de son sang, — dit Ann-Jann à voix basse et en se signant.

Les vêtements d'Ewen étaient tellement imbibés d'eau, que par instants il frissonnait de froid.

— Ne voulez-vous pas changer d'habits ? — lui dit doucement la nourrice.

Ewen ne parut pas l'entendre. Ann-Jann se rapprocha de lui et réitéra aussi vainement la même question. Mettant alors légèrement la main sur l'épaule d'Ewen, elle lui dit :

— Vous ne pouvez rester plus longtemps avec ces vêtements trempés d'eau de mer et de pluie.

Après quelques moments d'un sombre silence, Ewen sortit de sa rêverie ; il dit, comme s'il eût voulu se rassurer par ses propres paroles :

— Bah ! si novembre s'appelle le mois noir, mai s'appelle le mois fleuri. Il faut que j'aie la tête aussi faible qu'une linotte pour avoir de telles craintes. N'ai-je pas échappé au plus grand danger que j'aie jamais couru ? Si Mor-Nader est fou, ce n'est pas une raison pour qu'il soit sorcier. Allons, Ann-Jann, fais-moi souper, — dit Ewen en reprenant peu à peu son sang-froid et sa physionomie habituelle. — Tu m'apprêteras ensuite une

écuelle de vin chaud, dont toi et Lès-en-Goch vous prendrez votre part.

— Et que nous boirons à votre bonne santé et à votre bienheureux retour, maître Ewen, — dit le Breton. — Mais aussi, se mettre en mer par un temps pareil, c'est tenter le Seigneur.

— En mer avec Mor-Nader encore, sainte Vierge! c'est doubler les périls, dit Ann-Jann à demi-voix en s'occupant activement des préparatifs du souper.

Le nom du pilote causa une impression pénible à Ewen; sa figure s'assombrit de nouveau pendant quelques minutes; puis, faisant un effort sur lui-même, il reprit avec gaieté :

— Au contraire, nourrice, il vaut mieux être en mer avec ce vieux sorcier, qui est marié, dit-il, avec la tempête; mais, par saint Guehenoc! dame tempête a aujourd'hui rudement secoué son mari, et l'a battu jusqu'au sang.

— Jusqu'au sang, maître Ewen!

— Vois-tu ces traces rouges à mes braies?

— Oui, maître.

— Eh bien! Lès-en-Goch, pendant un grain, nous avons voulu amener la grand'voile, qui était pourtant au bas ris; une vague énorme a couché l'embarcation presque sur le flanc; Mor-Nader a trébuché sur un des taquets du plat-bord, et, et..... en tombant, il s'est ouvert le front. Heureusement il a perdu plus de sang qu'il ne s'est fait de mal.

Quoiqu'Ewen eût voulu donner cette explication avec assurance, il avait tellement peu l'habitude du mensonge, qu'il ne put s'empêcher de balbutier.

— Et vous étiez seul avec Mor-Nader, dans sa barque, maître Ewen?

— Avions-nous donc besoin d'aide? Depuis quand moi et Mor-Nader ne sommes-nous plus capables de manœuvrer une pareille coque de noix?

— Et Mor-Nader est retourné à l'île de Sein par un temps pareil, maître Ewen?

— Non, non, — dit Ewen avec embarras; — nous avons abordé à l'anse Kerer; Mor-Nader aura sans doute demandé à coucher à Legal le pêcheur.

— Vous êtes bien sûr, maître Ewen, qu'il passera la nuit chez Legal?

— Eh ! mon Dieu, je n'en suis pas absolument certain ; mais je le suppose, — répondit Ewen impatiemment ; puis il ajouta : — Allons, mon vieux compagnon, viens m'aider à retirer ces vêtements qui pèsent cent livres, et que le moine rouge a touchés, comme tu le dis.

Lès-en-Goch était trop discret, trop respectueux, pour demander à son maître la cause de la terreur que celui-ci avait manifestée en entrant si précipitamment dans Treff-Hartlog.

Après souper, Ewen regagna sa chambre ; les deux serviteurs restèrent seuls dans la cuisine.

Lès-en-Goch, très-absorbé, fumait silencieusement sa pipe.

Ann-Jann, sachant combien il était inutile de parler à son mari lorsqu'il était enseveli dans ses réflexions, s'assit tristement dans un coin de la cheminée ; un secret pressentiment lui disait que son mab-meïbrin avait couru d'autres dangers que ceux de la tempête.

Tout à coup Lès-en-Goch éteignit sa pipe, la mit dans sa poche, se leva, prit le fusil qu'il avait déposé auprès de la cheminée, en visita la batterie, et se dirigea lentement vers la porte.

Au moment de sortir, il hésita, s'arrêta, puis, après quelques moments de réfletion, il revint sur ses pas, remit le fusil sa place, et retomba dans une profonde rêverie.

Ann-Jann avait suivi les mouvements de son mari d'un regard inquiet et alarmé. Elle devina la pensée qu'il avait eue :

— Lès-en-Goch, vous vouliez aller chez le pêcheur Legal... pour y chercher... Mor-Nader ! n'en faites rien, je vous en supplie. S'il a tenté quelque chose contre notre maître, le Seigneur le punira.

Le Breton ne parut pas étonné d'avoir été pénétré par sa femme ; il répondit :

— Quelquefois l'homme est l'instrument du Seigneur.

— Lès-en-Goch ! — s'écria Ann-Jann avec effroi, — vous ne tueriez pas Mor-Nader, si coupable qu'il soit ! non !

— Je ne sais pas, — dit le Breton.

Ann-Jann alla écouter à la porte d'Ewen pour tâcher de savoir s'il dormait ; elle n'entendit aucun bruit ; lorsqu'elle redescendit, trouvant son mari en prières, elle se joignit à lui.

Bientôt le plus profond silence régna dans le manoir de Treff-Hartlog.

IV.

EWEN DE KER-ELLIO.

Nous interromprons un moment le récit des événements pour donner une analyse détaillée du caractère bizarre du jeune maître de Treff-Hartlog. Nous dirons plus tard comment il fut presque miraculeusement arraché aux périls que lui avait fait courir le délire féroce de Mor-Nader.

Ewen, fils unique du baron de Ker-Ellio, avait perdu sa mère au berceau. Ann-Jann, chargée d'élever notre héros, remplit cette tâche avec autant de dévouement que de tendresse. Lorsqu'il s'agit de l'éducation d'Ewen, le baron manda au château l'abbé de Kérouëllan, ancien lieutenant de dragons, qui avait abandonné l'épée pour les ordres, et était devenu curé (ou *recteur,* comme on dit en Bretagne) de la paroisse Saint-Michel, petit bourg voisin de Treff-Hartlog.

L'abbé n'était pas savant, mais il réunissait à un sens droit, à un esprit ferme, de rares et solides qualités. Il apprit à son élève à parler et à écrire à peu près correctement, et ce qu'il fallait d'arithmétique pour tenir un compte de fermage.

Si l'éducation scientifique d'Ewen fut très-négligée, son éducation morale et physique fut merveilleusement bien dirigée par l'abbé; développant dans cet enfant la force du corps et l'énergie du caractère, il en fit un homme loyal et généreux, robuste et hardi. D'une piété sincère, d'un royalisme pour ainsi dire instinctif, les principes religieux et politiques d'Ewen étaient ceux de tout gentilhomme breton; ils se résumaient par ces deux mots : *Dieu et le roi.*

Le vieux baron mourut, en recommandant à son fils d'être fidèle à son Église et à son souverain, de se montrer juste et bon pour ses tenanciers, et de n'aller jamais habiter Paris, où l'on ne pouvait que perdre son âme et dissiper son patrimoine.

Ewen obéit scrupuleusement aux dernières volontés de son

père. La révolution de 1830 arriva. La guerre civile éclata dans l'ouest; le maître de Treff-Hartlog crut de son devoir d'imiter la conduite de son père, ancien chef de bandes : il alla soutenir la cause de son souverain légitime à la tête d'une quarantaine d'hommes tous nés sur son domaine. Ils partirent en chantant cette vieille chanson des chouans, d'une poésie si naïve et si énergique :

Er re goch huy er mère hed nager er ported , etc.

« Les vieillards, et les jeunes filles, et les petits enfants , et tous ceux qui sont incapables d'aller se battre, ceux-là diront en allant se coucher un *Ave* et un *Pater* pour les chouans. »

Tant que dura l'insurrection, Ewen combattit intrépidement à la tête de sa petite bande entretenue à ses frais. A la fin de la guerre, il fut poursuivi, condamné à mort par contumace, et obligé de se cacher dans les bois avec son fidèle Lès-en-Goch. Après quatre mois de cette vie errante, il fut amnistié. Dans plusieurs combats contre les troupes constitutionnelles, il avait montré un courage et un sang-froid remarquables.

Ewen reprit le cours de sa vie paisible; il regretta pendant quelque temps l'existence aventureuse de chef de bandes, amoureux comme on l'est dans la première jeunesse de tout ce qui est périlleux et chevaleresque; mais cette exaltation guerrière s'éteignit peu à peu au milieu des tranquilles douceurs de la solitude. Chose étrange à son âge, Ewen éprouvait un grand bonheur à vivre dans l'isolement. La première année qui suivit l'amnistie de sa rébellion s'écoula dans un calme délicieux.

Tantôt Ewen s'abandonnait à des rêveries charmantes, tantôt il se livrait à la contemplation la plus intelligente, la plus religieusement poétique des grands phénomènes de la nature; souvent la nuit l'avait surpris, heureux, ému de voir le soleil se coucher dans l'Océan par une belle et paisible soirée d'été, alors que les jeunes filles et les enfants ramassaient le goémond sur la grève en chantant ces vieux chants bretons toujours si doux aux fils de l'Armorique.

Oui... le crépuscule remplaçait le jour, la nuit remplaçait le

crépuscule, et Ewen était encore assis sur le même rocher, les yeux baignés de douces larmes, éprouvant un attendrissement inexprimable.

Alors il reprenait lentement la route de l'antique manoir, admirant le ciel étoilé, respirant avec amour les fortes et saines odeurs du warech ou des bruyères, senteurs bien chères à ceux qui ont habité le rivage breton.

A son arrivée à Treff-Hartlog, Ewen trouvait les soins empressés de ses deux bons serviteurs, le feu bien flambant dans la grande cheminée, le souper prêt, et sa nourrice à la fois inquiète et impatiente de savoir si le mab-meïbrin trouverait le repas de son goût; puis venaient les rêveries au coin du foyer, puis une nuit de paisible sommeil sous le toit de ses ancêtres.

D'autres fois, montant un de ces petits chevaux des montagnes d'Arrèz, pleins de vigueur et de feu, Ewen faisait de longues courses dans l'intérieur du pays, évitant toujours les villes de Pont-Croix et de Kemper, tant le jeune sauvage fuyait le bruit et le tumulte. Il choisissait pour ses promenades des landes immenses, plaines désertes comme la mer, imposantes comme la mer.

Souvent encore Ewen chassait tout le jour dans ce pays si couvert, si coupé de haies impénétrables, de fossés profonds, de routes escarpées; grâce à sa vigueur, il retournait au manoir d'un pas leste et rapide, rapportant son carnier plein, en devançant ses deux chiens fidèles, *Cyfnerth* et *Bidnewin*.

D'après ce crayon de la vie du jeune baron de Ker-Ellio, on aurait pu le croire exclusivement voué aux exercices physiques; jamais, au contraire, pensée ne fut plus active, plus poétique que la sienne.

Ewen était trop sensible aux charmes, aux magnificences de la nature pour ne pas être poëte, non qu'il eût jamais fait de vers (il savait à peu près correctement écrire et parler sa langue : tranchons le mot, il était d'une extrême ignorance), mais il était poëte par ses instincts d'une rare élévation, poëte par ses perceptions d'une délicatesse exquise, poëte par son amour pour la solitude;... la solitude où les méchantes natures se dépravent et s'aigrissent encore, tandis que les âmes fortes et généreuses s'y retrempent, s'y épurent, s'y agrandissent. Il

était poëte enfin par son amour instinctif du beau, par sa sympathie pour les hommes d'un naturel rude, inculte, énergique, et par sa répulsion involontaire pour ce qui était *bourgeois* ou trivial.

Vivant par goût au milieu des pêcheurs et des laboureurs, Ewen ne pouvait se résoudre à fréquenter les jeunes gens des villes voisines ; leurs plaisirs vulgaires, leur gaieté bruyante, grossière, lui causaient une répugnance, un éloignement insurmontable.

La loyauté, la bonté du baron de Ker-Ellio étaient si connues dans son canton que, malgré la retraite absolue où il vivait, on ne lui connaissait pas d'ennemi ; on lui tenait compte de la vigueur de sa conduite lors des affaires de Vendée ; sa réserve, que des esprits chagrins auraient pu attribuer à la fierté ou au dédain, n'avait jamais été méchamment interprétée. On l'appelait le *philosophe*, innocente épigramme, seule protestation que les voisins d'Ewen se permirent jamais contre sa sauvagerie.

Comment un esprit si impressionnable, on pourrait presque dire si susceptible dans ses affinités, s'alliait-il à un caractère d'une rare énergie? Comment tant de délicatesse s'était-elle développée sous cette rude écorce? Comment, sans avoir de sa vie lu un vers ou une œuvre littéraire, s'était-il tout à coup élancé avec tant de bonheur dans les espaces infinis de la méditation et de la poésie, non écrite, mais pensée? D'où tenait-il cette singulière aptitude à une vie solitaire et spéculative, vie dont son père, loyal gentilhomme, franc chasseur, franc buveur, ne lui avait jamais prêché l'exemple, et dont son éducation simple et agreste aurait dû l'éloigner? Nous n'essaierons pas d'éclaircir ce mystère; nous racontons un fait malheureusement trop réel.

Il est, en effet, douloureux de penser qu'il en est peut-être des instincts moraux comme des appétits physiques; plus on les sollicite, plus on les développe; plus on les développe, plus ils deviennent exigeants; alors l'abus arrive, la satiété suit, et la dépravation succède.

Appliquée aux besoins de l'imagination, cette logique progressive est souvent plus rigoureuse encore.

La vie du jeune maître de Treff-Hartlog, jusqu'alors riante

et paisible, subit donc lentement une transformation complète.

Ainsi quelquefois, au matin, le ciel est du plus pur, du plus riant azur; pas un nuage n'en trouble la sérénité..... Pourtant peu à peu, sans que ce changement soit pour ainsi dire visible, une imperceptible vapeur étend sa gaze transparente et légère sur l'horizon; le ciel est toujours bleu, mais moins limpide, ce bleu s'est assombri; enfin, de nuances en nuances, insensiblement il arrive à un gris lugubre, à un noir glauque, précurseur de la tempête.

Rien de plus simple, de plus humain, que la cause du bouleversement de la vie d'Ewen.

Un jour, la solitude lui parut pesante. A force de concentrer ses impressions en lui-même, il en était venu à regretter de n'avoir pas auprès de lui un cœur ami, un esprit intelligent, une âme poétique, pour les partager. Ce regret le conduisit à se créer par la pensée une compagne imaginaire, un de ces charmants fantômes que nos premières et chastes rêveries évoquent toujours.

Nous n'avons pas parlé des sentiments d'Ewen au sujet de l'amour, parce que quelques rencontres sylvestres avec des nymphes aux pieds nus et au corset de bure ne méritaient pas ce nom.

Ses voisins, qu'il trouvait quelquefois sur sa route, lui disaient : — Eh bien ! monsieur de Ker-Ellio, quand vous-mariez-vous donc?

— Jamais, répondait le maître de Treff-Hartlog. Je ne songe pas à me marier; je suis trop sauvage et trop jaloux de ma liberté.

Ewen ne disait pas la vérité; il ne se passait pas de jour depuis quelque temps qu'il ne bâtît, au contraire, les romans les plus merveilleux sur son mariage, ou plutôt sur le mariage qu'il aurait rêvé; mais il demandait tant de qualités, tant de charmes à son idéal, qu'il devait renoncer à jamais le rencontrer. La même susceptibilité qui l'éloignait de ses joyeux et bruyants voisins causait son antipathie exagérée pour les jeunes filles de sa province parmi lesquelles il pouvait chercher une femme.

La fortune assez considérable d'Ewen, son nom vénéré en

Bretagne, sa loyauté bien connue, le rendaient un parti désirable. Son ancien précepteur, l'abbé de Kérouëllan, lui avait, entre autres, proposé deux riches héritières de Quimper, qui s'étaient rencontrées, par *hasard,* avec le maître de Treff-Hartlog au *pardon* (1) du Falgoat.

Quoique ces *prétendantes* fussent agréables, bien nées, bien élevées, elles répondaient si peu aux vœux d'Ewen, qu'il s'excusa, comme toujours, de faire un choix, prétextant de sa sauvagerie et de son éloignement pour le mariage.

Pendant longtemps, M. de Ker-Ellio se complut à parfaire le portrait de la femme qu'il rêvait; chaque jour, il la paraît d'une grâce, d'une qualité de plus; à une esquise beauté elle joignait des talents variés, des qualités essentielles; son caractère était doux et ferme à la fois; son âme, tendre, poétique, essentiellement sympathique à toutes les magnificences de la nature; enfin cette femme était aussi amoureuse que lui de la solitude à *deux*.

En un mot, cette création fut l'œuvre poétique d'Ewen : artiste passionné, il l'enrichit de tous les trésors de son cœur et de son imagination.

Tant que cette singulière fantaisie ne fut qu'un jeu de l'esprit d'Ewen, ce gracieux fantôme qu'il évoquait à son gré occupa délicieusement sa solitude; mais peu à peu ces pensées, d'abord douces, lui devinrent amères. Après avoir été fier de posséder assez l'instinct du beau pour concevoir une pareille idéalité, après s'être contenté de dire avec une touchante mélancolie : *Si une pareille femme existait!* il s'attrista profondément, et se dit : *Pourquoi n'existe-t-elle pas?*

Enfin ses réflexions s'aigrirent davantage encore lorsqu'il se persuada qu'une telle femme, existât-elle, ne lui appartiendrait jamais.

— Malheur à moi! disait-il; mes vœux sont si ambitieux, qu'ils sont impossibles à réaliser; ils ont tellement subtilisé mes goûts, qu'il me serait désormais impossible de me contenter du bonheur vulgaire auquel je puis prétendre. Ce que je désire est trop au-dessus de moi; ce que je puis est trop au-dessous.

(1) *Pardons,* fêtes champêtres de la Bretagne.

De ce moment les idées d'Ewen subirent cette réaction funeste dont nous avons parlé.

Il se lassa des tableaux riants et calmes qui l'avaient d'abord séduit; il rechercha les soirées orageuses, comme il avait autrefois recherché les paisibles matinées que l'aube naissante diaprait de vermeil et d'azur; il devint insensible à la fraîche poésie des prés verts tout baignés de rosée; il n'aima plus à voir les vastes landes de bruyères à fleurs pourpres onduler sous le tiède et léger souffle d'une brise d'été; il ne rechercha plus le bruissement des ruisseaux qui murmuraient sous les saules et reflétaient çà et là les lueurs argentées de la lune.

Ewen n'allait plus s'asseoir sur les hauts rochers de la côte que lorsque le soleil, d'un rouge ardent, s'abaissait derrière une zone de nuages noirs, et présageait une nuit si terrible que les bateaux pêcheurs rentraient en hâte dans le port comme une volée de mouettes effrayées.

La tempête se déchaînait. Ewen éprouvait une volupté sauvage à entendre l'Océan tonner à ses pieds, à voir les vagues écumantes se briser sur les récifs de la funeste baie des Trépassés, à suivre d'un sombre regard les nuées épaisses chassées par l'ouragan, et qui, bizarrement éclairées par le reflet blafard de la lune, ressemblaient quelquefois à une armée de pâles fantômes emportés sur l'aile des vents.

Après ces contemplations douloureuses, Ewen rentrait à Treff-Hartlog, haletant, épuisé, sentant, comme il le disait, *la tempête continuer au fond de son âme.*

Les soins maternels d'Ann-Jann, le dévouement silencieux de Lès-en-Goch, calmaient un peu l'agitation fébrile de leur jeune maître. Avant de rentrer dans sa chambre, il parcourait à pas lents les vastes pièces inhabitées du manoir, écoutant avec une vague terreur le vent gémir dans les appartements déserts.

Ce besoin d'émotions poignantes, cette mélancolie noire et confuse, affaiblissant l'esprit d'Ewen, développèrent chez lui une forte tendance à croire au merveilleux.

On parlait avec un certain effroi de la puissance divinatrice de Mor-Nader, pilote de l'île de Sein. Ewen ne résista pas au désir de le consulter. Le vieux pilote, dont la raison était à demi égarée, lui avait fait les prédictions les plus sinistres sur

la fatale influence du mois noir, toujours funeste à la famille de Ker-Ellio.

Enfin, on l'a vu, au risque de se noyer lui-même avec sa victime, Mor-Nader, dans son délire sauvage, avait essayé de réaliser ses sinistres pronostics.

Hâtons-nous de le dire, Ewen, malgré ses bizarres exaltations, était resté bon, loyal; son affectueuse charité pour les malheureux avait même augmenté en raison de l'intensité de ses chagrins. Seulement une circonstance étrange rendit son aberration presque incurable en donnant un corps à sa vision, une forme humaine à la fille de ses rêves.

Quoique les objets d'art fussent rares à Treff-Hartlog, il y avait dans la chambre d'Ewen une vieille peinture à demi détruite qui représentait une femme d'une rare beauté.

Le visage pâle, d'un coloris très-effacé, se détachait d'un fond presque noir; une tunique rouge, dont on voyait à peine vestige, couvrait les épaules; quelques boucles de cheveux bruns s'arrondissaient sur les tempes, mais le reste de la coiffure disparaissait dans l'obscurité du fond. Les seules parties intactes de ce portrait étaient donc le front et les yeux : le front haut, fier, d'une blancheur et d'une dureté de marbre; les yeux, noirs, grands, admirablement beaux, malgré leur expression méchante et hardie; les contours du nez, de la bouche, du menton, se devinaient plus qu'ils ne se voyaient.

Cette peinture causait une impression bizarre.

On n'apercevait, pour ainsi dire, tout d'abord qu'un front d'un blanc mat et deux grands yeux noirs; enfin, dernière particularité, un *grain de beauté* s'arrondissait un peu au-dessus du sourcil gauche comme une mouche d'ébène; le reste du visage s'effaçait insensiblement dans le clair-obscur et dans l'ombre.

Ewen avait donné à l'être idéal dont il s'était si fortement épris la physionomie de ce portrait; ses contours indécis, son aspect fantastique se prêtait merveilleusement à ce nouveau caprice de son imagination malade.

Le soir à son coucher, le matin à son réveil, Ewen cherchait toujours du regard ces deux grands yeux si noirs et ce front si blanc.

Dans la disposition où se trouvait le maître de Treff-Hartlog, la moindre singularité devait s'empreindre pour lui d'un caractère mystérieux, presque surnaturel. Soit qu'il eût tardivement remarqué cette peinture, soit qu'elle eût été placée dans sa chambre à son insu, Ewen croyait n'avoir jamais vu ce tableau durant la vie de son père, et pourtant il ne pouvait préciser à quelle époque il avait été placé dans son appartement à lui. En vain il interrogea Lès-en-Goch et Anu-Jann, ses deux serviteurs ne purent le renseigner à ce sujet, et leurs réponses augmentèrent encore son inquiète curiosité.

Ce tableau était peint sur bois. Ewen l'examina soigneusement. A force de patience, il découvrit dans un angle, près de la bordure, plusieurs lettres à demi effacées, et il lut le mot *novembre*. Ewen tressaillit. Par quel mystère retrouvait-il là le nom de ce *mois noir*, que la tradition regardait comme si fatal à sa famille? L'ancien précepteur d'Ewen, le recteur de la paroisse Saint-Michel, aurait seul pu éclaircir ce mystère, mais l'abbé était absent depuis trois mois environ; depuis ce temps, la sombre mélancolie de son ancien disciple avait fait d'effrayants et de rapides progrès.

Telle était la situation morale d'Ewen au moment où nous le présentons au lecteur.

V.

LE RECTEUR.

Le lendemain du jour où Ewen de Ker-Ellio avait couru un si grand danger, M. l'abbé de Kérouëllan, recteur de la paroisse de Saint-Michel, grand et robuste vieillard vêtu du costume ecclésiastique, gravissait au pas de son petit cheval blanc le chemin escarpé qui conduisait du bourg au manoir de Treff-Hartlog.

L'ouragan avait cessé; un brouillard froid et humide voilait l'horizon; on ne voyait pas la mer, mais on entendait au loin les sourds mugissements de son ressac; une forte houle succédait au déchaînement des vagues.

L'abbé de Kérouëllan chantait, d'une voix plus sonore qu'harmonieuse, le *Kanouanen ar Belek forbannet* (le Chant du Prêtre exilé), qui commence ainsi :

« Écoutez un recteur de l'évêché de Vannes, exilé pour la foi loin de son pays; son cœur est loin de vous, mais sa pensée et son cœur ne vous quittent jamais. »

Ancien soldat, l'abbé n'avait jamais manqué aux sérieux et graves devoirs qu'impose la vie religieuse; mais son langage était rude et brusque. Lorsque le bon recteur s'échappait à dire quelques paroles peu congrues à son habit, il se hâtait d'ajouter, en forme de correctif : *Aurais-je dit quand j'étais soldat*. Du reste, l'abbé gouvernait son petit troupeau avec autant de fermeté que de sagesse, et ses ouailles l'adoraient. Sa physionomie mâle, ouverte, respirait la bienveillance et la cordialité. Fièrement campé sur sa monture, le recteur prouvait qu'il n'était pas un cavalier novice; l'air militaire, qui ne se dépouille jamais entièrement, se trahissait dans tous ses mouvements. En arrivant à la porte extérieure du manoir de Treff-Hartlog, il sonna une grosse cloche.

Lès-en-Goch parut, salua respectueusement le curé, et prit la bride du cheval pour le conduire à l'écurie.

— Ewen est-il au château? — demanda le prêtre, qui appelait toujours ainsi familièrement son ancien disciple.

— Oui, monsieur le recteur, le pen-kan-guer sera bien aise de vous voir de retour de votre voyage.

— Comment va-t-il, depuis trois mois que je l'ai quitté? — demanda l'abbé, qui, nous l'avons dit, était parti pour Paris alors que la noire mélancolie d'Ewen commençait à se manifester.

Lès-en-Goch secoua la tête tristement.

— Ainsi, je le retrouverai tel qu'il était lorsque je l'ai quitté? — dit l'abbé.

— Bien pis, monsieur le recteur.

— Et il n'a vu personne, aucun de ses voisins?

— Aucun, monsieur le recteur. Hier, Ann-Jann et moi, nous avons été bien inquiets du pen-kan-guer pendant la tempête.

— Eh bien! qu'a-t-il fait pendant cette tempête, qui, d'ailleurs, a rudement secoué mon presbytère depuis la cave jusqu'au grenier? Depuis dix ans, il n'y a pas eu un coup de vent

pareil sur la côte. Eh bien! réponds donc; qu'est-il arrivé pendant cette tempête?

— Le pen-kan-guer était en mer.

— Jésus-Dieu! mais il devient fou! — s'écria le recteur en joignant les mains.

— En mer avec Mor-Nader, — ajouta Lès-en-Goch.

La physionomie du curé se rembrunit.

— Avec ce vieux drôle? malgré les méchants bruits qui courent sur cet homme? Il a tort, Lès-en-Goch, il a grand tort.

— Oui, oui, il a tort, monsieur le recteur. Mor-Nader est un esprit malfaisant; il a plus de science de l'avenir qu'un bon chrétien ne doit en avoir.

— Et toi, tu es plus âne qu'un bon chrétien ne doit l'être; ne vas-tu pas croire aussi à la magie de ce vieux fripon? Tiens, tu es aussi fou que ton maître, et moi je suis plus fou que vous deux en te parlant raison. Allons, mène mon cheval à l'écurie, je vais aller trouver Ewen.

— Le pen-kan-guer n'est pas encore éveillé, monsieur le recteur.

— A dix heures sonnées! Eh bien! je le réveillerai; ça ne sera pas la première fois. Dis à Ann-Jann que je déjeunerai ici, qu'elle nous fasse de bonnes crêpes fraîches.

Le Breton s'inclina respectueusement et conduisit la haquenée du prêtre à l'écurie, pendant que celui-ci montait l'escalier dallé de granit qui conduisait à l'appartement du maître de Treff-Hartlog.

L'abbé, au lieu de frapper à la porte de la chambre à coucher d'Ewen, entra bruyamment en s'écriant de sa bonne grosse voix:

— Debout! allons, paresseux! debout!

Ewen, à demi vêtu, était assis sur son lit; il contemplait attentivement le portrait dont nous avons parlé. Pour le mieux voir, il l'avait posé devant lui sur une chaise.

La brusque arrivée du recteur fit tressaillir le maître de Treff-Hartlog, qui retourna brusquement la tête.

— Quel bonheur! c'est vous, c'est vous, mon bon abbé de Kérouëllan! — s'écria-t-il avec autant de joie que de surprise, et il tendit vivement sa main au prêtre.

L'abbé se recula.

— Non, non, vous ne méritez pas que je vous donne la main, monsieur le rêvasseur! Ah! ah! j'en apprends de belles sur votre compte, songe-creux que vous êtes. Jésus-Dieu ! j'ai fait là un joli disciple! Ah ça ! il paraît que vous prenez grand train le chemin des petites-maisons. — Puis, remarquant les traits pâles, abattus, amaigris d'Ewen, il ajouta, sans railler cette fois et d'un ton indigné : — Mais voyez un peu cette figure, ces yeux creux! Il ne manquait plus que cela. Voilà maintenant sa santé qui s'altère! C'est tout simple : on veut faire l'original, on veut vivre en sauvage; l'ennui vous ronge; mais, comme on veut jouer son rôle jusqu'au bout, on crèverait plutôt que d'avouer qu'à la longue la solitude devient insupportable; aussi l'on crève... ce qui est bien agréable pour ceux qui vous aiment. Voilà ce que c'est que de vivre isolé.

— Vous avez raison, — dit Ewen d'un air sombre, — c'est vivre misérablement.

— Et à qui la faute? Combien de fois vous ai-je dit : mariez-vous, épousez une bonne et brave jeune fille de notre pays qui vous mette la joie au cœur en vous donnant une sequelle d'enfants; mais non, monsieur est fier, monsieur trouve au-dessous de lui de se marier avec une demoiselle de province; il vous faut une péronelle de Paris, n'est-ce pas? Un joli goût que vous avez là.

— Mon cher abbé, je vous assure que vous vous méprenez et que...

— Mais ce n'est pas tout, — s'écria le recteur en interrompant son ancien élève; — pour passe-temps, qu'imagine monsieur le baron? De s'en aller courir la mer par des temps épouvantables, et avec qui, s'il vous plaît? avec un vieux drôle que tous les honnêtes gens du pays fuient comme la peste. Et pourquoi monsieur le baron fréquente-t-il un pareil gueux? parce que monsieur le baron, à force de se démantibuler l'esprit, à force de courir après des visions cornues et biscornues, est devenu assez faible, assez maniaque, pour s'affoler d'idées magiques et diaboliques. C'est tout simple! les sorciers, c'est original, et puis, c'est si amusant de pouvoir dire, à propos d'une niaiserie qui n'effraierait seulement pas un enfant de quatre ans, de pouvoir dire d'un air effaré : il y a certainement là quelque chose de surnaturel; la raison humaine se refuse à

l'expliquer, et... quand... je... ciel... Ah ! mon Dieu !... mais... que vois-je? — s'écria tout à coup l'abbé de Kérouëllan, en interrompant sa mercuriale, pour contempler avec stupeur le portrait à demi effacé qu'Ewen avait posé auprès de lui sur une chaise pour le mieux regarder. — Jésus mon Dieu ! — répéta l'abbé, comment ce portrait se retrouve-t-il ici ? Est-ce bien possible ?

— Que voulez-vous dire ? — demanda Ewen le cœur palpitant d'émotion.

Sans lui répondre, le recteur se saisit vivement du tableau et l'exposa au grand jour de la fenêtre.

Ewen suivit tous les mouvements du prêtre avec une anxiété croissante, impatient d'éclaircir ce nouveau mystère.

— Oui, oui, c'est pourtant bien lui, — disait le recteur en regardant le portrait avec une scrupuleuse attention. — Est-ce donc un rêve ? ma vue ne m'abuse-t-elle pas ?... Non... elle ne m'abuse pas... C'est lui... voici ces mots à peine lisibles écrits en rouge dans ce coin près du cadre... *Novembre*... Oui, c'est bien cela... En vérité, je reste confondu... C'est incompréhensible ! ma raison se refuse à croire ce que je vois, et pourtant ce que je vois existe. Eh ! voilà, sur ma parole, un mystère qui m'épouvante, — ajouta l'abbé en rejetant ce tableau sur la chaise avec un geste d'effroi.

Il y avait un contraste et un rapprochement bizarre entre les premières et les dernières paroles de l'abbé; il venait de s'indigner contre les gens asssez sottement épris du merveilleux pour croire aux choses impossibles, surnaturelles, et il s'écriait à propos du portrait : « C'est incompréhensible, ma » raison se refuse à croire ce que je vois, et pourtant ce » que je vois existe... Voilà un mystère qui m'épouvante. »

On juge de l'effet que produisit sur l'esprit d'Ewen cette bizarre contradiction entre les paroles et les impressions d'un homme aussi ferme, aussi sensé, aussi respectable que l'abbé de Kérouëllan.

— Encore une fois, comment ce tableau se trouve-t-il ici, dans votre chambre, Ewen ? — dit le recteur.

— Je ne le sais pas, l'abbé; j'attendais votre retour pour vous demander quel était ce portrait. Mais, à votre tour, dites-moi la cause de votre étonnement en le voyant ici.

— Mon étonnement est bien naturel, mon enfant. Il y a six ans, moi et votre père nous avons brûlé ce portrait que voilà... dans la cheminée que voici.

— Vous avez vu brûler ce portrait un an avant la mort de mon père? — s'écria Ewen.

— Je l'ai vu, de mes yeux vu brûler un an avant la mort de votre père.

— Mais, l'abbé, c'est impossible.

— Je ne dis pas non, mais je vous répète que je l'ai vu brûler.

— Depuis la mort de mon père, vingt fois vous êtes venu dans ma chambre, et ce portrait était là entre les deux fenêtres.

— Je ne l'ai pas remarqué, sans quoi mon étonnement eût été alors aussi grand qu'à cette heure.

— Mais pourquoi avait-on brûlé ce portrait? Où était-il? Comment n'ai-je pas su cette circonstance?

— Parce qu'il n'y avait aucune raison pour vous en instruire; vous étiez alors, je crois, à chasser dans les environs de Lesneven.

— Mais pourquoi a-t-on brûlé ce portrait?

— Votre père m'avait prié de l'aider à rechercher quelques titres relatifs à la créance qu'il avait sur ce banquier juif M. Achille Dunoyer.

— M. Achille Dunoyer, ce banquier chez qui mes fonds sont placés, et que vous avez dû voir à Paris avant de revenir ici?

— Lui-même; mais je ne l'ai pas vu : je vous dirai cela tout à l'heure. Terminons l'histoire de ce diable de portrait. En cherchant ces papiers, que votre père croyait égarés, nous dérangeâmes une grande armoire, derrière laquelle avait sans doute glissé depuis bien des années ce tableau à demi effacé. En le voyant, votre pauvre père pâlit et s'écria : « Le voilà donc ce portrait que j'ai tant cherché après la mort de mon père, afin d'anéantir cette odieuse figure qui me rappelle de si funestes souvenirs! Voyez, l'abbé, me dit votre père, il doit y avoir une date, date fatale, toujours fatale à notre famille, écrite dans quelque coin. » Nous cherchâmes, et nous trouvâmes, en effet, ces mots : *Novembre mil sept.........* Le reste avait disparu.

— Le mot *novembre* est encore lisible, — dit Ewen en examinant attentivement le tableau; — mais l'humidité a ef-

facé les chiffres... Et la fèmme que représente ce portrait, qui est-elle?

— Je ne le sais pas; seulement votre père s'écria en montrant le poing au portrait : « Tu as été assez longtemps le mauvais génie de ma famille! Tu as, grâce au ciel, disparu de la terre! Qu'il ne reste pas même de trace de ton image infernale! » En disant ces mots, votre père arracha la toile de ce panneau de bois, où elle était appliquée, et, comme il n'y avait pas de feu dans la chambre de la tour où nous étions, il vint ici; il y avait un bon brasier, et devant moi il y brûla ce portrait. Voici ce que je vous atteste sur ma parole et ma foi de prêtre.

— Eh bien! l'abbé, — dit Ewen d'une voix sombre, — tout à l'heure vous m'accusiez d'être enclin à croire aux choses surnaturelles!

Le bon recteur s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise en donnant ce nouvel et dangereux aliment aux élucubrations de son ancien disciple.

— Que le diable vous emporte! s'écria-t-il malgré lui. — Puis il ajouta son correctif habituel : — Aurais-je dit quand j'étais soldat.... Voilà donc la morale que vous tirez de ce que je vous raconte! Joli métier que vous faites là, de vous mettre en sournois à l'affût des mots qui paraissent concorder avec vos rêvasseries!

— Mais enfin, l'abbé, comment se fait-il que vous revoyiez, que vous touchiez un objet que vous avez vu brûler sous vos yeux?

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

— Comment, l'abbé! qu'est-ce que cela prouve?

— Sans doute; il ne s'agit que de raisonner comme des gens sensés pour tirer ceci à clair. Suivez-moi bien. En admettant qu'il y ait là momentanément quelque chose d'inexplicable, est-ce une raison pour croire au surnaturel? La preuve que rien n'est plus simple, c'est que présentement c'est inexplicable; suivez-moi toujours bien... or, les choses inexplicables sont impossibles;... or, une chose impossible ne peut pas être. Ce qui vous prouve évidemment... que... enfin... qu'il n'y a rien de parfaitement naturel là-dedans.

La logique de ce raisonnement ne parut pas péremptoire au

jeune baron ; il répondit en secouant mélancoliquement la tête :

— Et cette date si fatale à notre maison? Ce mois noir, qui a vu mourir mon père, mon grand-père; ce mois noir qui se trouve inscrit sur le portrait de cette femme mystérieuse, dont l'influence a été si funeste à notre famille, vous l'avez dit?

— A l'autre maintenant! C'est au tour du mois noir, à cette heure! Que Lucifer me brûle (aurais-je dit quand j'étais soldat?) s'il ne devient pas aussi oison que Lès-en-Goch! Eh bien! quoi? Le mois noir? le mois noir? N'est-ce pas en novembre que les feuilles tombent, que les plantes meurent? Pourquoi n'en serait-il pas de même des hommes?

— Mais pourquoi deux de mes ancêtres sont-ils morts dans ce triste mois, l'abbé?

— Est-ce que je le sais, moi? croyez-vous d'ailleurs que la maison de Ker-Ellio ait le privilége de mourir dans le mois de novembre? Tenez, vous êtes fou à lier. Évertuez-vous donc, après cela, à faire des éducations raisonnables! — s'écria le malheureux recteur en marchant à grands pas. — Si je lui avais mis des babioles dans la tête, si je lui avais fait lire des romans, des poëmes, je concevrais cela : mais non, je ne lui montre que ce que je sais, ce qui n'est pas grand'chose, à lire, à écrire et à parler sa langue à peu près correctement, les quatre règles pour tenir ses comptes de fermiers, ce qu'il faut connaître d'histoire et de géographie pour savoir que Louis XIII n'était pas fils de Louis XII, et que Pékin est en Chine. Je ne lui apprends pas un mot de latin, vu que j'en sais tout juste ce qu'il m'en faut pour dire ma messe. Il sort de mes mains joyeux et loyal, charitable et courageux, sain et robuste, trapu et barbu; il a l'air d'un métayer plutôt que d'un monsieur. Il s'en va bravement chouanner pendant quinze mois... Qui diable (aurais-je dit quand j'étais soldat?) se fût imaginé que ce rude fils de nos grèves finirait par être un rêvasseur, un songe-creux, aussi superstitieux que les plus grossiers paysans du Léonais? Allons donc, Ewen, mon ami, pas de ces sottises-là! Parce que novembre s'appelle le mois noir, est-il pour cela plus mauvais que les autres mois? Venez donc ce soir visiter nos bonnes gens, vos métayers ; vous les trouverez rassemblés dans leur étable, contents, joyeux, et chantant à la veillée *Mili-*

nerez Pontaro (1) ou *Mellezourou arc' Hânt* (2). Et pourtant, mon enfant, si novembre doit être *noir* pour quelqu'un, n'est-ce pas pour ces pauvres gens dont le foyer est sombre, faute d'une bonne flambée? Eh bien! ils se contentent de la douce chaleur de l'étable et savent encore égayer leur veillée. Allons donc, Ewen, c'est offenser le bon Dieu et les vrais malheureux que de se créer des chagrins imaginaires. Comment osez-vous vous plaindre, vous, lorsque tant d'infortunés, qui souvent ont froid et faim, pour eux et pour leurs enfants, remercient le Seigneur chaque soir, et s'éveillent le cœur allègre, pourvu que le travail, si rude qu'il soit, ne manque pas à leurs bras?

Le simple langage du bon recteur fit une bonne impression sur Ewen; il tendit la main à l'abbé de Kérouëllan, et lui dit :

— Pardon, mon ami : vous avez raison, ma tête s'est affaiblie; souvent je ne me reconnais plus. Tenez, voyez-vous, la pensée, oui, la pensée me tue.

— La pensée vous tue, mon pauvre ami? Hélas! il faut toujours en revenir à la vieille Genèse pour se retremper le cœur et l'esprit par ses sages paraboles, comme on revient au lait pur et salutaire pour se refaire l'estomac. La pensée vous tue? eh! mon Dieu, c'est tout simple, c'est encore l'histoire de l'arbre du bien et du mal; vous avez fouillé ses racines comme un blaireau qui fait son trou, et vous n'avez trouvé qu'amertume. Au lieu d'agir en bon chrétien, en bon maître, de tendre aux fins pour lesquelles Dieu vous a fait, vous allez vous imaginer de rêvasser, de sophistiquer à creux? Quelle mouche vous a piqué?

— Et le sais-je? pouvais-je prévoir que mes pensées, d'abord paisibles et riantes', déborderaient en flots noirs et amers? Rien de plus limpide, de plus calme, que la source de l'Hellé, et cette rivière finit par se mêler, en bondissant, aux vagues de l'Océan. D'abord la solitude m'a plu, je m'y suis isolé avec délices; à mesure que j'en appréciais davantage le charme, je regrettais de ne pouvoir partager cette vie enchanteresse avec une épouse bien-aimée.

(1) *Là Meunière de Pontaro.*
(2) *Les Miroirs d'argent.*

— Belle découverte que vous avez faite là! Ne vous ai-je pas conseillé cent fois de vous marier? Mon Dieu, rien n'était plus facile, les occasions ne vous ont pas manqué, pourtant?

— Sans doute, mais, à force de songer à l'idéal que je me suis créé, j'ai fini par y croire.., alors la seule réalité que je pouvais rencontrer m'a semblé méprisable.

— Bon Dieu! mon malheureux Ewen, où as-tu appris toutes ces sottes choses? Qui t'a troublé la cervelle à ce point? Des idéalités, des idéalités? Eh morbleu! prends-moi donc une brave *Bretonne bretonnante,* une Yvonne de Kergalec, par exemple, ou bien une Marie-Jeâne de Tremadek; tu les connais, celles-là, tu les a vues au pardon du Falgoat? On vous a dix-huit ans, une bonne santé, de bonnes grosses joues, de bons quartiers de terre, de bons bois de chênes; c'est franc comme l'or, doux comme un bon fruit; ça te fera de beaux enfants, qui pousseront drus comme des genêts sauvages, et qui changeront tous tes mois en mois de mai. Voyons, veux-tu qu'après déjeuner je donne un coup de galop jusqu'au manoir de Kergalec, ou jusqu'à Tremadek? Je fais ta demande, on t'agrée, et, dans six semaines, on chantera à tes fiançailles *Ar C'houleun* (1).

— Non, non, je ne pourrais jamais aimer une autre femme que celle que mon imagination a rêvée, et, si elle existe, malheur à moi! elle doit ressembler à ce portrait.

En disant ces mots d'un air sombre, Ewen retomba dans sa rêverie.

Le bon recteur ne put retenir un mouvement d'impatience et de colère, il donna un coup de pied furieux à la chaise, la renversa ainsi que le tableau, et s'écria en mettant sa grosse botte ferrée sur le tableau :

— Que l'enfer te confonde, image maudite, si tu dois rendre ce fou encore plus fou! Que t'a donc fait cette famille? N'était-ce pas assez d'avoir été le mauvais génie de son grand-père?

— L'abbé, par le ciel! respectez cette peinture! — s'écria Ewen. — Otez votre pied!

— Maudite! maudite! maudite! — répéta l'abbé en frappant

(1) *La Demande*, chant national qui précède la noce.

de son talon éperonné le portrait qui s'était heureusement retourné en tombant.

— L'abbé ! — s'écria Ewen hors de lui, — l'abbé, finissez, ou bien !...

Et il fit un geste menaçant.

— Ou bien ? reprit le vieillard en redressant sa grande taille, Puis, regardant le jeune homme d'un air à la fois sévère et attristé, il dit :

— Ah ! Ewen ! Ewen !

— Pardon, mon ami, — dit Ewen rougissant de son emportement, — pardon, je vous vénère comme mon père ; mais, par pitié, épargnez ce tableau.

Le recteur fit un pas en arrière.

Ewen releva le portrait, le posa sur la cheminée ; lorsqu'il se retourna, l'abbé de Kérouëllan sortait de la chambre.

— Mon ami ! — s'écria-t-il en courant à lui, — où allez-vous ?

— Vous m'avez menacé, Ewen ! — dit le vieillard d'une voix émue, et il se dégagea en faisant un nouveau pas vers la porte.

Le jeune homme garda un moment le silence, tenant toujours dans sa main la main de l'abbé ; puis il lui dit d'un ton si grave que le recteur tressaillit :

— Mon ami, vous niez certaines fatalités, voyez pourtant ! l'existence de ce portrait vous semble inexplicable, presque surnaturelle. La femme qu'il représente a été le mauvais génie de mon aïeul, et à cause de cette funeste image je vous menace, vous !... vous qui m'avez élevé comme votre enfant, vous mon seul ami, vous l'homme de bien, vous l'homme pieux qui avez fermé les yeux de mon père ! dites, dites, cela n'est-il pas fatal ?

Le recteur, frappé malgré lui de ce bizarre rapprochement de faits, éprouva quelque embarras à répondre.

Ewen continua :

— Je vous en conjure, mon ami, croyez plutôt à certaines influences mystérieuses, irrésistibles, qu'à un mauvais sentiment de ma part. Pardonnez-moi, j'ai honte, je me repens du mouvement auquel je me suis laissé emporter.

— Je t'excuserai ma foi bien sans cela, mon pauvre enfant, — dit l'abbé en serrant Ewen dans ses bras. — Dieu merci, il faut autre chose que la découverte d'une vieille planche, que je

croyais brûlée, pour ébranler ma raison. Ta main, mon bon Ewen, ta main; ne parlons plus de cela. Mais tu es agité, tu es brûlant, tu as eu de la fièvre.

— Oui, j'ai passé une nuit pénible.

— Et hier? aller t'exposer en mer par un temps pareil, avec un gredin comme ce Mor-Nader, qui tôt ou tard, je t'en réponds, s'apercevra qu'en ma qualité de berger de mon troupeau je tiens d'une main vigoureuse mon bâton pastoral... autrement dit ma canne de houx. Le bon Dieu me pardonnera cette exécution un peu temporelle, mais j'appliquerai à ce vieux fourbe la meilleure volée que méchant garnement ait jamais reçue; après quoi je lui dirai : Voilà comme je t'aurais traité quand j'étais soldat! Et cette bastonnade sera une charité de ma part, car cet avertissement épargnera la prison ou les galères à ce mauvais drôle.

— Mor-Nader n'est pas ce que vous pensez....

— C'est un misérable imposteur qui joue au sorcier! S'il continue, j'irai un de ces matins dire deux mots en sa faveur au procureur du roi de Kemper, et nous verrons si mons Mor-Nader persiste à épouvanter et à rançonner ma paroisse.

— Écoutez, mon ami : si cet homme est dupe, il l'est de lui-même, il l'est de sa propre exaltation; il est monomane, il est fou, soit, mais ce n'est pas un fourbe. Jamais il n'a demandé un liard aux gens qui le consultent. Il prédit l'avenir, et le hasard a presque toujours justifié ses prédictions.

— Bah! bah! s'il ne fait pas payer d'abord la bonne aventure, il agit en habile charlatan afin d'amorcer ses dupes, et il les rançonnera plus tard. Quant à ses prédictions, si quelques-unes se réalisent, cela ne prouve rien, sinon qu'il y a des gens qui gagnent en jouant à pair ou non et à croix ou pile.

— Écoutez, mon ami, — dit Ewen après un moment de silence, — je puis, je dois peut-être vous raconter ce qui s'est passé hier pendant cette soirée de tempête.

Et le jeune homme fit le récit de la scène de la veille : il dit comment, la chaloupe ayant coulé à fond, la fraîcheur de l'eau l'avait rappelé à lui-même; comment, poussé par le vent et par la marée, il avait pu nager et aborder au rivage moins éloigné qu'il ne l'avait cru; comment enfin il était arrivé à Treff-Hartlog, la raison à demi égarée, tant son imagination

avait été frappée de l'accès de folie sauvage de Mor-Nader.

Après avoir écouté Ewen et frémi du danger qu'il avait couru, l'abbé lui dit :

— Cela montre que ce misérable était assez stupide et assez féroce pour vouloir se noyer avec vous, mon pauvre ami, afin d'être regardé par le peuple, après sa mort, comme un grand sorcier! Les mauvaises causes ont leurs martyrs tout aussi bien que les bonnes. Et puis vous l'aviez avec raison traité d'imposteur ; au risque de sa vie il a voulu se venger. Peut-être aussi se savait-il près de la côte. Puisque vous croyez qu'il a comme vous échappé à la noyade, je ne vous ferai pas de morale, l'événement vous a prouvé combien vous aviez eu tort de mettre votre existence à la merci d'un tel misérable. Laissons cela, parlons d'autres choses, et, sans transition, passons de ces tristes visions à des intérêts tout matériels. Voulez-vous, mon cher Ewen, être à moitié ruiné?

— Que dites-vous?

— Le placement que votre père a fait chez ce M. Achille Dunoyer, banquier à Paris, me paraît très-aventuré. Il s'agit d'une partie considérable de votre fortune. Je ne suppose pas que cette perte vous soit indifférente.

— Et quel danger court ce placement?

— Un très-grand danger, je le crains du moins ; M. Achille Dunoyer n'a pu me payer le premier quart de cette somme que je devais toucher pour vous par procuration.

— Mais on disait M. Achille Dunoyer puissamment riche?

— On dit bien d'autres choses, mon enfant; ce qu'il y a de certain, c'est que, lorsque je me suis présenté chez lui, on m'a répondu qu'il était en voyage, qu'on ne savait pas au juste l'époque de son retour, et qu'il n'avait laissé aucun ordre pour ce payement. Pourtant, lorsqu'il s'agit d'une bagatelle de 50,000 francs, il me semble que cela ne doit guère s'oublier, à moins que 50,000 francs ne soient moins que rien pour M. Dunoyer.

— En effet, c'est singulier.

— Votre notaire de Kemper est d'avis que vous vous rendiez immédiatement à Paris, afin de prendre vos sûretés s'il en est temps encore.

— Mais ne puis-je pas donner ma procuration au notaire de Kemper tout bonnement?

— Cela n'aurait pas le sens commun. Si M. Achille Dunoyer est dans de mauvaises affaires, il est certaines transactions que vous pouvez seul consentir et dont vous pouvez seul apprécier la convenance.

— Ah! quel ennui, quel tracas! — dit Ewen avec abattement; — et puis cette vie de Paris me sera, j'en suis sûr, insupportable. Je n'y connais personne.

— Et votre cousin M. le comte Édouard de Montal pour qui vous m'avez donné une lettre de recommandation?

— A peine l'ai-je vu deux ou trois fois, il y a quatre ans, à Kemper, où il était venu passer un mois chez le vieux chevalier de Lémoléan.

— Il vous accueillera certes toujours aussi bien qu'il m'a accueilli. Il sera pour vous un très-bon introducteur; il est lancé dans le grand monde, et il paraît sinon riche, du moins fort à son aise.

— Je croyais qu'il ne lui restait plus rien de la fortune de son père.

— Vous me l'aviez dit aussi, Ewen; il faut alors qu'il ait trouvé la pierre philosophale, car il m'a paru logé comme un prince. Il s'est d'ailleurs mis très-cordialement à votre disposition dans le cas où vous viendriez jamais à Paris.

— C'est très-obligeant de sa part.

— Sans doute, et pourtant, si je ne vous connaissais pas comme je vous connais, j'aurais préféré vous voir un autre mentor; car, pendant ma visite, il est venu là une espèce de mauvais sujet entre les deux âges, un marquis de Beauregard... oui, c'est cela, Beauregard (retenez bien ce nom), qui a bien l'air du plus effronté vaurien! — Puis, il faut être juste, son premier étonnement passé (votre cousin ne reçoit pas souvent d'homme de ma robe), le marquis a été pour moi aussi honnête que possible, ce qui m'a prouvé qu'il était au moins bien élevé. D'ailleurs, comme vous pensez, je n'ai pas prolongé longtemps ma visite. Pourtant elle a encore été assez longue pour que je visse entrer en trottinant, en sautillant, une demoiselle que votre cousin a appelée *Julie*.

— Quelle est cette femme?

— D'après ce que j'ai lu dans le journal, cette demoiselle est une des plus fameuses comédiennes de ce temps-ci. Vous comprenez, mon ami, qu'à l'aspect d'un tel oiseau de passage, l'abbé de Kérouëllan n'est pas resté longtemps chez votre cousin. Quant à vous, mon cher Ewen, au risque de rencontrer cet effronté marquis de Beauregard et cette demoiselle Julie, vous ferez toujours bien d'aller voir M. le comte de Montal; ces jeunes gens-là sont lancés partout, ils connaissent tout le monde, et il pourra peut-être vous donner des avis utiles sur la manière de vous tirer d'affaire avec ce M. Dunoyer, et pour le présent, et pour l'avenir, avis que je ne pouvais lui demander, moi, sans vous avoir consulté. Allez donc à Paris, mon garçon, partez le plus tôt possible, et pour vos intérêts d'argent, et pour le salut de votre esprit. Une fois dans la grande ville, vous secouerez malgré vous la mélancolie qui vous ronge, et au bout de quelques mois vous me reviendrez bien calmé, bien tranquille, tout prêt à prendre une femme de ma main.

— Vous avez peut-être raison, — reprit Ewen; — mon imagination malade s'est exagéré jusqu'au surnaturel quelques événements bizarres. Les distractions de Paris, le changement de lieu, la surveillance de mes intérêts, dissiperont cette sotte et malheureuse mélancolie. Oui, mon vieil ami, je l'espère; bien guéri de ma tristesse, je reviendrai vous demander en mariage l'une de vos protégées.

— Viens, mon garçon! — s'écria l'abbé; — viens dans mes bras; il y a bien longtemps que mon cœur n'a ainsi battu de joie. Pars demain, je te dirais pars à l'instant si cela était possible. Ton notaire de Kemper m'a dit avoir à toi une vingtaine de mille francs d'épargnes; c'est le double de ce qu'il faut pour tes dépenses de Paris. Pendant quelques mois que tu y resteras, ce ne sera pas de l'argent mal placé, si, comme je l'espère, tu peux faire rendre gorge à ce M. Dunoyer qui, malgré sa richesse, ne m'inspire pas beaucoup de confiance. Quant à ce portrait énigmatique, — dit le curé en prenant le tableau, — cette fois du moins il sera bien brûlé; je vais profiter de cette braise de chêne pour nous en débarrasser.

— Non, non, mon ami, — dit Ewen, — n'en faites rien; je veux au contraire conserver ce tableau. Plus tard, en le regardant..., je sourirai de ma faiblesse.

— Hum! hum! j'aimerais mieux en finir une bonne fois avec cette méchante peinture, — dit l'abbé en se dessaisissant avec peine du tableau.

— Prenez garde, mon ami, — lui dit Ewen en souriant; — vous me feriez croire que cette pâle image vous fait peur.

— Pour te prouver qu'elle ne me fait pas peur, de par tous les diables (aurais-je dit étant soldat?), si tu veux, je l'emporte au presbytère.

— Non, non, laissez-la ici jusqu'au jour de mes noces; alors nous en ferons un glorieux auto-da-fé.

— Allons, soit, car ce jour-là n'est pas éloigné, je l'espère.......

Après cet entretien, Ewen de Ker-Ellio se sentit un peu calmé; il comprit surtout la nécessité de s'arracher à des lieux où sa pensée s'était égarée presque jusqu'au vertige.

Afin de ne pas chanceler dans cette bonne résolution, il pria l'abbé de passer toute la journée à Treff-Hartlog, et même d'y coucher. Le recteur était trop désireux de voir partir Ewen pour ne pas se rendre à ses désirs. Le reste du jour fut employé aux préparatifs du voyage. Plus d'une fois Ann-Jann essuya ses yeux en pensant au départ si précipité de son mab-meïbrin, et aux dangers qu'il allait courir à Paris, car Paris ou l'enfer, c'était tout un pour la vieille nourrice.

Quoique muet, concentré, le chagrin de Lès-en-Goch était aussi profond que celui de sa femme; il ne fuma pas une seule pipe de toute la journée. Encore plus silencieux que d'habitude, il répondait par monosyllabes aux ordres du pen-kan-guer.

Ewen avait un moment songé à emmener avec lui ce fidèle serviteur; mais l'abbé l'en dissuada, en lui faisant observer qu'à Paris Lès-en-Goch lui causerait plus d'embarras qu'il ne lui rendrait de services. D'ailleurs, jamais le Breton n'aurait consenti à quitter son costume national pour s'affubler des vêtements d'un *autrou* (1), comme il disait.

Le lendemain, deux chevaux de charrue furent attelés à l'antique chaise de poste qui avait servi à deux générations de Ker-Ellio; un métayer s'assit sur le porteur, et Ewen quitta Treff-Hartlog. L'abbé de Kérouëllan, qui avait voulu escorter

(1) Monsieur.

son élève jusqu'à Pont-Croix , l'accompagnait à cheval. Il désirait embrasser Ewen une dernière fois avant de le voir monter en voiture.

Il est inutile de dire les pleurs déchirants d'Ann-Jann et la sombre consternation de Lès-en-Goch lorsque les deux fidèles serviteurs, debout sur le seuil de la porte du manoir, virent disparaître dans le brouillard la voiture qui emmenait leur jeune maître.

A tous les périls qu'Ewen allait sans doute courir à Paris, ville infernale, les deux naïves créatures ajoutaient encore tous les dangers que devait attirer sur lui la date fatale de son départ : Ewen partait un *vendredi* du *mois noir !*

Ann-Jann avait voulu faire une observation à ce sujet à son mab-meïbrin; mais l'abbé, qui l'entendit, lui lança un tel regard, et plus tard, la prenant à part, lui fit une si verte réprimande, que la malheureuse femme n'osa plus dire un mot.

Lorsque le vent eut apporté aux deux Bretons le dernier bruit de la voiture qui s'éloignait, lorsque, prêtant au vent une oreille avide, ils n'entendirent plus rien, plus rien..., ils rentrèrent silencieusement dans la cuisine.

Ann-Jann s'assit d'un côté du foyer, s'enveloppa la tête dans son tablier, et se mit à pleurer plus amèrement encore que lorsqu'Ewen était parti pour la guerre à la tête de sa bande de chouans.

Assis de l'autre côté du foyer, Lès-en-Goch croisa ses bras sur sa poitrine, baissa la tête, et resta dans l'immobilité la plus complète.

. . . .

La nuit trouva les deux serviteurs à la même place, auprès du foyer éteint ; ils n'avaient pas échangé une parole. Les sanglots étouffés d'Ann-Jann interrompaient seuls le silence morne qui régnait à Treff-Hartlog.

EUGÈNE SUE.

(*La fin à un prochain numéro.*)

FRAGMENT

D'UN

LIVRE DE VOYAGE.

UNE OMBRE.

Venise, 183...

..... Cette triste nouvelle nous est arrivée au milieu de toutes les joies du voyage. Elle ne nous a pas seulement affligés, elle nous a surpris. Le grand âge d'un tel homme n'effrayait pas. Dans ce calme olympien, dans cette organisation maîtresse d'elle-même, il y avait comme une annonce d'extrême durée. Goethe promettait, il semble, d'atteindre le premier à la gloire de poëte centenaire. Les dieux étrangers s'en vont! — Hélas! j'ai vu errer en Italie l'ombre de Walter Scott! vous dirai-je en quelle occasion?

Peut-être ignorez-vous le carnaval de Naples, la gloire des mascarades romaines ayant tout effacé. Si bruyante et si pleine toute l'année, la rue de Tolède, ce jour-là, regorge de promeneurs. Du perron des *Studj* à la pointe de *Chiaja,* c'est une immense et burlesque bacchanale qui, sur cette-terre demi-païenne,

vous fait tout aussitôt rêver l'antiquité. Certes, elles étaient mieux parées ces prêtresses qui, au son des crotales, suivaient le char étincelant des dieux, plus choisis étaient les jeunes faunes et plus beaux les sylvains; mais jetaient-ils le cri d'Evoë avec une plus folle joie? Souvent spirituelle, la gaieté parisienne de nos saturnales modernes ne vous semble-t-elle pas plus souvent encore grossière et surtout détruite par sa malice? Où le plaisir sans bonhomie? Le jeu des *confetti,* ces dragées que jeunes et vieux, hommes et femmes, se lancent des voitures, du haut des balcons, de tous les coins de la rue, ne pourrait se tolérer à Paris. Les dragées, dans les mains de cette race maligne, deviendraient bientôt de petits cailloux. Ici l'on veut s'amuser sans nuire. Aussi ai-je vu la jeune reine et sa mère se prêter le mieux du monde à ces libres et inoffensives provocations. Une grêle de confetti tombait au passage sur la calèche découverte, et si drue et si bien ajustée, je vous assure, qu'à peine, tandis que leurs cavaliers ripostaient, pouvaient-elles s'abriter sous leurs mains ou les voiles de leurs chapeaux. Pauvres reines ennuyées du Nord! Toute notre matinée se passa dans ces joyeux exercices. — Comme nous dînions, voilà un grand bruit. La voiture du roi illuminée et tirant force coups de canon descendait la rue de Tolède. Nos verres et nos cornets en main, nous courûmes au balcon. Mais ce fut trop de hâte. Le cortége était encore loin, et bien d'autres voitures précédaient la voiture royale. — Cependant, une d'entres elles défilant sous notre fenêtre, un Anglais se découvrit et cria: « *Dieu vous garde, sir Walter!* » Comme un éclair, ce pieux salut dirigea mes yeux sur le front du noble barde. Hélas! je pus les voir, ses traits souffrants et amaigris! Fantôme d'Ossian égaré sous le ciel bleu de Naples! — Mais les cris de la foule devenaient plus grondants, les coups de canon plus forts, et le vaisseau du roi (car la voiture s'était ainsi déguisée) descendait le *Corso* à pleines voiles. Tout l'équipage portait le costume turc; dans les mâts, des mousses qui chantaient à pleine tête; aux batteries, de terribles canonniers qui lançaient des feux de Bengale, et, à l'avant, le capitaine avec son porte-voix d'où tombait à chaque commandement une pluie de dragées. Pauvres rois ennuyés du Nord! Devant nous la canonnade fut des plus vives. Nous essuyâmes hardiment la bordée et répondîmes

en braves. Princes et roi furent criblés de nos balles. Vraiment, c'était une magie. La nuit venant, on avait allumé les torches : or, les maisons éclairées ainsi par en bas, et à toutes les fenêtres garnies de spectateurs qui battaient des mains ; dans la rue ce peuple enivré et sous les costumes les plus étranges, riant, criant, se provoquant ; ces voix, ces lumières, cette musique, ce pêle-mêle, tout cela, dis-je, était comme une résurrection de ces heureuses fêtes païennes que les yeux de Virgile ont vues courir le long du golfe, du Pausilippe à Baya. La Grande-Grèce avait reparu. Le proverbe sur Naples est éternellement juste, et Scott peut à présent mourir....

C'est un devoir de conserver les traces d'un grand homme, car c'est un bonheur de les rencontrer. Il devient aussitôt le génie du lieu, et cela est vrai, lors même qu'on n'est pas pour lui d'une sympathie complète. Comme déjà la joyeuse Naples, j'ai vu, par une nouvelle apparition du poëte écossais, s'agrandir la mélancolique Venise.

Bien que depuis plusieurs jours dans cette ville des doges, j'avais jusqu'ici négligé de visiter leur palais. Après les magnificences de Saint-Marc et les toiles éblouissantes du Véronèse et de Titien, j'en étais venu, par lassitude de voir, à vivre de ces humbles épisodes du voyage qui en sont le repos et peut-être le plus grand charme. Monuments, promenades publiques, galeries, voilà tout d'abord ce qu'on cherche dans une ville comme vous étant à l'avance désignée ; plus tard, voilà ce dont on parle à tout le monde, mais non peut-être avec soi. Pour s'attacher aux lieux et en vivre, il faut à l'âme des liens plus délicats, des sensations plus faciles, plus particulières, plus intimes. Volontiers elle les trouvera dans les accidents les plus familiers de la vie, en ce pays surtout où les moindres choses ont leur grâce. Ainsi, à Naples, la matinée me semblait employée quand, les pêcheurs de Sainte-Lucie ayant heureusement tiré leurs filets, je voyais arriver le frère quêteur du Pausilippe, que j'accompagnais en causant (et lui muni de son précieux poisson) jusqu'à sa chétive et pauvre capucinière. Il fallait, à Florence, pour se rendre au rendez-vous habituel de nos déjeuners, faire quelque long détour vers un palais toscan dont les justes et savantes proportions vous pénétraient pour tout le jour de leur harmonie. Ou c'était de faire une pose journalière dans quelque

atelier d'artisan où le besoin vous mène d'abord et où l'on revient entendre les plus imprévues et les plus ingénieuses paroles sortant des têtes les plus intelligentes. Vous ne vous étonnerez pas (vous surtout qui n'êtes pas exempt de toute rêverie) si me voilà errant, depuis une semaine, le long du quai des Esclavons, amusé de tous les accidents du port, admirant la vive et sémillante activité de ce peuple, mais surtout m'imprégnant d'air pur, de couleurs, de lumière, m'imprégnant de soleil pour fondre en moi les glaces du passé, pour combattre, s'il se peut, les froids de l'avenir. Et ces loisirs en plein air ne sont pas, croyez-le, stériles pour l'artiste. Elles vivent d'une vie bien froide les plus hautes idées qui n'ont pas traversé, ne fût-ce qu'un instant, la vie familière et réelle. Puis, devant les horizons arrêtés de ce beau ciel, la rêverie ne risque pas de se perdre en des perspectives infinies. Ici tout prend corps. Sur cette terre des poëtes et des peintres, les plus vagues fantômes du cœur ou de l'imagination trouvent leur forme. Quand, près des lions prisonniers de l'Arsenal, et comme surveillé moi-même par ces soldats de l'Autriche, je regardais tristement briller les lagunes, dites-moi, noble et souffrante Italie, pourquoi vous m'apparaissiez du bord des mers sous une forme si idéale mais si vraie, que, vous devinant sous le symbole, je me prenais à regretter de n'être pas un fils de votre Titien?

L'ANDROMÈDE.

L'Italie enchaînée et nue au bord de l'onde
Laisse pendre en pleurant sa chevelure blonde :
Hélas! elle voudrait cacher sa nudité,
Car l'étranger qui passe outrage sa beauté,
Le Barbare se rit de cette voix plaintive
Et meurtrit le sein pur de la noble captive ;
Elle alors, soulevant ses bras chargés de fers,
Tristement dans ses yeux roule des pleurs amers,
Et cherche vers le ciel, comme une autre Andromède,
Si quelque beau guerrier ne vient pas à son aide.

C'est au milieu de telles idées que, surpris hier par mon

compagnon de voyage (1), je l'accompagnai au palais des doges. Ne craignez rien : salle des Dix, prisons souterraines, pont des soupirs, je vous sauve la description de ce palais, aujourd'hui sombre musée politique que ne gardent même pas ses maîtres naturels. Mais arrêtez-vous dans la salle du conseil, devant ces portraits des vieux doges, œuvres du Tintorez, de Palma et de Bassano. — Comme nous examinions cette curieuse galerie, la porte du fond s'ouvre ; puis, soutenu d'un côté par un jeune homme, s'appuyant de l'autre sur un bambou, entre, se traînant à peine, un vieillard. Il fit le tour de la salle, l'œil hagard, comme hébété, sans rien voir. Arrivé devant le voile noir qui remplace le portrait du grand criminel d'État, soit en souvenir de Faliero, soit de Byron, il s'est arrêté comme vivement ému. On lui a présenté une chaise; nous pûmes approcher : c'était sir Walter Scott. Oh ! toutes les ombres vénitiennes avaient disparu devant cette ombre vivante! Elle était bien triste, cette rangée muette de grands hommes morts pour une patrie morte comme eux; mais quoi de plus triste que ce pauvre vieillard infirme de naissance, maintenant paralysé d'une partie du corps, et faisant ainsi, sans espérance, ce voyage où la jeunesse vient se mûrir ou jeter le trop plein de sa sève !

Le voilà donc, le grand conteur! Et pourtant il suit encore sa carrière d'études. A Naples, il fouillait les bibliothèques; ici il consulte les archives et visite les musées. Que veut-il donc? Ce qu'il a voulu, même dans sa force. Ses yeux veulent voir, son esprit veut savoir. Plaisir autrefois, aujourd'hui remède.— Nous étudions avec piété cette ruine vivante. Déformé sans doute par la maladie, Walter Scott ne m'a rappelé aucun de ses portraits. La figure est petite, couperosée, et manque de noblesse. Pour le front, superbe et immense dans le buste de Chantrey, je n'ai pu le voir. Du reste, dans toutes les habitudes du corps, à cette redingote noire et courte avec poches sur le côté, voilà bien le laird d'Abbotsford, le *country-gentleman*, tel que Scott lui-même se plaît à se représenter. Nous pûmes entendre sa voix. Durant cette pose d'un instant, il échangea avec le cicerone quelques paroles en français, mais d'une bouche toute gênée par la paralysie. Puis on le releva, et avec la

(1) Celui qui a fait depuis *le Pianto*.

même démarche souffrante, toujours s'appuyant sur le jeune homme, qui était son fils, il redescendit lentement la galerie et disparut. C'était, si on peut le dire, l'image du néant qui avait passé devant mes yeux.

Il nous fallait sortir de ces tristes émotions. Je laissai donc mon compagnon de route à ses propres fantaisies, et d'instinct je suivis une file de gens en habits de dimanche, et qui traversaient la *Piazetta*. Leur nombre s'accrut encore dans les rues voisines, et bientôt ce fut tout un pèlerinage dont la marche m'entraîna ; si bien que, poussé jusqu'aux alentours du palais Manfrini, je me trouvai là au milieu des joies d'une fête paroissiale. L'installation d'un curé, voilà la cause de ce grand concours. Si les fidèles ont ici quelque part dans la nomination de leur guide spirituel, c'est ce que j'ignore; toujours est-il que c'était dans la paroisse un vrai jour de fête. Partout les travaux suspendus; chacun dans son plus beau costume; et sur les murs, des sonnets, des chansons, des vers latins en l'honneur du *paroco*. Ainsi, un peuple pour faire de la poésie, un peuple pour la lire. Les portes s'étaient tapissées comme en France à la Fête-Dieu ; et, usage plus naïf, aux draperies on voyait suspendus les objets d'art de la maison, les tableaux, les gravures et les portraits de famille. Quelques richards du peuple étalaient somptueusement leurs miroirs, leur vaisselle et leurs salières d'argent; les marchands de meubles, toute la splendeur de leur boutique. Je me reposais des mélancolies du matin parmi cette population cordiale et honnête.

Point d'allégresse bruyante et désordonnée comme à Naples, mais une joie douce et réglée, comme si le pasteur, héros de la fête, eût lui-même donné le ton à toutes les âmes. Quand vint l'heure du dîner, j'eus encore à observer, dans une humble auberge de ce quartier lointain, comme les Italiens modernes savent goûter les plus simples plaisirs, et par souplesse d'organisation, et par ce sage tempérament qu'ils apportent dans tous les actes de leur vie. Précieuse sagesse, si elle ne profitait aussi à ceux qui les oppriment ! — La nuit seule, et déjà fort avancée, put me ramener au logis ; alors ce n'était que musique, illuminations, feux d'artifice. La foule partout. A grand'peine je dus remonter ces courants de population, qui, par les rues étroites de Venise, affluaient encore à la fête du curé. L'em-

barras devint même si grand à une certaine *calle,* que forcément je m'y arrêtai près d'un Anglais dont la figure me poursuivait depuis deux heures, comme elle m'avait poursuivi à Rome, à Naples et à Florence. Il se trouva cependant, lui m'adressant la première parole, qu'il s'exprimait en homme que j'aurais aimé à connaître plus tôt. Je lui racontai donc mon entrevue du matin au palais des doges. Lui-même connaissait son illustre compatriote, ou du moins avait été admis à l'honneur de le saluer. Entre autres détails intéressants de cette visite, il me dit que Scott espérait beaucoup pour sa santé de son voyage dans le Midi; puis, qu'il s'attendait à une prochaine restauration de Venise. — Double illusion d'un mourant! répondis-je en lui disant adieu.

A. BRIZEUX.

LE SPERONARE.

GERGENTI LA MAGNIFIQUE.

(*Suite.*)

Cependant Carthage, qui de l'autre côté de la mer voyait Agrigente grandir en richesse et en population, comprit qu'elle devait l'avoir pour amie fidèle ou pour ennemie déclarée dans la longue lutte qu'elle venait d'entreprendre contre Rome. Non-seulement les Agrigentins refusèrent l'alliance des Carthaginois, mais encore ils se déclarèrent leurs ennemis. Aussitôt Annibal et Amilcar traversèrent la mer, et vinrent mettre le siége devant la ville. Les Agrigentins jugèrent alors qu'il serait à propos de réformer quelque chose de ce luxe devenu proverbial dans l'univers entier, et décidèrent que les soldats de garde à la citadelle ne pourraient avoir plus d'un matelas, d'une couverture et de deux oreillers. Malgré cette ordonnance lacédémonienne, Agrigente fut forcée de se rendre après huit ans de siége.

Alors toutes ses richesses devinrent la proie du vainqueur : tableaux, statues, vases précieux, tout fut envoyé à Carthage. Il n'y eut pas jusqu'au fameux taureau d'airain de Phalaris qui ne traversât la mer pour aller embellir la ville de Didon. Il est vrai que, deux cent soixante ans plus tard, lorsque Scipion à son tour eut pris et pillé Carthage, comme Amilcar avait pris et pillé Agrigente, le taureau repassa la mer, et fut vendu aux

(1) Voyez tome III, page 245.

Agrigentins, qui avaient pour lui une affection dont on se rend difficilement compte quand on examine les rapports peu agréables que Phalaris les avait forcés d'avoir ensemble.

Malgré cette restitution et la protection dont la couvrit Rome, Agrigente ne se releva jamais de sa chute, et ne fit que décroître jusqu'au moment où elle perdit jusqu'à son nom. Aujourd'hui, Girgenti, pauvre fille mendiante d'une race royale, ne couvre guère que la vingtième partie du sol que couvrait sa gigantesque aïeule, et compte treize mille âmes végétant à grand'peine là où florissait un million d'habitants; ce qui n'empêche pas, comme je l'ai déjà dit, qu'entre Messine la noble et Palerme l'heureuse, elle ne s'intitule pompeusement Girgenti la magnifique.

La première chose qui nous frappa en sortant de la ville fut la porte même sous laquelle nous passions, et qui est évidemment une construction sarrasine. Je voulus commencer, en face de ce monument de la conquète arabe, à mettre à l'épreuve la science patentée de notre guide, et je lui demandai s'il savait à quel siècle remontait cette porte; mais le brave Ciotta se contenta de me répondre qu'elle était fort vieille, et que, comme elle faisait mauvais effet, on allait l'abattre par l'ordre de M. l'intendant, et la remplacer par une autre d'ordre dorique grec. Je m'informai alors du nom du digne intendant, et j'appris qu'il s'appelait Vaccari. Dieu lui fasse paix!

Nous laissâmes à notre gauche la roche Athénienne, la plus élevée des montagnes qui dominaient l'antique Agrigente, et au sommet de laquelle étaient bâtis les temples de Jupiter-Atabyrius et de Minerve. Un instant nous eûmes l'intention d'y monter; mais notre guide, nous ayant appris qu'il n'y avait rien autre chose à y voir qu'un assez beau panorama, nous remîmes l'ascension à un autre voyage, et nous nous acheminâmes vers le temple de Proserpine, à laquelle les Agrigentins avaient voué une grande dévotion. Ce temple est à peu près aussi invisible que celui de Jupiter-Atabyrius; seulement, sur ses fondations a poussé une petit église. A cent pas d'elle coule un *fiumicello,* qui, après s'être appellé l'Acragas et le Dragon, se nomme tout modestement aujourd'hui la rivière Saint-Blaise : c'est la même, au reste, qui, dans l'antiquité, séparait l'antique Agrigente de Néapolis, ou la ville neuve.

Nous suivîmes l'enceinte des murs encore fort visibles, et nous nous trouvâmes bientôt à l'angle du rempart où était bâti le temple de Junon-Lucine, qui s'élève, soutenu par trente-quatre colonnes d'ordre dorique, au-dessus d'un précipice taillé à pic. Une tradition, accréditée par Fazzello, veut que ce soit dans ce temple que s'était retiré, lors de la prise d'Agrigente, Gellias avec sa famille et ses trésors. Selon la même tradition, la teinte rougeâtre qui colore les pierres viendrait du feu mis par Gellias lui-même, et qui le brûla lui et tous les siens. Il est vrai que Diodore, qui rapporte le même fait, dit qu'il se passa dans le temple de Jupiter-Atabyrius.

C'était dans ce temple qu'était suspendu le fameux tableau de Xeuxis, mentionné par Pline, chanté par l'Arioste, et pour lequel l'artiste avait fait passer devant lui cent femmes nues, afin de choisir parmi elles les cinq plus parfaites qui devaient lui servir de modèles. Il en résulta que la figure de la déesse était la quintessence de toutes les perfections différentes réunies en une seule. Au reste, comme Xeuxis avait pris goût à cette manière de travailler, il renouvela l'expérience pour son Hélène de Crotone et pour sa Vénus de Syracuse.

Malgré le soleil véritablement africain qui dardait d'aplomb sur nos têtes, Jadin s'assit pour faire un dessein du temple, tandis que je me mis à la recherche des grenades. Je ne tardai pas à trouver un buisson au milieu duquel il en restait deux ou trois magnifiques; mais au moment où j'y enfonçai la main, il me sembla entendre un sifflement et voir se balancer une tête illuminée de deux yeux ardents. En effet, c'était un serpent qui s'était enroulé autour du tronc principal, et qui, nouveau dragon des Hespérides, s'apprêtait à défendre les fruits que je convoitais. Un coup de bâton frappé sur le buisson lui fit quitter son poste pour se réfugier dans de grandes herbes qui poussaient à quelques pas de là; mais, avant qu'il ne les eût atteintes, Milord, qui m'avait suivi, avait sauté dessus, et lui avait cassé les reins d'un coup de dent. Comme, tout blessé à mort qu'il était, il se redressait encore pour mordre Milord, je lui cassai la tête d'un coup de fusil. Nous le mesurâmes alors, Ciotta et moi : il avait un peu plus de cinq pieds de long. Le digne cicerone m'assura, sans doute pour me flatter, que c'était un des plus grands qu'il eût jamais vus. Je revins à mes grenades, que

je rapportai en triomphe à Jadin, tandis que Ciotta me suivait traînant le monstre par la queue.

Du temple de Junon-Lucine, nous passâmes à celui de la Concorde, le plus beau et le moins endommagé des deux. Une pierre retrouvée parmi les ruines, et que l'on conserve dans la maison commune de Girgenti, lui a fait donner ce nom. Voici l'inscription qu'elle portait, et que j'ai copiée en laissant aux mots leur disposition :

CONCORDIÆ AGRIGENTI
NORUM SACRUM.
RESPUBLICA LYLIBITANO
RUM DEDICANTIBUS
M. HATERIO CANDIDO PROCOS
ET L. CORNELIO MARCELIO Q.
PR. PR.

Nous commençâmes par visiter l'intérieur de ce monument vraiment magnifique, et dans lequel on entre par une porte ouverte au centre du *pronaos*. La *cella*, large de trente pieds et longue de quatre-vingt-dix, est parfaitement conservée : deux escaliers sont pratiqués dans l'intérieur des murailles, et, par l'un d'eux, on peut encore monter facilement jusqu'aux combles.

En 1620, le temple de la Concorde fut converti en église chrétienne et dédié à San-Gregorio della Rupe, évêque de Girgenti. Alors on appropria le temple à sa nouvelle destination, et l'on perça les six portes cintrées qui donnent sur le péristyle; mais, vers la fin du dernier siècle, on regarda ce mariage de la mythologie et du christianisme comme une double profanation artistique et religieuse : toute trace de l'église moderne disparut; et si le dieu antique revenait, il trouverait, à peu de choses près, son temple tel qu'il est sorti des mains de son architecte inconnu.

Lorsque je descendis des combles, je trouvai Jadin à la besogne. Je profitai de la station pour me laisser glisser au bas des remparts et aller visiter les tombeaux creusés dans les murailles : c'étaient ceux des guerriers, que les Agrigentins avaient l'habitude d'enterrer ainsi pour que, quoique morts,

ils gardassent encore la ville. Pendant le siége, les Carthaginois les ouvrirent et jetèrent aux vents les cendres qu'ils renfermaient; mais, quelque temps après, la peste s'étant déclarée, et Annibal leur chef étant mort, Amilcar attribua l'apparition du fléau à cette profanation, et, pour apaiser les dieux, sacrifia un enfant à Saturne et plusieurs prêtres à Neptune. Les dieux furent satisfaits de cette réparation, et la peste s'en alla un beau matin comme elle était venue.

Je voulus remonter par le même chemin que j'avais suivi en descendant, mais la chose était impossible; je fus forcé de côtoyer les remparts sur une longueur de cinq cents pas à peu près, et de rentrer par l'ouverture qui a gardé le nom de Porte-Dorée et qui est située entre le temple d'Hercule et celui de Jupiter-Olympien. Comme la nuit s'avançait, je remis la visite de ces deux merveilles au lendemain. A moitié chemin du temple de la Concorde, je rencontrai Jadin qui avait plié bagage et qui venait au-devant de moi. Nous nous engageâmes dans une rue de la vieille ville toute bordée de tombeaux, et nous nous acheminâmes vers Girgenti dont nous étions éloignés d'une demi-lieue à peu près.

Avec le changement de lumière, la ville avait changé d'aspect; le soleil, prêt à s'abaisser à l'horizon, se couchait derrière Girgenti, qui, assise au haut de son rocher, se détachait en vigueur sur un ciel de feu, pareille à une de ces villes babyloniennes que rêve Martyn. A gauche était la mer d'Afrique, calme, azurée, immense; à droite la chaîne de montagnes dominée par la roche Athénienne; derrière nous les temples de Junon-Lucine et de la Concorde; enfin, sous nos pieds, conservant la trace des chars, la voie antique, la même qui avait été foulée, il y a deux mille ans, par ce peuple disparu dont nous côtoyions les tombeaux.

A mesure que nous approchions de la ville, le grandiose s'effaçait, et Girgenti nous réapparaissait telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire comme un amas confus de maisons sales et mal bâties. Cependant, à trois cents pas de la porte, une autre illusion nous attendait. De jeunes filles du peuple venaient puiser de l'eau à une fontaine et remportaient sur leurs têtes ces belles cruches d'une forme longue comme on en retrouve dans les dessins d'Herculanum et dans les fouilles de Pompeïa;

c'étaient, comme je l'ai dit, des filles du peuple couvertes de haillons, mais ces haillons étaient drapés d'une manière simple, et grande, mais le geste avec lequel elles soutenaient l'amphore était puissant, mais enfin, telles qu'elles étaient, à moitié nues, non point par coquetterie, mais par misère, c'étaient encore les filles de la Grèce, dégénérées, abâtardies, sans doute, dans lesquelles cependant il était facile de retrouver encore quelque trace du type maternel. Deux d'entre elles, sur notre invitation transmise par Ciotta, posèrent complaisamment pour Jadin, qui en fit deux croquis qu'on croirait des copies de peintures antiques.

Nous trouvâmes à l'hôtel, un moderne Gellias qui, ayant appris notre arrivée, nous attendait pour nous offrir l'hospitalité: c'était l'architecte de la ville, M. Politi, homme fort aimable dont la vie tout entière est consacrée à l'étude des antiquités, au milieu desquelles il vit. Quelque envie que nous eussions de profiter de son offre, nous la refusâmes, pour ne point faire trop de peine à notre hôte, qui avait visiblement fait de grands frais à l'endroit de notre réception; mais nous déclarâmes à M. Politi que, pour tout le reste, nous réclamions son obligeance.

M. Politi nous répondit en se mettant à notre entière disposition. Nous en profitâmes à l'instant même en lui demandant des renseignements sur la manière dont nous devions gagner Palerme.

Il y avait deux moyens d'arriver à ce but : le premier était celui que nous avions employé jusqu'alors, c'est-à-dire de faire le tour des côtes avec notre spéronare; le second était de couper diagonalement la Sicile de Girgenti à Palerme. Le premier nécessitait quinze ou dix-huit jours de navigation, le second trois jours seulement de cavalcade. De plus il nous montrait l'intérieur de la Sicile dans toute sa solitude et sa nudité; il n'y avait donc pas à balancer comme économie de temps et gain de pittoresque. Nous choisîmes le second. Un seul inconvénient y était attaché. La route, nous assura M. Politi, était infestée de voleurs, et, quinze jours auparavant, un Anglais avait été assassiné entre Fontana-Fredda et Castro-Novo. Nous nous regardâmes, Jadin et moi, et nous nous mîmes à rire.

Depuis que nous étions en Italie, nous avions sans cesse en-

tendu parler de bandits sans jamais avoir aperçu l'ombre d'un seul. D'abord, je l'avouerai, ces récits terribles de voyageurs dévalisés, mis à rançon, assassinés, que nous avaient faits les conducteurs de voitures pour ne pas marcher la nuit, ou les maîtres d'auberge pour nous engager à prendre une escorte sur laquelle on leur fait une remise, avaient produit sur nous quelque sensation. En conséquence, les premières fois, nous nous étions prudemment arrêtés où nous nous trouvions; puis, les autres, nous étions partis avec quelque crainte; enfin, voyant qu'on parlait toujours d'un danger qui ne se réalisait jamais, nous avions fini par en rire et voyager à toute heure, sans prendre d'autre précaution que de ne jamais quitter nos armes. Plus tard, à Naples, on nous avait promis positivement que nous ne quitterions pas la Sicile sans rencontrer ce que nous avions cherché inutilement ailleurs, et, depuis que nous étions en Sicile, comme à Naples, comme à Rome, comme à Florence, nous n'avions encore trouvé de véritables détrousseurs de grand chemin que les aubergistes. Il est vrai qu'ils faisaient la chose en conscience.

La crainte de M. Politi nous parut donc tant soit peu exagérée, et nous lui dîmes que, ce qu'il nous présentait comme un obstacle étant un attrait de plus, nous choisissions définitivement la route de terre. Comme cette réponse, pour ne point paraître une espèce de forfanterie, nécessitait une explication, nous lui dîmes ce qui nous était arrivé jusque-là, le bonheur que nous avions eu de ne faire aucune mauvaise rencontre, et le désir que nous aurions, ne fût-ce que pour donner à notre voyage le charme de l'émotion, de faire connaissance avec quelque bandit.

— Pardieu! nous dit M. Politi, n'est-ce que cela? J'ai votre affaire sous la main.

— Vraiment?

— Oui; seulement c'est un voleur en retraite, un bandit réconcilié, comme on dit. Il est muletier à Palerme, il vient d'amener ici deux Anglais. Si vous voulez le prendre, il a deux bonnes mules de retour, et avec lui vous aurez au moins l'avantage, si vous rencontrez des bandits, de pouvoir traiter. En sa qualité d'ancien confrère, ces messieurs lui font des avantages qu'ils ne font à personne.

— Et cet honnête homme est à Girgenti? m'écriai-je.

— Il y était ce matin encore, et à moins qu'il ne soit parti depuis ce moment, ce dont je doute, nous pouvons l'envoyer chercher.

— A l'instant même, je vous en prie.

M. Politi appela le garçon et lui dit d'aller chercher Giacomo Salvadore de sa part, et de l'amener à l'instant même. Dix minutes après, le garçon reparut, suivi de l'individu demandé.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, qui, sous son costume de paysan sicilien, avait conservé une certaine allure militaire. Il avait sur la tête un bonnet de laine grise brodé de rouge, de forme phrygienne; quant au reste de son accoutrement, il se composait d'un gilet de velours bleu, duquel sortaient des manches de chemise de grosse toile dont les poignets étaient brodés de rouge comme le bonnet, d'une ceinture de laine de différentes couleurs qui lui ceignait la taille, d'une culotte courte de velours pareil à celui du gilet; enfin il avait pour chaussure des espèces de bottes à retroussis ouvertes sur le côté. Le tout se détachait sur un manteau de couleur rougeâtre brodé de vert, qui, jeté sur une de ses épaules seulement, pendait derrière lui et donnait à son aspect quelque chose de pittoresque.

M. Politi nous avait priés de ne faire aucune allusion à la première profession du signor Salvadore, et de nous contenter purement et simplement, dans cette première entrevue, de débattre nos prix et de faire notre accord. Nous lui avions promis de nous tenir dans les bornes de la plus stricte convenance.

Comme l'avait pensé M. Politi, le muletier, en voyant débarquer le matin deux étrangers, s'était dit qu'il ne perdait pas son temps à attendre, et avait attendu. Il est vrai que quelquefois, il l'avouait lui-même, il avait été trompé dans un calcul pareil, et qu'il avait rencontré des âmes timorées qui avaient préféré, pour traverser trois jours de désert, une autre compagnie que celle d'un ex-voleur; mais aussi, dans d'autres circonstances, comme par exemple dans celle où nous nous trouvions, il avait été dédommagé de sa peine. Somme toute, il était presque sûr de son affaire quand les voyageurs étaient Anglais ou Français; les chances se balançaient quand le voyageur était Allemand; mais si le voyageur était Italien, il ne prenait pas même la peine

de se présenter et de faire ses ouvertures : il savait d'avance qu'il était refusé.

La discussion ne fut pas longue. D'abord Salvadore, fier comme un roi, avait l'habitude d'imposer les conditions et non de les recevoir. Comme ces conditions se bornaient à deux piastres par mule et à deux piastres pour le muletier, en tout, et y compris la mule qui portait le bagage, huit piastres, ces arrangements nous parurent si raisonnables, que nous arrêtâmes immédiatement mules et muletier pour le surlendemain matin, moyennant lequel accord Salvadore nous donna deux piastres d'arrhes.

Ceci est encore une chose remarquable, que, par toute l'Italie, ce sont les *vetturini* qui donnent des arrhes aux voyageurs, et non les voyageurs qui donnent des arrhes aux *vetturini.*

M. Politi demanda alors à Salvadore s'il croyait qu'il y eût quelque danger pour nous sur la route. Salvadore répondit que, quant au danger, il n'y en avait pas, et qu'il pouvait en répondre. A un seul endroit peut-être, c'est-à-dire à une lieue et demie ou deux lieues de Castro-Novo, nous aurions quelque négociation à entamer avec une bande qui avait fait élection de domicile dans les environs; mais, en tous cas, Salvadore répondait que le droit de passage qu'on exigerait de nous, en supposant même qu'on l'exigeât, ne s'élèverait pas à plus de dix ou douze piastres. C'était, comme on le voit, une misère qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât.

Ce point posé, nous remplîmes un verre de vin que nous présentâmes à Salvadore, et nous trinquâmes à notre heureux voyage.

Tout était arrêté, il ne s'agissait plus que de donner avis au capitaine Arena de la résolution que nous avions prise, afin qu'il fît le tour de la Sicile avec son bâtiment et vînt nous rejoindre à Palerme. En conséquence, on me chercha un messager qui, moyennant une demi-piastre, se chargea de porter ma dépêche jusqu'au port. Elle contenait l'invitation à notre brave patron de venir nous parler le lendemain avant neuf heures, et la désignation de quelques objets de première nécessité qui devaient constituer notre bagage de voyageurs, et à

l'aide desquels nous attendrions tant bien que mal, à Palerme, le reste de notre roba.

Sur ce, M. Politi, voyant que nous paraissions fort désireux de gagner notre chambre, prit congé de nous en s'offrant d'être en personne notre cicerone pour le lendemain , et en nous priant de prévenir notre hôte que nous dînions ce jour-là en ville.

Alexandre Dumas.

(La suite à un prochain numéro.)

LES

CALABRES ET LA SICILE.

V (1).

A peine avions-nous le pied sur le sol de Palerme, que le capitaine Pierali, ce dormeur jusque-là paisible, s'enflamma d'une violente indignation contre les ports inhospitaliers de la Sicile, contre les gouverneurs, contre les intendants, contre leurs délégués et leurs subdélégués, jusqu'au dernier échelon. Il demandait justice de l'univers, de nous-mêmes, et nous eûmes beaucoup de peine à défendre notre bourse des prétentions de ce forban, qui nous menaçait d'une multitude de dignitaires dont jamais on n'avait ouï parler. En revanche, nous nous prévalions de l'amitié de plusieurs princes, qui peut-être n'existent guère. Maître Pierali riait de ces grands noms, et faisait bien; car, dans ce pays, à l'instant où un danger quelconque menace la cité, tout homme riche, tout gentilhomme, tout fonctionnaire possédant une *villa,* prend la fuite, et laisse le peuple des administrés se tirer d'affaire comme il pourra. Quand nous invoquions l'assistance des premières autorités de Palerme, notre adversaire savait que le gouvernement était à la campagne, et ne s'effrayait pas. Néanmoins on sortit sain, sauf et sans rançon, des griffes de l'honnête marin, qui, nous

(1) Voyez tome III, page 117.

ayant longtemps poursuivis de ses invectives, finit par nous rejoindre, la casquette à la main, en offrant de nous conduire à une auberge tenue par son neveu. Nous l'envoyâmes à tous les diables.

En quittant le bureau de *la Santé,* nous gagnâmes la *Porta Felice,* bénissant le fléau, peste ou choléra, qui nous avait ouvert l'accès de Palerme. Nous y arrivions le matin ; la chaleur était déjà piquante, et la faim nous donnait des ailes pour gagner, sous la conduite de Valfort, qui connaissait la ville pour l'avoir explorée l'année précédente, la *locanda del Pizzutto,* desservie par d'assez braves gens qui ne vous étrilleront pas, si vous avez le soin de débattre d'avance tous les prix avec eux.

Abattus par une cruelle traversée, nous avions compté sur un long repos en débarquant ; mais la chaleur, l'atonie qu'elle cause, étaient notre plus grand mal, et nous en fûmes guéris en un moment par l'emploi d'un spécifique aussi bienfaisant que commun dans ces parages. Si la glace, si la neige n'étaient aussi abondantes en Sicile, les villes du pays seraient inhabitables. Or, l'effet réparateur d'une telle substance est prodigieux, sous cette latitude où les boissons et les mets glacés, devenant fébrifuges et toniques, sont, comme à Naples, à la portée du peuple. Au bout d'une heure, nous avions recouvré des forces, assouvi la faim et oublié nos fatigues. Dans les pays froids, tels que la France, où la glace n'est pas nécessaire, elle est d'une conservation difficile, et l'été la dissout ; dans les climats chauds, où il ne gèle jamais, la nature élève de grands glaciers qui ne tarissent pas : le Caucase pour la Géorgie, l'Atlas pour les Africains, l'Apennin pour Naples, le pic de Ténériffe pour l'insulaire des Canaries, et, pour la Sicile, le mont Etna.

On sortit de la *locanda* après un déjeuner qui n'eût rien présenté de remarquable, si l'on n'y avait servi un entremets composé de petites oranges vertes accommodées à la sauce blanche avec du sucre, de la cannelle, et relevées de jus de citron. Notre longue détention maritime nous avait laissé un vif désir de nous promener et une certaine lassitude de ce triple tête-à-tête que rien n'avait rompu depuis quinze jours. Évariste alla rendre visite à un banquier de sa connaissance, lequel, à ce que nous

apprîmes, était mort depuis huit ans. Valfort nous informa qu'il avait à voir *quelqu'un* près de la *Porta Carini*, et ces deux messieurs s'éclipsèrent. Dès que je fus seul, il me sembla que les aventures les plus romanesques allaient m'advenir, et, bravant le soleil, ne songeant guère au choléra, je pris possession de la capitale de la Sicile, me gardant soigneusement de m'informer des chemins ou des monuments renommés, et choisissant de préférences les rues tortueuses, mieux ombragées que les autres. La fameuse place *Ottangolosa,* point d'intersection des deux grandes rues qui dessinent une croix au milieu de Palerme, ne m'arrêta pas un instant. De là, on découvre pourtant quatre portes de la ville, trois sur la campagne et une sur la mer, qui s'élèvent au fond de ces longues rues tirées au cordeau et décorées de constructions magnifiques. Après m'être borné à blâmer leur défaut de largeur, je gagnai une ruelle près de l'université, et je me trouvai en plein pays de découvertes. Plusieurs de ces quartiers ont une physionomie tout africaine, et l'on reconnaît la trace du passage des Maures dans l'habitude que le peuple a conservée de vivre dans la rue, à la manière des Orientaux. On dresse devant les maisons des tentes sous lesquelles les débitants font leur étalage, et à chaque pas on rencontre des marchands de fruits, de glaces, de limonade, dont les échoppes sont couronnées de verdure. Le rose des lauriers s'y marie à la verdure des myrtes, aux teintes dorées du citron et de l'orange. On trouve là des melons, des figues, du raisin de Corinthe, des dattes, et d'énormes cactus chargés de leurs baies rafraîchissantes. Ces fruits groupés en pyramides, en guirlandes, en cordons, en festons capricieux, sont d'un aspect provoquant; on ne peut les regarder sans avoir soif aussitôt et sans désirer de s'arrêter un peu dans ces petites oasis. Çà et là se trouvaient quelques femmes assises devant les portes ou à l'ombre des toits. Les passants étaient rares, ce qui rendait inexplicable pour moi la multitude de ces cabarets en plein air. Des marchands partout, des chalands nulle part. Ce que voyant, je trouvais cette ville taciturne et son silence très-poétique. J'eus lieu, plus tard, de reconnaître mon erreur; ici l'on sommeille à midi, et à minuit on veille : c'est Palerme endormie que j'avais traversée; ce n'était plus Palerme. Tout en cheminant, j'étais arrivé à un point où les maisons deviennent rares,

un grand mur couleur de brique, peuplé de lézards, bornait la vue; il fallut le suivre jusqu'à la porte de Montalte. La campagne commençait là, et, par un caprice assez bizarre, dès que les champs se montrèrent, Palerme me déplut tout à coup.

Il est, pour voyager, une méthode tout à fait charmante et de laquelle les gens rassasiés de l'admiration banale et de l'enthousiasme de commande se trouveraient peut-être assez bien. Il y a huit ou dix ans, j'étais parti avec un jeune peintre actuellement à Rome, dans le but d'accomplir le classique tour de France, à la façon du temps jadis. Nous avions rajeuni, par la forme, ce pèlerinage immuable quant au fond; car, bien qu'on suivît d'ordinaire la grande route, *more patrio,* on s'en écartait dans certaines circonstances. Ainsi, dès qu'on apercevait quelque ville considérable, vite on prenait, à droite ou à gauche, un oblique sentier qui s'éloignât de ces murailles, dont on faisait le tour, et au delà desquelles on cherchait bien loin quelque côteau solitaire pour s'y reposer. C'est du haut de cet observatoire que nous contemplions ces villes plus ou moins commerçantes. La curiosité satisfaite, on leur adressait l'adieu le plus tendre, et l'on continuait son chemin. Telle est assurément la manière la plus poétique de bien voir les villes d'un royaume; la distance les embellit, et l'imagination les lègue au souvenir avec tout le charme de la fantaisie. Si l'on s'approche, toutes les cités se ressemblent, les objets s'y confondent, le détail fait disparaître l'ensemble; on ne garde en sa mémoire que plusieurs files de boutiques d'épicerie, d'horlogerie, de quincaillerie, de parfumerie, plus deux ou trois cafés et une maison de ville toute noire, avec des gardes nationaux en faction. Au lieu de ces vulgarités, on conserve des cités qu'on a explorées d'après notre méthode une image ineffaçable, un tableau d'une ligne pure, originale, à demi voilé d'un mystère délicieux. On n'entend jamais nommer sans émotion les villes que l'on a visitées de la sorte, et l'on se sent disposé à les préférer à tout ce qu'on connaît. D'après cette théorie, il n'est pas difficile de deviner que, si j'eusse été seul en Sicile, j'aurais traité la seconde capitale du royaume de Naples comme la capitale du Nivernais ou du Poitou.

Du reste, la campagne, aux environs de Palerme, n'est pas

faite pour engager à l'adoption de cet ingénieux système. Le sol est maigre, la culture sèche, la végétation rabougrie, et ce dénûment est à peine compensé par la majesté des lignes. Ces rives, ombragées autrefois, ne peuvent retrouver de nouveaux ombrages ; la nature n'a point adopté les plans du cultivateur, dont la main se reconnaît partout; les arbustes sont jeunes, peu touffus, et le soleil dévore en passant tous ces projets de jardins. On a beaucoup vanté les villas de Palerme, qui cependant n'ont rien d'agreste, et sont, quant à l'ordonnance, en complet désaccord avec la physionomie de la contrée. L'architecture en est puérile et vétilleuse ; les jardins sont dessinés avec une recherche telle, qu'ils sont aussi beaux sur le plan de l'ingénieur que sur le terrain où on les a tracés. Dans le Nord, nous perdons les toitures d'une maison dans les touffes d'un feuillage élevé; à Palerme, on dispose des arbustes en jardin anglais au pied de hautes maisons que la lumière torréfie. Qu'est-ce qu'un jardin anglais privé d'ombre? On prodigue, il est vrai, les grottes, les statues, les jets d'eau; la splendeur du domaine apparaît de loin, on l'a dessiné de manière à frapper les regards du passant. Tout pour l'orgueil et rien pour le bien-être, rien pour ceux qui se plaisent au bonheur caché. Italie, Italie! qu'il y a loin de ces palais froidement somptueux à nos retraites champêtres de la France, blotties parmi les fleurs sous d'épais feuillages tout pleins de chants d'oiseaux, avec un ruisseau d'argent qui se rit dans l'herbe! et comme nous pratiquons mieux la poésie rustique d'Horace et de Virgile!

Ces réflexions m'avaient conduit à un mille de Palerme, et je m'étais souvent écarté du chemin. Un cordon sanitaire établi là, entre Misimeli et Bagaria, empêchait qu'on ne s'avançât davantage, mais l'obstacle était situé aux deux tiers d'une colline d'où la vue devait être assez belle, et au sommet de laquelle j'apercevais sur la droite un palmier magnifique qui avait poussé parmi les pierres. Comme je m'étais proposé de dessiner ce bel arbre, je feignis de rebrousser chemin, et, quittant la route, je grimpai sur la côte, à travers les ronces, en m'aidant avec les mains.

De ce point escarpé l'on reconnaissait facilement la forme de la conque d'or dans laquelle les poëtes ont placé Palerme. Des montagues groupées en amphithéâtre, d'où l'on descend en

pente douce dans la plaine, encadrent cette cité, qui se dessine magnifiquement sur le rivage. Le mont Pellegrino, fort bien accidenté, fournit des lointains d'un très-beau style à ce paysage dont il est plus aisé de reproduire le dessin que la couleur, tant la transparence en est infinie. La mer était d'un indigo verdoyant, les cieux, sur ma tête, passaient de l'azur tendre au gris de perle. Le cordon de montagnes bosselées et dentelées qui fuyaient à gauche, en raccourci, variait du nankin au rouge sombre; les derniers plans se glaçaient d'un bleu miroitant. Au delà des cultures fauves qui zébraient le versant sur lequel je me trouvais, la ville, d'un ton ferme comme celui d'un vieux dessin aux trois crayons, chassait dans les profondeurs de l'air le mont Pellegrino, d'un violet rose tout à fait *bergerie,* et les mamelons qui l'avoisinent. On eût dit, tant ces fonds étaient légers, que le vent allait les faire voltiger comme des voiles de gaze et les disperser parmi les nues. La nature présente rarement une gamme de couleurs aussi splendide, mais elle revêt Palerme de ses plus éclatantes parures, et les montagnes d'alentour prennent, en s'éloignant, cette teinte d'iris pure et vaporeuse comme les reflets de l'orient sur les brumes du matin.

Quand on contemple Palerme, on murmure involontairement l'épithète d'*heureuse* (*Palermo felice*) que lui ont donnée les poëtes; un coup d'œil à vol d'oiseau sur ses environs, sur ses monuments, sur l'ensemble de la cité, fait deviner un endroit de luxe, de plaisir, de vie sensuelle et inactive. Cette ville règne dignement sur tout ce qui l'environne, et ses toitures offrent assez d'angles, de minarets, de clochetons et de pointes, pour que l'harmonie s'établisse entre ces crêtes monumentales dont la ville est couronnée, et les roches aiguës qui se profilent dans le ciel plus loin que Monréale.

Un bruit de voix qui tout à coup retentit me fit craindre d'avoir été découvert par les gardiens sanitaires, et je me détournai. Non loin du palmier que je copiais, un homme, vêtu de noir et abrité sous un vaste chapeau de paille, conversait avec des paysans qui se tenaient à cinquante pas de lui. C'était un médecin qui faisait des visites en plein air aux cholériques du pays. Muni d'un flacon qu'il respirait fréquemment, et plaçant les deux mains en porte-voix autour de sa bouche, il criait

ses ordonnances en évitant le mauvais air. Quant aux malades, ils se traînaient de son côté jusqu'à ce que l'Esculape timide leur enjoignît de se tenir en arrière.

— Qu'avez-vous? demandait-il au patient.

— Je crois que j'ai la colique.

— Est-ce bien la colique?

— C'est tout à fait comme la colique.

— Avez-vous la fièvre?

— Je n'en sais rien.

— Il faut tâter le pouls... bat-il fort?

— Je ne le trouve pas.

— Bon, et la tête?

— J'ai toujours sommeil.

— Eh! que dites-vous?

— Que je dors tout le jour et n'ai point d'appétit.

— De l'appétit? Il faut faire diète, et boire une tisane d'oranges vertes infusées avec de la réglisse.

— Je n'entends pas, seigneur docteur, dit le villageois en faisant quelques pas.

— *Fuori! fuori!* lui cria le médecin en ouvrant son flacon de camphre. Il réitéra son ordonnance et ajouta : Tâchez de ne pas avoir la fièvre!

— Oui, répondit l'autre en grelottant.

— Retournez vous coucher, mon cher.

— Bien obligé, monsieur le docteur.

Et l'homme de la science passa à d'autres cures du même genre, et j'achevai d'écrire sur mon album le procès-verbal exact de cette consultation. Un incident de ce genre en dit plus long sur la valeur morale de ce peuple que toutes les réflexions du monde. Ainsi, les gouvernants avaient fui leurs administrés, les médecins fuyaient leurs malades, et le tout sur un simple bruit d'épidémie. Combien de pareilles mœurs semblent étranges aux enfants de notre pays! Le jour où l'on fit à l'Hôtel-Dieu de Paris l'autopsie de la première victime d'un fléau que l'on considérait alors comme contagieux, j'avais vu la foule des médecins et des élèves se presser curieusement autour de l'opérateur, dédaignant le danger et cherchant à surprendre avec avidité le secret du mal pour le combattre. Celui-là seul sait apprécier, sait admirer la France, qui a visité les autres nations.

En redescendant à Palerme par la plaine Saint-Érasme, je traversai deux petites rivières que l'on devrait bien arroser un peu afin d'en rafraîchir les cailloux que le soleil grille, et, non loin du fort construit sur le bord de la mer, j'entrai, pour me désaltérer, dans une maison où l'on me donna une boisson parfumée avec du *sambuco,* sorte d'eau-de-vie qu'on extrait du sureau, comme le nom l'indique. A côté de moi se trouvait un jeune homme d'une physionomie assez riante et qui venait de se couper un doigt. Je lui offris de l'eau fraîche, et nous entrâmes en conservation. Il me demanda d'où je venais, et je le lui dis tout naïvement; ce qu'ayant entendu, il posa l'index sur ses lèvres et murmura : — Parlez plus bas! si l'on savait que vous avez passé le fleuve au-delà de Misimeli...

— Eh bien?

— Vous seriez probablement massacré par ces gens que voilà.

— Pourquoi donc?

— A Palerme, on pense que l'*influence* sévit dans les campagnes entre Corléone et Céfalu. Dans les villages, on croit que le mal provient de Palerme; de sorte que les habitants du dedans et ceux du dehors se repoussent mutuellement. Si l'on se doutait que vous arrivez de là-bas...

— Mais ils sont fous?

— L'an passé, c'était bien autre chose encore; on se détruisait entre voisins dans la même bourgade; et si vous saviez ce que j'ai vu, si vous saviez à quel miracle je dois la vie...

Je l'exhortai, comme l'on pense, à raconter son histoire, qui était assez courte, mais dont je me souviendrai longtemps.

— Il y a dix mois, reprit-il, que j'avais un père, une mère, une femme avec un nourrisson, et deux sœurs, dont l'une était sur le point de se marier. Notre grand'tante vivait aussi avec nous, dans une ferme, sur les terres du prince de***. Nous étions colons et propriétaires à la fois. Pendant que le choléra ravageait si terriblement les vals de Palerme et de Girgenti, nos paysans, exaspérés par la peur, se livraient aux actes les plus horribles. Vous en jugerez. Un jour, une de mes sœurs tomba malade; ce qu'apprenant, les gens du village où nous demeurions vinrent, sur la fin de la nuit, mettre le feu à notre logis,

afin que le principe du mal pérît avec nous. Au petit jour, réveillés, suffoqués par la flamme, nous voulûmes sortir et gagner les champs ; mais nos voisins, nos amis faisaient cercle autour de la ferme embrasée, et, dès que nous faisions un pas, on nous abattait à coups de fusil. Ma mère, ma tante, ma sœur malade furent brûlées. J'ai vu tomber sous les balles, et ma femme, et mon père, et ma sœur la plus jeune : j'ignore comment mourut mon enfant. Seul je courais encore autour des ruines en cherchant la mort ; plusieurs décharges furent faites sans qu'une balle m'atteignît. Six paysans me couchèrent alors en joue à la fois, et je restai debout. Ah ! monsieur, il y a des hommes voués au malheur! Le cœur de ces furieux se changea tout à coup; ils jetèrent leurs armes : — Qu'il vive, qu'il vive ! s'écrièrent-ils, la madone veut le sauver ! — Ils me saisirent, eux si craintifs naguère; ils m'attachèrent, car j'étais plein de rage, et me portèrent en triomphe jusqu'à l'église.

— Vous avez depuis lors oublié vos ressentiments?

Il sourit, regarda autour de nous, posa la main sur mon bras, et dit tout bas :

— Je suis le compagnon, *l'ami cher*, de ceux qui ont fait ces choses-là.

Son coup d'œil me fit tressaillir. Je n'aurais pas voulu, au prix d'un marquisat, être l'arrière-cousin du plus innocent des *amis chers* du *contadino* Maffé' Aniello.

— Et... votre jour est-il encore loin?

— Je n'en sais rien, répondit-il avec la plus parfaite indifférence.

A peine eut-il l'air de me comprendre. C'est un homme qui savait mieux l'art d'attendre que celui d'oublier.

Maintenant il est pauvre; on n'a rien fait pour lui (chez nous, on le couvrirait d'or). Le prince de***, son seigneur, ne l'a pas plus aidé que défendu ; il gagne son pain, au jour le jour, sur la place publique. Comme la nuit tombait, je rentrai en ville avec lui, le priant de me conduire à la *locanda*, que je n'aurais certes pas retrouvée. Quand nous fûmes au milieu de la *Contrada di Toledo*, je lui demandai si le métier de commissionnaire, de portefaix, de *facchino*. que je croyais être le sien, était lucratif. Mais lui, fort indigné qu'on lui supposât un état

semblable, m'apprit qu'il exerçait une profession analogue, il est vrai, quoique moins honorable, et dont néanmoins il tirait plus de vanité.

— *Ch' io sia facchino!* s'écria-t-il humilié; *ah, non di certo, signore; ma son' ruffiano, ruffiano... per servire la vostra sennoria.*

Voilà un singulier scrupule et un pays qui a des pudeurs divertissantes. Tout affligé de voir mon Rodrigue si promptement avili, je me bornai à remarquer tacitement que le mot *sennoria,* pour *signoria,* est sans doute une locution due à la domination espagnole, et, après avoir gratifié ce héros déchu de trois *dieci-tornesi,* je lui souhaitai bonne chance, et lui tournai le dos. Mais il me rejoignit pour réitérer l'offre de ses menus services, et m'avertit qu'on le trouvait chaque soir à l'angle du théâtre Ferdinand et de la *piazza Marina*, où il était connu sous le nom dn *Sfrattato.*

Jamais je n'aurais reconnu la ville que j'avais vue le matin rêveuse et solitaire dans la ville que je retrouvais le soir populeuse et bruyante. Les rues étaient trop étroites pour la foule, des lumières brillaient partout, des milliers de gens se coudoyaient, les marchandes et les enfants poussaient des cris, des chanteurs roucoulaient en s'accompagnant de la mandoline, chacun courait à ses affaires les plus importantes, à ses plaisirs; et les éclats de rire, le timbre d'une foule de sonnettes, la voix des valets criant : Place ! les claquements du fouet des cochers, le roulement des équipages entassés au milieu de la rue, le grincement des crecelles que faisaient tourner un tas de marmots, cent autres objets qui échappent à l'œil et à l'oreille, faisaient de Palerme, en ce moment, le spectacle le plus étrange, le plus animé, le plus étourdissant. Disposé par l'excursion du matin et par un lugubre récit à de sombres aspects, je croyais faire un rêve, et, tout ébahi, je trottais sans pouvoir rassembler mes idées, heurté par celui-ci, repoussé par celle-là, cherchant à démêler mes jambes d'un tas d'enfants qui se vautraient sous les pieds de la foule, et quelquefois ébloui par une grosse lanterne qui sortait soudain d'un groupe, telle qu'un œil de cyclope. Je passai deux fois devant l'hôtel sans le reconnaître; à la troisième, Évariste, qui était sur le seuil, m'aperçut et me tira du tourbillon. Ces messieurs étaient fort inquiets de

moi, qui les revoyais avec une joie stupide, comme d'anciens amis qu'on a quittés depuis longtemps.

Le lendemain, avant le déjeuner, nous allâmes visiter la cathédrale, située près de la *Contrada-Nuova,* et non proche du *Cassaro,* comme l'ont écrit plusieurs voyageurs, qui sans doute se sont fait l'honneur de se copier mutuellement. Lorsque nous arrivâmes en face du portail latéral exposé au sud, le soleil petillait déjà dans la fourmilière d'arabesques qui font ressembler l'église à un ouvrage d'orfévrerie exécuté sur des proportions gigantesques. La lumière et la chaleur ont pour ainsi dire confit les pierres, et leur ont appliqué un vernis naturel d'un jaune rutilant tout à fait splendide, manteau de pourpre des vieux monuments du Midi, plus noble et plus beau que la noire moisissure sous laquelle s'ensevelissent les basiliques septentrionales. Ce premier coup d'œil jeté sur la cathédrale de Palerme cause une surprise délicieuse. Cependant il se mêle à cette architecture sarrasine et gothique, conception mixte des Normands et des Maures, certains souvenirs classiques assez déplacés. Ainsi, le portail que nous avions sous les yeux, composé de trois arceaux en ogive, appuyés sur des piliers romans, est surmonté d'une frise couronnée d'un fronton triangulaire, au centre duquel sont trois figures en bas-relief, entourées de rosaces gothiques. Ce porche est flanqué de deux piles carrées, ornées de plusieurs étages successifs d'ogives, et terminées, aux trois angles extérieurs, par des statues dans le goût de la renaissance romaine. Les deux clochers terminés en flèche qui s'élèvent de chaque côté du portique principal sont sveltes et délicats, leur construction est un chef-d'œuvre de goût et d'adresse. L'église, dans toute la longueur de la nef, est couronnée extérieurement par une série de festons qui se déroulent par anneaux successifs, comme l'arête d'un poisson énorme. Cet ornement crénelé est la colonne vertébrale de ce long monument couché sur le sol. Dire maintenant la multitude de rosaces, de trèfles, de fleurettes, de figurines, de rameaux, de feuillages, de chimères, de niches, de supports, de joyaux, de mignardises en tout genre, de détails de toute espèce qui forment la broderie de l'édifice, c'est vouloir analyser l'infini. Prétendre à donner l'idée de cette bijouterie, c'est tenter l'impossible. Ces moulures ont été obtenues sur un canevas de ma-

çonnerie en petites pierres carrées, superposées à nu, sans que le ciment les reliât. En résumé, ce temple, à l'extérieur, est une des plus belles choses que l'on puisse admirer; il est en parfait accord avec l'esprit religieux et les traditions historiques de la contrée. Mais il ne faut pas franchir le seuil. Le même badigeon s'est étendu sur une décoration confusément empruntée à toutes les périodes de l'art et de la mode. C'est là cependant que dorment le Normand Roger, premier roi de Sicile; l'empereur Henri VI, Constance d'Aragon, Frédéric le Grand et une foule de prélats. Rien de ce qu'on voit sous ses voûtes, que soutiennent des piliers de granit peints en beurre frais, n'élève la pensée vers ces grands souvenirs. Aussi ne décrirons-nous pas minutieusement cet édifice, dont l'intérieur n'est pas remarquable.

Il serait superflu de s'étendre beaucoup sur l'historique de la cathédrale de Palerme, attendu que toutes les histoires des cathédrales se ressemblent. Les fondateurs sont invariablement un évêque et un souverain qui cherchent un tombeau; l'un travaille à l'accroissement de son église, l'autre accomplit un vœu, un désir de gloire ou de piété, une expiation bien souvent. Quand les siècles se sont amoncelés sur le monument, Dieu y reste seul, si toutefois on l'y laisse; la trace des hommes est effacée et d'autant plus effacée qu'ils furent plus grands sur la terre. Le bronze du monarque a disparu, l'évêque de pierre, couché sur sa dalle, n'a plus de mains, plus de nez, plus de tête; quelquefois, et dans quelque obscur recoin, la statuette de l'architecte oublié, parfaitement intacte, sourit à son ouvrage et atteste que le talent est la plus durable des grandeurs de ce monde.

Ainsi se sont passées les choses à Palerme; le constructeur est, dit-on, ciselé sous le portail, comme saint Sébalt et Pierre Fisher à Cologne, comme maître Ravy et Jean le Bouteiller le sont à Notre-Dame de Paris; seulement l'évêque a nom Gauthier, au lieu de s'appeler Anno, Engelbert ou Maurice de Sully; le monarque, Guillaume le Bon, s'est évanoui, comme Philippe-Auguste, le roi de France, comme le vieux Conrad de Hochstetten. L'histoire particulière ne peut revendiquer ici que le millésime de M. C. LXX.

Cependant, après dix-huit jours de terreurs, les Palermi-

tains, s'étant avisés de s'informer des ravages exercés dans les campagnes par l'épidémie et de compter leurs morts, découvrirent qu'on se portait à ravir hors de la ville comme au dedans, et que le mal se réduisait à quelques dyssenteries dont on s'était mal à propos effrayé. Néanmoins quelques pessimistes, parmi les habitants, firent sonner bien haut le danger qu'ils avaient couru, et, criant au miracle, rendirent grâce à sainte Rosalie, leur libératrice ordinaire dans les occasions analogues. Il paraît que, de temps en temps, on a de ces terreurs mortelles en Sicile, et que la peste de Messine, et le choléra, qui sévit il y a cinq ans, ont laissé une impression profonde. Ainsi, toutes ces mesures rigoureuses étaient superflues; le gouvernement le comprit peu à peu, revint tout doucement à Palerme pour rendre la liberté aux voyageurs, pour faire rouvrir les ports et les chemins, et le télégraphe, plus prompt qu'Iris ou que Mercure, agita tout le jour ses grands bras sur la terre des Lestrigons; la joie fut générale. Dans ces conjonctures, nous jugeâmes convenable d'aller offrir un cierge à sainte Rosalie sur sa montagne, et, à l'heure où le soleil commence à abandonner le versant oriental des collines, nous nous mîmes en route. Chemin faisant, non loin des jardins et de la *villa Butera*, que déparent deux kiosques coiffés de chapeaux-chinois, trop chinois, nous admirâmes un vieux palais arabe nommé la *Zisa*, en l'honneur de la fille de l'émir qui éleva cet édifice. C'est une conception fantastique, un rêve de poëte oriental, un château des mille et une nuits, dont le plan est austère, dont les quatre faces n'ont aucun ornement, mais qui, par l'effet de certaines proportions, produit une impression singulière. Les croisées étroites, fendues en étui, avec des étranglements à la partie supérieure, sont encadrées dans un cordon ogival d'une simplicité absolue, qui domine de très-haut les fenêtres groupées deux par deux. Les portes en ogive sont alignées sous les jours des étages, sauf la principale qui est surbaissée; deux tourelles, ajustées comme le reste du bâtiment, rompent seules l'uniformité de ce grand cube de pierres dont le sommet est crénelé sur toutes les faces. Les murs de la *Zisa* sont revêtus d'un ton éclatant de terre de Sienne qui tranche énergiquement sur les douces couleurs du ciel et sur le teint violacé des montagnes; la sensation que cause cette

étrange fantaisie est aussi impossible à décrire que ce monument même, dont le souvenir me poursuivit tout le long du chemin.

Désigner sous le nom de chemin les degrés taillés dans le roc par lesquels on gravit le mont Pellegrino, que les naturels intitulent la *Scala,* c'est commettre une méprise assez grave. Du temps que cette montagne était justement nommée *Erecta,* escarpée, Amilcar, qui s'y était cantonné dans une forteresse dont on retrouve encore quelques vestiges, se défendit pendant trois ans contre toutes les forces de Rome. Une armée de quarante mille hommes ne suffit pas, suivant Diodore, pour l'arracher de ce terrible *castrum,* qui date, si l'on en croit de graves historiens, du règne de Saturne. Voilà une date bien précise et une antiquité passablement reculée.

Le pèlerinage de sainte Rosalie ne convient qu'aux gens d'une dévotion fervente; ceux que l'amour des arts y conduit n'y trouvent que lassitude et déception. La grotte, le tombeau, l'église sont des décors d'Opéra peu nouveaux; c'est de la légende mise en scène sous Louis XIV. Rien n'y paraît digne de remarque, sauf la statue en marbre de la sainte, à laquelle on a donné des grâces presque touchantes; mais cette image est trop *joliette* pour atteindre à la grandeur et à la simplicité. Les restes de la patronne de Palerme, sainte presque neuve, furent découverts en 1624 et promenés durant la peste, qui ravageait alors cette ville. Ces reliques béatifiées, il fut question de retrouver la généalogie de la vierge sicilienne, car un saint de basse naissance n'a qu'un médiocre crédit au royaume de Naples. La compagnie de Jésus se chargea de ce travail historique. On fit d'abord descendre Rosalie, après l'avoir ainsi baptisée, du roi Guillaume II; mais comme la famille de ce prince était trop connue pour qu'on pût y incorporer notre héroïne sans exciter les doutes des sceptiques et des impies, on alla découvrir sur le mont Quisquina une inscription gravée au flanc du rocher par la main de la sainte, qui faisait savoir qu'elle avait résolu d'habiter cette solitude pour l'amour de Dieu : de ce document il fut conclu que Rosalie s'était transportée à la cime du mont Pellegrino. Comme elle s'était qualifiée de fille de Sinibald, seigneur de Quisquina et des Roses, il ne lui manquait plus qu'une mère digne d'elle : on lui assigna

Marie Guiscard, fille du roi Roger, et on la fit remonter en ligne masculine jusqu'à Charlemagne. Aujourd'hui, les Palermitains sont persuadés qu'elle habita le palais royal avec Guillaume le Mauvais et Marguerite d'Aragon, et qu'elle mourut en 1160.

Si l'on admet l'existence de sainte Rosalie, on peut affirmer du moins qu'elle ne vécut pas avant le milieu du XIIe siècle, et qu'elle ne fut révélée qu'en 1624, quoi qu'en dise l'opéra de *Robert le Diable*, qui lui donne un cloître pour tombeau un siècle avant qu'elle ne fût née suivant les traditions siciliennes. Ce que le mont Pellegrino offre de plus intéressant par un beau soir d'été, c'est la vue de Stromboli et de l'Etna, que l'on découvre à plus de trente lieues. Le volcan éolien semble être une tache dans le ciel. Quant à l'Etna, son sommet conique s'élève dans les nuages, porté sur une multitude de montagnes qui descendent par degrés jusqu'au territoire de Palerme, zébré d'une multitude de raies vertes, entremêlé de ronds, de rosaces, de dessins de tout genre, vaste tapis çà et là persemé de maisons roses et de toits étincelants.

De retour à la ville un peu avant l'heure de *la Marina* (dix heures du soir), nous prîmes des glaces au *Cassaro*, à côté d'une maison où l'on voyait entrer beaucoup de gens du peuple, ce qui excita notre curiosité. On se hâta donc de payer la dépense, montant à trois *taris*, et l'on suivit la foule jusque dans une cour dallée en pierres de couleurs, ornée d'une fontaine jaillissante et garnie de bancs. Entre deux croisées se trouvait une statue de la madone, vernissée des pieds à la tête, et devant l'image révérée cent personnes environ entouraient quatre artistes en plein vent, qui cumulaient la musique et l'improvisation. Hommes, femmes, enfants, chacun écoutait avec dévotion le plus ancien de la troupe, qui, armé d'un violon souvent muet, se tournait, quoique aveugle, du côté de la Vierge, et lui adressait un compliment emphatique avec une onction prodigieuse. Cet Homère chrétien disait avec volubilité sa rapsodie, et, quand sa voix venait à défaillir, il raclait sur le violon un air de contredanse, et ses camarades l'accompagnaient avec leurs instruments. Le motif terminé, l'homélie reprenait de plus belle, à la satisfaction de la foule, qui s'écriait à chaque pose : *Viva Maria! Viva Maria!* Les plus dévots s'étaient

mis à genoux; l'attention était soutenue, l'émotion générale. Il arriva cependant que l'éloquence de l'aveugle s'épuisa. Alors un violoncelliste le remplaça; sa voix était stridente, son débit dur, son ton menaçant; il gesticulait avec force, et on eût dit qu'il injuriait la mère du Sauveur, tant il la complimentait rudement. Après lui, survint un gratteur de mandoline, qui glapissait et laisser tomber la voix d'une manière lamentable, à la façon des prédicateurs de village. Il eut un brillant succès. Le quatrième riait et bredouillait comme les gens qui montrent les marionnettes. Quand il eut fini de réciter, le vieux toussa et se mit en devoir d'enfanter un nouveau poëme. Nous gagnâmes la rue au plus vite, et, chose étrange, personne ne sortit après nous. Le peuple de Palerme assiste, dit-on, quatre ou cinq heures à ce genre de spectacle, sans trouver le temps trop long. Ces fils des nations de l'antiquité savourent encore, à défaut d'éloquence, la période ronflante, l'amplification sonore, les déclamations de carrefours, qui ont succédé aux chants sacrés de Simonide et de Pindare, depuis que des ravins desséchés remplacent les frais ruisseaux des pasteurs et des nymphes. Les Siciliens sont des ruines qui foulent d'autres ruines. Leurs aïeux leur ont légué l'amour des plaisirs et ce goût pour la mollesse qui anéantit chez eux les arts, l'agriculture et l'industrie. Palerme, ville d'intrigue, de liberté conjugale, de luxe, ville où la médiocrité de fortune est en si grand dédain, que les petites gens se ruinent pour aller en voiture, Palerme unit à la morgue espagnole et aux mœurs relâchées de l'Orient toute la vivacité française, et son architecture exprime ces trois traits du caractère national. La noblesse y foisonne, et nous comprîmes, en observant les gens du pays, que Messine est dévolue à l'aristocratie de l'argent, et Palerme à l'aristocratie des titres; mais cette gentilhommerie sicilienne est loin d'être râpée comme celle des Espagnes et de la France. Ce qu'on prise le moins parmi ces grands seigneurs, ce sont les ducs et les princes, parce qu'ils sont, pour la plupart, de la fabrique des rois d'Espagne; Philippe II et Charles III en ont confectionné par douzaines.

A l'heure de *la Marina*, les plus nobles dames se confondent avec la bourgeoisie, les voitures circulent au milieu de la foule sans blesser personne, et nous avons remarqué beaucoup de

jeunes femmes simplement coiffées en cheveux, mode charmante que des voyageurs saugrenus attribuent à la clémence des saisons, et qui n'a d'autre cause qu'une coquetterie bien entendue.

Les Palermitaines sont célèbres par la beauté, par la longueur de leur chevelure, et l'on conte que, du temps des Sarrasins, lors d'un siége fameux dans la chronique locale, elles sauvèrent la patrie en lui sacrifiant leurs cheveux. La famine étreignait la ville, et les guerriers, qui ne trouvaient plus de matériaux propres à fournir des cordes à leurs arcs, parlaient de se rendre. Les dames offrirent leur cheveux, dont on tressa des cordages, et, comme on le pense bien, les soldats, munis de pareilles armes, lancèrent des traits redoutables et vainqueurs. La poésie célèbre encore cette belle action, et les troubadours assurent que depuis ce temps-là le dieu Cupidon tend son arc avec les cheveux des filles de ces héroïnes du temps jadis. C'est justice, au surplus, qu'elles entretiennent l'arme du bel archer dont elles dépensent les traits avec prodigalité. Personne autour d'elles ne vit sans une passion ou deux. Les amourettes font partie du nécessaire; c'est le besoin principal et l'occupation sérieuse des esprits. Grâce à ces coutumes de l'âge d'or, la duègne espagnole est d'un emploi fréquent. Les étrangers rencontrent souvent sur le tard une femme vieille et voilée d'une mantille, qui les tire à l'écart et leur dit avec un sourire fauve : — Seigneur cavalier, il y a près d'ici la femme d'un marquis, d'un juge, d'un banquier, d'un avocat ou d'un notaire (toutes les professions en passent par là), qui désire s'entretenir avec vous. Elle vous a vu passer trois fois sous sa fenêtre. L'époux est endormi; suivez-moi. — N'admirez-vous pas que ce peuple ait su déguiser, sous une apparence de mystère et d'aventure, ce qui s'offre chez nous avec des formes cyniques et brutales? Plus d'un étranger se laisse prendre au piége; la vanité est si crédule! Mais il reconnaît bientôt que, si l'on peut laisser sans péril sa lame de Tolède, en volant au rendez-vous de ces dames, en revanche, il serait malséant d'oublier sa bourse.

Dans les derniers moments de notre séjour, nous visitâmes une quantité de monuments d'un style plus ou moins pur, et d'une richesse incomparable. Le plus admirable de tous est la

chapelle royale, bâtie en 1127, par le comte Roger, avec une magnificence prodigieuse. Le marbre blanc, le porphyre, le granit des anciens, sont prodigués dans cette église d'un style moresque tout à fait splendide; les voûtes et les murailles sont couvertes de mosaïques dans le goût byzantin; le plafond sculpté étincelle de dorures, de peintures, de caissons, de rosaces, parmi lesquels serpentent des légendes écrites en arabe; le pavé même est façonné par petits compartiments, avec des marbres de cinq couleurs; les colonnes du maître-autel sont en jaspe veiné de rouge; les murailles du chœur, constellées d'incrustations en pierres éclatantes et fort rares. On ne saurait décrire les merveilles de cette petite église, morceau d'orfévrerie qu'on ne peut examiner trop précieusement. C'est là que fut célébré le mariage de Sa Majesté le roi des Français avec la princesse Amélie; c'est là que reçut le baptême le fils aîné de ce prince en exil, qui eut pour berceau royal, pour patrie d'adoption, la terre classique des fables et des poésies.

Monréale, près de Palerme, possède une cathédrale aussi riche et plus vaste que la chapelle royale, revêtue également de mosaïques, et dont la nef entière est supportée par des colonnes antiques d'un seul bloc. Cet édifice est l'un des plus nobles qui soient au monde. Mais on ne peut dépeindre ces grandes choses, il faut les avoir vues pour s'en faire une idée.

Nous quittâmes un matin, par la porte *Carini,* cette ville superbe des Palermitains, que l'on ne peut comparer à aucune autre en Italie, et nous nous dirigeâmes par San-Martino sur Capaci, dans le but de visiter l'ancienne *Hyccare;* excursion dont on peut se dispenser, puisqu'il ne reste rien de cette nécropole, bâtie jadis au fond d'une anse, au nord de Carini; les Grecs savaient détruire aussi bien qu'édifier. Dans le temps qu'Athènes florissait, les habitants de Ségeste implorèrent son secours contre Sélinunte. On leur envoya Nicias, qui détruisit Hyccare, et emmena en captivité les jeunes hommes et les vierges, parmi lesquelles se trouvait *Laïs*, la célèbre courtisane, alors âgée de douze ans. Elle vint s'établir à Corinthe, où elle sut enchaîner à son char les destructeurs de sa patrie. C'est là que les statuaires se rendaient en foule pour s'inspirer de ses charmes et reproduire les traits de cette beauté merveilleuse. Il semble que les Athéniens victorieux aient

voulu bouleverser jusqu'aux montagnes de ces contrées, tant les rochers épars sont en désordre, tant les postures qu'ils ont prises sont extravagantes et forcées.

Ségeste, la cause de ces malheurs, subit plus tard une terrible expiation. Cette ville devint tributaire des Carthaginois, dont elle avait imploré la protection contre Sélinunte; ils l'opprimèrent jusqu'à ce que les Romains l'eussent prise sous leur garde. Mais, les Ségestains ayant refusé certain tribut à Agathocles, ce tyran fit massacrer la population entière et démolir cette ville que le fils d'Anchise avait fondée. Elle se releva néanmoins, car on l'habitait encore du temps de Cicéron.

Puis les derniers de ses citoyens s'évanouirent on ne sait à quelle époque. Les hommes avaient peu à peu perdu l'habitude de nommer cette cité, dont les pierres s'égrenèrent sur le sol et s'inhumèrent peu à peu sans bruit. Il n'est resté, pour marquer la place où fut Ségeste, qu'un temple consacré à Cérès, composé de deux façades de six colonnes chacune, supportant une architrave surmontée d'une frise garnie de métopes et de triglyphes. Ces piliers sont trapus, non cannelés, et leur hauteur est de cinq toises ou à peu près. Rien ne manque à ce monument dont les frontons sont intacts, et qu'on avait assis sur une montagne environnée elle-même d'une myriade de mamelons et de cimes. Temple, rochers, sable, collines, tout est d'un jaune plus ou moins recuit; l'aridité est effrayante, comme partout où les civilisations éteintes ont desséché les germes de la terre. La mort, cette solitude, fait dater là son règne de bien loin.

Ici fut une république avec ses édifices, avec ses gloires, ses héros, ses annales et ses beaux-arts, et tout a disparu sans laisser de cette longue vie une trace, un souvenir, un signe, une page ou une pierre. Tout se réduit, à propos de Ségeste, à une anecdote contée par Cicéron, et qui inspire quelque sympathie pour ces ombres inconnues. Observons en passant que, si Verrès, au lieu d'être un larron insigne, avait honnêtement administré la Sicile, on ignorerait aujourd'hui que Ségeste a duré jusqu'au siècle des Césars.

Ce préteur concussionnaire, qui dévalisait les temples des dieux, fit un jour enlever de Ségeste, par les Lylibéens, une

statue de Diane, chef-d'œuvre de l'art grec, si vénérée qu'on n'osa point y porter la main, même pour la retenir dans la ville, et si tendrement chérie que ce rapt fut considéré comme une calamité publique. « Comme on entraînait Diane hors de la cité, les femmes et les vierges de Ségeste réunies l'oignirent de parfums; et, l'ayant couronnée de fleurs, elles la suivirent en pleurant jusqu'aux limites du territoire, et elles brûlaient sur son passage de l'encens et des odeurs précieuses. » (Cic., *In Ver.*, XXX.)

Ce trait se rencontre seul au milieu d'une lacune de trois siècles dans les fastes de Ségeste. N'est-il pas beau de défier l'oubli avec des annales aussi simples, et de s'offrir aux jugements de la postérité avec une anecdote aussi touchante pour tout bagage, et Cicéron pour historien ?

Quelques milles au-delà de Ségeste, à droite de la route de Trapani, et non loin de la mer, on côtoie un cordon de montagnes terminé par une de ces hauteurs en forme de ballon, comme on en voit dans le Lhomond et dans les Vosges : seulement ces dernières sont vertes, celle-ci est rousse et toute marquetée de gris et de blanc par des aspérités rocailleuses qui percent la terre. Ce mamelon fut jadis consacré aux dieux, comme presque toutes les montagnes qui ont cette forme. C'est une remarque à faire, non-seulement en Sicile et dans la Grèce, mais encore dans les Gaules, que, pour élever des temples, les anciens choisissaient de préférence les hauteurs en forme de dôme. Dans la vieille Séquanie, les ballons qui environnaient la cité romaine de *Vesuntio* appartenaient à quelque divinité, et les noms mythologiques qu'ils portent encore en font foi. La croupe desséchée que nous avions sous les yeux se nomme *San-Giuliano*. Nous reconnûmes, sans hésiter, le mont *Éryx*, dédié à Vénus, et célèbre autrefois dans la Grèce entière. Je ne sais pourquoi le moyen âge catholique a placé sous l'invocation de saint Julien tous les lieux consacrés par le paganisme à Cythérée. Qu'on veuille désigner dans les fabliaux un logis mal famé, on le qualifie d'hôtel Saint-Julien. Dans le conte de *Courtois d'Arras*, les courtisanes qui s'efforcent d'attirer chez elles l'enfant prodigue lui promettent « l'hôtel Saint-Julien. » J'avais conçu jusque-là que l'on se fût livré, en France seule-

ment, à une malicieuse interprétation des fonctions ordinaires du bienheureux

Qui héberge les crestiens ;

mais, si l'on considère que chaque peuple a son saint Julien à qui l'on assigne partout le même attribut, si l'on observe que saint Julien règne sur le mont Èryx où il succède à Vénus, le fait acquiert plus d'importance dans l'histoire des mythologies comparées.

Quoi qu'il en soit, il ne reste pas vestige du fameux monument de Vénus Érycine, que Dédale enrichit de sculptures et de bas-reliefs, qu'Énée combla de ses dons, et que Virgile a chanté. Dix-sept villes siciliennes payaient un tribut pour l'entretien de l'édifice ; deux cents soldats y faisaient la garde ; le nombre des prêtres était plus considérable encore. Quand le temple de la déesse de Paphos eut été renversé, un ermite survint qui retailla les pierres et fonda un hospice avec une chapelle. Puis arriva un jour où les barbares démolirent l'église, et, confondant dans une construction nouvelle les ruines des dieux et celles de Dieu, bâtirent une forteresse aujourd'hui dévastée. Ceux-ci étaient des Sarrasins. Donc, cette colline a vu tour à tour le paganisme, la croix et le croissant. De cette histoire en trois chapitres, commencée dans la jeunesse du monde, et que résumaient trois blocs de pierres, il nous reste deux légendes et un tronçon de créneau dont le fondateur est ignoré.

Éryx, fils de Butès et de Vénus, régnait sur un des cantons de la Sicile; sa force était prodigieuse et sa cruauté non moins grande. Dès qu'un étranger lui venait demander l'hospitalité, ce terrible roi le défiait au pugilat et le tuait sans rémission. Vaincu par Hercule, qui venait d'arriver en Sicile et qu'il avait osé provoquer, Éryx eut pour tombeau le temple qu'il avait élevé en l'honneur de sa mère. Le combat eut lieu sur un terre-plein qui regarde l'antique *Drepanum,* presque au bas de la montagne, et le théâtre de la victoire d'Héraclès, fils d'Alcmène, se nomme encore à présent *Il campo d'Ercole.* Ainsi l'on connaît tout ce qui remonte à ces temps fabuleux. On est moins bien instruit de ce qui concerne la fondation de Saint-Julien,

qui n'est qu'ancienne, et l'on ne sait rien de la forteresse actuelle.

Saint-Julien du mont Éryx n'est pas le premier évêque du Mans, qui donna l'hospitalité à Notre Seigneur, ni l'évêque de Tolède qui porte aussi ce nom, ni le saint d'Égypte qui, ayant tué père et mère pour obéir à la fatalité, se fit aubergiste et batelier en Italie. Le patron de *San-Giuliano*, de qui J.-J. de Voragine, Butler et les autres légendaires n'ont fait aucune mention, et qui eut à lutter, ainsi que Diomède, contre les déités de l'Olympe, était fils d'un prince, comme tous les bienheureux de la contrée, d'un monarque byzantin parfaitement inconnu.

Dans le temps que Nicéphas empereur, oncle paternel de Justin, tenait le sceptre, Julien, frère de ce dernier et prince d'Éphèse, fuyant les grandeurs et les joies du siècle, se mit en solitude sur une montagne, en Sicile, pour y pratiquer la pénitence. Il ne dormait presque jamais, et, dans les nuits d'automne, quand retentissent les tempêtes, il attendait les voyageurs en détresse et leur offrait un gîte. Or, il advint qu'une nuit, comme le vent mugissait sur la mer, il se sentit, malgré le bruit du tonnerre et des torrents, plus appesanti que de coutume, ce dont il fut bien affligé. Le sommeil, qu'il ne put bannir, lui apporta des songes profanes, et, lorsqu'il se fut réveillé, il trouva devant sa porte le corps d'un voyageur dont il n'avait pas entendu les cris et qui venait d'expirer. A cette vue, Julien se frappa la poitrine, et, s'agenouillant aux pieds du défunt, se mit à réciter les prières pour les morts. Il les commençait à peine, que des gémissements lointains l'interrompirent; s'étant alors avancé, il aperçut au milieu d'un buisson de myrtes, et terrassé par l'ouragan, un jeune homme qu'il souleva doucement entre ses bras et porta dans sa cellule.

C'était un blondin d'une figure angélique; bien qu'il n'eût pas encore de barbe, son âge était difficile à deviner, et, quoique son air fût presque enfantin, ses yeux brillaient d'une flamme étrange. L'ermite les regarda et se sentit blessé comme par la piqûre d'une abeille. Cependant il alluma du feu et prépara le souper de son hôte, qui refusa de rien prendre. Quant au bon ermite, il mangea quelques racines et revint à ses patenôtres, dont il fut distrait par de grands soupirs que son com-

pagnon exhalait de temps en temps. Il lui sembla même que le jouvenceau sanglotait, et l'émotion empêcha le saint homme de poursuivre ses *oremus*.

— Qu'avez-vous à pleurer ? dit-il en se détournant.

— Mon père, repartit l'enfant, mes maux sont plus profonds que le sein des mers, et plus grands que la plaine azurée des cieux. Un dieu terrible, et que vous ignorez sans doute, a causé mes plus cruelles infortunes; ce dieu, c'est l'Amour, loin de qui je venais chercher un asile sur cette montagne qui jadis m'appartint et d'où les destins m'ont banni. Hélas ! l'herbe croît où s'est élevé mon palais, et un autre fait sa demeure dans ces lieux qui me furent consacrés !

— S'il est vrai, repartit le solitaire étonné d'un langage qu'il comprenait à peine, reprenez votre bien, mon frère, et pardonnez-moi ; ce pays était abandonné lorsque j'y suis venu, je vous le rends ; la volonté de Dieu soit faite !

— Vieillard, la prudence a parlé par tes lèvres; mais rassure-toi, je ne suis pas sans pitié. L'asile que tu me donnes sans me connaître, je te l'offre à mon tour ; sois mon vassal, consens à m'appartenir, et ton humble seuil sera respecté.

— Que la bonne Vierge vous récompense ! mais quel service pourrez-vous tirer de mes faibles bras, et par quel moyen m'acquitterai-je envers vous ?

— Ainsi, vous êtes à moi?

— Nous prierons ensemble, puisque vous venez aussi cueillir les fruits de la pénitence ; mais vous serez mon suzerain, et je vous servirai fidèlement comme mon maître et seigneur.

La prunelle de l'étranger étincela comme un grain de feu, mais les traits du visage conservèrent leur froide sérénité qui semblait immuable. Il tendit une main, dans laquelle Julien, saisi d'un trouble subit, se disposait à placer la sienne, lorsqu'un coup de vent terrible, se ruant sur l'ermitage, dont il arracha la porte, dispersa les restes du brasier, souffla la lampe et plongea les deux commensaux dans les ténèbres.

Quand le saint eut rallumé le flambeau, il chercha son hôte et l'aperçut au fond de la chambre, couché sur une natte où il dormait. Frère Julien, lui, respirait, avec l'air de la cellule, une chaleur inconnue, et ses yeux se mouillaient de larmes involontaires ; il fit quelques pas hors de la cabane : l'orage avait

disparu, le ciel était purifié, l'étoile de Vénus rayonnait au milieu de ses sœurs comme un diamant parmi des perles; un essaim de colombes avait fleuri sur les arbres du voisinage, et ces oiseaux amoureux se becquetaient en soupirant jusqu'aux pieds du religieux, qui rentra dans sa demeure, dont il ferma la porte.

En allant à son prie-dieu, frère Julien eut la curiosité de regarder les traits du seigneur qu'il venait de se donner, et, sa lampe à la main, il s'agenouilla devant le jeune homme afin de le mieux voir. Satan avait sans doute inspiré cette indiscrète envie au religieux, qui ne tarda pas à en être puni.

Le damoiseau avait écarté la longue capuche sous laquelle il s'était tenu caché, et le saint frère reconnut une femme.

A cet aspect, il songea à s'enfuir, et, au lieu de le faire, il récita dévotement son *Pater noster* jusqu'à la fin. Ensuite il essaya de le recommencer et d'invoquer la madone, mais sa langue demeurait glacée, ses lèvres restaient entr'ouvertes, son corps immobile. Le cœur lui battait avec force, et il n'avait plus d'autre sensation que celle d'une extase muette, d'autre occupation que de contempler ces beautés plus qu'humaines. Il ne respirait plus, et ses yeux fascinés s'abreuvaient du poison délicieux.

La fleur des myrtes ou des roses blanches de la Perse, l'écume de la mer d'Ionie, le marbre qu'on extrait des Cyclades, sont d'une nuance moins limpide que le teint de cette femme endormie. Ses traits unissaient la pureté de lignes des visages grecs à la molle expression de volupté des filles de l'Asie mineure. Elle souriait d'un sourire doux et fugitif, ses prunelles voilées et assombries par de longs cils essayaient encore de luire; des cheveux blonds plus fins que la soie se répandaient sur ses joues, et, respectant le contour d'un cou plus pur que celui de la déesse athénienne, venaient se jouer parmi des seins pâles et fermes comme l'albâtre, et que le mouvement régulier de la respiration soulevait à peine. La robe de cette créature divine, que le bon saint Julien était tenté de prendre pour un des anges du Seigneur, était d'une étoffe transparente et vaporeuse comme les brouillards, et, comme eux, teintée d'un azur presque insensible. Ce vêtement, distribué par petits plis égaux et symétriques, était fixé autour de sa taille par une ceinture

en tissu d'or, d'un travail singulier et inexplicable : elle attirait la vue par des scintillements continuels, et qui l'examinait un instant ne s'en pouvait distraire, tant il y voyait de merveilles et de richesses.

Ébloui par cette vision, le solitaire sentait son cœur se fondre à la flamme et sa force diminuer ; ses doigts laissèrent tomber la lampe, qui s'éteignit pour la seconde fois. Alors il leva les yeux et fut témoin d'un nouveau prodige. Devant lui était appendue à la muraille une image de la sainte Vierge qui était devenue lumineuse et dont les traits resplendissaient d'une beauté qu'il ne lui avait jamais vue. Le visage s'était animé, les paupières se soulevaient doucement, la mère du Sauveur était vivante, ses attraits effaçaient ceux de la femme endormie, et Julien reconnut son erreur. — O sainte mère de mon Dieu, s'écria-t-il, c'est vous-même qui daignez m'arrêter au bord de l'abîme en me révélant la beauté véritable. Étoile de salut, consolatrice des pécheurs, c'est vous, c'est vous seule que je veux aimer et servir !

A ces mots, il saisit une croix, dont il touche le fantôme, qu'il asperge d'eau bénite en prononçant une formule d'exorcisme. Soudain, à la lueur miraculeuse dont la cellule est inondée, il voit le spectre se roidir, ses cheveux blanchissent comme le lin qu'on expose au soleil, sa paupière béante se fixe, sa prunelle se ternit et se décolore, les roses fuient de ses joues et de ses lèvres, le visage se pétrifie, l'or de la ceinture pâlit et se fane ; et le religieux, qui touche du pied ces membres expirants, reconnaît qu'ils ont pris la dureté du marbre. Ce qu'il adorait naguère n'est plus qu'une idole, un monstre marin moitié poisson et moitié femme.

Dès que le jour parut, saint Julien brisa cette statue et en dispersa les morceaux, qui, par la puissance de l'enfer, se réunirent la nuit suivante. En vain il multipliait les macérations et les jeûnes, son entreprise échouait sans cesse. Ce que voyant, il fit rouler ce marbre du haut du mont Éryx jusqu'au bord de la mer, et, l'ayant brisé de nouveau, il en pulvérisa les fragments, travaillant sans relâche et priant, jusqu'à ce que le bloc fût retourné en poussière. Ce labeur dura sept jours et autant de nuits, après lesquels, la tempête s'étant faite sur la mer, les vagues soulevées vinrent laver le rivage et entraîner

ces vestiges impurs. C'est ainsi que la déesse fut rendue à l'écume des flots qui l'avait fait naître.

Et le bon saint Julien, ayant hébergé les pauvres pendant vingt années, mourut sur sa montagne, où la piété des Siciliens fidèles éleva, sous son patronage, un hospice avec une église dédiée à la bienheureuse vierge Marie.

Cette légende, qui rappelle sans doute la manière dont fut détruit de fond en comble le temple de Vénus Érycine, retrace nettement la lutte du polythéisme et de la religion chrétienne. Sous ce rapport, elle nous a paru curieuse. Près de ces collines sacrées, on trouve un village nommé *Misericordia*... Trilogie mystérieuse qui forme une des bases de la foi chrétienne : Vénus Érycine représente l'état de péché, l'ermitage du saint est l'emblème de la pénitence, Misericordia semble annoncer le pardon.

Cette légende nous fut récitée par le curé d'Inici, conteur spirituel et antiquaire distingué, que l'on nous avait recommandé de visiter à notre passage. Nous fûmes, ce jour-là, coucher à Alcamo, satisfaits d'avoir contemplé Drapani, où mourut Anchise; lorsque Énée aborda en Sicile, il y laissa une colonie qui fonda la ville d'*Érice,* dont il ne reste pas plus de trace que du temple d'Aphrodite et de l'hospice de saint Julien.

Fondée en 828, par l'émir Al-Kama, la ville d'Alcamo, qui s'est dépeuplée de siècle en siècle, n'a pas construit de nouvelles maisons depuis le règne des Sarrasins. En conséquence, on la prendrait pour une ville arabe de l'intérieur de l'Afrique. Ce ne sont partout que longues murailles blanches à créneaux, que tours dentelées, que bâtiments rouge de brique avec des portes moresques et des fenêtres bien closes. Cà et la poussent quelques palmiers; les rues sont désertes, et nous ne rencontrâmes que des prêtres et des mulets. Sur le soir, les jeunes filles entourent les fontaines, où elles remplissent de longues cruches d'une forme antique, svelte et élégante. De grandes capes blanches ou noires couvrent leurs têtes et descendent sans faire un pli jusque sur leurs hanches. Rien n'est étrange comme de les voir, dans ce costume rigide, glisser le long de ces rues, portant sur la tête ou appuyant sur leur flanc gauche ces urnes pleines qu'elles retiennent avec leurs bras nus. Alcamo

fait songer au temps de la Genèse et aux mœurs des patriarches.

Nous y fîmes un souper des plus médiocres qui ne rappelait en rien l'ancien renom gastronomique de l'île de Cérès et les mets exquis, *siculæ dapes,* qu'Horace a célébrés. On nous avait conseillé de ne point nous attarder en revenant à Palerme, et, pour nous rendre plus diligents, on nous avait raconté l'histoire de deux Anglais qu'on avait récemment fait égorger pour trente *tornesi,* ce qui revient à sept sous et demi par tête. Effrayés de ce bon marché qui suppose une concurrence remarquable, nous prîmes des mules à Alcamo, que nous quittâmes avant quatre heures du matin. Nous passâmes entre des blés et des lauriers-roses cette journée, qui ne nous conduisit pas jusqu'à notre destination, car la nuit nous atteignit au delà de Monréale. A quelques milles de la grande cité, on prit, pour abréger la distance, un sentier creux, où l'on rencontra une dame, qui revenait de son château de plaisance apparemment. Elle était négligemment appuyée dans une litière découverte portée à bras ; quatre hommes armés protégeaient la marche, et l'un d'eux avait à la main une lanterne qui, seule, éclairait à demi ce convoi cheminant en silence au milieu des ténèbres. Nous passâmes, taciturnes, rêvant de sombres histoires, devant cette dame, qui ne leva pas les yeux et parut ne pas entendre le sabot de nos mules.

Longtemps après, nous étant détournés, nous vîmes de loin le fallot oscillant comme un feu follet, et une forme blanche qui, par derrière, voltigeait indécise.

Enfin, nous entrâmes à Palerme par la *Porta Ossuna*, et nous partîmes avant l'aube pour l'intérieur des terres, désireux de voir Castro-Giovanni avant les ruines d'Agrigente.

FRANCIS WEY.

(*La suite à un prochain numéro.*)

CRITIQUE.

PALÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,

PAR M. SILVESTRE (1).

La paléographie est la science des anciennes écritures. C'est là tout ce qu'il m'est permis de vous apprendre sur cette matière. Si j'en disais davantage, on me traiterait d'ennuyeux ou de savant, ce qui est à peu près la même chose aux yeux de bien des personnes. Rien ne me serait plus aisé cependant que d'étaler à peu de frais un grand luxe d'érudition paléographique. A l'aide seulement des têtes de chapitres de l'excellent et volumineux ouvrage de M. Natalis de Wailly, je pourrais faire ici sans trop d'efforts une longue et pédantesque énumération de toutes les espèces de caractères graphiques qui figurent dans la *Paléographie universelle.* Je préfère envisager l'écriture sous le point de vue de la philosophie de l'art.

Les arts peuvent être divisés en deux grandes catégories : ceux qui ont pour mode de production le son, et pour mode de perception l'organe de l'ouïe; ceux qui ont pour mode de production la lumière, et pour mode de perception l'organe de la vue.

(1) Collection des fac-simile d'écritures de tous les peuples et de tous les temps, avec des notices de M. Champollion-Figeac.

Les premiers sont les arts de la parole, les seconds sont les arts de l'écriture.

Ainsi, d'un côté, la parole proprement dite, l'art oratoire, la musique, la poésie; de l'autre, l'architecture, la sculpture, la peinture allégorique, l'emblème, le hiéroglyphe, le dessin, la peinture, et enfin l'écriture phonétique.

« Ce cycle intelligentiel, dit M. Ch. Nodier, qui commence à la fiction du son par la parole, et qui finit à la fiction du son par l'écriture, embrasse toute l'étendue rationnelle du perfectionnement social. » Cette proposition se déduit de l'histoire même des faits. Tant que le genre humain peu nombreux ne forma qu'une seule société, la parole put lui suffire; la musique, dont on ne peut séparer la parole dans l'antiquité, composa la tradition orale, et fut, ainsi qu'on l'a dit, une chronique auriculaire. Toutefois, il y avait tels grands événements, tels grands faits de la civilisation naissante dont le souvenir devait être perpétué par des signes plus durables. Telle fut l'origine de l'architecture, qui affecta dès le commencement des formes colossales. Plusieurs passages de la Bible prouvent que les monuments de cette architecture primitive indiquèrent clairement l'objet de leur destination, et l'on dut y mêler, suivant les circonstances, d'informes essais de sculpture et d'art plastique. Mais, lorsque cette première société, devenue plus nombreuse, se divisa en tribus; lorsque, par suite de migrations successives, les nouvelles sociétés mirent entre elles des continents entiers, un nouveau moyen de communication devint nécessaire. De là la peinture allégorique ou l'emblème; l'emblème, comme on l'a dit, qui est la métaphore du peintre : *ut pictura poesis*. L'écriture fut un tableau. De l'emblème naquit le hiéroglyphe, du hiéroglyphe l'écriture phonétique ou la langue écrite.

Ainsi tous les arts se réduisent à deux arts typiques, primordiaux, la Parole et l'Écriture; la parole, qui se transforme dans la musique, dans la poésie; l'écriture, qui se transforme dans l'architecture, la sculpture, le dessin, la peinture; et de même que la parole a commencé avec le premier accent de la musique, laquelle repose sur le son vocal dépourvu d'articulation, de même l'écriture a commencé avec le premier signe de l'architecture, art dépourvu de détermination dans sa forme.

Entre ces deux grandes familles d'arts, on peut établir encore une seconde distinction fondée sur la destination spéciale de chacun d'eux. Aux arts de la parole qui ont pour principe le son et qui réclament l'exercice momentané de l'organe de l'ouïe, le mouvement; aux arts de l'écriture, qui subsistent comme monuments de l'histoire de la civilisation des peuples, la forme immobile : *Verba volant, scripta manent.* Entre les arts du mouvement et ceux de la forme immobile, comme intermédiaire, la danse, art qui règle le mouvement par des lois harmoniques, qui participe des arts de la parole par le rhythme, le geste et la mimique, et de l'art plastique par les poses et les attitudes corporelles.

Or, l'art de l'écriture proprement dite embrasse, dans l'ensemble de ses procédés graphiques, de ses développements, de ses transformations chez tous les peuples, toutes les formes particulières aux arts dont elle dérive. Elle est tour à tour, dans les signes successifs qu'elle emploie, architecture, sculpture, dessin, peinture, allégorie, emblème, hiéroglyphe. « A l'aspect, dit M. Champollion-Figeac dans l'introduction de la *Paléographie universelle,* après avoir tracé le tableau général des caractères de toutes les nations; à l'aspect d'un tableau si étendu, l'observateur s'effraie à juste titre de cette multitude de procédés graphiques comprenant l'infinie variété des signes qui sont de formes et d'expressions plus variées encore; et cependant tous ces systèmes ont été institués pour atteindre au même but : rendre la pensée visible à tous les yeux, sonore à toutes les oreilles, transmissible à toutes les distances, au moyen de signes figurés ou par de simples lettres exprimant les sons de la parole. »

Ce sont des documents empruntés à toutes les époques de l'écriture, de tous les temps et de tous les lieux, que M. Silvestre a réunis pour former sa *Paléographie universelle,* de manière à ne laisser aucune lacune dans l'histoire de cet art. « Ces précieux matériaux, dit encore M. Champollion, ont été classés et employés dans le but de faire à l'écriture en général l'histoire de ses origines, à chacune de ses branches sa généalogie, et de montrer que, pour chaque peuple, inventeur ou copiste, les variations dans l'usage de l'écriture furent contemporaines de celles de ses destinées sociales. Les doctrines politiques ou

religieuses créèrent des alphabets comme elles créèrent des polices et des liturgies. »

Dans son travail, M. Silvestre a plus que réalisé le projet du marquis de Maffei, auteur d'une *Introduction à l'histoire de la Diplomatie* en italien, publiée en 1727, laquelle peut servir de supplément au traité de Mabillon. M. de Maffei s'était seulement proposé de copier une ou deux pages des manuscrits les plus curieux de la bibliothèque du Vatican, et de réunir ensuite ces fac-simile en atlas. On peut d'autant plus se consoler de la non-exécution de ce projet, que, si le contraire eût eu lieu, M. Silvestre eût hésité à mettre la main à l'œuvre, et il est à présumer que l'ouvrage du premier, outre qu'il eût été moins complet, eût été fort inférieur à celui du second, au point de vue de l'art.

Dire, en effet, l'habileté, le talent dont M. Silvestre a fait preuve dans la reproduction de ces monuments si nombreux, si variés; avec quelle souplesse son pinceau s'est plié à toutes les formes de ces caractères; à quel point il a imité la lourdeur massive des uns, la carrure majestueuse des autres, les traits élancés de ceux-ci, les contours gracieux ou brisés de ceux-là, enfin la hardiesse, la vigueur, la fermeté, la délicatesse de son trait qui brillent surtout dans les détails les plus minutieux, les jets de plume les plus ténus, les linéaments les plus subtils, tant des lettres formant les textes divers que des dessins et vignettes qui les accompagnent, c'est ce que nous renonçons à exprimer. L'observateur seul peut se faire une idée de tant de fini, de tant de perfection, en ayant le livre sous les yeux et les confrontant, planche par planche, avec les manuscrits originaux. Qu'on me permette à ce sujet de raconter un fait. A l'époque où M. Silvestre commença ses travaux, il emprunta à la Bibliothèque royale, comme il l'a fait depuis pour des centaines de volumes, un manuscrit fort rare contenant une page dont il voulait enrichir son ouvrage. Quelque temps après, ayant à reporter à la Bibliothèque le manuscrit emprunté, il montra à celui des conservateurs qui le lui avait remis une feuille détachée. Celui-ci, jetant les yeux sur cette feuille, entra tout à coup en fureur et reprocha vivement à M. Silvestre d'avoir coupé au canif la plus belle page du livre, ainsi que ne craignent pas souvent de le faire certains amateurs que leur goût pour

les belles choses rend vendales et voleurs à l'égard des trésors d'autrui. Après avoir laissé le conservateur exhaler sa colère, M. Silvestre lui rendit le volume intact, et le consciencieux dépositaire des merveilles de la Bibliothèque s'aperçut seulement alors que M. Silvestre ne lui avait présenté autre chose qu'une copie, mais une copie, il est vrai, qui valait l'original.

C'est ainsi que le célèbre Dante du Vatican, les heures de plusieurs papes, celles de Jean de France, duc de Berry, celles du duc de Bedford, de Louis XI, de Charles-Quint, de saint Louis, le livre de prières de Marie Stuart, les Bibles de Charlemagne, de Charles le Chauve, les papyrus d'Herculanum, le Virgile de Médicis, les Pandectes de Justinien, la Bible amyatine de Florence, les deux Térence, les trois Virgile, la république de Cicéron et le Salluste du Vatican, le Lactance de Bologne, les codes théodosiens de Paris et de Munich, le Dioscoride grec, le Tite-Live de Vienne et les précieux manuscrits de Munich, et la magnifique collection des fac-simile grecs, slaves, glagolitiques, anglo-saxons, lombards, allemands, hongrois, italiens, français, orientaux, etc., etc., ont été mis à contribution par M. Silvestre pour former sa collection qui ne se compose pas moins que de trois cents planches et six cents pages *in-folio,* et dont les divers établissements et dépôts publics de l'Europe ne pourraient présenter que des fragments.

Parmi les modèles choisis par M. Silvestre, il en est un grand nombre qui sont accompagnés de sujets historiques ou religieux, dessinés, peints ou rehaussés en or; il en est ainsi des grandes lettres des textes, tourneures ou historiées, types du goût dominant de chaque siècle. Les fac-simile reproduisent tous ces riches ornements avec leurs couleurs, tandis que le fond des planches porte la teinte du vélin et du papier des documents originaux.

La peinture joue un rôle important dans cette publication, et c'est même là ce qui explique l'élévation de son prix. Il est superflu de dire que cette partie a été confiée non à des coloristes vulgaires, mais aux artistes les plus consommés. Au nombre des cinquante ou soixante feuilles à peintures principales, le Dante de Julio Clovi, premier miniaturiste de son siècle, les Commentaires sur Isaïe du Vatican, belle peinture bysantine, le Livre de prières de Jarry, le Livre de prières de

Marie Stuart, le Bréviaire de Charles-Quint, les Grandes Heures de Jean de France, l'Évangéliaire du cardinal Mazarin, les Merveilles du monde, et une foule d'autres, peuvent passer pour des chefs-d'œuvre d'art.

On conçoit l'utilité de cet ouvrage pour l'historien, le philologue, le philosophe qui recherchent avidement les sources de l'histoire, l'origine des alphabets et des langues. Quant à l'artiste curieux des productions de toutes les époques, des portraits de certains personnages, des costumes, des ornements qui caractérisent tel siècle et telle nation, la *Paléographie universelle* est pour lui d'un intérêt d'autant plus vif et d'une utilité d'autant plus sûre que chaque document y porte une date certaine.

D'après ce qui vient d'être dit, on comprendra qu'il a fallu à M. Silvestre bien des années, bien des travaux, bien des voyages, pour mettre en œuvre ce monument encyclopédique de l'histoire si compliquée de l'écriture, et que toutes les bibliothèques d'un seul royaume n'auraient pu, dans aucun cas, suffire à ses ardentes investigations. Aussi a-t-il demandé aux plus riches dépôts de l'Europe la communication de leurs trésors, et ces trésors lui ont été ouverts. Après avoir fait une ample moisson dans les bibliothèques de Paris et les principales du royaume, M. Silvestre a visité pendant six ans l'Italie et l'Allemagne. L'artiste infatigable s'est tour à tour installé dans les bibliothèques du Vatican, de la Minerva, de Ghiggi à Rome, dans celles de Naples, de la Cava, de l'université de Bologne, du monastère Saint-Sauveur; il a exploré les bibliothèques Laurentienne et Ricardienne de Florence, le trésor scientifique de Saint-Marc de Venise, les dépôts de Vienne, de Munich, de Carlsruhe, de Heibelberg, etc. Partout les savants secondent ses efforts et l'entourent de bienveillance. Un seul, et il faut le signaler ici, se montre moins prévenant, ombrageux même. Rebuté par l'accueil du préfet de la bibliothèque de Naples, l'artiste se réfugie chez les bons moines de la Cava dont l'hospitalité le dédommage. A Rome, il rencontre dans le pape Grégoire XVI un pontife jaloux de donner l'impulsion à tout ce qui peut contribuer à la diffusion de la science et aux progrès des arts; un pontife qui, ne se contentant pas d'être le premier théologien de son siècle, est encore un paléographe éminent.

M. Massani, M. Laureani, custode du Vatican, les cardinaux Bernetti, Maj, Mezzofanti, le sous-secrétaire d'état Capaccini, le majordome Fieschi, rivalisent d'encouragements et de zèle. Enfin les bibliothécaires les plus distingués de l'Allemagne mettent à sa disposition leurs plus rares matériaux.

Un pareil ouvrage ne pouvait mieux venir qu'en un temps où, comme l'observe M. Champollion, « des esprits du premier ordre ont si profondément pénétré dans les merveilleuses opérations de l'esprit de l'homme organisant l'usage de la parole qu'il tenait du créateur, et matérialisant par des signes les idées et les sons; » qu'à une époque où l'on explore si passionnément les origines des peuples, où l'on se préoccupe si fort et à si bon droit de la question des races; car « la variété si grande des écritures dépose aussi, comme tant d'autres monuments, de la variété, de la dispersion et des fortunes bien diverses des familles humaines. »

Ces citations, quoique bien courtes, montreront de quel point de vue élevé M. Champollion a considéré son sujet dans son *Introduction*. Nous laisserons pour le moment aux habiles, aux gens spéciaux, le soin d'apprécier le mérite des *Explications* et *Notices* qui accompagnent chaque planche. Peut-être nous-mêmes nous livrerons-nous à cet examen dans un travail à part. Dès à présent néanmoins, nous devons faire nos réserves quant à certaines propositions du docte écrivain, notamment à son opinion sur les races humaines qu'il ramène à trois souches d'origine séparée. Une doctrine qui tend à briser l'unité de la grande famille de l'humanité nous semble avoir des conséquences trop graves en politique religieuse et sociale, pour que ce soit un devoir de solliciter sur ce point une discussion sincère et approfondie.

Disons en terminant que, dans le siècle de la littérature industrielle, des prospectus qui mentent, des entreprises qui avortent, c'est presque un prodige qu'une entreprise qui tient tout ce qu'elle a promis, qui se poursuit avec une fidélité persévérente, qui arrive enfin vaillamment à son terme. Et quelle entreprise! Une entreprise gigantesque, d'art, d'histoire, de littérature, d'archéologie, de science tout à la fois, embrassant dans son ensemble, comme nous l'avons montré, et résumant

tous les progrès de la civilisation des peuples; une entreprise digne du temps des bénédictins, ou plutôt de cette époque de labeur calme et continu où les moines dans leurs cellules, les architectes sur la place publique, se transmettaient, de génération en génération, le pinceau et le compas pour terminer deux monuments également éternels, les premiers leur Bible sur parchemin, les seconds leur basilique en pierre; une entreprise, en un mot, telle qu'un seul homme pouvait en concevoir l'idée et la réalisation. Et quand je dis un seul homme, je n'entends pas le premier venu indifféremment, vous ou moi, en supposant que vous ou moi soyons des érudits, des artistes éminents, doués de plus d'un courage à toute épreuve, d'une force de travail qui surmonte tous les obstacles. Je dis que,pou r que cette entreprise se soit réalisée, pour qu'elle soit devenue d'abord *conception*, et que de l'état de conception elle soit passée à l'état de *fait*, il a fallu rencontrer un homme *ad hoc*, que distinguassent un instinct merveilleux, un talent et un génie particuliers, ayant mission spéciale d'entrevoir la possibilité de cette œuvre et de l'accomplir. Cet homme n'est pourtant qu'un simple professeur de calligraphie, mais qui a porté la calligraphie à ses dernières limites imaginables, entre les mains de qui la plume est un burin, la copie un art.

Voilà pourtant où l'on arrive lorsqu'on est dominé par une idée qui s'empare puissamment de toutes les facultés, qui absorbe pour ainsi dire l'être tout entier, et vers laquelle tendent uniquement toutes les pensées, tous les efforts, tous les actes de la vie. C'est là un état de souffrance sans doute; c'est une route de sacrifices que l'on parcourt; mais que de compensations délicieuses! Artistes qui murmurez contre le sort parce que depuis longues années vous poursuivez un but et parce que ce but semble tromper vos espérances en s'éloignant toujours à mesure que vous approchez, comprenez mieux votre destinée, et sachez que la possession pleine et entière de votre œuvre achevée est moins féconde en jouissances réelles que ces agitations fébriles, cette effervescence de vos veilles, cette incessante obsession dont vous vous plaignez. C'est là ce qui explique comment la *Paléographie universelle* a été menée à bonne fin et a fixé, dès les premières livraisons, les regards de l'Europe savante; c'est que cette entreprise a été

soutenue par tout ce dont on n'affecte de tant parler aujourd'hui que pour mieux se dispenser de le mettre en pratique, je veux dire le talent, la probité, les recherches persévérantes, le désintéressement.

JOSEPH D'ORTIGUE.

POÉSIE [1].

LA STRANIERA.

I.

Parmi l'herbe touffue et la naissante ivraie,
Deux blonds enfants jouaient, aux fraîcheurs du matin,
Avec de belles fleurs, qu'une invisible main
Leur jetait du fond d'une haie.

Une rose tombait dans l'humide gazon,
Il fallait voir alors ces deux têtes vermeilles
S'empresser à l'envi, — J'entendais les abeilles
S'éveiller dans chaque buisson.

Tout à coup une voix plaintive et désolée
De cette fraîche aurore effraya les échos,
Et je vis dans les champs une femme en sanglots
Accourir tout échevelée.

(1) Nous tirons ces deux pièces d'un volume de poésies que M. Henri Blaze est au moment de publier. Par la grâce toute allemande de la pensée et de la forme, elles indiquent suffisamment quel sera le caractère dominant de ce recueil, qui paraîtra dans peu de jours chez l'éditeur Charpentier.

Ses pieds nus, déchirés aux ronces des chemins,
Haletante, l'œil sec, plaintive, misérable,
Elle emplissait les airs de sa voix lamentable,
Tendant vers moi ses pauvres mains.

« Mes enfants, mes enfants! qu'un bon ange les sauve!
» La fièvre de six jours était tombée un peu;
» Je les avais laissés à la garde de Dieu,
» Dans leur couche, au fond de l'alcôve.

» Et tandis que mes yeux se fermaient au repos,
» Après six nuits de veille, aussi, bonté divine!
» Une dame, s'il faut en croire ma voisine,
» A passé devant notre enclos;

» Une dame étrangère : elle était pâle et belle,
» Un sourire si doux sur ses lèvres errait!
» Elle venait de loin à travers la forêt;
» J'ignore comment on l'appelle.

» Mais, lorsqu'en parcourant notre petit jardin,
» Elle a vu par la vitre où la lumière danse
» Mes petits chérubins jouant en mon absence
» Agenouillés sur le coussin;

» Ravie au doux aspect de ces têtes sereines,
» Elle a voulu par eux alors se voir fêter,
» Et pour les attirer s'est mise à leur jeter
» De belles roses à mains pleines.

» Et les pauvres petits, entraînés sur ses pas,
» Encor dans les sueurs des fièvres scarlatines,
» Par l'humide gazon, les fraîches aubépines,
» Tous les deux l'ont suivie, hélas!

» Qui me dira, Seigneur, quelle route ils ont prise,
» Mes deux petits enfants échappés du berceau?

» — Je les ai vus là-bas jouer près du ruisseau ;
» Venez, que je vous y conduise.

» Venez, nous trouverons ces anges en péril ;
» Venez, dans le gazon tant de roses semées
» Nous indiquent partout leurs traces embaumées
» A travers les sentiers d'avril. »

II.

Au bord de la fontaine, en l'humide prairie,
Nous trouvâmes encor les deux petits enfants,
Mais pâles, effeuillant en leurs doigts languissants
Chacun une rose flétrie.

La mère dans ses bras les saisit aussitôt,
Et, couvrant de baisers leurs fronts mélancoliques,
Derrière un mur épais de touffes balsamiques,
Disparut sans me dire un mot.

III.

Le lendemain, dès l'aube, à travers la clairière,
Par les sentiers en fleurs, le long des genêts verts,
Deux cercueils enfantins d'un seul drap recouverts
S'acheminaient au cimetière.

Sous les myosotis et le gazon nouveau,
Une fosse était là sitôt le jour creusée,
Où le prêtre, achevant sa tâche commencée,
Descendit le pieux fardeau.

Puis, comme on s'éloignait : — Tenez, dit la voisine
A la mère perdue en ses mornes douleurs,

Voyez-vous cette femme aux bras chargés de fleurs ,
Qui vers le sépulcre s'incline

Et de roses de pourpre en décore le bord ?
C'est la dame d'hier, c'est la belle étrangère.
— Non, dit en suffoquant alors la pauvre mère ,
Je la reconnais , c'est la Mort !

NOVALIS.

Jeune homme aux cheveux blonds, doux amant de Sophie,
Qui , près d'un ruisseau clair , ensemble as rencontré
La Muse des beaux vers et la Philosophie ,
Et poursuis les deux sœurs au fond du bois sacré ;

Larme de Spinoza tombée au clair de lune ,
Une nuit de printemps , dans le vase d'un lis ,
Aimable passion et suave infortune ,
Penser mélodieux , Novalis ! Novalis !

Mélancolique enfant que la nature enivre ,
En qui l'esprit de Dieu fermente comme un vin ,
Novalis , ouvre-moi les sources de ton livre ,
Laisse que je m'y plonge et t'écoute sans fin.

Chantre aimé du soleil , des blés verts , des ondées ,
Des symboliques fleurs aux tiges de métal ,
Laisse-moi , laisse-moi remuer tes idées ;
Laisse-moi , comme on ouvre un flacon de cristal ,

Ouvrir ton livre d'or , plein de vive analyse ,
Ton livre précieux , dont l'esprit immortel
Dans l'air bleu se répand et se volatilise ,
Et nous donne ici-bas comme un printemps du ciel !

HENRI BLAZE.

ENTRE

PARENTHÈSES.

— Ma foi, m'écriai-je, l'indulgence sied bien à la vertu. Vous ne sauriez croire combien je fus ému, l'année dernière, en vous voyant prendre si noblement la défense de Mlle de B...., après l'aventure qui l'avait mise au ban de l'opinion.

— Oui, je m'en souviens ; chez Mme d'Abzac, n'est-ce pas ? Eh bien ! je jouais gros jeu en plaidant la cause de notre pauvre étourdie. Il ne fallut rien moins que mes quarante-cinq ans bien sonnés et (je puis entre nous ajouter ceci) une réputation armée de toutes pièces, pour faire passer des propos aussi imprudents. Sans compter que votre admiration me faillit compromettre.... et vous compromettre aussi, pauvre garçon.

— Moi ?

— Vous. Pour un peu, l'on vous eût dit amoureux....

— De Mlle de B...? Quelle folie !

— Non : de moi, ce qui eût été bien pire.... Voyons, ne pâlissez pas comme cela : le danger est loin, à l'heure présente ; revenons à cette indulgence sublime qui me valut votre amitié. N'avez-vous jamais soupçonné qu'elle pût avoir une cause secrète ?

— Hein ?... Quoi ?... Comment ?... Est-ce que ?...

J'allais, stupéfait de cette confidence à brûle-pourpoint, lâcher certainement quelque sottise. Ma vieille amie l'arrêta sur mes lèvres par un regard à la fois digne et moqueur.

— Allonc donc! poursuivit-elle sans me laisser tomber dans le piége, même à mon âge, croyez-vous qu'on prenne volontiers des confesseurs à moustaches? D'ailleurs, — et je suis charmée de pouvoir le dire à un étourdi si aisément soupçonneux, — je n'ai jamais, entendez-le bien, manqué à mes devoirs de femme.

Je m'excusai de mon mieux, et fort mal.

— Bon! bon! reprit ma vieille amie, ne vous fatiguez pas en discours inutiles. La même raison qui me faisait excuser l'erreur de Mlle de B.... me dispose à vous pardonner la vôtre.

— Et cette raison, ne la puis-je savoir?

— Mon Dieu, si. A quoi bon ce préambule, lancé tout exprès pour éveiller votre curiosité, si je ne m'étais sentie en disposition de la satisfaire?

Telle que vous me voyez, je ne fus jamais jolie. A seize ans, j'étais décidément laide. Cela ne m'empêcha pas de produire une certaine sensation dans le monde, lorsque mon père, désirant marier ses deux filles, nous conduisit à Bordeaux, ma sœur Clémence et moi. On savait que, tout en vivant noblement dans sa gentilhommière, il avait augmenté une fortune patrimoniale déjà belle quand il en avait pris les rênes; et la simplicité de nos habitudes ne choquait point les beaux messieurs de la ville, qui pouvaient y trouver, à défaut d'autre mérite, la raison de deux dots fort désirables.

Dès la première saison des bals, j'eus mes soigneux, mes flatteurs, mes adorateurs; on m'assiégea de petits couplets langoureux (c'était encore la mode); deux officiers se battirent pour moi, très-chevaleresquement et sans me nommer, mais en prenant soin que la ville fût informée du motif de leur querelle. Un jeune avocat, qui depuis a présidé la chambre des députés, laissa craindre pour sa raison, que mes beaux yeux avaient, disait-il, troublée. Bref, à ne consulter que mon amour-propre, je pouvais me croire, si non très belle, — les miroirs ne mentent pas autant qu'on le suppose, — au moins très attrayante et fort goûtée.

Par bonheur, Clémence partageait avec moi les adulations et les amoureux de notre petit monde; c'est même tout au plus si ma moitié valait la sienne. On ignorait, en effet, que notre père,

imbu de principes philosophiques en même temps qu'il semblait entiché de sa noblesse, ne voulait en aucune façon avantager Clémence à mon détriment. Cette bonne sœur était d'ailleurs plus agréable que moi : je n'avais donc que les prétendants *de second choix,* si je puis me permettre de les classer comme des assiettes de porcelaine.

Je ne dirai pas que je m'en aperçus : à dix-sept ans on n'a pas tant de clairvoyance ; mais, d'instinct, je ne me trouvai flattée par aucun des hommages qui m'étaient adressés. Je les jugeais vulgaires, ennuyeux, maussades. Tous ces braves jeunes gens avaient l'air d'être taillés les uns sur les autres, et semblaient se passer à tour de rôle, avec l'habit bleu, le pantalon de nankin, les bas de soie blancs et le jabot à dentelles qui composaient leurs galantes armures, les roulements d'yeux, les fadeurs triviales et les sottes jalousies, complément indispensable du triste métier qu'on appelle *faire la cour.* Soit dit en passant, cette locution m'est antipathique et réveille en moi, je ne sais comment, l'idée d'un troupeau d'oies replettes ou de canards vernissés faisant la roue au bord d'une mare.

Moins moqueuse que moi, Clémence avait cependant tout le bon sens nécessaire pour apprécier à leur juste valeur nos courtisans militaires ou civils; et je me souviens qu'au retour du bal nous avons souvent passé des heures entières, moi parodiant leurs soupirs et leurs mines effarées, elle riant de toute son âme, assise, coiffée de nuit et à demi nue, sur son petit lit rose. Mais, au plus fort de nos ébats, c'était toujours elle qui revenait la première aux idées positives. Elle me jetait ses beaux bras autour du cou, m'attirait à ses côtés, et m'embrassant là, derrière l'oreille :

— Allons, follette, me disait-elle, il faut dormir.

Nous en étions à ce point de notre calme et rieuse existence lorsqu'un matin, à l'issue du déjeuner, un étranger se fit annoncer chez mon père.

— Le capitaine G....? dit celui-ci après avoir donné ordre qu'on introduisît. Ce nom ne m'est pas absolument inconnu.

Nous faisions au même instant, ma sœur et moi, la même réflexion. La mémoire nous revint à tous les trois dès les premières paroles que prononça le capitaine. Quatre ans auparavant, un très-jeune homme, portant le nom qui nous frappait

ainsi, était venu, avec une famille des environs, passer la journée chez mon père. La campagne, notre âge et le sien, à cette époque, autorisaient une prompte familiarité. Une heure de promenade avait donc suffi pour nous lier; mais ce qui par-dessus tout nous le faisait trouver charmant, c'est qu'il jouait très-joliment du violon. Doux comme un agneau, bon musicien, et d'une complaisance à toute épreuve, nous l'avions choyé à qui mieux mieux jusqu'au soir. Deux jours après, devant quitter le pays, il était venu rendre sa visite; mais nous étions absentes, et mon père seul l'avait vu, cette fois. Depuis lors nous n'avions plus entendu parler du jeune étranger.

Maintenant il reparaissait devant nous, toujours aussi doux et aussi timide en apparence; mais l'enfant était devenu homme, l'homme avait fait la guerre, et une rude guerre, à ce qu'il paraissait, puisque, en si peu d'années, il avait conquis un grade aussi élevé. En 1817 un capitaine de vingt-quatre ans intéressait aisément à lui. Ce ne pouvait être en effet qu'un de ces valeureux jeunes soldats lancés par l'empereur au-devant des grandes armées coalisées, et dont il avait dit après Lutzen : « que l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. »

Aussi, notre excellent père tint-il à honneur, en dépit de ses opinions mi-partie Voltaire et Boulainvilliers, d'accueillir une seconde fois M. G...., qui se montrait d'ailleurs si reconnaissant d'une première hospitalité.

Avec une bonne grâce tout à fait insinuante, ce jeune homme nous mit au courant de tout ce qui le concernait. — Il venait de l'armée (aucune mention de ses campagnes; aucune récrimination contre les Bourbons, dont le retour brisait à son début une carrière commencée avec éclat); et il retournait dans le Gers, son pays natal. Au bureau des messageries, il avait retrouvé son ancien compagnon d'armes, le commandant Brehard, un ami de mon père. Ce franc et bon militaire l'avait sommé de passer vingt-quatre heures à Bordeaux. Obligé de céder à ses pressantes instances, bien qu'elles l'eussent tout d'abord contrarié, il s'était trouvé heureux de n'avoir pas résisté lorsqu'il avait appris que nous résidions en ville. Nous pouvions juger, à son empressement peut-être indiscret, qu'il

avait eu à cœur de venir tout aussitôt nous rappeler les titres que nous avions à sa reconnaissance.

Le cœur de mon père était facile à gagner. Il serra vigoureusement la main du capitaine, et sans se perdre en d'aussi belles phrases : — Mordieu, lui dit-il, je suis aise de vous revoir. Vous avez donné vingt-quatre heures au commandant Brehard, et quoique je n'aie pas les mêmes droits à votre complaisance, vous m'en accorderez, s'il vous plaît, tout autant. Sans cela, corbleu, nous nous brouillerons, je vous en avertis....

G... parut embarrassé en même temps que touché de cette cordialité si flatteuse. Il accepta cependant, et le lendemain, suivant de tous points les instructions hospitalières que mon père lui avait notifiées, il vint dejeûner chez nous.

Dans l'intervalle nous avions reçu le commandant Brehard :

— Commandant, lui dit Clémence, nous passons demain la matinée avec un de vos amis, le capitaine G...; venez nous aider à le bien traiter.

— Ah! vous connaissez M. G...? répondit le vieux militaire. Tiens, au fait, c'est vrai : il m'a parlé de vous, belles petites ; il vous a vues enfants.

Les deux amis se retrouvèrent donc à notre table. L'abord du commandant ne me sembla pas, — il s'en fallait, — aussi affectueux qu'il aurait dû l'être à l'égard de son jeune compagnon de gloire. Mais le vin de Champagne lui délia bientôt la langue, et l'accueil distingué que mon père avait fait au capitaine réagit sur l'excellent grognard, qui petit à petit devint tout à fait bienveillant. Au dessert, il alla même jusqu'à une petite pointe de tendresse passablement amusante.

G..., lui, se tenait dans une réserve parfaite, éloignant toute occasion de se mettre sur le tapis, et toujours empressé d'écouter ou de faire valoir les autres. Pour nous il semblait plutôt indifférent, quoique fort attentif à tous les petits égards qu'impose le voisinage de deux jeunes filles; et, comme il nous regardait fort peu, nous pûmes le contempler à notre aise.

C'était un examen qu'il supportait fort bien, il le faut avouer. Petit, mais parfaitement fait, avec de beaux cheveux noirs frisés, un teint olivâtre d'une transparence admirable, des

mains modelées à ravir, et des dents éblouissantes, il avait de plus un certain air fatigué qui plaît beaucoup aux jeunes filles, elles ne savent pourquoi. Du reste il expliquait très-naturellement cette langueur répandue sur ses traits mignons.

— J'ai la fièvre, avait-il répondu à quelques questions obligeantes dont sa santé était le sujet. Depuis trois mois, elle ne m'a pas quitté un seul jour, et, chose singulière, je ne suis pas obligé pour cela de changer mon régime habituel. Je bois et mange comme à mon ordinaire, plus encore peut-être, car ces accès fébriles me laissent un appétit prodigieux. Néanmoins, je ne m'aveugle pas et sais fort bien que je nourris une ennemie dont je puis attendre quelque mauvais tour.... Pardon! ajouta-t-il en terminant par une négligente raillerie cê singulier bulletin, j'oubliais que nos ennemis n'ont jamais été moins à redouter. Ils nous aiment, et nous les aimons de tout cœur.

— Pas de politique, cria l'ami Brehard,.... nos ennemis... suffit... nous leur dirons quelque chose... un autre jour. En attendant, ce sont de bons enfants qui ne haïssent point le champagne comme celui-ci... ni les Françaises comme celles-là.

Mon père avait d'abord paru contrarié de ces propos; mais G..., qui s'en aperçut, ne négligea pas, un quart d'heure après, d'insister assez longuement sur un panégyrique militaire de lord Wellington, — le second capitaine du siècle! » Deux mots ajoutés d'enthousiasme à l'éloge de J.-J. Rousseau pour lequel mon père professait une admiration idolâtre, achevèrent leur muette réconciliation.

N'allez pas croire, mon jeune ami, que sur le moment je vous eusse rendu compte de tous ces détails comme je viens de le faire aujourd'hui. Ni Clémence ni moi n'avions pu échapper à la fascination qui résultait naturellement de tant de modestie jointe à un si grand courage, et de tout cet esprit rehaussé par tant de bonne grâce. Ma verve railleuse ne savait où se prendre; le sang-froid du jeune militaire et peut-être aussi le feu de ses yeux noirs la paralysaient complétement. Un pareil embarras présage souvent des sentiments beaucoup plus tendres, chez nous surtout, pour qui l'idéal d'un amant est plutôt un maître qu'un esclave.

Le hasard voulut que Mme de...., la femme du préfet de Bordeaux, vînt nous rendre visite avant que nos convives ne fussent partis. Légère à quarante ans comme on ne l'est pas toujours à quatorze, elle dévisagea le jeune capitaine de façon à l'embarrasser et à nous embarrasser pour lui. Puis, prenant l'une de nous à l'écart, elle se fit expliquer à demi-voix ce qu'était ce charmant inconnu. Mme de.... avait la manie des conversions politiques, et un ex-officier de l'usurpateur, avec d'aussi belles dents et d'aussi belles mains, n'était pas pour l'effaroucher beaucoup. Elle profita sans façon des priviléges de son âge, qui lui permettaient de l'interpeller assez directement, et provoqua une de ces petites luttes d'esprit où les hommes de bon goût prennent plaisir à se laisser vaincre. G... n'y manqua pas et mit à ce petit jeu toute l'adresse imaginable. Sur ce, le zèle si récompensé de l'élégante *rallieuse* lui fit oublier la réserve que s'impose ordinairement l'administration à l'égard des ennemis présumés du pouvoir qu'elle représente. Les prévenances de Mme de.... ressemblèrent tout à coup à de l'intimité; elles y ressemblèrent même si fort que notre mûre étourdie sentit la nécessité de les justifier en affectant pour mon père et pour nous une tendresse dont les expressions subites nous amusèrent autant qu'elles avaient droit de nous étonner. Cette comédie nous divertit beaucoup, et se termina par une invitation à dîner où le capitaine se trouvait compris. Nous la déclinâmes poliment. Il essaya de nous imiter, mais on insista si bel et si bien pour l'avoir qu'il n'aurait pu sans grossièreté se dispenser d'accepter.

Mme de... exagérait tout, l'amabilité comme le reste. Afin d'assurer, disait-elle, un convive agréable au jeune homme dont elle venait de s'engouer, elle invita aussi Brebard, qui de sa vie n'avait mis les pieds à la préfecture autrement que pour les visites officielles faites en corps et en grand uniforme.

Le bon vieux commandant commençait à trouver fort doux les passe-temps qu'il devait au nouveau-venu, et les attentions qui lui arrivaient par ricochet lui rendaient précieux son métier de cornac. Franc et naïf avant tout, il laissait percer malgré lui ce sentiment dans chacune de ses actions et de ses paroles. Il ne quittait plus G.... d'une semelle, l'accompagna

partout où celui-ci voulut aller, et le présenta le soir même au café où les officiers de la garnison avaient coutume de passer leurs soirées.

Il y avait alors à Bordeaux une rivalité très-ardente et très-manifeste entre les militaires restés au service et un certain nombre d'officiers qui, après Waterloo, avaient cru devoir accepter leur demi-solde. Lorsque ces derniers apprirent, — la nouvelle s'en répandit aussitôt, — qu'un des leurs était en butte aux agaceries de la préfecture et aux amicales attentions de l'état-major actif, il y eut grand émoi dans leurs rangs. On chercha une occasion de joindre le nouveau prosélyte, et de le mettre en garde contre les dangers que courait sa foi politique. G..., circonvenu de toutes parts, se trouva ainsi en fort peu de jours l'objet très-caressé d'une sorte de lutte où toute la ville semblait avoir pris parti. C'était à qui l'attirerait par des coquetteries de tout genre. Sa modestie le servait merveilleusement en cette occurrence. Il avait l'air de subir son triomphe comme contraint et forcé ; se plaignant à nous, dans les épanchements de l'intimité, « de tout ce qu'on faisait pour le retenir à Bordeaux ; des dîners qui se succédaient sans interruption, des jours qu'enchaînait l'un à l'autre l'obligation de recevoir ou de rendre mille politesses ; de sa mère qui l'attendait pourtant et qui se désolait de tous ces retards ; enfin des petits embarras de toute espèce que lui causait son séjour dans une ville où, d'abord, il avait cru s'arrêter à peine quelques heures. »

Ces paroles, jetées comme au hasard, avaient cependant une portée très-réelle. Outre qu'elles rehaussaient G.... dans notre esprit et qu'elles nous rendaient précieuses les heures qu'il voulait bien nous consacrer, nous y trouvions l'explication naturelle de certaines circonstances qui sans cela n'auraient pas manqué de nous étonner : ainsi nous avions su par quelques paroles échappées à Brehard que G... lui avait emprunté une somme assez peu importante en elle-même, mais qui faisait brèche dans les finances toujours un peu embarrassées de notre vieil ami. Nous avions su encore (car tout se sait en province) que le capitaine en usait assez cavalièrement avec ses fournisseurs de tout genre, prenant, et beaucoup, chez les uns ou les autres sans jamais solder une seule note. Quelques-uns, in-

formés que G... fréquentait chez nous, étaient venus demander à mon père jusqu'à quel point ils pouvaient lui ouvrir crédit dans leurs magasins. Les explications qui, données par le jeune étranger, leur eussent peut-être paru insuffisantes prenaient presque dans la bouche de mon père le caractère solennel d'une garantie. Aussi G... ne fut-il pas inquiété un seul instant.

Outre qu'il serait bien long de vous raconter un à un tous les incidents de ce singulier séjour, il suffit à l'intérêt de mon petit roman que vous puissiez apprécier les progrès du capitaine dans notre intimité. le rôle brillant qu'il jouait à Bordeaux, et le prestige dont il devait être entouré pour deux jeunes filles très-ignorantes du monde, de ses engouements subits et de ses retours quelquefois cruels.

L'hiver finit. Dans tous les bals du carnaval G... avait été notre cavalier assidu. Il ne dansait pas, il est vrai, mais nous le retrouvions toujours derrière nous ou à nos côtés, dès que nous étions libres de lui accorder un mot, un sourire, un regard, qu'il briguait avec une ardeur contenue. Quoi! me direz-vous, toutes deux?.... Oui, mon ami, longtemps il nous fut impossible de savoir au juste si l'une ou l'autre avait fait sur son cœur une impression plus vive. Cette indécision, feinte ou véritable, avait jeté entre ma sœur et moi les germes secrets d'une jalousie qui ne s'avouait pas encore. Seulement nos bons rires d'autrefois au retour d'un bal avaient fait place à une réserve contrainte, à des rêveries dangereuses; et lorsque, obéissant aux habitudes de notre enfance, nous nous donnions. ma sœur et moi, le baiser du soir, ce baiser, s'il n'était pas reçu ou rendu avec nonchalance, avait quelque chose d'inusité dans ses étreintes passionnées.

Mon père fixa le jour où nous devions retourner à la campagne. La veille un certain nombre de nos amis était réuni chez nous. Parmi les plus jeunes, plusieurs éprouvaient ou affectaient une tristesse profonde; G..., au contraire, ne nous avait jamais paru aussi gai, aussi rieur, aussi bruyant que ce soir-là. La vivacité de ses reparties avait quelque chose de turbulant qui appela plus d'une fois mes regards sur lui, et je fus surprise de sa pâleur extraordinaire. Vers la fin de la soirée quelques soins domestiques m'appelèrent hors du salon. Comme

je traversais pour y rentrer une antichambre qu'on n'avait pas éclairée, j'entendis tout à coup un soupir derrière moi, et j'étais à peine remise du tressaillement nerveux que ce bruit inattendu avait causé en moi, lorsque je sentis ma main saisie par une main glacée. J'allais crier, mais je reconnus G..., qui prononça deux fois mon nom d'une voix profondément émue :

— Ne vous reverrai-je donc point ? ajouta-t-il.

Je sentis malgré mon trouble que je n'avais rien à répondre à une question ainsi faite, et dans un pareil moment. Je me bornai donc à retirer ma main. Mais, au lieu de rentrer immédiatement au salon, je restai immobile devant ce jeune homme, attachant sur lui des regards plutôt stupéfaits qu'irrités. Cette hésitation l'enhardit. Il reprit ma main, et, la portant cette fois à ses lèvres :

— Certainement, dit-il, je vous reverrai.

Puis il hésita comme s'il cherchait d'autres paroles. Notre embarras était si grand, à l'un et à l'autre, dans cette obscurité, que je fis un mouvement vers une table où se trouvait un flambeau, pensant très-sérieusement à l'allumer pour éclairer notre mystérieuse entrevue. Ce simple détail vous en dira sur mon innocence bien plus long que toutes les protestations du monde.

G..., que mes regards semblaient gêner, profita de ce que je détournais un instant la tête pour m'attirer à lui et poser ses lèvres sur mon cou. Je frémis comme si elles eussent été de fer rouge, et je me retournais sincèrement indignée, lorsqu'au bruit d'une porte qui s'ouvrait dans la pièce voisine il se précipita dehors, en me demandant le silence par un geste à la fois impérieux et suppliant.

Je ne saurais vous peindre l'état où m'avait laissée la scène si imprévue où je venais de jouer un rôle, qu'en me servant d'une locution triviale mais énergique : j'avais les bras et les jambes cassés. Quand je rentrai au salon, heureusement précédée par un domestique qui portait un plateau de rafraîchissements, j'allai machinalement me jeter sur un sopha où je faillis perdre connaissance. Par bonheur, on ne s'apperçut de rien. Clémence seule, passant devant moi, une tasse de thé à la main, me demanda, presque sans s'arrêter, ce que j'avais.

Mon affaissement allait jusqu'à m'ôter la parole. Je ne lui répondis qu'en fermant les yeux et par un mouvement de tête qui voulait dire : laisse-moi. Comprise ou non, je fus exaucée; et, trois minutes après, je pus, prenant sur moi, me relever et offrir une glace au brave commandant Brehard.

Nous partîmes le lendemain, et au sortir de la ville nous trouvâmes une douzaine de jeunes écervelés qui avaient arrangé, sans nous en prévenir, une espèce de promenade à cheval pour nous escorter jusqu'au premier relai. G... n'était point parmi eux. Je lui en sus gré au fond du cœur, car sa présence aurait ajouté à la honte que j'éprouvais déjà de n'avoir confié ni à mon père ni à ma sœur ce qui s'était passé la veille entre nous.

Vous le dirai-je, mon ami? ces émotions si vives furent assez passagères. Huit jours après notre arrivée à la campagne, si je songeais quelquefois à G..., à ses témérités, à mon trouble, ce n'était guère que par instants et avec autant de désintéressement que s'il se fût agi d'une de mes compagnes. Ses dernières paroles : « je vous reverrai, » m'inquiétaient plus sérieusement que tout le reste; et je me surprenais souvent à espérer que ce hardi cavalier laisserait là ses projets, qui me semblaient impliquer une sorte de vague menace.

Un mois tout entier s'écoula sans autres incidents qu'une lettre du commandant Brehard, lettre où le nom de G... n'était prononcé qu'une seule fois, au milieu d'une phrase assez obscure par laquelle notre vieux correspondant semblait faire allusion aux chagrins de son ami. Je relus à deux ou trois reprises ce passage, pour deviner ce qu'il pouvait avoir de relatif à moi, et savoir jusqu'à quel point Brehard avait été initié à *notre* secret. Bientôt découragée par l'ambiguité de ce texte à conjectures, je laissai là un travail ingrat et repris peu à peu mon insouciance accoutumée.

Quand nous restions tout à fait, en famille, c'est-à-dire, à nous trois, les domestiques étaient dans l'habitude de ne pas enlever le couvert immédiatement après le dîner. Mon père aimait à prolonger ce qu'il appelait la demi-heure du dessert; et jamais il ne causait plus familièrement avec nous qu'à ce moment de la journée. Je vous dirai même, à condition que vous n'en rirez pas trop haut, que cet excellent homme, revenant à

plaisir vers le beau temps de sa jeunesse, se laissait souvent aller à chanter les airs qui l'avaient charmé. C'étaient tantôt *le Devin du village,* tantôt *la belle Arsène* ou bien les chansons lancées contre Calonne et l'Assemblée des Notables. A force de les entendre répéter, nous les avions apprises et nous faisions chorus. Pour quelque observateur désintéressé, pour quelque passant curieux, par exemple, il aurait été assez piquant d'entendre les voix enfantines de deux jeunes filles répéter en 1817 les malins pots-pourris dont M. de Champcenetz harcelait le contrôleur et la reine.

Un soir donc, nous étions accoudés sur la table encore servie, riant et chantant à notre ordinaire, lorsque le trot d'un cheval retentit sur les pavés de la cour. Mon père sortit pour savoir quel hôte lui arrivait, et, en vraies enfants curieuses, nous allâmes nous tapir derrière les volets d'une fenêtre demi-close, afin d'être plus vite au courant.

Jugez de ma surprise, ou, pour mieux parler, de ma frayeur, quand je reconnus G... dans le cavalier qui venait de mettre pied à terre. Il tenait encore la bride de son cheval fumant de sueur et blanc d'écume. Mon père, qui venait d'appeler un domestique, pressait le jeune officier d'entrer au château; mais celui-ci, secouant tristement la tête, semblait refuser l'hospitalité qui lui était offerte. Mon père enfin l'emporta. Le cheval de G... fut emmené à l'écurie : quant à lui, passant son bras sous celui de mon père, il l'entraîna vers le jardin en lui parlant avec beaucoup d'action.

J'étais étonnée et tremblante :

— Que veut dire ceci? ne pus-je m'empêcher de demander à ma sœur.

— Cela veut dire, me répondit-elle simplement, que M. G... voyage à cheval, et qu'on l'engage à passer la nuit ici. Viens faire préparer avec moi la chambre où il couchera.

Peut-être partagez-vous un peu la curiosité que j'éprouvais alors de savoir ce que G... disait à mon père. Par la suite, ce dernier m'a tout conté. Je puis donc ne vous pas laisser en suspens.

— Monsieur, commença G... presque sans préambule, je ne puis accepter l'abri que vous m'offrez pour cette nuit. On a

cherché à me déshonorer, et je ne saurais encore me justifier. N'avez-vous aucune nouvelle de Bordeaux?

— Aucune, répondit mon père.

— Je vais donc vous instruire en détail et vous demander un conseil, continua G....

Alors il raconta que la bienveillance excessive dont il avait été l'objet, soit de notre part, soit à la préfecture, lui avait suscité des envieux et des calomniateurs. On avait profité de ce que ses promotions aux grades successifs de lieutenant et de capitaine, faites durant les guerres d'invasion, n'avaient pas encore été administrativement régularisées, pour lui contester ce double grade.

— On a été plus loin, continua-t-il, on m'a représenté comme indigne de porter cette décoration, que j'ai reçue, après le terrible combat de Fère-Champenoise, des mains du brave Pacthod ; mais pour celle-là, Dieu merci, j'ai mes preuves. Ma mère a dû recevoir des malles qui me précédaient, et l'une d'elles renferme mon brevet bien en règle. C'est un malheur inouï que je ne l'aie pas eu avec moi.

— Eh ! grand Dieu ! demanda mon père, ne pouviez-vous le faire venir? Votre absence, quelque courte qu'elle soit, peut prêter à de fâcheuses interprétations, et donner barre sur vous à vos ennemis.

— Sans doute, répliqua vivement G..., je l'ai senti comme vous, mais je n'osais envoyer à ma mère la clef d'une cassette où sont mes papiers les plus précieux, et où mon brevet se trouve. C'eût été livrer à son inquiète et curieuse tendresse des secrets qui tous ne m'appartiennent pas.

Tant de délicatesse dans un si jeune homme charma mon père et le mit tout-à-fait hors de garde.

— Vous êtes venu à moi, m'avez-vous dit, comme un fils vient à son père, s'écria t-il entraîné par une généreuse émotion. Je vous parlerai comme si vous étiez mon fils. Il ne faut pas perdre une minute. Votre cheval est trop fatigué pour continuer immédiatement sa route ; et vous-même, harassé d'émotions comme vous l'êtes, vous avez besoin d'une nuit de repos. Demain à la pointe du jour vous partirez. Mon écurie est à votre disposition, sans parler de ma bourse où vous pouvez sans scrupule prendre ce qu'il faut pour arriver chez vous. N'y

restez que le temps nécessaire pour ouvrir et refermer vos malles. Rapportez d'une main le brevet qui doit confondre vos calomniateurs, et de l'autre l'épée avec laquelle vous devez le clouer sur la poitrine de l'un d'eux. Ici pas de transaction, pas de demi-mesures. Rien de pareil n'est admissible. Il vous faut une justification et une vengeance, toutes deux éclatantes. Des excuses ne suffiraient pas.

G.... serra fortement la main de mon père :

— Voilà bien les conseils que j'attendais du comte de *** ; vous verrez que je suis digne de les recevoir. Maintenant, ma route est tracée. Plus un mot. Rentrons.

La tranquillité affectée de mon père et de son hôte lorsqu'ils reparurent dans le salon ne nous trompa qu'à demi, ma sœur et moi; moi surtout, qui pressentais, entre l'arrivée de G... et la scène que je vous ai racontée plus haut, un rapport indéfinissable. Plus de vingt fois, à la dérobée, je cherchai sur les traits de notre hôte l'explication de ce mystère. Sa physionomie demeura impénétrable, et ses yeux presque toujours baissés évitaient obstinément les miens. Il s'étudiait, du reste, à ne parler que de choses tout à fait insignifiantes. Ma sœur, tout aussi curieuse que moi, mais plus adroite, hasarda quelques questions qui pouvaient indirectement le conduire à nous expliquer son arrivée inattendue. Toutefois, au moment où elles devenaient embarrassantes pour lui, mon père, avec son tact parfait de vieux gentilhomme, rompait l'entretien en parlant d'autre chose. Trois mortelles heures s'écoulèrent ainsi.

Enfin mon père donna le signal de la retraite, en conduisant son hôte à la chambre qui lui était destinée. Elle était à l'extrémité d'un assez long corridor, sur lequel s'ouvraient également celles de Clémence, de mon père, et la mienne, toutes trois contiguës.

C'était une des nombreuses preuves de la tendresse avec laquelle nous étions élevées, que cette règle dont notre père ne se départait jamais, d'avoir ses filles, même durant leur sommeil, à portée de l'oreille et de la voix. Nous montions tous ensemble l'escalier, Clémence en avant, G... immédiatement derrière moi, et mon père fermant la marche, lorsque je sentis le frôlement d'un papier que l'on approchait avec précaution de ma main. Mes frayeurs me reprirent alors de plus

belle, et j'allais peut-être, vaincue par une dangereuse timidité, devenir complice d'une nouvelle faute, lorsque Clémence, qui portait à la main son bougeoir allumé, se retourna fort à propos pour adresser je ne sais quelle question à mon père. Surpris par cette clarté subite qui tombait directement sur lui, G.... retira brusquement la main sans laisser tomber, comme je le craignais, son mystérieux billet.

En arrivant dans le corridor dont je vous ai parlé, nous devions nous séparer; mais auparavant, — excusez ce détail indispensable, — chacun de nous allumait son bougeoir à celui de Clémence. Soit erreur, soit calcul, G.... me demanda ce léger service; et tandis qu'il s'arrangeait de son mieux pour masquer avec la lumière son visage fortement contracté, je vis, — entendre serait ici une expression fausse, — sortir de ses lèvres deux mots à peine articulés :

— A bientôt, m'avait-il dit.

J'ignorais complétement le sens qu'il fallait attacher à ces paroles. Mais je rentrai dans ma chambre consternée de l'audace avec laquelle ce jeune homme, si timide en apparence, venait me poursuivre ainsi jusque sous les yeux de mon père. Tout ce qu'il y avait en moi de loyauté native et de respect traditionnel pour les saintes lois de l'hospitalité se révoltait d'une part; de l'autre, je me sentais émue, terrifiée. Je subissais (songez à mon âge) l'ascendant d'une énergie supérieure; et je n'étais pas sans une secrète admiration pour une volonté dont le caractère impérieux me rappelait les périls et les luttes terribles au sein desquels elle s'était formée.

A bientôt ! répétais-je machinalement tout bas en faisant ma toilette de nuit; mais ces mots n'avaient pour moi aucune signification précise. *A bientôt* pouvait être à demain, ou, — comme on avait parlé du départ de G..., — m'annoncer un prompt retour. Quelquefois je l'interprétais d'une autre façon : G..., prévoyant les obstacles qu'il rencontrerait en demandant ma main, travaillait à les lever, et avait voulu me rassurer en me disant que ses efforts seraient *bientôt* couronnés de succès. Tout cela était fou, improbable, impossible, je le sentais, et, courant d'une supposition à l'autre, d'une conjecture absurde à un doute plus absurde encore, je finis par me mettre au lit et éteindre ma bougie, sans avoir fixé mes

idées à ce sujet. Dans l'obscurité cependant, mes réflexions continuèrent, et prirent, ainsi qu'il arrive quelquefois, une sorte de lucidité fiévreuse. Je retrouvai en moi, plus vives que jamais, les impressions de la soirée qui avait précédé notre départ de Bordeaux; et, ce souvenir se joignant à l'inquiétude récente laissée dans mon esprit par l'espèce d'injonction que je venais de recevoir, un pressentiment sinistre s'en dégagea tout à coup. Ces deux mots *à bientôt*, je les vis étinceler de tous côtés dans les ténèbres : ils me semblaient tracés en lettres de feu, et je les traduisais par ceux-ci : — G... va venir!

L'angoisse nerveuse que j'éprouvai à ce moment fut telle, que le souvenir du plus épouvantable cauchemar peut à peine en donner l'idée. Mille pensées confuses, dont le fil m'échappait à chaque instant, se pressaient à toutes les issues de mon cerveau, comme la foule aux portes d'un théâtre, avec tumulte, désordre et violence. L'anxiété la plus grave et l'inquiétude la plus puérile se succédaient rapidement, aussi poignantes l'une que l'autre. Tantôt je me repentais amèrement de m'être déshabillée ; tantôt je songeais à mon père, réveillé par le plus léger bruit, et il me semblait le voir entrer, pâle et furieux, si le moindre éclat de voix allait jusqu'à lui; puis je me reprochais en même temps, et le désastreux silence qui pouvait m'être imputé à crime, et de ne m'être pas enfermée, et de n'avoir pas conservé de lumière. L'idée de fuir me venait aussi, mais j'étais retenue par une invincible honte. Soit que j'allasse demander asile à mon père ou à ma sœur, il fallait à l'un et à l'autre expliquer les motifs de ma frayeur : alors, et en pensant à ce que je leur dirais, le doute revenait m'assaillir, et il me semblait impossible, pendant un instant, que mes craintes fussent le moins du monde fondées et raisonnables. En revanche, la minute qui suivait ramenait avec elle d'indicibles frissons, et je cachais ma tête dans mes draps, prête à crier comme une folle, rapetissée par la peur, fermant les yeux à un péril invisible. Ces moments étaient affreux. Me direz-vous pourquoi je ne me les rappelle jamais sans une espèce de charme?

Tout à coup, ce silence de la nuit que je scrutais d'une oreille avide fut troublé par le bruit d'une clef que l'on tour-

nait avec précaution dans ma serrure : le pène glissa lentement sous une pression mesurée, et un petit courant d'air frais, qui arriva jusqu'à mon front baigné de sueur, m'apprit à n'en pouvoir douter que ma porte était entr'ouverte. Je trouvai encore la force de me mettre sur mon séant, mais ce fut tout. Une fois dans cette attitude et les mains croisées sur ma poitrine, je sentis mes lèvres et l'intérieur de mon palais se sécher, ma respiration s'arrêter au fond de ma gorge convulsivement fermée, et le sang affluer autour de mes tempes, de façon à m'ôter toute action et toute pensée. On était entré cependant : la porte ne se refermait pas ; j'entendais, de seconde en seconde, crier quelques feuilles du parquet sous un pas furtif. Deux ou trois meubles repoussés à tâtons, avec des précautions infinies, froissèrent le mur ou les meubles voisins. Plus d'incertitude possible ; on approchait de mon lit les mains en avant, Je tressaillis au moment où elles se posaient à la tête de mon lit. La nécessité de parler l'emportant sur tout autre sentiment, je fis alors un incroyable effort pour articuler l'ardente prière qui m'était inspirée par l'imminence du danger ; mais, au moment où j'allais ouvrir la bouche, deux lèvres effleurèrent mon front :

— Tu ne dors pas, ma sœur, murmura près de mon oreille une douce voix bien connue.

Je ne répondis rien ; mais, en retombant sur mon oreiller où je l'entraînai avec moi, je ne pus retenir deux grosses larmes qui coulèrent brûlantes sur les joues et le cou de Clémence. Ce symptôme, qui dénotait la violence de la crise dont il marquait la fin, sembla passer inaperçu. Mais ma sœur, toujours à voix basse, me conta qu'il lui avait été impossible de fermer l'œil et qu'elle s'était décidée, en désespoir de cause, à venir partager mon lit.

— Au moins, ajouta-t-elle, si on ne dort pas, on cause... et on n'a pas peur.

Puis, sans m'imposer l'embarras d'une conversation que j'aurais fort mal soutenue, elle se mit à *papoter* (comme nous le disions) le plus naturellement du monde.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, et j'étais à peine remise de mon horrible accès de frayeur, lorsque, tout au travers du bavardage de ma sœur, je remarquai le bruit éloigné

d'une porte qui s'ouvrait. Mes nerfs étaient dans un état si déplorable que, sans éprouver de crainte sérieuse, je ne pus m'empêcher de frémir des pieds à la tête : — Est-ce que tu as froid? me demanda Clémence.

Je crois encore maintenant, mais sans le pouvoir affirmer, que j'entendis les pas de G... dans le corridor. Si mes sens ne m'ont point trompée, il vint jusqu'à la porte de ma chambre, et s'arrêta sur le seuil, étonné sans doute de la trouver ouverte. En ce moment, Clémence qui s'était tue depuis plus d'une minute, reprit par un petit éclat de rire très-franc et très-net l'historiette qu'elle avait interrompue :

— Imagine-toi, sœur, etc., etc.

G..., bien certainement c'était lui, regagna sa chambre. Le lendemain, avant le jour, il quitta le château, où jamais il n'est rentré. Le commandant Brehard y arriva vers midi.

— Avez-vous vu ce drôle de G... ? demanda-t-il à mon père en l'abordant. Je viens tout exprès pour vous garder de lui et de ses comédies. Beau capitaine de pacotille, ma foi!... Il était fourrier tout juste quand on l'a licencié... du reste, pas plus décoré que le cheval d'Henri IV... Quel chenapan !... Où diable en aviez-vous fait l'emplette?

— Moi! s'écria mon père. Mais savez-vous, commandant, que j'allais justement vous adresser la même question ?

Et ce fut alors entre ces deux vieux amis à qui répudierait l'honneur d'avoir patroné G.... dans la haute société bordelaise. Scène très-plaisante au fond, que nous écoutions, Clémence et moi, dans une stupéfaction triste et désolée. Nous voulions d'abord douter ; pourtant les détails que nous donnait Brehard n'admettaient pas deux interprétations. G..., profitant de notre crédit, devait à tout Bordeaux. Il avait joué, perdu, et refusé de payer des sommes énormes. Enfin, l'avant-veille, il était sorti de la ville pour éviter le châtiment dont plusieurs officiers, indignés de sa conduite, l'avaient publiquement menacé sans qu'il osât accepter l'honneur d'un duel qu'on voulait bien encore lui offrir comme moyen de réhabilitation personnelle.

— Savez-vous, mille bons Dieux! que j'en suis pour cinq

cents francs et un joli coup d'épée? ajouta Brehard en terminant sa harangue militaire.

Nous remarquâmes alors seulement qu'il avait le bras en écharpe.

— Mais aussi, continua-t-il, caressant sa moustache par un geste très-facile à traduire, si jamais je rencontre le pèlerin!...

Nous étions attentives, Clémence derrière moi, et affectueusement appuyée sur mon épaule.

— Ah çà! reprit Brehard, puisque ce garnement est venu ici, savez-vous ce qu'il y comptait faire?... Vous manque-t-il un cheval? Vos couverts sont-ils dénichés? Ne lui avez-vous point prêté d'argent?... Non?... toujours non?... Que diable, alors, avait-il dans la tête?...

Mon père, à cette question, fronça le sourcil en nous regardant. Je ne sais ce qu'il vit sur la physionomie de Clémence; — cette chère sœur me pressait contre sa poitrine; — mais il reprit aussitôt sa sérénité.

Un silence suivit ce récit que je ne croyais pas terminé. Convaincu de mon erreur :

— Je conçois, dis-je à mon excellente amie, je conçois bien que vous avez échappé à une odieuse tentative. Quel rapport toutefois cette aventure peut-elle avoir avec votre façon indulgente de juger certaines questions délicates?

— Vous ne comprenez pas?

— Non, sur ma parole.

— Vous ne comprenez pas qu'en me félicitant de n'avoir pas failli, je me sens au fond du cœur obligée d'ajouter (entre parenthèses)...

— A la bonne heure, m'y voilà!... cependant voyons. Beaucoup de femmes n'auraient-elles pas, sur ce chapitre, à vous en livrer *autant?* — et, néanmoins leur impitoyable censure...

— Autant n'est pas le mot, cher innocent : c'est *beaucoup plus* ou *beaucoup moins* qu'il faudrait dire. Mais, vous le savez, de même que le mal, le mieux est l'ennemi du bien.

Tout à fait impeccables ou tout à fait perdues, nous sommes volontiers sévères. Aussi l'indulgence est-elle dans ce bas monde exactement aussi rare que...

— Que les parenthèses, n'est-ce pas?

— Que les parenthèses.

E. D. Forgues.

LES ROMANS

DE Mme DE DURAS.

Un sentiment attractif, impossible à maîtriser, nous domine et nous guide de plus en plus dans nos études. C'est tantôt le caractère de l'écrivain, tantôt la tendance de l'œuvre, qui sollicite notre plume. La biographie, toutefois, détaillée, minutieuse, narrative, n'a pour nous qu'un intérêt secondaire, qui ne saurait racheter les dangers de cette œuvre délicate et toujours incertaine. Notre plaisir n'est point, ainsi qu'on pourrait le croire, d'évoquer des ombres; le sexe, le rang, l'école littéraire dans le poëte ou le romancier, nous touchent au surplus très-médiocrement; mais nous ne savons résister à rien de ce qui porte l'empreinte d'un esprit aimable ou d'un cœur généreux. Exprimer ingénument, sans prétention personnelle, et accréditer, s'il se peut, des sympathies plutôt encore morales que littéraires, tel est notre but. Nous ne craignons même point d'entrer dans une voie déjà parcourue (au risque de subir l'invective usitée en pareil cas), si d'ailleurs cette voie offre des perspectives aimées, si elle nous met à même de contempler quelqu'une de ces figures d'élite dont la vue console et anime le regard.

En écrivant au titre le nom patricien de Mme de Duras, nous nous garderons de raconter avec des formes d'initié la noble vie dont ce nom est comme le frontispice. Il n'appartient qu'aux amis de Mme de Duras, aux esprits d'élite qui ont vécu

dans son intimité, ou à ceux du moins qui ont hérité de quelques-unes de ses traditions, de peindre avec des couleurs assorties ce milieu dont ils ont été participants. Il ne nous serait pas moins difficile de rendre un digne hommage à tous les rares mérites qui, plus que la naissance, ont placé si haut dans le monde Mme de Duras. Cette tâche d'ailleurs a été remplie il y a sept à huit ans déjà, avec infiniment de convenance et de bon goût, par un critique dont le pinceau délicat ne déroge à rien de distingué, dont le trait fin sait tout retracer et embellir. Nous n'essaierons donc pas maladroitement de redire ce qui a été dit si bien. Il importe seulement de ne rien ignorer de l'auteur, afin que notre travail sur l'œuvre soit éclairé d'une lumière plus juste et plus précise. La vie de Mme de Duras se reflète en effet tout entière dans ses écrits, et sert admirablement à les interpréter.

Ce qui frappe dans la vie de Mme de Duras, c'est un mélange peu commun de grandeur extérieure, apparente, et de souffrance intime, d'éclat par l'esprit, par les habitudes du grand monde, et de déchirement profond dans l'âme. Les hautes prérogatives de naissance et de position s'allient en elle à la faculté innée de souffrir, à un refoulement moral perpétuel qui est le lot des plus humbles. Son enfance toute sérieuse se contriste sous le coup renouvelé des émotions produites par les événements de la révolution. Après la mort du roi, les malheurs domestiques qui fondent sur elle portent des atteintes profondes à sa sensibilité. Elle voit périr sur l'échafaud des girondins son père, le comte de Kersaint, ancien officier de marine, coupable d'avoir défendu la liberté avec courage, mais avec mesure, d'abord à l'assemblée législative, puis à la convention. A peine âgée de quinze ans, elle quitte la France avec sa mère, dont la douleur et la maladie avaient affaibli les facultés; elle passe d'abord aux États-Unis, puis à la Martinique. Là, elle se voit contrainte de prendre un rôle fort au-dessus de son âge, d'avoir responsabilité d'elle-même, et de gérer à la fois avec prudence et décision les affaires du ménage exilé. Devenue entièrement orpheline, et riche tout à coup par la succession considérable d'un parent établi aux colonies, elle s'embarque pour l'Angleterre, où, en 1797, elle épouse le duc de Duras. — Rentrée en France vers 1801, Mme de Duras vit isolée, dans

un château en Touraine, pendant tout le temps de l'empire, uniquement occupée de l'éducation de ses deux filles. Dès-lors elle paraît avoir entretenu avec Mme de Staël un commerce d'amitié et de lettres qu'une conformité de principe politiques, des qualités communes les plus généreuses, motivent suffisamment. — A la restauration, les dignités et les charges de cour dont son mari est revêtu donnent à Mme de Duras une influence et comme un règne parfaitement légitimes de grand ton adouci par l'esprit. De cette époque datent l'éclat de son salon, et les glorieuses amitiés et les hôtes illustres groupés autour d'elle, qui ne lui font oublier toutefois ni les soins de bienfaisance, ni les établissements de charité, dont elle se montre la patronne assidue. Mais au milieu même de cet entourage brillant, le bonheur s'efface pour Mme de Duras. Sa santé altérée, ruinée déjà, et à travers le mal une sensibilité passionnée, une ardeur d'âme qui n'abdiquent jamais, la concentrent tout entière dans la résignation aux humaines épreuves.

Ainsi impressions tristes d'enfance, souvenir de la terreur, émigration subie, douleur et gêne morales au sein d'une compagnie élégante, étude profondément sentie des contrastes de la hiérarchie, tels sont les éléments essentiels de la vie de Mme de Duras; tels devront être aussi les éléments de son œuvre. Il est impossible que les catastrophes sociales n'aient point leur retentissement dans les écrits de celle dont la mémoire en est demeurée si vivement frappée. Tout ce qui constitue à un si éminent degré l'être moral de Mme de Duras, ses instincts infinis, ses essorts impétueux mais contenus, ses aspirations vagues et ses désirs irréalisés, bien des nobles sentiments en lutte sourde au fond d'elle-même, devront s'empreindre dans ses conceptions. Ce qu'il y a d'inquiet, d'agité, d'orageux, et toutefois de délicatement sympathique et de bienveillant en elle, y transpirera par maints endroits. Les principaux mobiles qui sans cesse l'entraînent, c'est-à-dire son culte des idées libérales, sa pitié profonde pour les faibles, les malheureux, les opprimés, y devront percer également sous un jour irrécusable.

Jusqu'aux dernières années de sa vie, pourtant, il n'y a pas trace, chez Mme de Duras, d'essai, ni même d'intention d'écrire. Ce fut sans le désirer précisément qu'elle devint auteur. A

partir de 1820, elle avait dû se prodiguer moins et chercher, dans des sentiments plus intimes, une consolation à ses maux. Un soir, au milieu de son cercle habituel, Mme de Duras ayant raconté l'anecdote réelle d'une jeune négresse élevée chez la maréchale de Beauveau, ses amis charmés l'engagèrent à fixer dans le cadre d'une composition écrite ce récit qu'elle avait naturellement empreint du plus vif intérêt. De là l'origine d'*Ourika*, parue quelques années après seulement, en 1824, sous le voile transparent de l'anonyme, et tirée d'abord à un très-petit nombre d'exemplaires. Le succès fort grand de ce premier tirage sorti de l'Imprimerie royale, détermina une deuxième édition publique qui fut vendue au profit des pauvres. M. de Châteaubriand et les journaux accrédités de l'époque prônèrent extrêmement le livre à son apparition. Le peintre d'*Atala*, Gérard, voulut employer son pinceau à idéaliser les traits de l'infortunée Ourika. Rien ne manqua dès-lors à la consécration de ce petit chef-d'œuvre, ni la poésie qui s'en inspira dans des stances élégiaques, ni le théâtre qui le mit en scènes plus ou moins bien assorties, ni la traduction qui en propagea les mélancoliques beautés de l'autre côté des Pyrénées et jusque par delà les mers. L'année d'après, 1825, vit paraître *Édouard*, ouvrage supérieur encore à son devancier, et qui forme le titre littéraire principal de Mme de Duras.

L'idée générale d'*Ourika* et d'*Édouard* se résume dans cette pensée détachée de l'un de ces livres, « qu'il n'est rien de plus inflexible au monde que l'ordre social tel que les hommes l'ont créé. » En peignant les inégalités soit de nature, soit de position, l'auteur en a vu surtout le côté d'antagonisme douloureux. Elle a voulu faire sentir l'oppression de ces lois et de ces barrières qui ne peuvent disparaître au gré du désir et contre lesquelles vient se briser l'élan fragile des cœurs. Il y a, chez les déplorables victimes qu'elle nous offre, quelque chose qui tue par la privation, qui ente sur la tendresse une sorte d'envie et regret; mais toujours un fond de générosité triomphe de l'amertume secrète. Le ciel s'ouvre aussi à la fin pour faire entrevoir et espérer ce que la terre n'a pas tenu. Par là ces peintures des douleurs de l'âme qui, pour Mme de Duras, trompaient les souffrances du corps, peuvent être envisagées comme l'expression indirecte, comme l'image un peu

voilée de ce qui, sous l'harmonie et le calme apparent des surfaces, fermentait en elle.

Détailler *Ourika*, analyser *Édouard*, c'est faire, sans nul doute, acte de témérité et même de mauvais goût. Porter la main sur ces chefs-d'œuvre si fins, c'est en quelque sorte les profaner. La fleur s'effeuille et le parfum s'évapore au toucher indiscret. Dépouillées du récit qui les pare et les anime, les plus nobles fictions peuvent sembler vulgaires, nous ne l'ignorons pas. Que les esprits délicats nous pardonnent; mais nous n'avons pu résister au désir de fixer plus sûrement par l'analyse, dans notre mémoire infidèle, les traits touchants d'Édouard et d'Ourika.

Ourika, jeune négresse rapportée du Sénégal à l'âge de deux ans, a reçu en France une éducation accomplie. Vivant dans un salon du meilleur ton, au milieu d'une société d'élite, sous la tutelle d'une personne bienveillante et distinguée, Ourika a pu de bonne heure cultiver tous les trésors de son intelligence et de sa raison; sous l'influence des nobles exemples qui lui sont offerts, elle a senti son âme s'élever. Trompée par ces voiles menteurs que la générosité lui a tissus de toutes parts, Ourika s'est reposée, en sa sécurité ingénue, sur la tendresse de ceux qui l'entourent. Mais tous ces dons, qui parent Ourika de grâce et d'esprit, qui sont pour elle, dans le jeune âge, la source de mille succès et de mille délices, ne doivent que lui faire mieux sentir plus tard ce qui lui manque. Loin qu'elle y puise les éléments du bonheur, elle en tire une lumière fatale qui la fait pénétrer avec effroi dans l'abîme de sa situation.

Les personnes communes peuvent goûter seules dans l'infériorité une quiétude parfaite. Malheur aux esprits délicats nés dans une humble condition! malheur aux belles âmes emprisonnées dans un corps où manque la beauté! Le jour où, avertie par une conversation que le hasard lui fait entendre, Ourika est éclairée sur sa couleur, ce jour-là c'en est fait du repos de sa vie entière. « Il y a des illusions qui sont comme la lumière du jour; quand on les perd, tout disparaît avec elles. » La défiance ulcérée qui dès-lors est entrée dans l'âme d'Ourika, sa plaie et son idée fixe, sa pitié qui s'épuise sans fin sur elle-même, sont on ne peut mieux saisies et exprimées. « Ma figure me faisait horreur, je n'osais plus me regarder

dans une glace; lorsque mes yeux se portaient sur mes mains noires, je croyais voir celles d'un singe; je m'exagérais ma laideur, et cette couleur me paraissait comme le signe de ma réprobation. C'est elle qui me séparait de tous les êtres de mon espèce, qui me condamnait à être seule, toujours seule, jamais aimée. »

S'il est un culte d'affection auquel le développement moral rende l'âme accessible, c'est à coup sûr le culte chaste et saint de la famille. Or, il n'est plus de famille pour la pauvre négresse. Le charme de verser sa peine dans un cœur qui y compatisse, la libre expansion des facultés que le ciel nous a départies, le droit de prétendre à tout ce qui est digne de soi, la consolation, en mourant, d'être pleurée par les siens, rien de cela ne luit pour elle à l'horizon qui tout à coup vient de se découvrir. Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence est ce qui déchire le plus son cœur. Il semble qu'un des effets prompts et inévitables du malheur soit de faire discerner toute chose avec un instinct de critique plus profond et plus amer. Un sage d'Orient a dit : « Celui qui n'a pas souffert, que sait-il ? » A mesure que les chagrins altèrent la santé d'Ourika, ils développent et mûrissent son esprit en proportion *Le chagrin est comme l'éloignement, il fait juger l'ensemble des objets.* Les impressions d'Ourika, naguère toutes formées de sentiments affectueux, se changent de plus en plus en facultés d'examen arides et désolantes.

Dans cet ilotisme où elle nourrit à l'écart sa plaie secrète, Ourika n'a rien à attendre que d'un imprévu qui modifie profondément les lois de la société. Sa destinée est de s'étayer sur des ruines possibles, d'entrevoir le calme au sein du tumulte et de l'orage. Il faut un entier désordre politique et moral pour mettre à jour ce qu'elle a de splendeur voilée sous les disgrâces de la couleur. Un moment la révolution française qui éclate, et avec elle les rangs confondus, les fortunes renversées, les préjugés détruits, la liberté des nègres qui se débat dans les assemblées, l'égalité qui luit à l'horison, sont pour Ourika de meilleurs augures. Mais, trop généreuse au fond pour puiser son bonheur dans les désastres publics, Ourika voit bientôt son espoir s'éteindre dans le sang et le deuil de la révolution, dans les malheurs de Saint-Domingue, qui trahissent jusqu'à sa pitié pour ses semblables.

A mesure qu'on se retrouve après le calme, que les cercles accoutumés se reforment, la jeune négresse sent accroître sa gêne inexprimable. Tel est le désaccord de sa position, que, plus la société rentre dans son ordre naturel, plus elle y fait disparate. Les nouvelles figures qui surviennent dans le salon, la surprise mêlée de dédain qu'elles témoignent à son aspect, puis les chuchottements et les éclaircissements à voix basse, sont comme autant de spectres qui poursuivent Ourika jusque dans ses rêves. Alors elle s'efforce le plus possible de s'oublier et en quelque sorte de se fuir elle-même. « J'avais ôté de ma chambre tous les miroirs, je portais toujours des gants; mes vêtements cachaient mon cou et mes bras, et j'avais adopté pour sortir un grand chapeau avec un voile, que souvent même je gardais dans la maison. Hélas! je me trompais ainsi moi-même : comme les enfants, je fermais les yeux, et je croyais qu'on ne me voyait pas. »

Mais le plus triste fléau d'Ourika est dans un sentiment de son cœur que longtemps elle ignore, et qui la ronge en secret par l'impuissance de se satisfaire. Ourika, éprise à son insu pour le petit-fils de sa bienfaitrice, reste méconnue de Charles qui ne croit et ne cède qu'à de l'amitié, cette affection qui ressemble à l'amour, « comme la fleur artificielle ressemble à la fleur véritable : c'est la même chose hors la vie et le parfum. » L'œil indifférent de Charles ne pénètre pas même dans le secret de l'affliction physique d'Ourika. Il pense, lui, que toutes les douleurs doivent être raisonnables. Mais, se dit Ourika, la raison est-elle la même pour chacun? Tous les cœurs ont-ils les mêmes besoins? Et le malheur n'est-il pas la privation des besoins du cœur? — Charles se marie, et le premier mouvement d'Ourika est de confondre sa joie dans celle d'un ami si cher. Mais bientôt l'image incessante d'une félicité qu'elle ne doit point connaître rend plus sensible à Ourika sa propre infortune. Les divers incidents heureux qui marquent un hymen assorti, la grossesse d'Anaïs, la naissance d'un enfant beau et gracieux comme elle, sont autant de sujets amers pour la pauvre orpheline, et l'envie, comme un vautour, se repaît dans son sein. Dès-lors tout froisse la sensibilité ombrageuse d'Ourika, tout déplaît à ses facultés inactives. » Si je supportais quelques lectures, c'étaient celles où je croyais retrouver la peinture

imparfaite des chagrins qui me dévoraient. Je m'en faisais un nouveau poison, je m'enivrais de mes larmes; et, seule dans ma chambre pendant des heures entières, je m'abandonnais à ma douleur. » Rien de plus triste et de plus touchant que les retours d'Ourika vers le passé, que son regret du pays natal où un sort meilleur lui pouvait être promis. Négresse esclave de quelque riche colon, elle cultiverait, sous les feux du soleil, la terre d'un autre, mais elle aurait son humble cabane pour se retirer le soir; elle aurait un compagnon de sa vie et des enfants de sa couleur qui l'appelleraient ma mère!

Il y a dans le roman un personnage dessiné d'un trait un peu dur et sévère peut-être, qui semble avoir pour rôle de prononcer les anathèmes de l'inflexible raison contre la sensibilité souffrante. La marquise de ...., rigide jusqu'en sa bienveillance, a pour maxime, entre autres, que la philosophie supérieure aux atteintes de la fortune ne peut rien contre les maux qui viennent d'avoir brisé l'ordre de la nature. C'est elle qui, la première, a présagé le sort d'Ourika, et lui a ouvert cette mine de douleurs où elle a tant puisé. C'est elle encore dont l'amitié, implacable jusqu'au bout, vient apprendre à la jeune négresse le secret de cette lente passion où elle se consume. Toute la situation d'Ourika est comme résumée dans un dialogue qui s'établit entre elle et la marquise. C'est l'éternel colloque entre la froide compassion et la douleur sans remède. A toutes les objections qui lui sont faites sur les ressources de son esprit et de ses talents, sur la folie de lutter contre la nécessité, sur le parti plus sage de se résigner et de se distraire par les jouissances possibles dans l'amitié, Ourika répond tristement : L'esprit ne sert guère qu'à augmenter les maux véritables; il les fait voir sous tant de formes diverses. — Pour que les talents soient une ressource, il faut se proposer un but; mes talents seraient comme la fleur du poëte anglais, qui perdait son parfum dans le désert. — La nécessité est un mal de plus. — Je n'ai point d'amis; j'ai des protecteurs, cela est bien différent. — Tout est inutile dans ma vie, même ma douleur.

Le cloître est la fin nécessaire des existences flétries comme celle d'Ourika. Alors même que tout nous manque et nous trompe ici-bas, il est encore un refuge pour l'âme déçue, c'est

le refuge en Dieu. Ourika le sent : les paroles d'un prêtre vénérable, ses propres méditations l'ont éclairée et avertie. D'ailleurs, il n'est qu'un lieu au monde où elle puisse penser sans crime à l'objet de son fatal amour. Sœur grise dans un couvent, Ourika trouve enfin la paix du cœur qui succède à tant d'orages. Mais bientôt la jeune novice, minée par de longues souffrances, dont le souffle ne ravage pas en vain, dépérit dans le repos même du sanctuaire ; elle meurt avec les premières feuilles d'automne, image de ces destinées humaines dont la trame une fois brisée ne se renoue plus.

Il serait superflu d'insister sur les mérites exquis et touchants de cette production qui veut être moins jugée par l'esprit que goûtée et sentie par l'âme. Il y a, dans ce récit naïf d'une infortune singulière, une nouveauté de situations, un intérêt et une vérité de peinture qui attachent irrésistiblement. On retrouve là plusieurs particularités évidentes de la vie même de Mme de Duras. Ses souvenirs personnels, ses impressions d'autrefois y revivent en des teintes fidèles. Les sentiments nobles et élevés, les traits justes et fins abondent dans *Ourika.* L'analyse curieuse et douloureusement sympathique des souffrances morales s'y révèle dans chaque détail. Il n'est pas en quelque sorte de page où l'âme ne soit saisie par des pensées délicatement exprimées, pareilles à celle-ci :

« Le bon goût est à l'esprit ce qu'une oreille juste est aux sons.

» L'opinion est comme une patrie ; c'est un bien dont on jouit ensemble ; on est frère pour la soutenir et pour la défendre.

» Les sentiments délicats ont une sorte de pudeur ; s'ils ne sont devinés, ils sont incomplets : on dirait qu'on ne peut les éprouver qu'à deux.

» Les grandes douleurs n'ont pas besoin de confidents ; l'âme qui peut les soutenir se suffit à elle-même ; il faut entrevoir ailleurs l'espérance. »

Le sujet d'*Édouard* est analogue pour le fond à celui d'*Ourika;* l'intention philosophique en est à peu près la même. Ici encore nous avons à plaindre la victime d'un amour pur et délicat auquel une inégalité de convention oppose un obstacle invincible. Seulement, dans *Édouard,* la situation est moins désespérée,

moins irrémédiable que dans *Ourika,* bien que d'ailleurs elle y soit plus développée, et perçue avec un art infini de nuances sous des faces nouvelles. Le désaccord dans cette autre fiction, ne vient plus de tout un ensemble d'infériorités d'origine et de couleur, mais purement de la naissance. Il y a passion entravée et malheureuse par le fait seul de la société. C'est aussi un peu la donnée de *Delphine.* L'auteur attaque avec délicatesse, sensibilité et sans nulle déclamation, le préjugé de caste, toujours subsistant en dépit de ses altérations. Mais le monde seul est mis en cause dans sa généralité abstraite. Les personnages restent parfaitement bons, généreux, sympathiques, alors même que l'institution est montrée sous son jour le plus hostile.

Édouard offre au début quelque vague ressemblance avec René. C'est la même enfance bizarre, inquiète, orageuse; des rêveries solitaires, l'amour contemplatif des beautés de la nature, l'exercice des jeux périlleux, et cette paresse méditative d'esprit, indice des passions fortes. Déjà le malheur est gravé en caractères lisibles sur le front rêveur du jeune plébéien. Le père d'Édouard, homme de sens et d'esprit supérieurs, qu'une grande distinction d'avocat recommande, a cherché à corriger ces libres penchants de son fils en lui faisant appliquer les sentiments aux faits de la vie. Selon lui, il faut qu'Édouard voie le monde, étudie tous les rangs, s'initie aux façons et au savoir-vivre des gens de cour. Un séjour prolongé dans une solitude de province a même pour but de préparer Édouard à être mieux frappé plus tard du spectacle de la société, et à en recueillir de profitables leçons. En vain une mère alarmée pour le bonheur de son fils veut le retenir dans la sphère où le sort l'a placé; elle meurt, et Édouard, conduit à Paris dès l'âge de vingt ans, est introduit chez le maréchal d'Olonne, ami et protecteur de sa famille, dont il devient par suite le fils adoptif.

Par un de ces destins secrets qu'on n'évite pas, Édouard s'éprend bientôt vivement de la duchesse de Nevers, fille du maréchal d'Olonne. Le portrait de la duchesse de Nevers motive de tout point et justifie la subite passion d'Édouard. « Comment décrire ce qui tout ensemble formait une séduction irrésistible? Les fées semblaient l'avoir douée de tous les talents

et de tous les charmes... Je me sentis troublé en la voyant, j'entrevis mon sort; cet ange pénétra mon âme de toute part, et je ne m'étonnais point de ce qu'elle me faisait éprouver. Une émotion de bonheur inexprimable s'empara de moi; je sentis s'évanouir l'ennui, le vide, l'inquiétude qui dévoraient mon cœur depuis si longtemps; j'avais trouvé ce que je cherchaïs. » D'autre part, ce qu'il y a de noble fierté, de raison solide, de sensibilité vierge et de timidité rougissante dans le jeune plébéien surprennent et àttachent tout d'abord la modeste Natalie. L'accord tacite des causeries familières de chaque jour, où l'âme se découvre, toute cette harmonie secrète de pensées échangées, d'impressions reçues et aussitôt transmises, de sentiments vite saisis et comme devinés, les récits d'enfance écoutés d'un cœur ému, en un mot la naissance et le progrès d'un amour mutuellement senti mais non avoué encore, sont peints et nuancés par l'auteur avec un art extrême.

Mais déjà le supplice d'Édouard commence, par suite de cette défiance innée en lui et qui tient à sa condition inférieure, par les mille froissements d'amour-propre qu'il ressent malgré tout dans la société où il s'est mêlé. Tout le développement de passion s'accomplit d'abord chez le jeune phébéien; quelques demi-mots échappés, des révélations imparfaites et vagues, font soupçonner à peine les sentiments secrets de Natalie. La froideur de jour en jour plus sensible de Mme de Nevers, qui n'est autre chose que le voile d'un amour combattu, livre Édouard à toutes les chimères du doute et de l'interprétation. Le sentiment de dignité qui est en lui lutte amèrement contre la supposition d'un dédain possible. Combien il regrette le temps des rêveries de sa jeunesse, ce temps de libre indépendance dans la nature, d'égalité parmi les siens, où les puériles appréhensions de *l'inconvenable*, l'entrave perpétuelle d'un nom obscur, le refoulement et le sacrifice nécessaires de l'instinct lui étaient inconnus! Lorsque Mme de Nevers sort le soir, belle, charmante, parée, pour aller dans ces fêtes où il ne peut la suivre, Édouard, resté seul tandis qu'un essaim brillant de jeunes hommes entoure Natalie, dévore en silence sa douleur et ses larmes.

Il y a une scène qui caractérise très-bien la position fausse et gênée d'Édouard dans le monde. Édouard, poussé par le

désir de voir danser Mme de Nevers. se rend en *beyeux*, c'est-à-dire en spectateur, à une fête brillante donnée par l'ambassadeur d'Angleterre. Il se place avec d'autres personnes de rang inférieur, et qui ne peuvent aller à la cour, sur des gradins dressés à l'écart. Édouard est d'abord blessé de se trouver en tel lieu, et le regret d'y être ne le cède qu'au désir de contempler à souhait Mme de Nevers. « Je ne prétendais à rien, et cependant me montrer ainsi à côté de mes égaux m'était pénible. Le langage que j'entendais autour de moi blessait mon oreille ; quelque chose de commun, de vulgaire dans les remarques, me choquait et m'humiliait comme si j'en eusse été responsable. Cette société momentanée où je me trouvais avec mes égaux m'apprenait combien je m'étais placé loin d'eux. Je m'irritais aussi de ce que je trouvais en moi cette petitesse de caractère qui me rendait si sensible à leurs ridicules... » Lorsque, aperçu dans sa retraite, Édouard est contraint de paraître devant Mme de Nevers, tandis qu'il cause avec elle, une remarque involontaire vient l'attrister : ce simple gradin, interposé entre lui et Natalie, figure à ses yeux comme l'emblème de la barrière sociale qui les sépare pour toujours, et que ni la puissance, ni le talent ne sauraient briser. Le sentiment de son désaccord personnel avec la cohue privilégiée qui l'entoure, la faveur même qu'il obtient de danser avec Mme de Nevers, et qui lui paraît comme une grâce, cette sorte de protection reçue de la femme aimée, avilissante pour un homme de cœur, révèlent à Édouard, sous mille formes, tout ce que peut souffrir une âme fière et humiliée dans le contraste des rangs.

A Faverange, vieux château du Limousin, où la famille du maréchal disgracié vient chercher un exil, loin de la vue immédiate des distinctions sociales, Édouard retrouve plus de calme et plus de liberté. Mme de Nevers aussi, dans la vie simple de la campagne, dans le rapprochement de chaque jour, ose se livrer davantage au sentiment intérieur qui la maîtrise. Plusieurs scènes qui précèdent et préparent insensiblement l'aveu, sont décrites avec une délicatesse et un charme tout féminins. Enfin la passion des deux amants, de jour en jour moins retenue, éclate. Un soir d'été, tandis que Mme de Nevers, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, respire l'air frais et embaumé, tout auprès d'un grand jasmin qui s'entrelace au balcon,

Édouard, debout à deux pas derrière elle, contemple son profil charmant se dessiner sur un ciel d'azur encore doré par les derniers rayons du couchant. Un mouvement irrésistible le rapproche d'elle. Son cœur est trop plein pour parler. Mais il y a à cet instant, entre les demi-mots à voix étouffée, une scène de bouquets donnés et repris et puis couverts de larmes, qui exprime avec une éloquence muette l'état à la fois sympathique et douloureusement gêné de ces deux âmes. Puis, le même soir, une rencontre sur les terrasses du château, au seuil d'un petit cabinet d'études de Mme de Nevers, amène des aveux plus complets, et laisse les deux amants lire sans réserve jusqu'au fond de leurs cœurs.

Le retour à Paris après le rappel du maréchal recrée ce même train de vie, et ce même ensemble d'objets dont Édouard a eu déjà tant à souffrir. Seulement, ces souffrances renouvelées lui paraissent plus cruelles encore par le souvenir du charme intime dont il a joui auprès de Mme de Nevers, dans ces lieux où se sont passés les seuls jours heureux de sa vie. Les discours de salon, si différents des entretiens solitaires de Faverange, ce langage du grand monde, qui lui est presque inconnu, la rivalité vaine, sans doute, mais hautement déclarée des brillants adorateurs qui osent et peuvent prétendre à Mme de Nevers, leur dédain mal déguisé et jusqu'à leur politesse cérémonieuse vis-à-vis de lui; l'envie de cette sérénité inaltérable et supérieure que donne le rang, et qu'il n'a pas; tout, en un mot, ajoute à l'amertume habituelle des préoccupations d'Édouard. Mme de Nevers, obligée par ses devoirs sociaux, va passer des journées entières à Versailles. Édouard, sentant le besoin de se rapprocher d'elle à tout prix, la suit; mais, n'osant entrer dans la ville, de peur d'être reconnu, il erre tout le jour dans les bois de Satory ou sur les hauteurs de Saint-Cyr. De là il contemple tristement ce château royal visité par Mme de Nevers, et où lui ne saurait avoir accès. Tandis qu'il voudrait mettre toutes les couronnes de l'univers aux pieds de Natalie, il n'a rien à offrir qu'un cœur déchiré par la passion et par la douleur. Alors cette idée, que *l'impossible flétrit toute la vie*, lui traverse l'esprit comme un noir présage.

L'intérêt suprême du roman gît dans la lutte qui, depuis leur

mutuel aveu, s'est établie entre Édouard et la duchesse de Nevers, lutte étrange et pénible, où l'amant refuse ce que l'amante donne et ce qui réaliserait son plus cher espoir. Aux yeux de Natalie, tout s'efface devant l'amour dès qu'elle y a souscrit; elle sacrifie sans hésiter son rang à l'obscurité d'Édouard. Mais celui-ci, à mesure qu'il marche plus avant dans sa passion, sent plus vivement l'obstacle qui le sépare de Mme de Nevers; il croirait s'avilir en faisant déchoir celle qu'il aime, en l'exposant, elle aussi, aux atteintes envenimées du blâme. Ce refus, excessif peut-être et mal d'accord avec le tour plus libre de nos idées, se conçoit mieux dans les mœurs de l'époque décrite; il sied d'ailleurs très-bien au caractère noble et chevaleresque d'Édouard. Tandis que Natalie s'élève à l'amour en descendant de plein gré jusqu'à son amant, celui-ci se rend digne du sacrifice en ne l'acceptant pas. Cette lutte, dont les tableaux variés se déroulent et se prolongent à travers des pages nombreuses, offre un attrait inexprimable. Il semble que, pour rendre l'épreuve plus entière, l'auteur ait épuisé tous ses trésors de grâce et de sentiment à parer le personnage enchanteur de Mme de Nevers. On ne saurait imaginer d'amour plus désintéressé et plus noble, ni de faiblesse plus délicate et plus pure que celle de Natalie. Mais Édouard, sous le charme de la plus vive séduction, résiste avec douleur, et c'est bien lui qui peut s'écrier : « Inconséquence des passions! le bonheur d'être aimé me consolait de tout ou mettait le comble à mes maux! »

Même après cette soirée en tête-à-tête passionné avec Mme de Nevers, même après cette étreinte rapide et ce baiser surpris, Édouard, lié par l'honneur, forcé d'étouffer en lui-même un sentiment proscrit, se débat de plus en plus dans une voie sans issue. Une lettre de Natalie, chef-d'œuvre de raison et de tendresse, où le bonheur est offert avec un dévouement admirable, apporte, il est vrai, un immense soulagement au cœur d'Édouard; elle le plonge un moment dans l'ivresse de l'espérance. Mais les plus doux projets, caressés dans un jour d'illusion la plus pure, s'écroulent bientôt sur leur base fragile. Triste sécurité de l'homme qui construit l'édifice de son avenir. « La passion crée autour d'elle un monde idéal. On juge tout par d'autres règles; les proportions sont agrandies; le factice, le

commun, disparaissent de la vie; on croit les autres capables des mêmes sacrifices qu'on ferait soi-même; et lorsque le monde réel se présente à vous, armé de sa froide raison, il cause un douloureux et profond étonnement. »

La conséquence la plus cruelle de la position d'Édouard est de ne pouvoir même venger la réputation de Mme de Nevers, injustement flétrie par des rapports calomnieux, et qui passe publiquement pour sa maîtresse. Jugé indigne par son état et sa naissance de se mesurer contre un gentilhomme, Édouard retrouve encore sous une forme nouvelle cette fatalité de l'ordre social qui le poursuit partout. Ici apparaît, comme dans *Ourika,* une pensée de religion familière à l'âme pénitente de Mme de Duras. Seulement, au lieu du cloître, c'est le temple qui intervient. Édouard, près de s'abandonner à l'extrémité de son désespoir, rencontre Mme de Nevers qui entre dans une église, et il la suit. Là, tous deux, séparés, sans se voir, ils confondent leurs prières en Dieu; une fois encore leurs sentiments sont semblables. Dans la profondeur de son humiliation, un seul parti s'offre à Édouard : c'est de rendre par son absence à celle qu'il aime le repos et l'honneur qu'il lui a fait perdre. Il part pour l'Amérique, où la guerre est déclarée, et bientôt s'y fait tuer dans un assaut, en apprenant par les gazettes françaises que Natalie d'Olonne, duchesse de Nevers, vient de mourir à Paris d'une maladie de langueur.

Dans *Édouard* plus même que dans *Ourika,* se révèlent cette divination du cœur et de tact du monde qui forment le cachet distinctif du talent de Mme de Duras. *Édouard* n'est point une de ces pages largement tracées où l'humanité soit prise au vif dans un caractère général et typique : c'est un drame passionné de salon, c'est la peinture fidèle de toute une face de la société moins disparue qu'on se plaît à le dire. L'auteur a parsemé ce cadre restreint de détails ingénieux, de vues fines, secrètes, profondes, d'expressions pénétrantes et réservées pourtant. Les personnages sont pleins de grâce, d'élégance, d'une convenance parfaite, malgré les orages perpétuels qui grondent sourdement en eux. Édouard résume au complet les mille aspects saignants d'une âme atteinte à la fois dans son amour et dans sa fierté. Il y a deux figures épisodiques prises dans la jeune et frivole aristocratie d'avant 89, l'une d'un

vernis irréprochable, mais froide, compassée, insipide; l'autre, calque d'étourderie aimable, légère et corrompue à la Lauzun, qu'on sent être très-ressemblantes et dessinées sur place. Quant au style, dans l'un et l'autre ouvrage, il est naturel, gracieux, expressif, empreint d'une négligence facile qui n'est pas sans charme. *Ourika* et *Édouard* sont de vrais romans de la restauration, échos d'un orage qui n'est pas près de finir, expression de deux principes toujours en lutte. Le reflet mélancolique d'une âme longtemps contristée s'y marie à chaque page aux touches spirituelles de l'observation. Une sorte de sève amère y circule sous le poli de l'écorce. C'est bien là l'œuvre d'une femme de l'ancien et noble régime, dont le cœur généreux s'est dévoué aux idées nouvelles, chez qui les impressions de caste s'effacent sous les instincts supérieurs de liberté.

Il a paru, depuis environ deux ou trois ans, un petit recueil de *Réflexions et prières inédites*, par l'auteur d'*Ourika*, où se lisent entre autres d'admirables pages sur *les passions, la force, la piété, l'indulgence*. Il faudrait tout extraire de ces chapitres, qui, au surplus, ont été cités et commentés ailleurs avec un sens tout à fait élevé et sympathique. Là, sous des formes différentes et plus austères, se retrouve tout le même sentiment des productions que nous avons essayé d'analyser. La femme chrétienne qui prie n'est qu'une sœur du romancier, mais plus détachée encore des vaines illusions du monde. Ainsi que nous le dit une courte préface aux *Réflexions et prières*, « on y pressent les douleurs que toute âme d'élite, tout esprit supérieur trouve sur les chemins de cette vie, mais avec les apaisements qu'un cœur aimant et pieux sait faire venir de l'autre. » Et puis encore : « Les âmes qui ont souffert ont des signes auxquels elles se reconnaissent; elles trouveront ici l'accent de leur patrie. »

Mme de Duras mourut à Nice, en janvier 1828. Ceux qui ont écrit sur elle depuis cette époque nous ont appris qu'elle avait laissé en mourant, et remis à la garde de l'amitié, plusieurs petits ouvrages manuscrits d'une idée probablement analogue à celle qui anime les romans d'*Édouard* et d'*Ourika*. Il est très-regrettable que ces ouvrages, destinés à la publicité par le vœu de l'auteur, n'aient point paru encore. C'est regretter

sans doute que de nouveaux types douloureux ne soient point venus s'ajouter au domaine déjà si désolé de la fiction. Pourquoi non? Les créations pareilles à celles d'*Ourika* et d'*Édouard* peuvent attrister l'âme; mais elle servent l'esprit en le faisant méditer utilement sur des réalités d'ordre social qui intéressent à un haut degré le bonheur et la dignité de l'homme.

DESSALLES-RÉGIS.

LE SPÉRONARE.

IV (1).

LE COLONEL SANTA-CROCE.

Grâce à la discrétion de M. Politi, qui nous avait permis de nous retirer de bonne heure, nous étions le lendemain sur pied et prêts à le suivre, lorsqu'il vint nous prendre à six heures. La chaleur, répercutée par les rochers nus sur lesquels nous marchions, avait été si étouffante la veille, que nous avions résolu d'y échapper autant que possible en nous mettant en campagne dès le matin.

Nous sortîmes par la même porte que la veille, accompagnés de M. Politi, et suivis de notre ami Ciotta, dont nous avions été bien tentés de nous débarrasser, mais qui, pareil au jardinier du *Mariage de Figaro,* n'avait pas été si sot que de renvoyer de si bons maîtres. En attendant qu'il nous donnât des preuves de son érudition, il nous donnait des marques de sa bonne volonté, en portant le parasol, le tabouret et la boîte à couleurs de Jadin.

La première trace d'antiquités que nous rencontrâmes fut des sépulcres creusés dans le roc même, comme j'en avais déjà rencontré de pareils à Arles et au village de Baux; je laissai Jadin s'enfoncer avec M. Politi dans une profonde dis-

(1) Voyez page 5 de ce volume.

cussion scientifique, et je m'acheminai avec Ciotta vers un petit édifice carré d'une construction assez élégante, porté sur un soubassement et orné de quatre pilastres. Après avoir inutilement essayé de me rendre compte, par ma propre science archéologique, de l'ancienne destination de cet édifice, force me fut de recourir à l'érudition de Ciotta, et je lui demandai s'il avait une opinion sur cette ruine.

— Certainement, excellence, me dit-il, c'est la chapelle de Phalaris.

— La chapelle de Phalaris! répondis-je assez étonné de cette singulière alliance de mots. Vous croyez?

— J'en suis sûr, excellence.

— Mais de quel Phalaris? demandai-je, car, au bout du compte, il pouvait y en avoir eu deux, et la réputation du premier pouvait avoir nui à l'illustration du second.

— Mais, reprit Ciotta étonné de la question, mais du fameux tyran qui avait inventé le taureau d'airain.

— Ah! ah! pardon, je ne le croyais pas si dévot.

— Il avait des remords, excellence, il avait des remords; et comme le palais qu'il habitait était à quelques pas d'ici, il fit élever cette chapelle à proximité du susdit palais pour n'avoir pas trop à se déranger quand il voulait entendre la sainte messe.

— Pardon, signor cicerone, mais l'explication me paraît si judicieuse, que je vous demanderai la permission de l'inscrire séance tenante sur mon album.

— Faites, excellence, faites.

En ce moment, Jadin nous rejoignit; comme je ne voulais pas le priver de l'explication lumineuse que m'avait donnée Ciotta, je le laissai avec lui, et je pris à mon tour M. Politi pour visiter le temple des Géants, tandis que Jadin faisait en en quatre coups de crayon un croquis de la chapelle de Phalaris.

Le temple des Géants n'est, à l'heure qu'il est, qu'un monceau de ruines, et si, comme le dit Biscari, on n'avait retrouvé un triglyphe parmi ces ruines, on ne saurait pas même à quel ordre d'architecture cet édifice appartenait.

Selon toute probabilité, ce temple, qui semblait bâti pour l'éternité, fut renversé par les barbares. En 1401, Fazello, le

chroniqueur de la Sicile, dit avoir encore vu debout trois des géants qui formaient les cariatides. Ce sont ces trois géants que la Girgenti, moderne, en fille fière de sa race, a pris pour armes. Quelque temps après, un tremblement de terre les renversa, et aujourd'hui, de toute cette *cour de colosses*, comme dit la devise de la ville, il ne reste qu'un pauvre géant couché dont on a rapproché les morceaux, et qui peut donner encore, avec un tronçon des fameuses colonnes de ce temple, dans les cannelures desquelles un homme pouvait se cacher, une idée de la grandeur du monument.

Nous mesurâmes le géant de pierre : il avait de 24 à 25 pieds, y compris ses bras ployés au-dessus de sa tête. Au reste, les contours en sont très-frustes, ces cariatides, selon toute probabilité, ayant été revêtues de stuc, et dans leur partie postérieure se trouvant adossées à des pilastres.

Notre ami Ciotta avait bâti sur cette figure un système non moins ingénieux que celui qu'il nous avait développé sur la chapelle de Phalaris; il pensait que ce géant était un des anciens habitants de la Sicile, qui, ayant eu l'imprudence de se laisser tomber dans une fontaine pétrifiante, avait eu le bonheur de s'y conserver intact jusqu'au jour où, la fontaine ayant été mise à sec par un tremblement de terre, on l'y avait retrouvé tel qu'il était encore aujourd'hui.

Du temple des Géants, nous n'eûmes qu'à traverser la voie antique pour nous trouver à celui d'Hercule. Celui-ci est encore plus maltraité que son voisin. Une colonne seule est restée debout. C'est le temple dont parle Cicéron à propos de la fameuse statue du fils d'Alcmène, si magnifique, qu'il était difficile de rien voir de plus beau : — *Que non facile dixerim quidquid vidisse pulchrius.* — Aussi, lorsque Verrès, qui l'avait trouvée à sa convenance, voulut s'en emparer, il y eut émeute, et les habitants d'Agrigente chassèrent à coups de pierres les messagers du proconsul romain.

Ces ruines visitées, nous descendîmes par la porte d'Or, et, franchissant l'enceinte des murs, nous nous avançâmes vers un petit monument carré, que les uns assurent être le tombeau de Theron, et les autres celui d'un célèbre coursier. Au reste, les uns et les autres donnent de si puissantes preuves à l'appui de leur assertion, que notre cicerone, embarrassé de se prononcer

entre eux, nous dit, pour tout concilier, que ce sépulcre était celui d'un ancien roi agrigentin, qui s'était fait enterrer avec un cheval qu'il aimait beaucoup.

Trois cents pas plus loin sont deux colonnes enchâssées dans les murs d'une petite cassine : c'est tout ce qui reste du temple d'Esculape. La plaine au milieu de laquelle s'élève cette cassine s'appelle encore *il Campo romano*. En effet, c'était à cette place que, dans la première guerre punique, campait, au dire de Polybe, une partie de l'armée romaine.

Comme le soleil, avec lequel nous avions fait la veille une si intime connaissance, recommençait à nous faire les honneurs de la ville qu'au dire de Pindare il ne dédaignait pas autrefois de chanter lui-même, nous nous privâmes des temples de Vulcain, de Castor et Pollux, et de la piscine creusée par les prisonniers carthaginois dans la vallée d'Acragas. Ciotta insistait beaucoup pour nous y conduire, mais nous lui promîmes de le payer comme si nous les avions vus, ce qui le ramena à l'instant même à notre sentiment.

En rentrant à l'hôtel, nous trouvâmes le capitaine Arena qui nous attendait avec notre cuisinier. Nous nous étonnâmes de cette infraction aux lois de la police napolitaine, qui défendait, on se le rappelle, au susdit Cama de mettre pied à terre. Mais le pauvre diable avait tant prié qu'on l'éloignât de l'élément sur lequel il n'avait pas un instant de repos, et qui la veille encore avait pensé lui être si fatal, que le capitaine, touché de ses supplications, nous l'amenait pour nous demander si, malgré la défense faite à son endroit, nous voulions prendre sur nous de l'emmener par terre à Palerme. Le patient attendait notre décision avec une figure si piteuse, que nous n'eûmes pas le courage de lui refuser sa requête. Au risque de ce qui pouvait en résulter, Cama fut donc, à sa grande satisfaction, réinstallé sur la terre ferme. Cinq minutes après, notre hôte accourut pour nous demander si nous étions mécontents de notre dîner de la veille. Comme nous n'avions aucun motif de désobliger ce brave homme, qui avait véritablement fait ce qu'il avait pu, nous lui dîmes que, loin de nous en plaindre, nous en étions au contraire très-satisfaits ; alors il nous pria de venir mettre le holà dans sa cuisine, où Cama mettait tout sens dessus dessous. Nous y courûmes aussitôt, et nous trou-

vâmes effectivement Cama au milieu de cinq ou six casseroles, et demandant à grands cris de quoi mettre dedans. C'était cette demande indiscrète qui avait blessé notre hôte. Nous fîmes comprendre à Cama que ses exigences étaient exorbitantes, et nous l'invitâmes à laisser le cuisinier de la maison nous apprêter à son goût les douze ou quinze œufs qu'il était parvenu à grand'peine à se procurer. Cama se retira en grommelant, et nous ne pûmes le consoler qu'en lui promettant qu'il prendrait sa revanche pendant notre voyage d'Agrigente à Palerme.

Le capitaine avait apporté tous nos effets, et à tout hasard une centaine de piastres. Mais, comme ce que M. Politi nous avait dit de la route ne nous invitait pas à nous surcharger d'argent, nous le priâmes de remporter la susdite somme au bâtiment, où elle serait beaucoup plus en sûreté que dans nos poches. Nous avions, Jadin et moi, une cinquantaine d'onces, c'est-à-dire sept ou huit cents francs, et cela nous paraissait d'autant plus suffisant dans les circonstances actuelles, que le capitaine nous promettait de nous avoir rejoints dans une dizaine de jours. Il avait bien eu un instant la crainte qu'un accident arrivé au spéronare ne le forçât de s'arrêter quelques jours à Girgenti pour se procurer une ancre qui remplaçât celle restée au fond de la mer; mais Philippe avait tant et si bien plongé, qu'il avait fini par dégager la dent de fer du rocher sous lequel elle avait mordu, et alors, après avoir plongé sept fois à la profondeur de vingt-cinq pieds, il était revenu à la surface de l'eau avec son ancre. Aussitôt Pietro et Giovanni, qui l'attendaient, s'étaient jetés à la mer avec un câble; on avait passé le câble dans l'anneau, et l'ancre avait été triomphalement hissée sur le bâtiment.

Tout allant donc pour le mieux, nous prîmes congé du capitaine, en lui donnant rendez-vous à Palerme.

Aussitôt le déjeuner, qui d'après le prospectus qu'on en a vu ne devait pas nous tenir longtemps, nous nous mîmes en quête des choses remarquables que pouvait nous offrir Girgenti elle-même. La liste en était courte : un magasin de vases étrusques fort incomplet, et dont chaque pièce nous était offerte pour un prix triple de celui qu'il nous eût coûté à Paris; un petit tableau prétendu de Raphaël, mais tout au plus de Jules Romain,

qui avait été volé, puis rendu par l'entremise d'un confesseur, et qui était déposé chez le juge, qui pourra bien en devenir le propriétaire définitif; enfin l'église cathédrale, privée pour le moment d'évêque, attendu que, le dernier prélat étant mort, et le roi de Naples touchant provisoirement ses revenus, qui sont de trente mille onces, sa majesté sicilienne ne se pressait pas de pourvoir au bénéfice vacant.

Ces différentes visites, tout insignifiantes qu'elles étaient, ne nous en conduisirent pas moins jusqu'au dîner, qui nous fut servi avec une profusion que nous avions rencontrée déjà chez notre bon Gemellaro, mais que nous n'avions pas retrouvée depuis. Au dessert, la conversation retomba sur les voleurs; ce sujet nous ramena tout naturellement à Salvadore, notre futur guide, et nous demandâmes à M. Politi quelques renseignements sur la façon dont la grâce de Dieu l'avait touché. Mais, au lieu de nous répondre, notre hôte nous offrit de nous raconter une anecdote arrivée il y avait sept ou huit ans à Castro-Giovanni. Ne voulant pas lâcher la réalité pour l'ombre, nous acceptâmes aussitôt, et, sans autre préambule que de nous faire servir le café et d'ordonner qu'on ne vînt nous déranger sous aucun prétexte, M. Politi commença l'histoire suivante :

— Le 20 juillet 1826, à six heures du soir, la salle du tribunal de Castro-Giovanni était non-seulement encombrée de curieux, mais encore les rues avoisinantes regorgeaient d'un flot d'hommes et de femmes qui, n'ayant pu trouver place dans l'enceinte où l'on rendait la justice, attendaient dehors le résultat du jugement. C'est que ce jugement était de la plus haute importance pour toute la population du centre de la Sicile. L'accusé qui comparaissait à cette heure devant ses juges faisait à ce qu'on assurait partie de la bande du fameux capitaine Luigi Lana, qui, se tenant tantôt sur la route de Catane à Palerme, tantôt sur celle de Catane à Girgenti, et quelquefois même sur les deux, dévalisait scrupuleusement tout voyageur qui avait l'imprudence de prendre l'une ou l'autre de ces deux routes.

Le seigneur Luigi Lana était un de ces chefs de voleurs comme on n'en trouve plus qu'en Sicile et à l'Opéra-Comique, et qui s'élancent sur les grands chemins pour redresser les

abus de la société, et remettre un peu d'égalité entre les faveurs et les disgrâces de la fortune. Vingt personnes avaient eu affaire à lui, mais, sur les vingt signalements donnés par elles, il n'y en avait pas deux qui se ressemblassent. Au dire des uns c'était un beau jeune homme blond, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qui avait l'air d'une femme; au dire des autres, c'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, aux traits fortement accentués, au visage olivâtre et aux cheveux noirs et crépus. Il y en avait qui disaient l'avoir vu entrer dans les églises et y dire ses prières avec une componction à faire honte aux moines les plus fervents; d'autres lui avaient entendu proférer des blasphèmes à faire fendre le ciel, et le tenaient pour un impie et pour un réprouvé. Enfin, il y en avait encore, mais c'était le plus petit nombre, il faut l'avouer, qui disaient qu'il était plus honnête homme au fond que ceux qui le poursuivaient pour le faire pendre, et plus rigide observateur d'une simple promesse verbale que beaucoup de commerçants ne le sont d'une obligation écrite : ceux-là s'appuyaient sur un fait qui prouvait qu'effectivement maître Luigi Lana ne plaisantait pas à l'endroit de ses engagements. Voici l'événement sur lequel ils basaient la bonne opinion qu'ils avaient conçue et qu'ils émettaient touchant ce singulier personnage.

Un jour qu'il était poursuivi, il avait trouvé asile chez un riche seigneur sicilien, nommé le marquis de Villalba; en le quittant, Luigi, reconnaissant, lui avait promis que lui et les siens pouvaient désormais voyager en Sicile en toute sûreté. Confiant en cette promesse, le marquis de Villalba avait envoyé quelques jours après cet événement son intendant faire un payement à Cefalù; mais, entre Polizzi et Collesano, l'intendant avait été arrêté par un voleur. Le pauvre diable avait eu beau dire qu'il appartenait au marquis de Villalba, et que le marquis de Villalba avait pour lui et les siens un sauf-conduit du capitaine : le bandit n'avait point écouté ses réclamations et avait laissé le pauvre intendant nu comme un ver. Se voyant dans l'impossibilité de continuer sa route, l'intendant était revenu sur ses pas et avait demandé l'hospitalité dans la première maison de Polizzi; de là il avait écrit à son maître l'accident qui lui était arrivé, lui demandant ses instructions sur ce qui lui restait à faire. Le marquis de Villalba, qui ne se

souciait pas d'aller sommer Lana de tenir la promesse qu'il lui avait faite et à laquelle il avait manqué si promptement, était en train d'écrire au pauvre intendant qu'il eût à revenir au château, lorsqu'on lui remit deux sacs qu'un inconnu venait d'apporter pour lui de la part du capitaine Luigi Lana. Le marquis ouvrit les deux sacs. Le premier contenait la somme qui avait été volée à l'intendant, le second la tête du voleur.

En même temps l'intendant recevait dans la maison où il s'était réfugié, et par un autre messager inconnu, les habits dont il avait été dépouillé.

A partir de ce jour aucun bandit ne s'avisa plus de se frotter ni au marquis de Villalba, ni à personne de sa maison.

Or, comme nous l'avons dit, le 20 juillet 1826, on jugeait au tribunal de Castro-Giovanni un homme accusé de faire partie de la bande de Luigi Lana, et que l'on soupçonnait d'avoir assassiné un voyageur anglais trois mois auparavant, c'est-à-dire le 18 mai, entre Centorbi et Paterno. Comme l'Anglais était mort deux jours après des quatre coups de poignard qu'il avait reçus, il n'y avait pas moyen de convaincre le coupable par la confrontation. Mais, avant d'expirer, le moribond, qui avait gardé pendant tout cet événement un sang-froid digne du pays où il était né, avait donné de son meurtrier un signalement tellement exact, que, grâce à ce signalement, on avait arrêté six semaines après le coupable.

Quand nous disons le coupable, nous devrions dire simplement l'accusé, car les avis étaient fort partagés sur l'individu qui comparaissait devant le seigneur Bartolomeo, juge de Castro-Giovanni. En effet, malgré la déposition de l'Anglais mourant, malgré l'identité du signalement avec les traits de son visage, le prisonnier soutenait qu'il était victime d'une erreur de ressemblance, et que, le jour même où avait eu lieu l'assassinat, il était sur le port de Palerme, où pour le moment il exerçait le métier de facchino. Malheureusement, le seigneur Bartolomeo, juge de Castro-Giovanni, paraissait s'être rangé au nombre des personnes peu disposées à croire à cette dénégation, ce qui laissait, la chose était facile à voir, infiniment peu d'espoir au pauvre diable, qui, pour toute défense, arguait d'un alibi qu'il ne pouvait pas prouver.

Les choses en étaient donc là, et l'on attendait de minute en

minute le prononcé du jugement, lorsqu'un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, revêtu d'un uniforme de colonel anglais, et suivi de deux domestiques comme lui à cheval, entra à Castro-Giovanni, venant du côté de Palerme, et s'arrêta à l'hôtel du *Cyclope*, tenu par maître Gaëtano Pacca. Comme les voyageurs de cette qualité étaient rares à Castro-Giovanni, maître Gaëtano accourut lui-même à la porte, et ne voulut céder à personne l'honneur de tenir la bride du cheval de l'étranger, tandis que l'étranger mettait pied à terre. L'officier, qui, comme nous l'avons dit, était suivi de deux domestiques, voulut d'abord s'opposer à cet excès de politesse; mais, voyant que son hôte futur insistait, il ne voulut pas le contrarier pour si peu, mit pied à terre dans toutes les règles de l'équitation, et entra dans l'hôtel en fouettant légèrement avec sa cravache la poussière amassée sur ses bottes et sur son pantalon.

— Je suis le très-humble serviteur de Votre Excellence, dit au colonel maître Gaëtano, qui, ayant jeté la bride du cheval aux mains d'un des deux domestiques, était entré derrière l'étranger, et je serai éternellement fier de ce qu'un seigneur du rang de Votre Excellence se soit arrêté à l'hôtel du *Cyclope*. Votre Excellence vient sans doute de faire une longue route, et une longue route ouvre l'appétit. Que ferai-je servir à Votre Excellence pour son dîner?

— Mon cher monsieur Pacca, dit l'étranger avec un accent maltais fortement prononcé, et d'un air de hauteur qui arrêta tout court la politesse un peu familière de maître Gaëtano, faites-moi d'abord le plaisir de répondre à une question que j'aurais à vous adresser, puis nous en reviendrons à la proposition que vous avez la bonté de me faire.

— Je suis aux ordres de Votre Excellence, dit l'hôte du *Cyclope*.

— Très-bien. Je voudrais savoir combien il y a de milles de Castro-Giovanni au château de mon honorable ami le prince de Paterno.

— Votre Excellence ne compte sans doute pas faire une si longue route aujourd'hui, et surtout à l'heure qu'il est?

— Pardon, mon cher Pacca, reprit l'étranger avec le même ton railleur qu'on avait déjà pu remarquer dans l'accent qui

accompagnait ses paroles. Mais vous ne vous apercevez pas que vous répondez à ma question par une autre question. Je vous demande combien il y a de milles d'ici au château du prince de Paterno : comprenez-vous?

— Dix-sept milles, Votre Excellence.

— Très-bien : avec mon cheval c'est l'affaire de trois heures, et pourvu que je parte à huit heures du soir je serai encore arrivé avant minuit : préparez mon dîner et celui de mes gens, et faites donner à manger à nos montures.

— Seigneur Dieu! s'écria l'aubergiste, Votre Excellence aurait-elle donc l'intention de voyager de nuit?

— Et pourquoi pas?

— Mais Votre Excellence doit savoir que les routes ne sont pas sûres?

L'étranger se mit à rire avec une indéfinissable expression de mépris; puis, après un instant de silence :

— Qu'y a-t-il donc à craindre? demanda-t-il en continuant de fouetter la poussière de son pantalon avec sa cravache.

— Ce qu'il y a à craindre? Votre Excellence le demande!

— Oui, je le demande.

— Votre Excellence n'a-t-elle point entendu parler de Luigi Lana?

— De Luigi Lana? qu'est-ce que cet homme?

— Cet homme, Excellence, c'est le plus terrible bandit qui ait jamais paru en Sicile.

— Vraiment? dit l'étranger de son même ton goguenard.

— Sans compter qu'en ce moment il est exaspéré, continua l'aubergiste, et je réponds bien qu'il ne fera quartier à personne.

— Et de quoi est-il exaspéré, maître Gaëtano? Voyons, contez-moi cela.

— De ce qu'on juge en ce moment un des hommes de sa bande.

— Où cela?

— Ici même, Excellence.

— Et sans doute ce drôle sera condamné?

— J'en ai peur, Excellence.

— Et pourquoi en avez-vous peur, maître Gaëtano?

— Pourquoi, Excellence? parce que Luigi Lana est homme à

mettre, pour se venger, le feu aux quatre coins de Castro-Giovanni.

L'étranger éclata de rire.

— Puis-je savoir de quoi rit Votre Excellence? demanda l'aubergiste tout stupéfait.

— Je ris de ce qu'un homme de cœur fait trembler huit ou dix mille lâches comme vous, répondit l'étranger avec un air plus méprisant que jamais. Et, continua-t-il après une pause d'un instant, vous croyez donc que cet homme sera condamné?

— Je n'en fais pas de doute, Excellence.

— Je suis fâché de n'être pas arrivé plus tôt, reprit l'étranger comme s'il se parlait à lui-même; je n'aurais pas été fâché de voir la figure que fera le drôle en entendant prononcer son jugement.

— Peut-être est-il encore temps, dit maître Gaëtano; et si Votre Excellence veut se distraire à cela en attendant que son dîner soit servi, j'écrirai un petit mot au juge Bartolomeo, dont j'ai l'honneur d'être le compère, et je ne doute pas que sur ma recommandation il ne fasse placer Votre Excellence dans l'enceinte même des avocats.

— Merci, mon cher monsieur Pacca, dit l'étranger en se levant et s'avançant vers la porte; merci, mais ce serait probablement trop tard. J'entends un grand bruit de monde qui revient, et sans doute le jugement est prononcé.

En effet, la foule qui, dix minutes auparavant, se pressait autour du tribunal, se répandait à cette heure dans les rues; et, comme un orage planant sur la ville, les mots — à mort! à mort! — grondaient répétés par quatre ou cinq mille voix.

L'accusé, malgré ses dénégations réitérées, n'ayant pu produire aucun témoin à décharge, venait d'être condamné à être pendu.

Le jeune colonel resta sur la porte jusqu'à ce que cette foule qu'il regardait en fronçant le sourcil et en mordant sa moustache fût écoulée; puis, lorsque la rue fut, à l'exception de quelques groupes semés çà et là, redevenue solitaire, il se retourna vers l'aubergiste, qui se tenait respectueusement derrière lui, se haussant sur la pointe des pieds et essayant de voir par-dessus son épaule.

— Et quand croyez-vous que cet homme soit exécuté, mon cher monsieur Pacca ? demanda l'étranger.

— Mais après-demain matin, sans doute, répondit maître Gaëtano ; aujourd'hui le jugement, cette nuit la confession, demain la chapelle ardente, après-demain la potence.

— Et à quelle heure?

— Vers les huit heures du matin, c'est l'heure ordinaire.

— Ma foi ! il me prend une envie, dit le colonel.

— Laquelle, Excellence?

— C'est, n'ayant pas pu voir juger ce drôle, de le voir au moins pendre.

— Rien de plus facile; Votre Excellence peut partir demain matin, faire sa visite à son ami le prince de Paterno, et être de retour ici demain soir.

— Vous parlez comme saint Jean Bouche d'or, mon cher monsieur Pacca, répondit le colonel en tirant hors de son uniforme rouge son jabot de batiste ; et je ferai comme vous dites. Ainsi donc, occupez-vous de mon dîner et de ma chambre ; tâchez que tout cela soit, je ne dirai pas bon, mais passable ; comme vous m'en donnez le conseil, je partirai demain matin et je reviendrai demain soir. Pendant ce temps-là occupez-vous donc de m'avoir une bonne place pour regarder l'exécution : une fenêtre, par exemple ; je la paierai ce qu'on voudra.

— Je ferai mieux que cela, Excellence.

— Que ferez-vous, mon cher monsieur Pacca?

— Votre Excellence sait qu'il est d'habitude que le juge assiste au supplice sur une estrade ?

— Ah ! c'est l'habitude? non, je ne le savais pas. Mais qu'importe, allez toujours.

— Eh bien, je demanderai au juge, dont, comme je l'ai déjà dit, je crois, j'ai l'honneur d'être compère, une place près de lui pour Votre Excellence.

— A merveille ! maître Gaëtano ; et moi je vous promets, si vous me l'obtenez, de ne pas vérifier l'addition de votre carte, et de m'en rapporter au total.

— Allons, allons, dit maître Gaëtano, je vois que tout cela peut s'arranger, et Votre Excellence, je l'espère, quittera ma maison satisfaite de l'hôte et de l'hôtel.

— J'en ai l'espoir, mon cher monsieur Pacca ; mais, en at-

tendant le dîner, qui, j'en ai peur, se fera attendre, n'avez-vous rien à me donner à lire pour me distraire?

— Si fait, Excellence, si fait, reprit maître Gaëtano en ouvrant une armoire où moisissaient quelques mauvais bouquins dépareillés. Voici le *Guide du voyageur en Sicile*, par l'illustre docteur Francesco Ferrara; voici deux volumes des *Poésies légères* de l'abbé Meli; voici le *Traité de la Jettature*, par maître Nicolao Valetta; voici l'histoire du terrible bandit Luigi Lana, ornée de son portrait dessiné d'après nature....

— Ah! diable! mon cher hôte, donnez-moi ce livre; donnez vite, je vous prie, je suis curieux de voir quelle figure on lui a faite.

— Voilà, Excellence, voilà.

—Peste.... mais savez-vous que c'est un fort vilain monsieur, que votre ami Luigi Lana, avec ses grosses moustaches, ses yeux à fleur de tête, ses cheveux mal peignés, son chapeau en pain de sucre et ses pistolets à la ceinture?

— Eh bien! Excellence, cette copie, si terrible qu'elle soit, n'est encore rien auprès de l'original.

— Vraiment?

— Je puis l'affirmer à Votre Excellence.

—Vous l'avez donc vu, mon cher monsieur Pacca? demanda le jeune colonel en se balançant sur sa chaise et en regardant l'aubergiste de son air le plus goguenard.

— Non, Excellence, non pas moi; mais j'ai logé de pauvres diables de voyageurs qui l'avaient rencontré pour leur malheur, eux, et qui m'en ont fait le portrait depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Bah! la peur leur aura troublé la vue, et ils auront exagéré. En tout cas, mon cher hôte, maintenant que j'ai ce que je désirais, occupez-vous de mon dîner, je vous prie, tandis que je verrai si les actions de ce terrible personnage correspondent à sa figure.

— A l'instant, Excellence, à l'instant.

Le voyageur fit un signe de la tête indiquant qu'il savait parfaitement ce qu'il devait penser du *subito* italien, et, s'allongeant sur deux chaises, il s'apprêta avec une nonchalance toute méridionale à commencer sa lecture.

Sans doute, malgré l'espèce de mépris avec lequel il avait ouvert le livre, les aventures qu'il contenait présentèrent quelqu'intérêt à l'esprit du colonel, car, lorsque maître Gaëtano rentra au bout d'une demi-heure, il le retrouva dans la même posture, et livré à la même occupation.

Si le colonel avait bien employé son temps, maître Gaëtano n'avait pas perdu le sien. Après avoir causé avec le maître, il avait fait causer les domestiques, et il avait appris d'eux que le voyageur qu'il avait l'honneur d'héberger en ce moment était un jeune Maltais qui, jouissant d'une fortune de cent mille livres de rentes, avait acheté un régiment en Angleterre. Restait à savoir le nom de cet étranger. Mais le propriétaire de l'hôtel du *Cyclope* avait trouvé un moyen tout simple de le connaître; il apportait, selon l'habitude italienne, son registre à signer au jeune voyageur.

Le colonel, entendant quelqu'un qui s'arrêtait près de lui, leva les yeux, et aperçut son hôte; en voyant le registre, il devina l'intention, tendit la main, prit une plume, et, à l'endroit que lui indiquait le doigt de maître Gaëtano, il écrivit ces trois mots : *Colonel Santa-Croce.*

Maître Gaëtano était satisfait, il savait tout ce qu'il désirait savoir.

— Maintenant, dit-il, quand Votre Excellence voudra se mettre à table, la soupe est servie.

— Ah ! ah ! dit le jeune colonel, que ne m'avez-vous dit cela plus tôt, mon cher monsieur Pacca! je vous aurais épargné la peine de déranger votre couvert.

— Comment, déranger mon couvert, Excellence! n'est-il point dressé à votre goût?

— Si fait, mon cher monsieur Pacca, si fait; mais j'ai l'habitude de m'essuyer les mains avec de la toile de Hollande, et de manger dans de l'argenterie; ce n'est point que vos torchons ne soient fort propres, et vos couverts d'étain parfaitement étamés; mais, avec votre permission, je ne m'en servirai pas. Appelez mon domestique.

Maître Gaëtano obéit à l'instant même, quoiqu'un peu humilié de l'affront que lui faisait le colonel; mais, comme il lui avait promis de ne pas vérifier l'addition, il se promit à part lui de porter l'affront sur sa carte.

Cinq minutes après, le valet de chambre entra avec un nécessaire grand comme une malle, et en tira de la vaisselle plate, deux ou trois couverts d'argent et un gobelet de vermeil, le tout aux armes du colonel.

Le colonel attaqua le dîner de maître Gaëtano avec l'air dédaigneux d'un prince, goûta à peine de chaque plat, puis, après le repas, voyant que le temps était beau et qu'il faisait un clair de lune superbe, il s'apprêta à aller faire un tour par la ville. Maître Gaëtano offrit de l'accompagner, mais le colonel lui répondit qu'il préférait être seul.

Néanmoins, comme maître Gaëtano était fort curieux de sa nature, il sortit dix minutes après le colonel, sous prétexte d'aller se promener lui-même, mais, dans le fait, pour voir s'il ne le rencontrerait pas. Cependant, quoiqu'il n'y eût que deux ou trois rues principales à Castro-Giovanni, l'attente du digne aubergiste fut trompée, et il ne vit rien qui ressemblât à l'allure décidée et hautaine du jeune voyageur. En passant devant la prison, il y vit entrer un pauvre moine de l'ordre de saint François; l'homme de Dieu venait pour préparer le condamné à la mort.

Le colonel ne rentra qu'à minuit. Maître Gaëtano eût bien voulu lui demander ce qu'il avait trouvé d'assez curieux à Castro-Giovanni pour être resté dehors jusqu'à une pareille heure. Mais, comme il ouvrait la bouche pour faire cette question, le jeune homme laissa tomber sur lui, d'un air si dédaigneux, l'ordre de le faire éveiller à six heures du matin, que maître Gaëtano sentit la voix s'éteindre dans sa bouche, et s'inclina en signe d'obéissance, sans répondre une seule parole. Quant au colonel, il s'enferma avec son valet, qui ne sortit de sa chambre qu'à une heure du matin.

A sept heures du matin, le colonel, après avoir pris une tasse de café noir seulement, partait, disait il, pour le château du prince de Paterno, n'emmenant avec lui que son valet de chambre, et laissant le second domestique pour garder les bagages et rappeler à maître Gaëtano la promesse qu'il lui avait faite de lui retenir une place près du juge pour voir l'exécution.

Ce n'était pas chose commune à Castro-Giovanni qu'une exécution; aussi la journée qui précéda la mort du pauvre condamné fut-elle fort agitée; chacun courait par les rues, tandis

que les cloches sonnaient, et c'était à qui aurait quelque nouvelle par le juge ou par le geôlier. On pensait que le coupable, n'ayant plus d'espérance d'adoucir la rigueur de son supplice que par le repentir qu'il montrerait, ferait des révélations, et que l'on saurait ainsi quelque chose de positif, et sur lui, et sur ce terrible Luigi Lana, son capitaine. L'attente fut trompée; non-seulement le condamné ne fit aucune révélation, mais, au contraire, il continuait à protester de son innocence, répétant sans cesse que, le jour même de l'assassinat, il était à Palerme, c'est-à-dire à près de cent cinquante milles du lieu où il avait été commis.

Le confesseur lui-même n'avait pas pu en tirer autre chose, et le vénérable moine était sorti de la prison en disant qu'il avait bien peur que la justice des hommes, croyant punir un coupable, ne fît un martyr.

La journée s'écoula ainsi au milieu des discussions les plus animées sur la culpabilité ou l'innocence du condamné; puis le soir vit s'illuminer les fenêtres de la chapelle ardente dans laquelle il devait passer la nuit. A dix heures du soir, le même moine qui était déjà venu le consoler dans sa prison fut introduit dans la chapelle, et ne quitta le prisonnier qu'à onze heures et demie. Après son départ, le condamné, qui avait été fort agité toute la journée, parut plus tranquille.

A minuit, le colonel rentra avec son valet de chambre à l'hôtel du *Cyclope*, et, trouvant maître Gaëtano qui l'attendait, recommanda d'abord qu'on eût grand soin de ses chevaux, qui venaient de faire une longue course; puis il s'informa si la commission dont son hôte s'était chargé était faite à sa satisfaction. Maître Gaëtano répondit que son compère le juge avait été trop heureux de faire quelque chose qui fût agréable à Son Excellence, et qu'il aurait pour le lendemain, près de lui et sur l'estrade même, la place qu'il désirait.

Durant toute la nuit, les cloches sonnèrent pour rappeler aux bonnes âmes qu'elles devaient prier pour le patient.

Le lendemain, dès cinq heures, les rues qui conduisaient de la prison au lieu du supplice étaient encombrées de curieux; les fenêtres présentaient une muraille de têtes, et les toits même craquaient sous les spectateurs.

A sept heures, le juge vint prendre place sur l'estrade avec

les deux greffiers, le capitaine de nuit et le commissaire; comme le lui avait promis maître Gaëtano, un siége était réservé près du juge pour le colonel. A sept heures et demie, il arriva, remercia fort gracieusement, et d'un air qui sentait d'une lieue son grand seigneur, le juge de sa complaisance, et, ayant regardé, pour voir s'il n'aurait pas trop de temps à attendre, l'heure à une magnifique montre tout enrichie de diamants, il s'assit à la place d'honneur, au milieu des autorités de la ville de Castro-Giovanni.

A huit heures, les cloches sonnèrent avec un redoublement d'onction; elles indiquaient que le condamné sortait de la prison.

Au bout de quelques minutes, une rumeur croissante annonça l'approche du condamné. En effet, bientôt on vit paraître le bourreau qui le précédait à cheval, puis quatre gardes qui marchaient derrière le bourreau, puis le condamné lui-même, à cheval sur un âne, la tête tournée vers la queue, et marchant à reculons, afin qu'il ne perdît point de vue le cercueil que portaient derrière lui les frères de la Miséricorde; enfin, derrière les frères de la Miséricorde, toute la population de Castro-Giovanni qui fermait la marche.

Le condamné semblait écouter d'une façon fort distraite les exhortations du moine qui l'accompagnait. On disait généralement que cette distraction venait de ce que le moine n'était pas le même qui l'était venu visiter dans sa prison. En effet, au moment où l'on s'attendait à voir arriver ce moine, il n'avait point paru, et l'on avait été obligé d'en courir chercher un autre pour que le condamné ne mourût pas privé des secours de la religion.

Quoi qu'il en soit, comme nous l'avons dit, le pauvre diable paraissait fort inquiet, et jetait à droite et à gauche sur la foule des regards qui indiquaient la situation de son esprit. De temps en temps même, contre l'habitude des condamnés, qui s'épargnent ce spectacle le plus longtemps possible, il se retournait vers la potence, sans doute pour calculer le temps qui lui restait encore à vivre. Tout à coup, arrivé devant l'estrade du juge, et au moment où le confesseur l'aidait à descendre de son âne, le condamné jeta un grand cri, et montrant d'un signe

de tête, car ses mains étaient liées, le colonel assis près du juge :

— Mon père, s'écria-t-il en s'adressant au moine, mon père, voilà un seigneur qui, s'il le veut, peut me sauver.

— Lequel ? demanda le moine avec étonnement.

— Celui qui est près du juge, mon père; celui qui a un uniforme rouge et des épaulettes de colonel. C'est le bon Dieu qui l'amène sur ma route, mon père. Miracle, miracle !

Et chacun se mit à répéter : miracle! après le condamné, sans savoir encore de quoi il s'agissait; ce qui n'empêcha pas le bourreau de s'approcher du patient, afin de commencer son office. Mais le confesseur se plaça entre eux deux.

— Arrêtez, dit-il; au nom de Dieu, arrêtez ! — Juge, continua le moine, le patient dit qu'il reconnaît assis près de toi un témoin qui peut lui sauver la vie en attestant qu'il est innocent. Juge, je t'adjure d'entendre ce témoin.

— Et quel est ce témoin? demanda le juge en se levant sur l'estrade.

— Le colonel Santa-Croce! le colonel Santa-Croce! cria le patient.

— Moi? dit avec étonnement le colonel en se levant à son tour; moi, mon ami? Vous vous trompez assurément, et, quoique vous sachiez mon nom, moi, je ne vous connais pas.

— Vous ne le connaissez pas, hein? demanda le juge.

— Aucunement, répondit le colonel après avoir regardé avec plus d'attention encore que la première fois le condamné.

— Je m'en doutais, reprit le juge en secouant la tête; c'est une des ruses habituelles de ces misérables.

Puis il se rassit, en faisant signe au bourreau de continuer son office.

— Colonel, s'écria le patient, colonel, vous ne me laisserez pas mourir ainsi, quand d'un mot vous pouvez me sauver! Colonel, laissez-moi seulement vous adresser une question.

— Oui, oui, cria la foule, oui, c'est juste, laissez parler le condamné, laissez-le parler!

— Monsieur le juge, dit le colonel, je crois que l'humanité exige que nous nous rendions à la prière de ce malheureux. S'il veut nous tromper, au reste, nous nous en apercevrons

bien, et alors il n'aura retardé sa mort que de quelques minutes.

— Je n'ai rien à refuser à Votre Excellence, dit le juge; mais, vraiment, ce n'est pas la peine, croyez-moi, colonel, de lui donner cette satisfaction.

— Je vous la demande pour ma propre conscience, monsieur, dit le colonel.

— J'ai déjà dit à Votre Excellence que j'étais à ses ordres, reprit le juge.

Puis, se levant :

— Gardes, ajouta-t-il, amenez le condamné.

On amena ce malheureux. Il était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres.

— Eh bien! coquin, dit le juge, te voilà en face de Son Excellence; parle donc.

— Excellence, dit le condamné, ne vous souvient-il pas que, le 18 mai dernier, vous avez débarqué à Palerme, venant de Naples?

— Je ne saurais préciser le jour aussi exactement que vous le faites, mon ami; mais la vérité est que c'est vers cette époque que j'abordai en Sicile.

— Ne vous souvient-il pas, Excellence, du facchino qui porta vos malles sur une petite charrette du port à l'*Hôtel des Quatre Cantons*, où vous logeâtes?

— Je logeais effectivement *Hôtel des Quatre Cantons*, répondit le colonel; mais j'ai, je l'avoue, entièrement oublié la figure de l'homme qui m'y a conduit.

— Mais ce que vous n'avez pu oublier, Excellence, c'est qu'en passant devant la porte d'un serrurier, un de ses apprentis qui sortait, tenant une barre de fer sur son épaule, m'en donna un coup contre la tête, et me fit cette blessure? Tenez.

Et le condamné, avançant la tête, montra effectivement une cicatrice à peine fermée encore, et qui lui marquait le front.

— Oui, vous avez raison, parfaitement raison, dit le colonel, et je me rappelle cette circonstance comme si elle venait d'arriver à l'instant même.

— Et à preuve, continua avec joie le condamné, qui, se

voyant reconnu, commençait à reprendre espoir, à preuve que, comme un généreux seigneur que vous êtes, au lieu de me donner six carlins que je vous avais demandés, vous me donnâtes deux onces.

— Tout cela est l'exacte vérité, dit le colonel en se retournant vers le juge ; mais nous allons être mieux renseignés encore. J'ai sur moi le portefeuille où j'inscris jour par jour ce que je fais ; ainsi, il me sera facile de m'assurer si cet homme ne nous donne pas une fausse date.

— Cherchez, cherchez, colonel, dit le condamné ; maintenant je suis sûr de mon affaire.

Le colonel ouvrit son portefeuille, puis, arrivé à la date indiquée, il lut tout haut :

» Aujourd'hui 18 mai, j'ai abordé à Palerme à onze heures du matin. — Pris sur le port un pauvre diable qui a été blessé en portant mes malles. — Logé à l'*Hôtel des Quatre Cantons.* »

— Voyez-vous? voyez-vous? s'écria le condamné.

— Ma foi, monsieur le juge, dit le colonel en se retournant vers maître Bartolomeo, si c'est vraiment le 18 mai que l'assassinat dont ce pauvre homme est accusé a été commis, je dois affirmer sur mon honneur que le 18 mai il était à Palerme, où, comme le constate mon album, il a été blessé à mon service. Or, comme il ne pouvait être à la fois à Palerme et à Centorbi, il est nécessairement innocent.

— Innocent, innocent ! cria la foule.

— Oui, innocent, mes amis, innocent ! dit le condamné. Je savais bien que Dieu ferait un miracle en ma faveur.

— Miracle, miracle ! cria la foule.

— Eh bien ! dit le juge, nous allons le faire reconduire en prison, et nous procéderons à une autre enquête.

— Non, non, libre ! libre à l'instant même ! cria le peuple.

Et, à ces mots, une partie de la foule, se ruant vers l'estrade, enleva le condamné et lui délia les mains, tandis que l'autre renversait la potence et poursuivait le bourreau à coups de pierres.

Quant au colonel, il fut reporté en triomphe à l'*Hôtel du Cyclope.*

Toute la journée, Castro-Giovanni fut en fête ; et lorsque

le colonel quitta la ville vers midi, il lui fallut fendre à grand'peine avec son cheval les flots du peuple, qui lui baisait les mains en criant : Vive le colonel Santa-Croce ! Vive le sauveur de l'innocent !

Quant au condamné, comme chacun voulait lui parler et entendre de sa propre bouche le récit de son aventure, ce ne fut que vers le soir qu'il se trouva avoir quelque peu de liberté. Il en profita aussitôt pour enfiler une ruelle que son peu de largeur rendait plus sombre encore ; puis, par cette ruelle, il atteignit la porte de la ville, puis, une fois hors de la ville, il gagna à toutes jambes une gorge de la montagne, où il disparut.

Le lendemain, le juge reçut de Luigi Lana une lettre dans laquelle le chef de bandits le remerciait de la complaisance qu'il avait eue de lui offrir un siége sur sa propre estrade ; il le priait en outre de présenter ses compliments à son compère, maître Gaëtano, propriétaire de l'hôtel du *Cyclope*.

Mais, tout libre qu'était redevenu le condamné, l'impression produite sur son esprit par l'aspect de la potence, à laquelle il avait pour ainsi dire touché du doigt, avait été si réelle, qu'il résolut, malgré les exhortations de ses camarades, d'abandonner la vie qu'il avait menée jusque-là et de se réconcilier avec la police.

Le religieux qui l'avait accompagné dans le trajet de la prison à l'échafaud fut l'intermédiaire entre lui et l'autorité. La prière fut transmise au vice-roi, et comme le bandit ne demandait que la vie sauve, promettant d'être à l'avenir un modèle de probité, après quelques pourparlers entre le moine et le vice-roi, sa demande lui fut accordée, à cette seule condition qu'il ferait amende honorable pieds nus et le corps ceint d'une corde.

Cette cérémonie eut lieu à Palerme, à la grande édification des fidèles.

Voilà ce qui arriva à Castro-Giovanni, le 20 juillet de l'an de grâce 1826.

— Et depuis lors, demandai-je à M. Politi, qu'est devenu, s'il vous plaît, cet honnête homme?

— Il a pris le nom de Salvadore, sans doute en mémoire de la façon miraculeuse dont il a été sauvé, s'est fait muletier,

afin, comme il s'y était engagé, de gagner sa vie d'une façon honorable ; et, si ce que je vous ai raconté ne vous donne pas une trop grande défiance, il aura l'honneur d'être demain matin votre guide de Girgenti à Palerme.

V.

L'INTÉRIEUR DE LA SICILE.

Le lendemain, quelque diligence que nous fîmes, nous ne parvînmes à nous mettre en route que vers les neuf heures du matin. Nous avions demandé d'abord une mule de renfort pour Cama ; mais, lorsqu'il se vit pour la première fois de sa vie juché au haut d'une selle sans autre support que deux étriers d'inégale longueur, il déclara que la bride lui paraissait un point d'appui trop insuffisant pour qu'il lui confiât la conservation de sa personne. En conséquence, avec l'aide de Salvadore, il mit pied à terre, et la mule fut renvoyée.

Pendant ce temps, on chargeait toute notre *roba* sur la mule de transport. Comme ce bagage était assez considérable, Cama remarqua qu'il formait sur le dos de l'animal une surface plane de trois ou quatre pieds de diamètre. Cette terrasse parut à Cama un véritable lieu de sûreté, comparée à l'extrémité aiguë de la selle, et il demanda à s'établir comme il l'entendrait sur cette petite plate-forme. Salvadore, consulté pour savoir si sa mule pouvait porter ce surcroît de charge, répondit qu'il n'y voyait pas d'inconvénient ; au bout d'un instant, Cama se trouva donc placé au centre de notre roba, assis à la manière des tailleurs, et s'élevant pyramidalement au milieu de son domaine.

On nous avait recommandé de visiter les Maccaloubi. Nous priâmes donc Salvadore de prendre le chemin qui y conduisait ; mais, habitué à de pareilles demandes, il avait de lui-même prévenu notre désir, et nous n'en étions déjà plus qu'à un demi-mille lorsque nous lui dîmes de nous y conduire.

Les Maccaloubi sont tout bonnement de petits volcans de

vase, au nombre de trente ou quarante, qui s'élèvent sur une plaine boueuse. Chacun de ces volcans en miniature a un pied ou dix-huit pouces de haut; la matière qui s'échappe de ces taupinières est une espèce d'eau pâteuse, couleur de rouille, très-froide, et à ce que l'on assure très-salée. Lorsque nous les visitâmes, les volcaneaux se reposaient, c'est-à-dire qu'à grand'peine, et avec des efforts qui devaient singulièrement les fatiguer, ils poussaient leur lave humide hors de leur cratère. Salvadore nous assura qu'il y avait des époques où ils jetaient de la boue à cent ou cent cinquante pieds de hauteur, et où toute cette plaine de vase tremblait comme une mer. Nous ne vîmes rien de pareil. Elle était au contraire fort tranquille, comme nous l'avons dit, et assez sèche pour qu'en marchant dans les intervalles des volcans, on n'enfonçât que de deux ou trois pouces. Comme la chose, malgré la recommandation, nous parut médiocrement curieuse, et que nous n'étions pas assez forts en géologie pour étudier la cause de ce phénomène, nous ne fîmes aux Maccaloubi qu'une assez courte station, et nous continuâmes notre chemin.

Vers les onze heures, nous nous trouvâmes sur le bord d'un petit fleuve. Comme nous suivions un chemin à peine tracé, et praticable seulement pour les litières, les mulets et les piétons, il n'y avait pas, on le pense bien, d'autre moyen de traverser le fleuve que d'y pousser bravement nos mulets. Ils y entrèrent jusqu'au ventre, et nous conduisirent sans accident à l'autre bord. J'avais invité Salvadore à monter en croupe derrière moi; mais, comme il faisait très-chaud, il n'y fit point tant de façons, et passa tranquillement à la manière de ses mulets, c'est-à-dire en se mettant dans l'eau jusqu'à la ceinture.

A quelques pas au-delà du fleuve, nous trouvâmes une espèce de petit bosquet de lauriers-roses qui ombrageait une fontaine. C'était une halte tout indiquée pour notre déjeuner. Nous sautâmes, en conséquence, à bas de nos mules; Cama se laissa glisser du haut de son bagage, Salvadore battit les buissons pour en chasser deux ou trois couleuvres et une douzaine de lézards, et nous déjeunâmes.

Comme nous avions invité Salvadore à déjeuner avec nous, honneur qu'après quelques façons préliminaires il avait fini

par accepter, il était devenu vers la fin du repas un peu plus communicatif qu'il ne l'avait été au moment de notre départ. Jadin profita de ce commencement de sociabilité pour lui demander la permission de faire son portrait. Salvadore y consentit en riant, drapa son manteau sur son épaule gauche, s'appuya sur le bâton pointu dont il se servait pour sauter pardessus les ruisseaux et pour piquer les mules, croisa une de ses jambes sur l'autre, et se tint devant lui avec l'immobilité et l'aplomb d'un homme habitué à accéder à de pareilles demandes.

Pendant ce temps, je pris mon fusil et je battis les environs : un malheureux lapin qui s'était aventuré hors de son terrier, et qui eut l'imprudence de vouloir le regagner, au lieu de rester tranquillement à son gîte où je ne l'eusse pas découvert, fut le trophée de cette expédition.

Ce fut une occasion pour Salvadore de nous demander la permission d'examiner nos fusils, ce qu'il n'avait point encore osé faire, malgré l'envie qu'il en avait. Il les prit et les retourna en homme à qui les armes sont familières ; mais, comme c'étaient des fusils du système Lefaucheux, le mécanisme lui en était parfaitement inconnu. Je n'étais pas fâché, tout en ayant l'air de satisfaire sa curiosité, de lui montrer qu'à une distance honnête je ne manquerais pas mon homme : je fis donc jouer la bascule, je changeai mes cartouches de plomb à lièvre pour des cartouches de plomb à perdrix, et, jetant deux piastres en l'air, je les touchai toutes les deux. Salvadore alla ramasser les piastres, reconnut sur elles la trace du plomb, et secoua la tête de haut en bas en digne appréciateur du coup que je venais de faire. Je lui proposai de tenter le même essai ; il me dit tout simplement qu'il n'avait jamais été grand tireur au vol, mais que, si mon camarade voulait lui prêter sa carabine, il nous montrerait ce qu'il savait faire à coup posé. Comme elle était toute chargée à balles, Jadin la lui mit aussitôt entre les mains. Salvadore prit pour but une petite pierre blanche de la grosseur d'un œuf, qui se trouvait à cent pas de nous au milieu du chemin, et, après l'avoir visée avec une attention qui indiquait l'importance qu'il attachait à réussir, il lâcha le coup et brisa la pierre en mille morceaux.

Cela nous fit faire, à Jadin et à moi, la réflexion médiocre-

ment rassurante que, dans l'occasion, Salvadore non plus ne devait pas manquer son homme.

Quant à Cama, il ne pensait à rien autre chose qu'à envelopper son lapin dans des herbes qu'il avait cueillies au bord de la fontaine, afin de le maintenir frais jusqu'à l'heure du dîner.

Nous nous remîmes en route; le misérable *fiumicelto* que nous venions de traverser faisait plus de tours et de détours que le fameux Méandre. Nous le rencontrâmes douze fois sur notre route en moins de trois lieues : chaque fois nous le passâmes à gué comme la première.

Pendant toute cette route, nous n'apercevions aucune terre cultivée, mais des plaines immenses couvertes de grandes herbes, brûlées par le soleil, au milieu desquelles s'élevait parfois, comme une île de verdure, une petite cabane entourée de cactus, de grenadiers et de lauriers-roses. A cent pas, tout autour de la cabane, le sol était défriché, et l'on apercevait quelques misérables légumes qui perçaient la terre et qui, selon toute probabilité, étaient la seule nourriture des malheureux perdus dans ces solitudes.

Nous marchâmes jusqu'à cinq heures du soir, apercevant de temps en temps une espèce de village huché à la cime de quelque rocher, sans qu'on pût distinguer le moins du monde par quel chemin on y arrivait. Enfin, du haut d'une petite colline, Salvadore nous montra une ferme placée sur notre chemin, et nous dit que c'était là que nous passerions la nuit. Une lieue à peu près au delà de cette ferme, et à droite de la route, s'élevait sur le penchant d'une montagne une ville de quelque importance, nommée Castro-Novo. Nous demandâmes à Salvadore pourquoi nous ne gagnions pas cette ville, au lieu de nous arrêter dans une misérable auberge où nous ne trouverions rien; Salvadore se contenta de nous répondre que cela nous écarterait trop de notre route. Comme une plus longue insistance de notre part eût pu faire croire à notre guide que nous nous défiions de lui, ce qui eût été fort ridicule après notre choix volontaire, nous n'ajoutâmes point d'autres observations, et nous résolûmes, puisque nous avions tant fait que de le prendre, de nous en remettre entièrement à lui : seulement nous lui demandâmes, pour savoir au moins où nous allions

passer la nuit, quel était le nom de cette baraque. Il nous répondit qu'elle s'appelait Fontana-Fredda.

C'était bien, du reste, le plus magnifique coupe-gorge que j'aie vu de ma vie, isolé dans un petit défilé, sans aucune muraille de clôture, et n'ayant pas une seule porte ou une seule fenêtre qui fermât. Quant à ceux qui l'habitaient, notre présence ne leur parut probablement pas un événement assez digne de curiosité pour qu'ils se dérangeassent, car nous nous arrêtâmes à la porte, nous descendîmes de nos mules, et nous entrâmes dans la première pièce sans voir personne; ce ne fut qu'en ouvrant une porte latérale que j'aperçus une femme qui berçait son enfant sur ses genoux en chantonnant une chanson lente et monotone. Je lui adressai la parole; elle me répondit, sans se déranger, quelques mots d'un patois si étrange, que je renonçai à l'instant même à lier conversation avec elle, et que j'en revins à Salvadore, qui, faute de garçon d'écurie, déchargeait ses mules lui-même, le priant de s'occuper en personne de notre dîner et de notre coucher. Il me répondit, en secouant la tête, qu'il ne fallait pas trop compter ni sur l'un ni sur l'autre, mais qu'il ferait de son mieux.

En rentrant dans la première pièce, je trouvai Cama désespéré; il avait déjà fait sa visite, et n'avait trouvé ni casserole, ni gril, ni broche. Je l'invitai à se procurer d'abord de quoi griller, bouillir ou rôtir; nous verrions ensuite comment remplacer les ustensiles absents.

Après avoir attaché ses mules au ratelier, Salvadore apparut à son tour, et entra dans la chambre voisine; mais un instant après il en sortit en disant que, le maître de la maison se trouvant à Secocca, et sa femme étant à moitié idiote, nous n'avions qu'à agir comme nous ferions dans une maison abandonnée. Les provisions se bornaient, nous dit-il, à une cruche d'huile rance et à quelques châtaignes: pour du pain, il n'y en avait pas.

Si ce langage n'était pas rassurant, il avait au moins le mérite d'être parfaitement clair. Chacun se mit donc en quête de son côté, et s'occupa de rassembler ce qu'il pût; Jadin, après une demi-heure de course dans les rochers, apporta une espèce de colombe; Salvadore avait tordu le coup à une vieille poule; j'avais, dans un hangar bâti en retour de la maison, trouvé

trois œufs; enfin, Cama avait dépouillé le jardin, et réuni deux grenades et une douzaine de figues d'Inde. Tout ceci, joint au lapin heureusement mis à mort pendant que Jadin faisait le portrait de Salvadore, présentait tant bien que mal l'apparence d'un dîner. Il ne restait plus qu'à l'apprêter.

Ne trouvant pas de casserole, et forcés d'employer de l'huile rance au lieu de beurre, nous arrêtâmes que notre menu se composerait d'un potage à la poule, d'un rôti de gibier, de trois œufs à la coque en entremets, et de nos grenades flanquées de figues d'Inde en dessert; les châtaignes, cuites sous la cendre, devaient remplacer le pain.

Tout cela n'eût rien été, absolument rien, sans l'odieuse saleté du bouge où nous nous trouvions.

A peine nous étions-nous mis à l'œuvre, que deux enfants couverts de haillons, maigres, hâves et fiévreux, étaient sortis comme des gnomes, je ne sais d'où, et étaient venus s'accroupir de chaque côté de la cheminée, suivant avec des yeux avides nos maigres provisions dans toutes les transformations qu'elles éprouvaient. Nous avions voulu les chasser d'abord de leur poste, afin de n'avoir pas sous les yeux ce dégoûtant tableau; mais la harangue que je leur avais faite et le coup de pied dont, à mon grand regret, l'avait accompagnée Cama, n'avaient produit qu'un grognement sourd assez semblable à celui d'un marcassin qu'on veut tirer de son trou. Je m'étais alors retourné vers Salvadore, en lui demandant ce qu'ils avaient et ce qu'ils voulaient, et Salvadore m'avait répondu en jetant sur eux un regard d'indicible pitié : — Ce qu'ils ont et ce qu'ils veulent? Ils ont faim et voudraient manger.

Hélas! c'est le cri du peuple sicilien, et je n'ai pas entendu autre chose pendant trois mois que j'ai habité la Sicile. Il y a des malheureux dont la faim n'a jamais été apaisée depuis le jour où, couchés dans leur berceau, ils ont commencé de sucer le sein tari de leur mère, jusqu'au jour où, étendus sur leur lit de mort, ils ont expiré, essayant d'avaler l'hostie sainte que le prêtre venait de poser sur leurs lèvres.

Dès lors on comprend que ces deux pauvres enfants eurent droit à la meilleure part de notre dîner; nous restâmes sur notre faim, mais au moins ils furent rassasiés.

Quelle horrible chose de penser qu'il y a des misérables pour

lesquels avoir mangé une fois sera un souvenir de toute la vie !

Le dîner terminé, nous nous occupâmes de notre gîte; Salvadore nous découvrit une espèce de chambre au rez-de-chaussée, sur la terre de laquelle étaient jetées dans deux auges deux paillasses sans draps ; c'étaient nos lits.

Cela joint aux insectes qui couvraient déjà le bas de nos pantalons, et qui couraient impunément le long des murs, ne nous promettait pas un sommeil bien profond ; aussi résolûmes-nous d'en essayer le plus tard possible, et allâmes-nous, nos fusils sur l'épaule, faire une promenade par la campagne.

Rien n'était doux, calme et tranquille comme cette solitude : c'étaient le silence et la poésie du désert; l'air brûlant de la journée avait fait place à une petite brise nocturne qui apportait un reste de saveur marine pleine de voluptueuse fraicheur; le ciel était un vaste dais de saphir tout étoilé d'or ; des météores immenses traversaient l'espace sans bruit, tantôt sous l'aspect d'une flèche qui file vers son but, tantôt pareils à des globes de flammes descendant du ciel sur la terre. De temps en temps une cigale attardée commençait un chant tout à coup interrompu et tout à coup repris ; enfin les lucioles scintillaient, étoiles vivantes, pareilles à ces étincelles éphémères que font naître les caprices des enfants en frappant sur un foyer à demi éteint.

C'eût été fort doux de passer la nuit ainsi, mais nous avions le lendemain une quarantaine de milles à faire, mais nous en avions fait vingt-cinq milles dans la journée, mais là enfin comme toujours, comme partout, quand l'âme disait oui, le corps disait non.

Nous rentrâmes vers les dix heures, et nous nous jetâmes tout habillés sur nos lits.

D'abord la fatigue l'emporta sur toute autre chose, et je m'endormis; mais, au bout d'une heure, je me réveille, transpercé d'un million d'épingles; autant aurait valu essayer de dormir dans une ruche d'abeilles. Je me remuai, je changeai de place, je me tournai, je me retournai; impossible de me rendormir.

Quant à Jadin, soit fatigue plus grande, soit sensibilité moins exaltée, il dormait comme Épiménide.

Je me souvins alors de ce hangar plein de paille où j'avais

été dénicher des œufs, et il me parut un lieu de délices, comparé à l'enfer où je me trouvais. En conséquence, comme rien ne s'opposait à ce que j'en usasse à mon plaisir, je pris mon fusil couché à côté de moi sur mon matelas, j'ouvris doucement la fenêtre, je sautai dehors, et j'allai m'étendre sur cette paille tant désirée.

J'y étais depuis dix minutes à peu près, et je commençais à entrer dans cet état qui n'est déjà plus la veille, mais qui n'est pas encore le sommeil, lorsqu'il me sembla que j'entendais parler à quelques pas de moi. Quelques instants encore je doutai, et par conséquent j'essayai de m'enfoncer davantage dans mon assoupissement, lorsque le bruit devint si distinct, que j'ouvris les yeux tout grands, et qu'à la lueur des étoiles je vis trois hommes arrêtés à l'angle de la maison. Mon premier mouvement fut de m'assurer si mon fusil était toujours près de moi. Je le sentis à la place où je l'avais posé, et, plus tranquille, je reportai les yeux sur mes trois individus.

Comme j'étais caché dans l'ombre que projetait le toit du hanger, ils ne pouvaient m'apercevoir, tandis que moi, au contraire, à mesure que mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je les distinguais parfaitement. Ils étaient enveloppés de longs manteaux; l'un d'eux avait un fusil, les deux autres étaient seulement armés de batons.

A bout de quelques minutes, pendant lesquelles ils restèrent immobiles en parlant à voix basse, celui des trois qui avait le fusil s'approcha de la fenêtre par laquelle j'étais sorti, entr'ouvrit le contrevent et passa sa tête avec précaution, de manière à regarder dans la chambre. Comme nous avions laissé brûler une lampe sur la cheminée, il pouvait voir un de nos deux matelas occupé et l'autre vide. Sans doute cette circonstance le préoccupa, car il revint aussitôt à ses deux compagnons et leur parla vivement. Tous trois alors s'approchèrent. Je crus que le moment était venu; je me levai sur un genou et j'armai les deux chiens de mon fusil. Comme les intentions de trois drôles qui entrent par la fenêtre, à minuit, ne peuvent être douteuses, ma résolution était bien arrêtée : au premier acte d'effraction qu'ils tentaient, je faisais coup double, et, si le troisième ne s'enfuyait pas, Jadin, éveillé par le bruit, avait sa carabine.

En ce moment, la fenêtre du grenier s'ouvrit, et je vis passer la tête de Salvadore.

A cette apparition, je l'avoue, je crus que notre guide en revenait à son ancien métier, et que nous allions avoir affaire à quatre bandits au lieu d'avoir affaire à trois seulement. Mais, avant que ce doute eût eu le temps de se changer en certitude, j'entendis une voix qui demandait impérieusement en sicilien :

— Qui êtes-vous? que voulez-vous?

— Salvadore! dirent à la fois les trois hommes.

— Oui, Salvadore. Attendez-moi, je descends.

Dix secondes après, la porte s'ouvrit, et Salvadore parut.

Il marcha droit aux trois hommes et entama avec eux une conversation qui, pour avoir lieu à voix basse, ne m'en parut pas moins vive. Pendant dix minutes, ils semblèrent disputer, eux parlant avec insistance, lui répondant avec fermeté. Bientôt les trois hommes reculèrent de quelques pas, comme pour tenir conseil entre eux. Salvadore resta où il était, les bras croisés et le regard fixé sur eux. Enfin, celui qui avait un fusil se détacha du groupe, revint à Salvadore, lui donna une poignée de main, et, rejoignant ses camarades, s'éloigna avec eux. Au bout de cinq minutes, ils étaient perdus tous trois dans l'obscurité, et je n'entendais plus que le bruit de leurs pas sur les herbes sèches.

Salvadore resta encore un quart d'heure à peu près à la même place et dans la même attitude; puis, certain que les visiteurs nocturnes s'étaient retirés réellement, il rentra à son tour et referma la porte derrière lui.

On comprend que la scène dont je venais d'être témoin m'avait ôté, du moins pour le moment, toute envie de dormir. Je restai une demi-heure immobile comme une statue, dans l'attitude où j'étais et le doigt sur la gâchette de mon fusil; puis, au bout d'une demi-heure, comme rien ne reparaissait et comme je n'entendais plus aucun bruit, je repris une position un peu moins incommode.

Une autre demi heure s'était à peine écoulée, que, telle est la puissance étrange du sommeil, je m'étais déjà rendormi.

Le froid du matin me réveilla. Si belle que doive être la journée, il tombe toujours en Sicile, quelques minutes avant que le soleil ne se lève, une rosée fine, pénétrante et glacée.

Heureusement le toit sous lequel je m'étais mis à couvert m'en avait garanti; mais je n'en ressentais pas moins ce malaise matinal bien connu de tous les voyageurs.

J'allais rentrer dans la chambre comme j'en étais sorti, lorsque je vis Jadin ouvrir la fenêtre; il venait de se réveiller, et, ne me voyant pas sur mon matelas, il avait conçu quelque inquiétude de ce que j'étais devenu et me cherchait. Je lui racontai ce qui s'était passé; il n'avait rien entendu. Cela faisait honneur à son sommeil, car non-seulement il n'avait pas été plus ménagé que moi par les insectes, mais encore, moi absent, il avait dû payer pour nous deux. C'est, au reste, ce que prouvait la simple inspection de sa personne : il était tatoué des pieds à la tête, comme un sauvage de la Nouvelle-Zélande.

Nous appelâmes Salvadore, qui nous répondit de l'écurie, où il apprêtait ses mules; puis, attendu, comme on le pense bien, qu'il n'était pas question de déjeuner, et qu'il n'y avait sur notre route que la seule ville de Corleone, je crois, où nous comptassions faire un repas quelconque, nous fîmes provision de châtaignes, afin d'amuser notre appétit tout le long de la route.

Quant à la carte à payer, à notre grand étonnement, elle se trouvait, je ne sais comment, monter à trois piastres : nous les donnâmes, mais en recommandant à Salvadore de ne les remettre qu'à titre d'aumône.

Nous nous mîmes en route dans le même ordre que la veille, si ce n'est que je marchai d'abord à pied pour deux raisons : la première, c'est que je désirais me réchauffer, et la seconde, c'est que je n'étais pas fâché de causer avec Salvadore de ce qui s'était passé dans la nuit. Au premier mot qui m'en échappa, il se mit à rire; puis, voyant que j'avais assisté à ce petit drame depuis le lever de la toile jusqu'au baisser du rideau :
— Ah! oui, oui, me dit-il, ce sont d'anciens camarades, qui travaillent la nuit, au lieu de travailler le jour. Si vous aviez pris un autre guide que moi, il est probable qu'il y aurait eu quelque chose entre vous, et que, d'après ce que vous me dites, cela se serait mal passé pour eux; mais vous avez vu que, quoiqu'ils se soient fait un peu tirer l'oreille, ils n'en ont pas moins fini par nous laisser le champ de bataille. Maintenant nous n'entendrons plus parler de rien avant le passage de Mezzojuso.

— Et au passage de Mezzojuso? demandai-je.

— Oh! là il faudra voir.

— N'avez-vous point sur ceux que nous rencontrerons la même influence que vous avez eue sur ceux que nous avons déjà rencontrés?

— Dame! répondit Salvadore avec un geste sicilien que rien ne peut rendre, c'est une nouvelle troupe qui vient de se former.

— Et vous ne les connaissez pas beaucoup?

— Non; mais ils me connaissent.

Nous étions arrivés au bord d'un torrent qui, après avoir fait tourner une espèce de moulin, qu'on appelle le moulin de l'Olive, coulait d'un mouvement assez doux, et qu'il fallait, bien entendu, comme notre fleuve de la veille, dont il était peut-être la source, traverser à gué : je remontai donc sur ma mule. Salvadore me demanda la permission de sauter en croupe, ce que je lui accordai, et nous tentâmes le passage, qui s'opéra à notre satisfaction, quoique, malgré nos précautions, nous ne pussions nous empêcher d'être mouillés jusqu'aux genoux. Jadin vient ensuite et gagna comme nous le bord sans accident; mais il n'en fut pas de même du pauvre Cama, qui était évidemment destiné à nous servir de bouc émissaire. A peine son mulet fut-il arrivé au milieu du torrent que, mal dirigé par son conducteur, il dévia de quelques pieds et s'enfonça dans un trou : au cri que jeta Cama nous nous retournâmes, et nous l'aperçûmes dans l'eau jusqu'à la ceinture, tandis que nous ne voyions plus que la tête du mulet: la figure que faisait ce malheureux était si grotesque, il était, dans tous les événements funestes qui lui arrivaient, si profondément comique, que nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire.

Cette hilarité intempestive réagit sur Cama, qui voulut faire reprendre à son mulet la route qu'il avait perdue; mais, dans les efforts que l'animal fit lui-même, il rencontra une pierre et butta : la violence du coup fit rompre la sangle, et nous vîmes immédiatement Cama et notre bagage s'en aller au fil de l'eau. Si utile que nous fût le premier et si nécessaire que nous fût le second, nous courûmes à notre cuisinier, tandis que Salvadore courait à notre bagage : au bout de cinq minutes,

homme et roba étaient hors de l'eau. mais tellement mouillés, tellement ruisselants, qu'il n'y avait pas moyen de continuer la route sans faire sécher le tout.

Nous allumâmes un grand feu avec des herbes sèches et des oliviers morts ; nous-mêmes en avions besoin : l'air du matin nous avait glacés, et nous nous chauffâmes avec un indicible plaisir à un de ces feux libre et gigantesque comme en allument les bûcherons dans les forêts et les pâtres dans les montagnes ; en outre, nous y fîmes rôtir chacun une douzaine de châtaignes. Ce fut notre déjeuner.

Pendant que nous faisions cette halte obligée, nous vîmes paraître une litière portée sur deux mules, menée par un conducteur, et accompagnée de quatre *campieri*. Elle renfermait un digne prélat, gros, gras et frais, qui, plus prudent que nous, m'eut tout l'air, au regard de mépris qu'il jeta sur notre collation, de porter ses provisions avec lui. Les quatre campieri, armés de fusils et enveloppés de manteaux, donnaient à sa marche un aspect assez pittoresque. Malgré la difficulté du passage où nous avions échoué, grâce à l'adresse de son conducteur, il traversa la petite rivière sans accident.

Au bout d'une heure à peu près nous levâmes le camp. Mais, quelques instances que nous fissions à Cama, il ne voulut jamais remonter sur son mulet. Salvadore profita de ce refus pour s'y installer à sa place ; nous nous remîmes en route, Cama nous suivant à pied.

Les plaines que nous traversions, si toutefois des terrains si bouleversés peuvent s'appeler des plaines, offraient toujours un aspect des plus grandioses ; chaque fois que nous arrivions au sommet de quelque monticule, nous apercevions de ces lointains immenses et fantastiques comme on en voit en rêves, et si bizarrement colorés par le soleil, qu'ils semblaient mener à quelqu'un de ces pays féeriques que les pas de l'homme ne peuvent atteindre. De temps en temps nous apercevions dans la plaine, où il se recourbait comme un serpent de verdure, quelque ruisseau desséché par la canicule, dont un long ruban de lauriers-roses, protégés par un reste de fraîcheur, marquait toutes les sinuosités ; puis, çà et là, une de ces petites îles verdoyantes que nous avons déjà décrites, s'élevant sur ce

désert d'herbes rougeâtres, au milieu desquelles chantaient désespérément des millions de cigales.

Après six ou huit heures de marche sous un soleil tellement ardent que le cuir de nos bottes nous brûlait les pieds, nous aperçûmes la ville où nous devions dîner : c'étaient deux ou trois rangées de maisons n'ayant que des rez-de-chaussée, bâties à des distances égales les unes des autres, et qui de loin ressemblaient, à s'y méprendre, à des joujoux d'enfants.

En descendant à la porte de la principale auberge, nous remarquâmes avec plaisir qu'elle contenait quelques instruments de cuisine qui ne paraissaient pas trop abandonnés ; mais Salvadore vint calmer la joie que nous causait cette vue, en nous invitant à en faire le plus prompt usage qu'il nous serait possible, attendu qu'ayant perdu une heure à nous réchauffer le matin, il fallait rattraper cette heure sur notre dîner, afin de ne point arriver trop tard aux rochers de Mezzojuso. Si affamés que nous fussions, nous comprîmes l'importance de l'avis, et nous pressâmes notre hôte le plus qu'il nous fut possible. Cela n'empêcha point que nous ne perdissions deux heures à faire un exécrable dîner. Un chat, porté sur notre carte au compte de Milord, nous prouva qu'il avait été plus heureux que nous.

Nous nous remîmes en route vers les cinq heures. Comme le défilé qu'il nous fallait franchir n'était guère éloigné que de six milles de Corleone, où nous avions dîné, nous commençâmes à l'apercevoir vers six heures un quart. C'était tout bonnement un passage entre deux montagnes, l'une coupée à pic, l'autre s'inclinant par une pente assez rapide, toute couverte de rocs qui avaient roulé du sommet et s'étaient arrêtés à différentes distances. Nous devions y être arrivés vers sept heures, c'est-à-dire en plein jour encore. Salvadore nous montra ce passage du bout de son bâton; puis, nous regardant comme pour voir l'effet que ce qu'il allait nous annoncer produirait sur nous :

— S'il y a quelque chose à craindre, dit-il, ce sera là.

— Hâtons donc le pas, répondis-je, car, s'il y a vraiment quelque danger, mieux vaut l'aller chercher au grand jour que d'attendre qu'il vienne nous surprendre pendant la nuit.

— Allons, dit Salvadore.

Et, appuyant la main sur le pommeau de ma selle, il excita de la voix nos mules, qui prirent le trot.

Nous approchâmes rapidement. Cama, pour ne point nous retarder, avait repris sa place au milieu du bagage, et nous suivait, cramponné aux cordes qui le liaient. Il avait entendu quelques mots des craintes émises par Salvadore, et avait paru fort inquiet. Je lui avais alors offert, comme Jadin avait une carabine et moi un fusil à deux coups, de prendre les pistolets, afin de nous donner un coup de main si l'occasion se présentait; mais cette offre avait failli le faire tomber de frayeur du haut de sa mule. Jadin les avait donc gardés dans ses fontes.

A trois cents pas du passage à peu près, Salvadore arrêta ma mule. Comme c'était elle qui tenait la tête du cortége, les deux autres suivirent immédiatement son exemple; puis, nous disant de demeurer à l'endroit où nous étions, attendu qu'il venait d'apercevoir le bout d'un fusil derrière un rocher, Salvadore nous quitta et marcha droit vers le point indiqué.

Nous profitâmes de cette petite halte pour voir si nos armes étaient en état. J'avais dans chaque canon de mon fusil deux balles mariées, et Jadin en avait autant dans celui de sa carabine et dans ceux de ses pistolets. Comme les pistolets étaient doubles, cela nous faisait sept coups à tirer, sans compter que nos fusils, étant à système, pouvaient se recharger assez promptement pour qu'en cas de besoin une seconde décharge succédât presque immédiatement à la première.

Nous suivions Salvadore des yeux avec une attention que l'on comprendra facilement. Il s'avançait d'un pas ferme et rapide, sans montrer aucune hésitation; bientôt nous vîmes poindre un homme à l'angle d'une pierre; Salvadore l'aborda, et tous deux, après quelques paroles échangées, disparurent derrière le rocher.

Au bout de dix minutes, Salvadore reparut seul et revint vers nous. Nous cherchâmes de loin à lire sur son visage quelles nouvelles il nous apportait; mais c'était chose impossible. Enfin, lorsqu'il fut à quelques pas de nous :

— Eh bien! lui dis-je, qu'y a-t-il?

— Il y a que, comme je l'avais prévu, ils ne veulent pas vous laisser passer.

— Comment! ils ne veulent pas nous laisser passer?

— C'est-à-dire à moins que vous ne payiez le passage.

— Et sont-ils bien exigeants?

— Oh non! A ma considération, ils n'exigent que cinq piastres.

— Ah! dit Jadin en riant, à la bonne heure! voilà des gens raisonnables, et j'aime presque mieux avoir affaire à eux qu'aux aubergistes.

— Et combien sont-ils, demandai-je, pour avoir la prétention de nous mettre ainsi à contribution?

— Ils sont deux.

— Comment! deux en tout?

— Oui; les autres sont sur la route d'Armianza à Polizzi.

— Que dites-vous de cela, Jadin?

— Eh bien! mais je dis que, puisqu'ils ne sont que deux, et que nous sommes quatre, c'est à nous de leur faire donner cinq piastres.

— Mon cher Salvadore, repris-je alors, faites-moi le plaisir de retourner vers ces messieurs, et de leur dire que nous les invitons à se tenir tranquilles.

— Ou sinon, continua Jadin, que je les fais manger par Milord. N'est-ce pas, le chien? Veut-il manger un voleur, le chien? Hein?

Milord fit deux ou trois bonds fort joyeux en signe de parfait consentement.

— C'est votre dernier mot? dit Salvadore.

— Le dernier.

— Eh bien! vous avez raison. Seulement, mettez pied à terre, et marchez de l'autre côté des mules, afin que, si dans un moment de mauvaise humeur il leur prenait l'envie de vous envoyer un coup de fusil, vous leur présentiez le moins de prise possible.

Le conseil était bon; nous le suivîmes aussitôt. Quant à Salvadore, soit qu'il pensât n'avoir rien à craindre, soit qu'il méprisât le danger, il marcha, en sifflant, quatre pas en avant de la première mule, tandis que nous étions chacun derrière la nôtre, et entièrement abrités par elle.

Nous vîmes poindre le chapeau pointu de nos bandits au-dessus du rocher; nous vîmes s'abaisser les deux canons de fusil dans notre direction; mais quoique, à l'endroit où la route

était le plus rapprochée du lieu où ils étaient embusqués, il n'y eût guère plus de soixante pas d'eux à nous, toute leur hostilité se borna à cette démonstration, peut-être aussi défensive qu'offensive. Au bout de dix minutes, nous étions hors de portée.

— Eh bien! Cama, dis-je en me retournant vers notre malheureux cuisinier, qui, pâle comme la mort, marmottait ses prières en baisant une image de la madone qu'il portait au cou, que penses-tu maintenant des voyages par terre?

— Oh! monsieur, s'écria Cama, j'aime encore mieux la mer, parole d'honneur.

— Tenez, dis-je à Salvadore, vous êtes un brave homme; voici les cinq piastres pour boire à notre santé.

Salvadore nous baisa les mains, et nous remontâmes sur nos mules.

Une heure après, nous étions arrivés sans autre accident à l'auberge de San-Lorenzo où nous devions coucher. Nous y trouvâmes un souper et un lit détestables, pour lesquels on nous demanda le lendemain quatre piastres.

Décidément Jadin avait raison: les véritables voleurs, ceux surtout auxquels il n'y avait pas moyen d'échapper, c'étaient les aubergistes.

VI.

PALERME L'HEUREUSE.

Plus favorisée du ciel que Girgenti, Palerme mérite encore aujourd'hui le nom qu'on lui donna il y a vingt siècles; aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, elle est toujours Palerme l'heureuse.

En effet, s'il est une ville au monde qui réunisse toutes les conditions du bonheur, c'est cette insoucieuse fille des Phéniciens qu'on appelle *Palermo-Felice*, et que les anciens représentaient assise comme Vénus dans une conque d'or. — Bâtie entre le monte Pellegrino qui l'abrite de la *tramontana*, et la

chaîne de la Bagherie, qui la protége contre le sirocco ; couchée au bord d'un golfe qui n'a que celui de Naples pour rival ; entourée d'une verdoyante ceinture d'orangers, de grenadiers, de cédrats, de myrtes, d'aloès et de lauriers-roses, qui la couvrent de leurs ombres, qui l'embaument de leurs parfums ; héritière des Sarrasins, qui lui ont laissé leurs palais, des Normands, qui lui ont laissé leurs églises, des Espagnols, qui lui ont laissé leurs sérénades, elle est à la fois poétique comme une sultane, grâcieuse comme une Française, amoureuse comme une Andalouse. Aussi, son bonheur à elle est-il un de ces bonheurs qui viennent de Dieu et que les hommes ne peuvent détruire. Les Romains l'ont occupée, les Sarrasins l'ont conquise, les Normands l'ont possédée, les Espagnols la quittent à peine, et à tous ces différents maîtres, dont elle a fini par faire ses amants, elle a souri du même sourire : molle courtisane, qui n'a jamais eu de force que pour une éternelle volupté.

L'amour est la principale affaire de Palerme ; partout ailleurs on vit, on travaille, on pense, on agit, on spécule, on discute, on combat : à Palerme, on aime. La ville avait besoin d'un protecteur céleste ; on ne pense pas toujours à Dieu, il faut bien un fondé de pouvoir qui y pense pour nous. Ne croyez pas qu'elle ait été choisir quelque saint morose, grondeur, exigeant, sévère, ridé, désagréable. Non pas ; elle a pris une belle vierge, jeune, indulgente, fleur sur la terre, étoile au ciel ; elle en a fait sa patronne. Et pourquoi cela ? Parce qu'une femme, si chaste, si sainte qu'elle soit, a toujours un peu de la Madeleine ; parce qu'une femme, fût-elle morte vierge, a compris l'amour ; parce qu'enfin c'est d'une femme que Dieu a dit : « Il lui sera beaucoup remis parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Aussi, lorsqu'après une route rude, fatigante, éternelle, au milieu de solitudes brûlées par le soleil, dévastées par les torrents, bouleversées par les tremblements de terre, sans arbres pour se reposer le jour, sans gîte pour dormir la nuit, nous aperçûmes, en arrivant au haut d'une montagne, Palerme assise au bord de son golfe, se mirant dans cette mer azurée, comme Cléopâtre aux flots du Cyrénaïque, on comprend que nous jetâmes un cri de joie : c'est qu'à la simple vue de

Palerme, on oublie tout. Palerme est un but; c'est le printemps après l'hiver, c'est le repos après la fatigue ; c'est le jour après la nuit, l'ombre après le soleil, l'oasis après le désert.

A la vue de Palerme toute notre fatigue s'en alla; nous oubliâmes les mules au trot dur, les fleuves aux mille détours ; nous oubliâmes ces auberges dont la faim et la soif sont les moindres inconvénients, ces routes dont chaque angle, chaque rocher, chaque carrière, recèlent un bandit qui vous guette ; nous oubliâmes tout pour regarder Palerme, et pour respirer cette brise de la mer qui semblait monter jusqu'à nous.

Nous descendîmes par un chemin bordé d'un côté d'immenses roseaux, et baigné de l'autre par la mer; le port était plein de bâtiments à l'ancre, le golfe plein de petites barques à la voile; une lieue avant Palerme, les villa couvertes de vignes se montrèrent, les palais ombragés de palmiers vinrent au-devant de de nous : tout cela avait un air de joie admirable à voir. En effet, nous tombions au milieu des fêtes de Sainte-Rosalie.

A mesure que nous approchions de la ville, nous marchions plus vite ; Palerme nous attirait comme cette montagne d'aimant des *Mille et une Nuits*, que ne pouvaient fuir les vaisseaux. Après nous avoir montré de loin ses dômes, ses tours, ses coupoles, qui disparaissaient peu à peu, elle nous ouvrait ses faubourgs. Nous traversâmes une espèce de promenade située au bord de la mer, puis nous arrivâmes à une porte de construction normande; la sentinelle, au lieu de nous arrêter, nous salua, comme pour nous dire que nous étions les bienvenus.

Au milieu de la place de la Marine, un homme vint à nous :

— Ces messieurs sont Français? nous demanda-t-il.

— Nés en pleine France, répondit Jadin.

— C'est moi qui ai l'honneur de servir particulièrement les jeunes seigneurs de votre nation qui viennent à Palerme.

— Et en quoi les servez-vous? lui demandai-je.

— En toutes choses, Excellence.

— Peste! vous êtes un homme précieux. Comment vous appelez-vous ?

— J'ai bien des noms, Excellence ; — mais le plus communément on m'appelle *il signor Mercurio.*

— Ah! très-bien, je comprends. Merci.

— Voilà les certificats des derniers Français qui m'ont employé : vous pouvez voir qu'ils ont été parfaitement satisfaits de mes services.

Et en effet il signor Mercurio nous présenta trois ou quatre certificats forts circonstanciés et fort indiscrets qu'il tenait de la reconnaissance de nos compatriotes. Je les parcourus des yeux et les passai à Jadin, qui les lut à son tour.

— Ces messieurs voient que je suis parfaitement en règle?

— Oui, mon cher ami, mais malheureusement nous n'avons pas besoin de vous.

— Si fait, Excellence, on a toujours besoin de moi ; quand ce n'est pas pour une chose, c'est pour une autre : êtes-vous riches, je vous ferai dépenser votre argent ; êtes-vous pauvres, je vous ferai faire des économies ; êtes vous artistes, je vous montrerai des tableaux ; êtes-vous hommes du monde, je vous mettrai au courant de tous les arrangements de la société. Je suis tout, Excellence : cicerone, valet de chambre, antiquaire, marchand, acheteur, historien, — et surtout...

— *Ruffiano,* dit Jadin.

— *Si signore,* répondit notre étrange interlocuteur avec une expression d'orgueilleuse confiance dont on ne peut se faire aucune idée.

— Et vous êtes satisfait de votre métier ?

— Si je suis satisfait, Excellence! c'est-à-dire que je suis l'homme le plus heureux de la terre.

— Peste! dit Jadin, comme c'est agréable pour les honnêtes gens!

— Que dit votre ami, Excellence ?

— Il dit que la vertu porte toujours sa récompense. Mais pardon, mon cher ami : vous comprenez, il fait un peu chaud pour causer d'affaires en plein soleil ; d'ailleurs nous arrivons, comme vous voyez, et nous sommes fatigués.

— Ces messieurs logent sans doute à l'*Hôtel des Quatre Cantons?*

— Je crois que oui.

— J'irai présenter mes hommages à ces messieurs.

— Merci, c'est inutile.

— Comment donc, ce serait manquer à mes devoirs; d'ailleurs j'aime les Français, Excellence.

— Peste! c'est bien flatteur pour notre nation.

— J'irai donc à l'hôtel.

— Faites comme vous voudrez, seigneur Mercurio; mais vous perdrez probablement votre temps; je vous en préviens.

— C'est mon affaire.

— Adieu, seigneur Mercurio.

— Au revoir, Excellence.

— Quelle canaille! dit Jadin.

Et nous continuâmes notre route vers l'hôtel des *Quatre Cantons*. Comme je l'ai dit, Palerme avait un air de fête qui faisait plaisir à voir. Des drapeaux flottaient à toutes les fenêtres, de grandes bandes d'étoffes pendaient à tous les balcons; des portiques et des pyramides de bois recouvertes de guirlandes de fleurs se prolongeaient d'un bout à l'autre de chaque rue. Salvadore nous fit faire un détour, et nous passâmes devant le palais épiscopal. Là était une énorme machine à quatre ou cinq étages, haute de quarante-cinq à cinquante pieds, de la forme de ces pyramides de porcelaine sur lesquelles on sert les bonbons au dessert, toute drapée de taffetas bleu avec des franges d'argent, surmontée d'une figure de femme tenant une croix, et entourée d'anges. C'était le char de sainte Rosalie.

Nous arrivâmes à l'hôtel; il était encombré d'étrangers. Par le crédit de Salvadore, nous obtînmes deux petites chambres, que l'hôte réservait, disait-il, pour des Anglais qui devaient arriver de Messine dans la journée, et qui d'avance les avaient fait retenir. Peut-être n'était-ce qu'un moyen de nous les faire payer le triple de ce quelles valaient; mais, telles qu'elles étaient, et au prix qu'elles coûtaient, nous étions encore trop heureux de les avoir.

Nous réglâmes nos comptes avec Salvadore, qui nous demanda un certificat que nous lui donnâmes de grand cœur. Puis j'ajoutai deux piastres de bonne main aux cinq que je lui avais déjà données en sortant du défilé de Mezzojuso, et nous nous quittâmes enchantés l'un de l'autre.

Nous interrogeâmes notre hôte sur l'emploi de la journée; il n'y avait rien à faire jusqu'à cinq heures du soir, qu'à

nous baigner et à dormir ; à cinq heures, il y avait promenade sur la Marine; à huit heures, feu d'artifice au bord de la mer ; toute la soirée, illumination et danses à la Flora ; à minuit, corso.

Nous demandâmes deux bains, nous fîmes préparer nos lits, et nous arrêtâmes une voiture.

A quatre heures, on nous prévint que la table d'hôte était servie ; nous descendîmes, et nous trouvâmes une table autour de laquelle étaient réunis des échantillons de tous les peuples de la terre. Il y avait des Français, des Espagnols, des Anglais, des Allemands, des Polonais, des Russes, des Valaques, des Turcs, des Grecs et des Tunisiens. Nous nous approchâmes de deux compatriotes, qui, de leur côté, nous ayant reconnus, s'avançaient vers nous ; c'étaient des Parisiens, gens du monde et surtout gens d'esprit, le baron de S..... et le vicomte de R.....

Comme il y avait déjà huit jours qu'ils étaient à Palerme, et qu'une de nos prétentions, à nous autres Français, c'est de connaître au bout de huit jours une ville, comme si nous l'avions habitée toute notre vie, leur rencontre en pareille circonstance était une véritable trouvaille. Ils nous promirent dès le soir même de nous mettre au courant de toutes les habitudes palermitaines. Nous leur demandâmes s'il connaissaient il signor Mercurio : c'était leur meilleur ami. Nous leur racontâmes comment il était venu au-devant de nous et comment nous l'avions reçu ; ils nous blâmèrent fort et nous assurèrent que c'était un homme précieux à connaître, ne fût-ce que pour l'étudier. Nous avouâmes alors que nous avions commis une faute, et nous promîmes de la réparer.

Après le dîner, que nous trouvâmes remarquablement bon, on nous annonça que nos voitures nous attendaient ; comme ces messieurs avaient la leur, et que nous ne voulions pas cependant nous séparer tout à fait, nous nous dédoublâmes. Jadin monta avec le vicomte de R...., et le baron de S.... monta avec moi.

Il était arrivé à ce dernier, la veille même, une aventure trop caractéristique pour que, malgré cette grande difficulté que l'on éprouve dans notre langue à dire certaines choses, je n'essaie pas de la raconter. Qu'on se figure d'ailleurs qu'on lit une his-

toriette de Tallemant des Réaux, ou un épisode des *Dames galantes* de Brantôme.

Le baron de S... était à la fois un philosophe et un observateur; il voyageait tout particulièrement pour étudier les mœurs des peuples qu'il visitait; il en résultait que dans toutes les villes d'Italie il s'était livré aux recherches les plus minutieuses sur ce sujet.

Comme on le pense bien, le baron de S.... n'avait-pas fait la traversée de Naples à Palerme pour renoncer, une fois arrivé en Sicile, à ses investigations habituelles. Au contraire, cette terre nouvelle pour le baron de S.... lui ayant paru présenter sous ce rapport de curieuses nouveautés, il n'en était devenu que plus ardent à faire des découvertes.

Il signor Mercurio, qui, ainsi qu'il nous l'avait dit, était versé dans toutes les parties de la science philosophique que pratiquait le baron de S ..., s'était trouvé sur son chemin comme il s'était trouvé sur le nôtre; mais, mieux avisé que nous, le baron de S..... avait tout de suite compris de quelle utilité un pareil cicerone pouvait être pour un homme qui, comme lui, voulait connaître les effets et les causes. Il l'avait dès le jour même attaché à son service.

Le baron de S.... avait commencé ses études dans les hautes sphères de la société; de là, pour ne point perdre le piquant de l'opposition, il avait passé au peuple. Dans l'une et l'autre classe, il avait recueilli des documents si curieux que, ne voulant pas laisser ses notes incomplètes, il avait demandé l'avant-veille à il signor Mercurio s'il ne pourrait lui ouvrir quelque porte de cette classe moyenne qu'on appelle en Italie le *mezzo ceto.* Il signor Mercurio lui avait répondu que rien n'était plus facile, et que dès le lendemain il pourrait le mettre en relations avec une petite bourgeoise fort bavarde, et dont la conversation était des plus instructives. Comme on le pense bien, le baron de S.... avait accepté.

La veille au soir, en conséquence, il signor Mercurio était venu le chercher à l'heure convenue, et l'avait conduit dans une rue assez étroite, en face d'une maison de modeste apparence; le baron avait, à l'instant même et du premier coup d'œil, rendu justice à l'intelligence de son guide, qui avait ainsi trouvé tout d'abord ce qu'il lui avait dit de chercher. Il allait

tirer le cordon de la sonnette, pressé qu'il était de voir si l'intérieur de la maison correspondait à l'extérieur, lorsqu'il signor Mercurio lui avait arrêté le bras, et, lui montrant une petite clef, lui avait fait comprendre qu'il était inutile d'immiscer un concierge ou un domestique aux secrets de la science. Le baron avait reconnu la vérité de la maxime, et avait suivi son guide, qui, marchant devant lui, le conduisit par un escalier étroit, mais propre, à une porte, qu'il ouvrit comme il avait fait de celle de la rue. Cette porte ouverte, il traversa une antichambre, et ouvrant une troisième porte, qui était celle d'une salle à manger, il y introduisit le baron en lui disant qu'il allait prévenir la dame à laquelle il avait désiré être présenté.

Le baron, qui s'était plus d'une fois trouvé dans des circonstances pareilles, s'assit sans demander d'explications. La pièce dans laquelle il était répondait à ce qu'il avait déjà vu de la maison : c'était une chambre modeste avec une petite table au milieu, et des gravures enfermées dans des cadres noirs pendus aux murs; ces gravures représentaient la *Cène* de Léonard de Vinci, l'*Aurore* du Guide, l'*Endymion* du Guerchin, et la *Bacchante* de Carrache.

Il y avait en outre, dans cette salle à manger, deux portes en face l'une de l'autre.

Au bout de dix minutes qu'il était assis, le baron, commençant de s'ennuyer, se leva et se mit à examiner les gravures; au bout de dix autres minutes, s'impatientant un peu plus encore, il regarda alternativement l'une et l'autre des deux portes, espérant à chaque instant que l'une ou l'autre s'ouvrirait. Enfin, comme dix nouvelles minutes étaient écoulées encore sans qu'aucune des deux s'ouvrît, il résolut, toujours plus impatient, de se présenter lui-même, puisqu'il signor Mercurio tenait tant à faire sa présentation. Au moment où il venait de prendre cette décision, et comme il hésitait entre les deux portes, il crut entendre quelque bruit derrière celle de droite. Il s'en approcha aussitôt et prêta l'oreille; sûr qu'il ne s'était pas trompé, il frappa doucement.

— Entrez, dit une voix.

Il sembla bien au baron que la voix qui venait de lui répondre avait un timbre tant soit peu masculin, mais il avait remarqué qu'en Italie les voix de soprano étaient assez communes

chez les hommes; il ne s'arrêta point à cette idée, et, tournant la clef, il ouvrit la porte.

Le baron se trouva en face d'un homme de trente à trente-deux ans, vêtu d'une robe de chambre de bazin, assis devant un bureau et prenant des notes dans de gros livres. L'homme à la robe de chambre tourna la tête de son côté, releva ses lunettes, et le regarda.

— Pardon, monsieur, dit le baron tout étonné de rencontrer un homme là où il s'attendait à trouver une femme; mais je crois que je me suis trompé.

— Je le crois aussi, monsieur, répondit tranquillement l'homme à la robe de chambre.

— En ce cas, mille pardons de vous avoir dérangé, reprit le baron.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur, répondit l'homme à la robe de chambre.

Alors ils se saluèrent réciproquement, et le baron referma la porte, puis il se remit à regarder les gravures.

Au bout de cinq minutes, la seconde porte s'ouvrit, et une jeune femme de vingt à vingt-deux ans fit signe au baron d'entrer.

— Pardon, madame, dit le baron à voix basse, mais peut-être ignorez-vous qu'il y a quelqu'un là, dans la chambre en face de celle-ci.

— Si fait, monsieur, répondit la jeune femme sans se donner la peine de changer le diapason de sa voix.

— Et sans indiscrétion, madame, demanda le baron, peut-on vous demander quel est ce quelqu'un?

— C'est mon mari, monsieur.

— Votre mari?

— Oui.

— Diable!

— Cela vous contrarie-t-il?

— C'est selon.

— Si vous l'exigez, je le prierai d'aller faire un tour par la ville; mais il travaille, et cela le dérangera.

— Au fait, dit le baron en riant, si vous croyez qu'il reste où il est, je ne vois pas trop.....

— Oh! monsieur, il ne bougera pas.

— En ce cas, dit le baron, c'est autre chose, vous avez raison, il ne faut pas le déranger.

Et le baron entra chez la jeune femme, qui referma la porte derrière lui. Au bout de deux heures, le baron sortit après avoir fait sur les mœurs de la bourgeoisie sicilienne les observations les plus intéressantes, et sans que personne, comme la promesse lui en avait été faite, vînt le troubler dans ses observations. Aussi se promettait-il de les reprendre au premier jour.

Comme le baron achevait de me raconter cette histoire, nous arrivions à la marine.

C'est la promenade des voitures et des cavaliers, comme la Flora est celle des piétons. Là comme à Florence, comme à Messine, tout ce qui a équipages est forcé de venir faire son *giro* entre six ou sept heures du soir; au reste c'est une fort douce obligation : rien n'est ravissant comme cette promenade de la Marine adossée à une file de palais, avec son golfe communiquant à la haute mer, qui s'étend en face d'elle, et sa ceinture de montagnes qui l'enveloppe et la protège. Alors, c'est-à-dire depuis six heures du soir jusqu'à deux heures du matin, souffle le *greco*, fraîche brise du nord-est qui remplace le vent de terre, et vient rendre la force à toute cette population qui semble destinée à dormir le jour et à vivre la nuit; c'est l'heure où Palerme s'éveille, respire et sourit. Réunie presque entière sur ce beau quai, sans autre lumière que celle des étoiles, elle croise ses voitures, ses cavaliers et ses piétons; et tout cela parle, babille, chante, comme une volée d'oiseaux joyeux, échange des fleurs, des rendez-vous, des baisers; tout cela se hâte d'arriver, les uns à l'amour, les autres au plaisir; tout cela boit la vie à plein bord, s'inquiétant peu de cette moitié de l'Europe qui l'envie, et de cette autre moitié de l'Europe qui la plaint.

Naples la tyrannise, c'est vrai; peut-être parce que Naples en est jalouse. Mais qu'importe à Palerme la tyrannie de Naples? Naples peut lui prendre son argent, Naples peut stériliser ses terres, Naples peut lui démolir ses murailles, mais Naples ne lui prendra pas sa Marine baignée par la mer, son vent de greco qui la rafraîchit le soir, ses palmiers qui l'ombragent le matin, ses orangers qui la parfument toujours, et ses amours

éternelles qui la bercent de leurs songes quand elles ne l'éveillent pas dans leur réalité.

— On dit : Voir Naples et mourir. — Il faut dire : Voir Palerme et vivre.

A neuf heures, une fusée s'élança dans l'air, et la fête s'arrêta. C'était le signal du feu d'artifice, qui se tire devant le palais Butera.

Le prince de Butera est un des grands seigneurs du dernier siècle qui ont laissé le plus de souvenirs populaires en Sicile, où, comme partout, les grands seigneurs commencent à s'en aller.

Le feu d'artifice tiré, il y eut scission entre les promeneurs; les uns restèrent sur la Marine, les autres tirèrent vers la Flora. Nous fûmes de ces derniers, et au bout de cinq minutes nous étions à la porte de cette promenade, qui passe pour un des plus beaux jardins botaniques du monde.

Elle était magnifiquement illuminée, des lanternes de mille couleurs pendaient aux branches des arbres, et dans les carrefours étaient des orchestres publics, où dansaient la bourgeoisie et le peuple. Au détour d'une allée, le baron me serra le bras; une jeune femme et un homme encore jeune passaient près de nous. La femme était la petite bourgeoise avec laquelle il avait philosophé la veille; son cavalier était l'homme à la robe de chambre qu'il avait vu dans le cabinet. Ni l'un ni l'autre ne firent mine de le reconnaître, ils avaient l'air de s'adorer.

Nous restâmes à la Flora jusqu'à dix heures; à dix heures les portes de la cathédrale s'ouvrent pour laisser sortir des confréries, des corporations, des châsses de saints, des reliques de saintes, qui se font des visites les uns aux autres. Nous n'avions garde de manquer ce spectacle : nous nous acheminâmes donc vers la cathédrale, où nous arrivâmes à grand'peine à cause de la foule.

C'est un magnifique édifice du XIIe siècle, d'architecture moitié normande, moitié sarrasine, plein de ravissants détails d'un fini miraculeux, et tout découpé, tout dentelé, tout festonné comme une broderie de marbre; les portes en étaient ouvertes à tout le monde, et le chœur, illuminé du haut en bas par des lustres pendus au plafond et superposés les uns aux autres, jetait une lumière à éblouir : je n'ai nulle part rien vu

de pareil. Nous en fîmes trois ou quatre fois le tour, nous arrêtant de temps en temps pour compter les quatre-vingts colonnes de granit oriental qui soutiennent la voûte, et les tombeaux de marbre et de porphyre où dorment quelques-uns des anciens souverains de la Sicile (1). Une heure et demie s'écoula dans cette investigation; puis, comme minuit allait sonner, nous remontâmes dans notre voiture, et nous nous fîmes conduire au Corso, qui commence à minuit, et qui se tient dans la rue del Cassero.

C'est la plus belle rue de Palerme, qu'elle traverse dans toute sa longueur, ce qui fait qu'elle peut bien avoir une demi-lieue d'une extrémité à l'autre. Lorsque les émirs se fixèrent à Palerme, ils choisirent pour leur résidence un vieux château situé à l'extrémité orientale, qu'ils fortifièrent, et auquel ils donnèrent le nom de *el Cassaer :* de là la dénomination moderne de *Cassero*. Elle s'appelle aussi, à l'instar de la rue fashionable de Naples, rue de Tolède.

Cette rue est coupée en croix par une autre rue, ouvrage du vice-roi Macheda, qui lui a donné son nom, qu'elle a perdu depuis pour prendre celui de Strada-Nova. Au point où les deux rues se croisent, elles forment une place dont les quatre faces sont occupées par quatre palais pareils, ornés des statues des vice-rois.

Qu'on se figure cette immense rue del Cassero, illuminée d'un bout à l'autre, non pas aux fenêtres, mais sur ces portiques et ces pyramides de bois que j'avais déjà remarquées dans la journée; peuplée d'un bout à l'autre des carrosses de tous les princes, ducs, marquis, comtes et barons dont la ville abonde; dans ces carrosses, les plus belles femmes de Palerme sous leurs habits de grand gala; de chaque côté de la rue, deux épaisses haies de peuple, cachant sous la toilette des diman-

(1) Ces tombeaux sont ceux du roi Roger et de Constance, impératrice et reine; de Frédéric II et de la reine Constance sa femme; de Pierre II d'Aragon et de l'empereur Henri VI. En 1784, on ouvrit ces divers monuments pour y constater la présence des ossements royaux qu'ils devaient renfermer. Le corps de Henri, revêtu de ses ornements impériaux et d'un costume brodé d'or, était parfaitement intact et à peine défiguré.

ches les haillons quotidiens ; du monde à tous les balcons, des drapeaux à toutes les fenêtres, une musique invisible partout, et l'on aura une idée de ce que c'est que le Corso nocturne de Sainte-Rosalie.

Ce fut pendant de pareilles fêtes qu'éclata la révolution de 1820. Le prince de la Cattolica voulut la réprimer, et fit marcher contre le peuple quelques régiments napolitains qui formaient la garnison de Palerme. Mais le peuple se rua sur eux, et, avant qu'ils eussent eu le temps de faire une seconde décharge, il les avait culbutés, désarmés, dispersés, anéantis. Alors les insurgés se répandirent dans la ville en criant mort au prince de la Cattolica. A ces cris, le prince se réfugia à trois lieues de Palerme, chez un de ses amis qui avait une villa à la Bagherea ; mais le peuple l'y poursuivit. Le prince, traqué de chambre en chambre, se glissa entre deux matelas. Le peuple entra dans la chambre où il était, le chercha de tous côtés, et sortit sans l'avoir vu. Alors le prince de la Cattolica, n'entendant plus aucun bruit et croyant être seul, se hasarda à sortir de sa retraite ; mais un enfant, qui était caché derrière une porte, le vit, rappela les assassins, et le prince fut massacré.

C'était, comme le prince de Butera, un des derniers grands seigneurs de Palerme, mais il était loin d'être populaire et aimé comme celui-ci ; tous deux étaient ruinés par les prodigalités sans nom que tous deux avaient faites ; mais le prince de Butera ne s'en aperçut jamais, et très-probablement mourut sans s'en douter, car ses fermiers, d'un accord unanime, continuèrent de lui payer une énorme redevance ; et quand, malgré cette énorme redevance, l'intendant du prince leur écrivait ces seules paroles : Le prince manque d'argent, — les caisses se remplissaient comme par miracle, ces braves gens vendant dans cette circonstance jusqu'à leurs joyaux de mariage. Le prince de la Cattolica, tout au contraire, était toujours aux prises avec ses créanciers ; de sorte qu'à la suite d'une fête magnifique qu'il venait de donner à la cour, le roi Ferdinand, voyant qu'il ne savait où donner de la tête, lui accorda, par ordonnance royale, quatre-vingts années pour payer ses dettes. Muni de cette ordonnance, le prince de la Cattolica envoya promener ses créanciers.

Comme le prince de Butera était mort depuis quelques an-

nées, il ne fallut rien moins que le vieux prince de Paterno, l'homme le plus populaire de la Sicile après lui, pour apaiser les esprits et arrêter les massacres. Bien plus, comme le général Pepe et ses troupes s'étaient présentés, au nom du gouvernement provisoire, pour entrer à Palerme, le prince fit tant que, de part et d'autre, il obtint qu'un traité serait signé. Les Palermitains, pour conserver à cet acte la forme d'un traité, et afin qu'il ne pût jamais passer pour une capitulation, exigèrent que le traité fût rédigé et signé hors de l'île. En effet, les conditions furent discutées, arrêtées et signées sur un vaisseau américain à l'ancre dans le port. Un des articles portait que les Napolitains entreraient sans battre le tambour. A la porte de la ville, le tambour-major, comme par habitude, fit le signe ordinaire, et aussitôt la marche commença; en même temps, un homme du peuple qui se trouvait là se jeta sur le tambour le plus proche de lui et creva sa caisse d'un coup de couteau. On voulut arrêter cet homme, mais en un instant la ville entière fut prête à se soulever de nouveau. Le général Pepe ordonna aussitôt de remettre les baguettes au ceinturon, et l'article imposé par les Palermitains eut, moins cette infraction de quelques secondes, son entière exécution.

Mais le traité ne tarda pas à être violé, non-seulement dans un de ses articles, mais dans toutes ses parties; d'abord le parlement napolitain refusa de le ratifier, puis bientôt, les Autrichiens étant rentrés à Naples, le cardinal Gravina fut nommé lieutenant général du roi en Sicile, et, le 5 avril 1821, publia un décret qui annulait tout ce qui s'était passé depuis que le prince héréditaire avait quitté l'île; alors les extorsions commencèrent pour ne plus s'arrêter, et l'on vit des choses étranges. Nous citerons deux ou trois exemples qui donneront une idée de la façon dont les impôts sont établis et perçus en Sicile.

La ville de Messine avait un droit sur les contributions communales, et sur ce revenu elle payait un excédant de contributions foncières; le roi s'empara de ce droit, et exigea que la ville continuât de payer l'excédant, quoiqu'elle n'eût plus la propriété.

Le prince de Villa-Franca avait une terre qu'il avait mise en rizière, et qui rapportant 6,000 onces (72,000 francs à peu près), avait été taxée sur ce revenu : le gouvernement s'aperçut que

les irrigations que l'on faisait pour cette culture étaient nuisibles à la santé des habitants, il fit défense au prince de Villa-Franca de continuer cette exploitation ; le prince obéit, mit sa terre en froment et en coton, mais, comme cette exploitation est moins lucrative que l'autre, le revenu de la terre tomba de 72,000 francs à 6.000. Le prince de Villa-Franca continue de payer le même impôt, 900 onces, c'est-à-dire 3,000 francs de plus que ne lui rapporte la terre.

En 1831, des nuées de sauterelles s'abattirent sur la Sicile ; les propriétaires voulurent se réunir pour les détruire ; mais, les réunions d'individus au-dessus d'un certain nombre étant défendues, le roi fit savoir qu'il se chargeait, moyennant un impôt qu'il établissait, de la destruction des sauterelles. Malgré les réclamations, l'impôt fut établi. Le roi ne détruisit pas les sauterelles, qui disparurent toutes seules après avoir dévoré les récoltes, et l'impôt resta.

Ce sont ces exactions dont nous venons de raconter les moindres qui ont produit cette haine profonde qui existe entre les Siciliens et les Napolitains, haine qui surpasse celle de l'Irlande et de l'Angleterre, celle de la Belgique et de la Hollande, celle du Portugal et de l'Espagne.

Cette haine avait, quelque temps avant notre arrivée à Palerme, amené un fait singulier.

Un soldat napolitain avait, je ne sais pour quel crime, été condamné à être fusillé.

Comme les soldats napolitains, près des Siciliens surtout, ne jouissent pas d'une grande réputation de courage, les Siciliens attendaient avec une vive impatience le jour de l'exécution pour savoir comment ce Napolitain mourrait.

Les Napolitains, de leur côté, n'étaient pas sans inquiétude : braves autant que peuple qui soit au monde lorsque la passion les exalte, les Napolitains ne savent pas attendre la mort de sang-froid; si leur compatriote mourait lâchement, les Siciliens triomphaient, et ils étaient tous humiliés dans sa personne. La situation était grave, comme on le voit, si grave, que les chefs écrivirent au roi de Naples pour obtenir une commutation de peine. Mais il s'agissait d'une grave faute de discipline, d'insulte à un supérieur, je crois, et le roi de Naples, bon d'ailleurs,

est sévère justicier de ces sortes de délits : il répondit donc qu'il fallait que la justice eût son cours.

On se réunit en conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire en pareille circonstance. On proposa bien de fusiller l'homme dans l'intérieur de la citadelle, mais c'était tourner la difficulté et non la vaincre, et cette mort cachée et solitaire, loin de faire taire les accusations que l'on craignait, ne manquerait pas au contraire de les motiver. Dix autres propositions du même genre furent faites, débattues et rejetées; c'était une impasse dont il n'y avait pas moyen de sortir.

Il est vrai de dire que le malheureux se conduisait, de son côté, non-seulement de manière à augmenter cette appréhension, mais encore de façon à la changer en certitude. Depuis que son jugement lui avait été lu, il ne faisait que pleurer, que demander grâce, et que se recommander à saint Janvier. Il était évident qu'il faudrait le traîner au lieu du supplice, et qu'il mourrait comme un capucin.

Sous différents prétextes on avait reculé le jour de l'exécution; mais enfin tout sursis nouveau était devenu impossible. Le conseil était réuni pour la troisième fois, cherchant toujours un moyen et ne le trouvant pas. Enfin on allait se séparer, en remettant tout à la Providence, lorsque l'aumônier du régiment, se frappant le front tout à coup, déclara que ce moyen si longtemps et si vainement cherché par les autres, il venait de le trouver, lui.

On voulut savoir quel était ce moyen; mais l'aumônier déclara qu'il n'en dirait pas le premier mot à personne, la réussite dépendant du secret. On lui demanda alors si le moyen était sûr; l'aumônier dit qu'il en répondait sur sa tête.

L'exécution fut fixée au lendemain, dix heures du matin. Elle devait avoir lieu entre monte Pellegrino et Castellamare, c'est-à-dire dans une plaine qui pouvait contenir tout Palerme.

Le soir, l'aumônier se présenta à la prison. En l'apercevant, le condamné jeta les hauts cris, car il comprit que le moment de faire ses adieux au monde était venu. Mais, au lieu de le préparer à la mort, l'aumônier lui annonça que le roi lui avait accordé sa grâce.

— Ma grâce ! s'écria le prisonnier, ma grâce ! — en saisissant les mains du prêtre.

— Votre grâce.

— Comment ! je ne serai pas fusillé ? comment ! je ne mourrai pas ? comment ! j'aurai la vie sauve ? demanda le prisonnier, ne pouvant croire à une pareille nouvelle.

— Votre grâce pleine et entière, reprit le prêtre ; seulement sa majesté y a mis une condition, pour l'exemple.

— Laquelle ? demanda le soldat en pâlissant.

— C'est que tous les apprêts du supplice devront être faits comme si le supplice avait lieu. Vous vous confesserez ce soir comme si vous deviez mourir demain, on viendra vous chercher comme si vous n'aviez pas votre grâce, on vous conduira au lieu de l'exécution comme si on allait vous fusiller ; enfin, pour conduire la chose jusqu'au bout et que l'exemple soit complet, on fera feu sur vous, mais les fusils ne seront chargés qu'à poudre.

— Est-ce bien sûr, ce que vous me dites là ? demanda le condamné, à qui cette représentation semblait au moins inutile.

— Quel motif aurais-je de vous tromper ? répondit le prêtre.

— C'est vrai, murmura le soldat. Ainsi, mon père, reprit-il, vous me dites que j'ai ma grâce ? vous m'assurez que je ne mourrai pas ?

— Je vous l'affirme.

— Alors, vive le roi ! vive saint Janvier ! vive tout le monde ! cria le condamné en dansant tout autour de sa prison.

— Que faites-vous, mon fils ? que faites-vous ? s'écria le moine ; oubliez-vous que ce que je viens de vous découvrir était un secret qu'on m'avait défendu de vous dire, et qu'il est important que tout le monde ignore que je vous l'ai révélé, le geôlier surtout ? A genoux donc, comme si vous deviez toujours mourir, et commencez votre confession.

Le condamné reconnut la vérité de ce que lui disait le prêtre, se mit à genoux et se confessa.

L'aumônier lui donna l'absolution.

Avant que le prêtre ne le quittât, le prisonnier lui demanda encore de nouveau l'assurance que tout ce qu'il lui avait dit était vrai.

Le prêtre le lui affirma une seconde fois; puis il sortit.

Derrière le prêtre le geôlier entra, et trouva le prisonnier sifflottant un petit air.

— Tiens, tiens, dit-il, est-ce que vous ne savez pas qu'on vous fusille demain, vous?

— Si fait, répondit le soldat; mais Dieu m'a accordé la grâce de faire une bonne confession, et maintenant je suis sûr d'être sauvé.

— Oh! alors, c'est différent, dit le geôlier. Avez-vous besoin de quelque chose?

— Je mangerais bien, dit le soldat.

Il y avait deux jours qu'il n'avait rien pris.

On lui apporta à souper; il mangea comme un loup, but deux bouteilles de vin de Syracuse, se jeta sur son grabat, et s'endormit.

Le lendemain, il fallut le tirer par les bras pour le réveiller. Depuis qu'il était en prison, le pauvre diable ne dormait plus.

Jamais le geôlier n'avait vu un homme si déterminé.

Le bruit se répandit par la ville que le condamné marcherait au supplice comme à une fête. Les Siciliens doutaient fort de la chose, et, avec ce geste négatif qui n'appartient qu'à eux, ils disaient : Nous verrons bien.

A sept heures, on vint chercher le prisonnier. Il était en train de faire sa toilette. Il avait fait blanchir son linge, il avait brossé à fond ses habits : il était aussi beau qu'un soldat napolitain peut l'être.

Il demanda à marcher jusqu'au lieu de l'exécution et à garder ses mains libres. Les deux choses lui furent accordées.

La place de la Marine, sur laquelle est située la prison, était encombrée de monde. En arrivant sur le haut des degrés, il salua fort gracieusement le peuple. Il n'y avait point sur son visage la moindre marque d'altération. Les Siciliens n'en revenaient pas.

Le condamné descendit les escaliers d'un pas ferme, et commença de s'acheminer par les rues, gardé par le caporal et les neuf hommes chargés de l'exécution. De temps en temps, sur sa route, il rencontrait des camarades, et avec la permission de son escorte, leur tendait la main; et quand ceux-ci le plai-

gnaient, il répondait par quelque maxime consolante, comme : la vie est un voyage, — ou bien par quelque vers équivalent à ces beaux vers du *Déserteur :*

> Chaque minute, chaque pas,
> Ne mène-t-il pas au trépas?

puis il reprenait sa route.

Les Napolitains triomphaient.

A la porte d'un marchand de vin, il aperçut deux de ses camarades montés sur une borne pour le regarder passer; il alla à eux. Ils lui offrirent de boire un dernier verre de vin ensemble. Le condamné accepta, tendit son verre et le laissa remplir jusqu'au bord; puis, le levant sans que sa main tremblât, sans qu'il se répandît une seule goutte de la précieuse liqueur qu'il contenait :

— A la longue et heureuse vie de sa majesté le roi Ferdinand ! dit-il d'une voix ferme et dans laquelle il n'y avait pas le plus léger tremblement.

Et il vida le verre.

Cette fois, Siciliens et Napolitains applaudirent, tant le courage est chose puissante, même sur un ennemi.

On arriva au lieu de l'exécution.

Là, pensaient les Siciliens, ce courage factice, résultat d'une exaltation quelconque, s'évanouirait sans doute. — Tout au contraire : en voyant le lieu marqué, le condamné parut redoubler de courage. Il s'arrêta de lui-même au point désigné; seulement il demanda à n'avoir pas les yeux bandés et à commander le feu lui-même.

Ces deux dernières faveurs se refusent rarement, comme on le sait; aussi lui furent-elles accordées.

Alors son confesseur s'approcha de lui, l'embrassa, lui fit baiser le crucifix, lui offrit quelques paroles de consolation, qu'il parut recevoir fort légèrement; puis il lui donna l'absolution et s'écarta pour laisser achever l'œuvre mortelle.

Le condamné se posa debout, le visage regardant Palerme et le dos tourné au monte Pellegrino. Le caporal et les neuf hom-

mes reculèrent jusqu'à ce qu'ils fussent à dix pas de lui ; alors le mot halte se fit entendre, et ils s'arrêtèrent.

Aussitôt le condamné, au milieu de ce silence profond, religieux, solennel, qui plane toujours au-dessus des choses suprêmes, commanda la charge, et cela d'une voix calme, ferme, parfaitement divisée dans ses commandements.

Au mot feu ! il tomba percé de sept balles, sans dire un mot, sans pousser un soupir ; il avait été tué roide.

Les Napolitains jetèrent un grand cri de triomphe : l'honneur national était sauvé.

Les Siciliens se retirèrent la tête basse, et profondément humiliés qu'un Napolitain pût mourir ainsi.

Quant au prêtre, son parjure resta une affaire à régler entre lui et Dieu.

Cependant cette grande haine entre les deux peuples s'était un peu calmée dans les derniers temps. Je parle des années 1833, 1834 et 1835. Le roi de Naples, lors de son avénement au trône, était venu en Sicile et avait fait précéder son arrivée à Messine de la grâce de vingt condamnés politiques ; aussi, lorsqu'il mit le pied sur le port, les vingt grâciés l'attendaient vêtus de longues robes blanches, et tenant chacun une palme à la main. La voiture qui devait conduire le roi au palais fut alors dételée, et le roi traîné en triomphe au milieu d'un enthousiasme général.

Quelque temps après, il acheva d'accomplir les espérances des Siciliens en envoyant son frère à Palerme avec le rang de vice-roi.

Le comte de Syracuse était non-seulement un jeune homme, mais même presque un enfant ; il avait, à ce que je crois, dix-huit ans à peine. D'abord cette extrême jeunesse effraya ses sujets ; quelques espiégleries augmentèrent les inquiétudes ; mais bientôt au frottement des affaires, l'enfant se fit homme ; il comprit quelle haute mission il avait à remplir en réconciliant Naples et Palerme ; il rêva pour cette pauvre Sicile ruinée, abattue, esclave, une renaissance sociale et artistique. Deux ans après son arrivée, l'île respirait comme si elle s'éveillait d'un sommeil de fer. Le jeune prince était devenu l'idole des Siciliens.

Mais il arriva ce qui arrive toujours en pareille circonstance :

les hommes qui vivaient du désordre, de la ruine et de l'abaissement de la Sicile, virent que leur règne était fini si celui du prince continuait. La bonté naturelle du vice-roi devint dans leur bouche un calcul d'ambition, la reconnaissance du peuple une tendance à la révolte. Le roi, entouré, circonvenu, tiraillé, conçut des soupçons sur la fidélité politique de son frère.

Sur ces entrefaites, le carnaval arriva. Le comte de Syracuse, jeune, beau garçon, aimant le plaisir, était de toutes les fêtes, et saisit avec empressement l'occasion de profiter de celles qui se présentaient. Napolitain, et par conséquent habitué à un carnaval bruyant et animé, il organisa une magnifique cavalcade dans laquelle il prit le costume de Richard Cœur de Lion, et invita tous les seigneurs siciliens qui voudraient lui être agréables à se distribuer les autres personnages du roman d'*Ivanhoë.* Le comte de Syracuse n'était point encore en disgrâce, par conséquent chacun se hâta de se rendre à son invitation. La cavalcade fut si magnifique, que le bruit en arriva jusqu'à Naples.

— Et comment était déguisé mon frère? demanda le roi.

— Sire, répondit le porteur de la nouvelle, son altesse royale le comte de Syracuse représentait le personnage de Richard Cœur de Lion.

— Ah! oui, oui, murmura le roi, lui Richard Cœur de Lion, et moi Jean Sans Terre! Je comprends.

Huit jours après, le comte de Syracuse était rappelé.

Cette disgrâce lui avait donné une popularité nouvelle en Sicile, où chacun, l'ayant vu de près, rendait justice à ses intentions et où personne ne le soupçonnait du crime dont on l'avait accusé près de son frère.

De son côté le roi Ferdinand, sachant qu'il avait perdu par cet acte une partie de sa popularité en Sicile, boudait ses sujets insulaires. Pour la première fois depuis son avénement au trône, il laissait passer la fête de sainte Rosalie sans venir assister dans la cathédrale à la messe solennelle qu'on célèbre à cette époque.

Voilà au milieu de quels sentiments je trouvais la Sicile, sans que ces préoccupations politiques nuisissent cependant d'une manière ostensible à sa propension vers le plaisir,

Le Corso dura jusqu'à deux heures. A deux heures du matin nous entrâmes au milieu des illuminations à moitié éteintes et des sérénades à moitié étouffées.

Le lendemain, à neuf heures du matin, on frappa à ma porte. Je sonnai le garçon de l'hôtel, qui entra par un escalier particulier.

— Ouvrez mes volets et voyez qui frappe, lui dis-je.

Il obéit, et entr'ouvrant la porte:

— C'est il signor Mercurio, me dit-il après avoir regardé et en se retournant de mon côté.

— Dites-lui que je suis au lit, répondis-je un peu impatienté de cette insistance.

— Il dit qu'il veut attendre que vous soyez levé, répondit le domestique.

— Alors dites-lui que je suis fort malade.

— Il dit qu'il veut savoir de quelle maladie.

— Dites-lui que c'est de la migraine.

— Il dit qu'il veut vous proposer un remède infaillible.

— Dites-lui que je suis à l'extrémité.

— Il dit qu'il veut vous dire adieu.

— Dites-lui que je suis mort.

— Il dit qu'il veut vous jeter de l'eau bénite.

— Alors faites-le entrer.

Il signor Mercurio entra avec un assortiment de pipes de Tunis, une collection de produits sulfureux des îles Éoliennes, une foule d'ouvrages en lave de Sicile, et, enfin, une partie, comme on dit en termes de commerce, d'écharpes de Messine, le tout posé en équilibre sur sa tête, appendu à ses mains, ou roulé autour de son corps. Je ne pus m'empêcher de rire.

— Ah ça! lui dis-je, savez-vous, seigneur Mercurio, que vous avez un grand talent pour forcer les portes?

— C'est mon état, Excellence.

— Et cela vous réussit-il souvent?

— Toujours.

— Mais enfin, chez les gens qui tiennent bon?

— J'entre par la fenêtre, par la cheminée, par le trou de la serrure.

— Et une fois entré?

— Oh ! une fois entré, je vois à qui j'ai affaire, et j'agis en conséquence.

— Mais à ceux qui, comme moi, ne veulent rien acheter?

— Je leur vends toujours quelque chose, quoiqu'avec Votre Excellence je ne veuille pas avoir de secrets. Ces pipes, ces échantillons, ces écharpes, toute cette roba enfin n'est qu'un prétexte; ma vraie profession, Excellence...

— Oui, oui, je la connais; mais je vous ai dit que je n'en ai que faire.

— Alors, Excellence, voyez ces pipes.

— Je ne fume pas.

— Voyez ces écharpes.

— J'en ai six.

— Voyez ces échantillons de soufre.

— Je ne suis pas marchand d'allumettes.

— Voyez ces petits ouvrages en lave.

— Je n'aime que les chinoiseries.

— Je vous vendrai pourtant quelque chose?

— Oui, si tu veux.

— Je veux toujours, Excellence.

— Vends-moi une histoire; tu dois en savoir de bonnes, au métier que tu fais.

— Allez demander cela aux confesseurs des couvents.

— Pourquoi me renvoies-tu à eux?

— Parce que la discrétion fait mon crédit, et que je ne veux pas le perdre.

— Donc tu n'as pas d'histoire à me raconter?

— Si fait, j'en ai une.

— Laquelle?

— J'ai la mienne; comme elle est à moi, j'en peux disposer. En voulez-vous?

— Tiens, au fait, elle doit être assez curieuse; je te donne deux piastres de ton histoire.

— Je dois prévenir Votre Excellence qu'il n'est pas le premier auquel je la raconte.

— Et combien de fois l'as-tu déjà racontée?

— Une fois à un Anglais, une fois à un Allemand, et deux fois à des Français.

— Mets-tu la même conscience dans toutes tes fournitures, signor Mercurio ?

— La même, Excellence.

— Alors, comme tu es un homme précieux, je ne rabattrai rien de ce que j'ai dit ; voilà les deux piastres.

— Avant d'avoir l'histoire ?

— Je m'en rapporte à toi.

— Oh ! si votre Excellence voulait m'honorer d'une confiance pareille à l'endroit de...

— L'histoire, signor Mercurio, l'histoire?

— La voilà, Excellence.

Je sautai en bas de mon lit, je passai un pantalon à pied, je chaussai mes pantoufles, je m'assis à une table où l'on venait de me servir des œufs frais et du thé, et je fis au signor Mercurio que j'étais tout oreilles.

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite à un prochain numéro.)

THÉRÈSE DUNOYER.

VI (1).

M. DE MONTAL.

Le lecteur voudra bien quitter les rochers de la côte de Bretagne, pour nous suivre dans un petit appartement situé à l'entresol d'une maison du boulevard des Italiens.

Cet appartement, habité par M. le comte Édouard de Montal, a, si cela se peut dire, une *physionomie* très-significative; pourtant quelque habitude d'observation est nécessaire pour distinguer les nuances qui caractérisent cette physionomie; au premier abord, on est frappé d'une apparence de luxe et même d'élégance; mais, avec un peu d'attention, on découvre que tout est sacrifié à l'effet, que tout est imitation.

Des tentures de papier, des étoffes communes, *imitent* la souple épaisseur, les teintes éclatantes des anciens damas. Quelques vases de porcelaine moderne grossièrement enluminés, montés en cuivre, *imitent* le vieux Sèvres aux peintures d'un fini si précieux, aux bronzes dorés et ciselés comme de l'orfévrerie. Plus loin, un dressoir de bois de chêne, grotesque assemblage de panneaux gothiques et de frises de la renaissance, *imite* ces merveilleux meubles d'ébène ou de noyer sculptés

(1) Voyez page 5 de ce volume.

avec tant d'amour, fouillés avec tant d'art, où une fantaisie charmante se déroule en capricieux arabesques d'oiseaux, d'enfants et de fleurs. Des encoignures de marqueterie aux plaques de cuivre, découpées sans goût et appliquées sur de la corne fondue, *imitent* ces meubles de Boule, dont la brune écaille, rehaussée de corail et de nacre, était enrichie d'incrustations de cuivre ou d'étain, admirablement burinées par Nanteuil ou par Audran, ces inimitables graveurs du siècle de Louis XIV. Enfin, quelques boîtes de vermeil ornées de pierres fausses, quelques émaux de Limoges, pompeusement étalés sur une étagère, *imitaient* ces rares collections de bas-reliefs florentins de buis ou d'ivoire, de figurines d'argent qui portent le nom de Germain Pilon sur leurs socles de lapis, de statuettes d'or byzantines émaillées de pourpre et d'azur, de charmantes tabatières où les plus merveilleuses miniatures de Petitot sont encadrées de feuillages d'émeraudes, de guirlandes de perles fines et de rubis. Il en était de même des tableaux : quelques larges bordures, renfermant de mauvaises toiles enfumées, confuses, marbrées d'un épais vernis, *imitaient* les chefs-d'œuvre de Vouvermans, de Teniers ou de Van Ostade.

Si nous insistons sur ces différences entre le véritable et le faux luxe, si nous établissons cette distinction rigoureuse à propos de l'espèce de décoration théâtrale dont s'entourait M. de Montal, c'est que ce besoin impérieux de *paraître* était un des traits les plus saillants et les plus déterminants du caractère de ce personnage. Nous nous expliquerons plus tard à ce sujet.

Loin de nous la pensée de railler la médiocrité patiente qui pare une retraite modeste à force de privations; nous respectons profondément ce culte de foyer, ces velléités de luxe intime, alors même que les règles sévères du bon goût ne sont pas observées.

Presque toujours les gens qui vivent beaucoup chez eux, qui *chérissent*, ainsi que l'on dit vulgairement, *leur intérieur*, qui l'ornent avec amour, comme les dévots ornent une chapelle, presque toujours ces gens-là, disons-nous, jouissent de quelque bonheur ignoré, mènent une vie paisible et pure, ou sont doués des éminentes qualités qui font aimer la solitude.

Or, les gens mystérieusement heureux, les caractères sim-

ples, les rêveurs un peu sauvages, nous inspirent une vive sympathie.

M. de Montal n'appartenait à aucune classe de ces partisans de la vie intime; quoiqu'il eût autant que possible embelli sa demeure, rien ne lui aurait été plus odieux qu'une journée ou une soirée passée solitairement chez lui.

Cela se conçoit.

Pour les gens qui vivent d'une vie de dehors, vie bruyante, agitée, dépendante surtout des impressions extérieures, le chez soi est le lieu désert et silencieux, le pandémonium où ils reviennent chaque soir cuver les humiliations de l'orgueil, les haines de la jalousie, les pleurs amers d'un amour méprisé; acteurs continuellement en scène, ils n'ont chez eux que des pensées de colère ou d'envie, car c'est chez eux qu'ils ressentent le douloureux contre-coup de ce qu'ils ont enduré dans le monde le sourire aux lèvres.

Comme ces gens-là ne recherchent ce qu'ils appellent le bonheur que pour qu'on les voie, pour qu'on les sache, pour qu'on les croie heureux, le souvenir de leurs félicités factices est impuissant à charmer leur solitude, car ces félicités naissent et meurent au milieu de l'éclat des fêtes.

Les joies véritables, au contraire, toujours un peu égoïstes, un peu ombrageuses, ne dévoilent tous leurs charmes que dans le secret de l'intimité; alors le chez soi qui leur sert d'asile devient cher et sacré; alors, les objets matériels même se changent en trésors de souvenirs adorés, plus tard, en trésors de regrets, oui, trésors! N'est-ce donc rien que le regret du bonheur qui n'est plus? Le regret... cette mélancolique espérance du passé?

M. de Montal appartenait à la première classe des gens dont nous avons parlé, il rentrait presque toujours chez lui dans une disposition d'esprit aigre, jalouse, haineuse; chez lui il se retrouvait face à face avec lui-même, face à face avec la triste réalité de sa position fausse et précaire.

Quelques mots du caractère de ce personnage sont indispensables à l'intelligence de ce récit.

M. Édouard de Montal avait environ trente ans, il était de bonne et ancienne noblesse de Bretagne (son arrière-grand-père était l'oncle du père d'Ewen de Ker-Ellio). Après avoir

exercé, sous l'empire et sous la restauration, de hauts emplois administratifs, le père de M. de Montal était mort en laissant à son fils environ 25.000 livres de rentes; le jeu, le désordre, la bonne chère, quelques filles d'Opéra, un goût passager pour les chevaux épuisèrent en cinq ou six ans cette fortune modeste mais honorable.

La plaie incurable de M. de Montal était la vanité; il avait sacrifié sa fortune au désir jaloux de marcher de pair par la dépense avec des gens beaucoup plus riches que lui.

Rien de plus effrayant, rien de plus commun, que ce vertige qui vous pousse à l'abîme, quoique vous ayez la conscience de votre ruine, la certitude de votre perte imminente, quoiqu'à travers les fumées de l'ivresse ou les éblouissements des fêtes vous voyiez de temps à autre se dresser à l'horizon les pâles et sanglants fantômes de la misère ou du suicide.

M. de Montal appartenait, par ses dissipations sans originalité, à la classe la plus vulgaire des prodigues; selon l'habitude, plus ses ressources diminuèrent, plus il voulut tromper *le monde* sur le véritable état de sa fortune.

On ne saurait croire le nombre incalculable de misères, de chagrins, de bassesses, d'infamies, de malheurs, d'épouvantables malheurs! que cause la peur de paraître pauvre aux yeux de ce que chacun, dans sa sphère, appelle *le monde*.

On ne saurait croire jusqu'à quel point des esprits même distingués s'exagèrent l'importance de leur plus ou moins grande dépense, toujours aux yeux *de ce monde;* diminuer, supprimer à temps certaines dépenses superflues qui les sauveraient de leur ruine, leur est impossible; ils tiennent à ces fastueuses inutilités, moins pour la jouissance qu'ils en retirent que pour la considération que, selon eux, ce luxe leur donne aux yeux *du monde.*

Et, chose étrange, il n'y a rien de plus insolemment joyeux du malheur d'autrui que ce monde égoïste, que cet être de raison ou plutôt de folie auquel on fait de si grands, de si douloureux et quelquefois de si sanglants sacrifices, auquel souvent on immole sa fortune, son honneur, sa vie... et son bonheur toujours.

M. de Montal avait cruellement expérimenté cette raillerie superbe du monde envers les fous qui se ruinent pour briller à

ses yeux. Il prétexta un voyage en Italie pour avoir le *droit* de vendre ses chevaux, de réformer sa maîtresse et sa maison sans trop déroger; il occupait un assez vaste appartement, il le quitta sous ce prétexte, qu'il ne voulait habiter désormais qu'une maison où il fût seul; il se défit de ses meubles qui n'étaient plus de son goût, disait-il; la vente des débris de son opulence passée lui fournit une somme de trente mille francs environ; il y avait de quoi vivre obscurément sans doute dans quelque coin de la France, mais de quoi vivre enfin. Au lieu de se résigner à cette position modeste mais assurée, M. de Montal acheta une voiture de voyage, emmena un valet de chambre qu'il avait gardé, et partit pour ce voyage d'Italie pompeusement annoncé.

A Lyon, il s'arrêta, prit la route d'Avignon, et pendant trois mois il habita un petit village des environs de cette ville; puis il reparut à Paris, répondant mystérieusement à ceux qui lui parlaient de son voyage d'Italie qu'une rencontre romanesque faite à Lyon avait bouleversé ses projets... la discrétion l'obligeait de n'en pas dire davantage. Seulement, son aventure l'ayant forcé de revenir brusquement à Paris, et pouvant l'obliger d'en partir d'un moment à l'autre, il avait pris comme *pied-à-terre* le petit appartement que nous avons dépeint au lecteur.

Comme toujours, ces mensonges laborieusement combinés ne trompèrent personne : le monde a un flair prodigieux pour découvrir, sous les brillants lambeaux dont on les cache, les fortunes expirantes, il sent la ruine.

M. de Montal, ainsi que cela arrive toujours, croyait fermement avoir donné le change sur le véritable état de ses affaires. Il lui restait vingt-cinq mille francs environ ; il résolut de vivre quatre ou cinq ans avec cette somme qui, soigneusement ménagée, pouvait lui donner, durant ce temps, l'apparence de ce luxe auquel il avait tout sacrifié.

Un autre trait fort accusé du caractère de M. de Montal s'était développé chez lui, nous voulons parler d'une sorte de foi fatale, aveugle, dans une influence quelconque qui ne pouvait permettre, pensait-il, qu'un homme comme lui, charmant, aimable, spirituel, pût jamais être acculé dans l'une de ces horribles impasses d'où l'on ne sort que par le suicide.

Si l'on eût creusé quelque peu cette folle croyance, on y eût

trouvé sans doute le besoin si naturel à l'homme d'échapper aux réalités pénibles par une consolante espérance.

Ainsi qu'une âme sainte et éprouvée sur la terre se dit : « Il est impossible que je me sois résigné pieusement à tant de douleurs pendant ma vie pour arriver au néant, » M. de Montal se disait : — Il est impossible qu'après avoir vécu au sein du luxe et des plaisirs, j'arrive à une fin horrible ou misérable. — Comme le croyant, il n'avait aucune preuve visible, palpable de la réalité future de cette espérance, pourtant, prenant les violences de ses désirs pour des certitudes, il croyait fermement à son heureuse étoile.

Lorsque le hasard semble encourager de si folles idées en les justifiant quelquefois. elles deviennent incurables. Nous verrons plus tard comment une ou deux chances heureuses exaltèrent jusqu'au vertige l'étrange fatalisme de M. de Montal. Réduit aux vingt-cinq mille francs qu'il possédait, le comte commença donc à mener une de ces existences bizarres, impossibles partout ailleurs qu'à Paris.

Une place dans une loge à l'Opéra, une entrée dans un club, un appartement d'une élégante apparence, une mise recherchée, un valet de chambre, tel est le strict nécessaire des *pauvres* du *superflu*, de même que, pour les malheureux, du pain, des vêtements, un abri, sont de première nécessité. Six à sept mille francs par an, habilement répartis, peuvent donner ce luxe de *similor*.

Il y a, nous l'avouons. une sorte de satisfaction à savoir briller en très-bonne compagnie, à si peu de frais; d'ailleurs louables sont les goûts distingués ; comme la noblesse noblement comprise, certaines prétentions ont cela de bien qu'elles *obligent*.

Mais cette médiocrité dorée, loin de satisfaire M. de Montal, l'aigrissait davantage en le mettant sans cesse en contact avec des gens aussi riches et beaucoup plus riches qu'il ne l'avait été autrefois; comme les hommes très-vains, croyant sans cesse qu'on songeait à lui, il se révoltait à cette pensée qu'on se moquait de sa ruine. Cette préoccupation haineuse redoublait chez lui l'envie de refaire sa fortune, moins peut-être encore pour en jouir que pour écraser de son nouveau luxe ceux qui, pensait-il, s'étaient réjouis de son malheur.

Un jour, il prit par hasard un billet de ces loteries qui se tirent à Francfort ; pour un louis, il en gagna trois cents ; il vit là une manifestation de la providence qui veillait sur lui ; sa foi dans un brillant avenir devint presque une monomanie. Dès lors M. de Montal espéra, ou plutôt il fut certain d'épouser un jour quelque riche héritière ou quelque veuve opulente ; la loge où il trônait chaque soir à l'Opéra avec ses co-locataires fut une sorte de lieu d'exhibition indispensables à ses projets, et il considéra cette dépense comme un capital qui devait lui rapporter de gros intérêts.

Dix-huit mois se passèrent, les héritières et les veuves ne parurent pas, mais la confiance de M. de Montal en son étoile ne s'en ébranla point ; deux circonstances assez heureuses pour lui, quoique très en dehors de ses vues matrimoniales, vinrent raviver ses espérances.

Un des camarades de collége de M. de Montal, avocat obscur et ridicule nommé M. Roupi-Gobillon, de député devint ministre (nous dirons plus tard par quel ingénieux mécanisme). Très-fier de se montrer dans l'éclat de sa nouvelle position à son ancien condisciple, qui jusqu'alors l'avait fui comme la peste, et d'ailleurs flatté de faire croire qu'avant son ministère il avait eu quelques relations de bonne compagnie, M. Roupi-Gobillon fit toutes sortes d'avances à M. de Montal en lui reprochant sa tiédeur.

— Si jusqu'ici j'ai pu te recevoir froidement, — lui dit le comte, — c'est que ta position d'avocat illustre d'abord, ensuite de député influent, puis enfin de ministre, te plaçait si haut qu'elle t'imposait presque le devoir de venir à moi ; il est toujours de bon goût aux gens éminents de faire les premiers pas auprès des personnes complétement indépendantes et qui ne sont ni au-dessus ni au-dessous d'un certain niveau social.

M. Roupi-Gobillon, ravi de ces excuses, ménagea une surprise à son ami, dont il connaissait la détresse, et un beau jour il lui proposa tendrement un bureau de tabac. Le comte refusa net, et tança vertement le ministre de son impertinente proposition, disant qu'il ne demandait rien à personne.

Cette offre et ce refus, savamment ébruités et exagérés par M. de Montal, furent d'un excellent effet ; on commença de parler de son crédit. Il se rencontra plusieurs fois, le soir, au

ministère avec quelques-uns des confrères de son ami, qui n'étaient pas des Roupi-Gobillon ; le comte fut auprès d'eux insinuant, attentif et flatteur; il sut donner du prix à ses déférences en faisant sentir qu'elles s'adressaient, non pas à la position officielle, mais à la valeur des hommes. On le trouva prévenant, aimable, ses formes plurent, et comme, après tout, il ne demandait rien, il fut accueilli dans ce monde politique avec une affectueuse indifférence par plusieurs hommes d'État fort distingués.

Ces relations, habilement mises en relief et jointes à sa vie de club et d'Opéra, posèrent peu à peu M. de Montal comme un homme plus sérieux que ne le sont ordinairement les gens à la mode; il passa pour avoir *l'oreille des ministres,* avantages parfaitement négatifs, mais précieux pour M. de Montal, en cela qu'ils lui donnèrent *une apparence* de plus, et que cette apparence éveillait l'envie de gens plus riches que lui, car on commença de lui dire avec une certaine aigreur :

— Vous êtes très-heureux; vous gagnez à la loterie d'Allemagne et vous avez beaucoup de crédit auprès des ministres. Il y a, en vérité, des gens à qui tout réussit.

Ou bien :

— Oh ! oh ! vous êtes un habile homme, vous, mon cher! vous êtes adroit; vous êtes de ces gens que l'avenir n'inquiète jamais, et qui retombent toujours sur leurs pieds; en un mot, vous avez du bonheur.

Si la première circonstance dont nous venons de parler donna au comte une réputation de crédit et d'habileté, un succès envié vint encore l'enorgueillir.

Une jeune et jolie femme, Mlle Julie Dubreuil, débuta à la Comédie-Française et fit une grande sensation. Sa beauté, son talent rempli de finesse, de grâce de charme, la mirent très en vogue dans le monde élégant. Plusieurs jeunes gens fort à la mode s'occupèrent de Mlle Julie; il ne furent pas écoutés; un banquier puissamment riche ne fut pas plus heureux; un prince étranger, connu par son faste et sa royale magnificence, fut vertueusement éconduit.

Cette farouche résistance mit le comble à la célébrité de Mlle Julie. M. de Montal, en attendant la fortune que son heureuse étoile devait lui envoyer sous les traits d'une charmante

femme, fille ou veuve (peu lui importait), voulut tenter à son tour de triompher de l'opiniâtre vertu de Mlle Julie ; il se fit présenter chez elle.

Parmi les hommes qui avaient fait la cour à la belle comédienne, les uns, comptant sur leur séduction personnelle, n'avaient voulu voir dans cette liaison qu'une relation de plaisir, et s'étaient montrés peu soucieux de se mêler aux intrigues de coulisse de Mlle Julie ; d'autres, offrant des avantages solides, avaient exigé d'abord l'anéantissement d'une espèce de tante nommée Mme Sauvageot, intolérable créature, dont l'influence sur Mlle Julie était extrême.

La conduite de M. de Montal fut tout autre et d'une prodigieuse habileté. Instruit par la déconvenue de ses rivaux, il s'appliqua d'abord à captiver la tante Sauvageot. Aucune prévenance, aucun soin ne lui coûta pour conquérir cette horrible vieille ; il se fit sérieusement de la famille, prit un ardent intérêt aux rivalités de théâtre, aux jalousies d'emploi qu'éveillaient nécessairement le talent de Mlle Julie.

Soutien, prôneur, séide déclaré de la jeune femme, M. de Montal ne recula pas devant les démarches les plus désagréables, il trouva mille ressources dans son esprit souple et insinuant, capta la bienveillance de quelques journalistes de renom, les engagea très adroitement dans une guerre acharnée contre les rivales de Mlle Julie, pénétra le fond de toutes les intrigues, déjoua tous les complots de coulisses tramés contre elle. Infatigable, incessant, cordial et perfide, flatteur et impertiment, se souvenant et oubliant, selon l'occurrence, qu'il était homme du monde et gentilhomme, il finit par obtenir une action très puissante sur l'entourage de Mlle Julie, devint son conseil, et l'effroi de ses rivales.

Le mari le plus passionné pour le lucre et pour l'illustration que le talent dramatique de sa femme apporte à la communauté conjugale, n'aurait pas montré un respect plus humble, un fanatisme plus jaloux, que n'en montrait M. de Montal pour le talent et pour la persoune de Mlle Julie.

Tant de soins, tant de dévouement, tant d'abnégation, eurent une douce récompense : M. de Montal, estimé de la tante Sauvageot, fut aimé de Mlle Julie.

Oui, Mme Sauvagot ne put résister aux habiles séductions de

M. de Montal. Il lui donna des preuves d'une vénération à la fois si tendre et si filiale, que la tante l'appela dès lors tantôt *son enfant*, tantôt *son petit notaire*, délicate et touchante allusion à la manière entendue avec laquelle M. de Montal débattait les intérêts matériels de Mlle Julie.

Ce succès dont on ne voyait que la brillante surface, et dont on ignorait les honteux ressorts, ce succès, en plaçant très-haut M. de Montal dans la hiérarchie des gens à la mode, en étendant sa réputatiton d'homme adroit et heureux, en excitant l'envie de ses amis, ne changea pas sa position pécuniaire; son avoir était réduit de dix mille francs au bout de deux ans de liaison avec Mlle Julie, qui l'aimait d'ailleurs avec le plus complet désintéressement.

Malheureusement pour la délicatesse de M. de Montal, il n'éprouvait, lui, pour cette jeune femme qu'un sentiment très-froid; journellement elle le choquait par la vulgarité de ses manières ou elle le blessait par ses impérieuses exigences; mais, tenant à cette triomphante conquête, non par amour, mais par orgueil, il dévorait avec une rage contenue les humiliations les plus amères : en un mot, le comte était pauvre, et Mlle Julie était son luxe; cette femme lui était enviée par ceux dont il enviait, lui, la fortune ou la grande position; aucune bassesse ne lui coûtait donc pour conserver sa maîtresse. Nous disons *bassesse* parce que M. de Montal n'aimait pas Mlle Julie; s'il l'eût aimée, son valetage eût été ridicule peut-être, mais jamais honteux.

Ce n'était pas tout; le gentilhomme était souvent forcé de feindre de ne pas entendre certaines paroles piquantes d'un vieux comédien presque infirme nommé Ducanson. Cet homme, très-cynique, très-caustique, était le chef du parti hostile à Mlle Julie, et il ne lui ménageait pas les impertinences, même en présence de M. de Montal, dont elle se faisait souvent accompagner au théâtre, Mme Sauvageot ayant donné au comte une dernière marque de confiance et d'estime en lui disant : — Vous êtes à la fois l'amant et le frère de Julie ; je n'ai plus maintenant à m'occuper d'elle; vous êtes *de la famille*.

Les railleries mordantes du vieux Ducanson n'en étaient pas moins insupportables à M. de Montal; mais, ne pouvant exiger de satisfaction de ce vieillard infirme, il subissait les consé-

quences de la position qu'il s'était faite auprès de Mlle Julie.

Cependant les années passaient, et l'heureuse influence de l'étoile de M. de Montal ne se réalisait pas. Avant et depuis sa liaison avec Mlle Julie, il avait été vu à l'Opéra, dans le monde, par toutes les veuves et par toutes les héritières de Paris; aucune n'avait paru le remarquer. Quoique Mlle Julie ne lui occasionnât aucune dépense, il avait encore à peine de quoi vivre pendant dix-huit mois, au bout desquels, à moins de quelque événement miraculeux, il se trouverait exposé à la plus complète misère, trop heureux de solliciter un modeste emploi auprès de son ami Roupi-Gobillon, dans le cas où celui-ci serait encore ministre.

Un jour enfin M. de Montal douta de sa providence en voyant l'heure de l'infortune s'avancer à grands pas, mais bientôt, frappé d'une idée subite, il revint à l'espérance, et s'écria :

— Je suis un grand sot! ma providence, ma fidèle providence, jette à mes pieds, sinon un trésor, du moins une douce existence parfaitement assurée, et je suis assez aveugle pour passer à côté de ce bonheur! Julie possède plus de cent mille écus parfaitement placés; elle gagne au moins cinquante mille francs par an; pourquoi ne l'épouserais-je pas? Si une mauvaise et sotte honte me retient, tant pis pour moi; je mérite de mourir de faim. Comment! j'ai maintenant tous les ennuis, tous les dégoûts du *ménage*, sans en avoir les avantages positifs... Comment? je n'aime pas Julie... et je la subis seulement pour me faire envier quelque chose par des gens plus heureux que moi... Tandis qu'en l'épousant... je la subirai du moins pour un motif raisonnable... et d'ailleurs une fois maître de sa fortune... nous verrons... Julie a un fonds de cent mille écus bien placés et cinquante mille francs à manger par an, avec cela nous vivrons à merveille! Je ne verrai plus le même monde, c'est vrai; mais ma société se composera d'artistes, et j'y gagnerai. Sans doute le monde me blâmera. Le monde! — ajouta-t-il en haussent les épaules de pitié; — et lorsque je serai réduit à mon dernier louis (ce sera bientôt), le monde, pour me récompenser d'avoir respecté ses préjugés, m'offrira-t-il les avantages que j'aurais trouvés dans un mariage avec Julie? Parbleu! je serais un grand sot de dédaigner, pour une ombre de considération, la réalité qui s'offre si complaisamment à moi!

On trouvera sans doute l'ambition de M. de Montal bien ra petissée ; il y avait sans doute une énorme distance entre Mlle Julie et une veuve opulente ou une riche héritière, mais le comte ne voulait pas se montrer trop exigeant avec *sa* providence, de peur de la rebuter. Il sut être modeste et de bon goût en acceptant ce qu'elle lui offrait.

Toutefois le comte ne se décida pas tout d'abord à cette grave détermination ; sa vanité, son orgueil, se révoltèrent violemment contre une telle alliance. Mlle Julie était jolie comme un ange, elle avait beaucoup d'ordre, beaucoup d'économie, une conduite très-régulière, un talent remarquable, mais elle était fantasque, exigeante et vulgaire ; son caractère manquait d'élévation, et son esprit de culture. En scène, ses manières étaient d'une distinction rare, d'une élégance exquise, son accent d'une douceur enchanteresse ; mais, chez elle, pour se délasser sans doute de la contrainte que lui imposait le théâtre, elle descendait de son piédestal, quittait le masque et le cothurne, et s'humanisait à ce point qu'on reconnaissait facilement en elle la nièce chérie de Mme Sauvageot.

Lorsque M. de Montal envisageait sa future femme sous *le point de vue Sauvageot*, il éprouvait de cruelles hésitations, surtout en se rappelant certaines confidences de la tante, qui, ne voulant rien avoir de caché pour son *petit notaire*, lui avait avoué que les cent mille écus de Mlle Julie lui avaient été *légués* par *feu ses premiers* PROTECTEURS.

La respectable Mme Sauvageot ne qualifiait jamais autrement ces sortes de présents et leurs donataires.

Ces mots de *legs* et de *feu* avaient d'abord fait espérer à M. de Montal qu'au moins ces anciens amis étaient morts... Point... ils n'étaient morts que dans le cœur de Mlle Julie ; cela expliqua au comte le sens poétique et figuré du langage funèbre de Mme Sauvageot.

Quoique le règne des défunts protecteurs de Mlle Julie fût passé depuis trois ou quatre ans, jouir d'une fortune d'origine si impure semblait quelquefois à M. de Montal le comble de la dégradation, et il se prenait à récriminer amèrement contre sa providence. Alors, luttant contre la tentation, il avait de terribles retours sur lui-même ; mais la nécessité était là qui chaque jour s'avançait, menaçante, inexorable.

Soit juste réflexion, soit besoin d'excuser à ses yeux la résolution qu'il prenait par crainte de la misère, M. de Montal se disait encore : — On ne voit guère que dans les romans invraisemblables des mariages pareils à ceux que je rêvais; si les veuves riches qui épousent de pauvres gentilshommes sont rares, il est rare aussi de trouver des parents capables de donner leur fille et leur fortune à des jeunes gens dont la dot se compose d'une *bonne étoile* pour capital, et de gains *possibles* à la loterie de Francfort pour revenus.

Néanmoins, après de longues hésitations, M. de Montal résolut d'épouser Mlle Julie. S'il avait eu le cœur moins desséché par l'égoïsme, moins aigri par l'envie, il eût compté parmi les compensations de son sacrifice le bonheur de Mlle Julie, qui était loin de s'attendre à une pareille détermination, car le comte ne lui avait jamais dit un mot de ce projet. Mais, en prenant cette détermination désespérée, M. de Montal cédait surtout à la peur de la misère, et ne songeait que très-secondairement à l'orgueilleuse joie de Mlle Julie lorsqu'elle se verrait comtesse.

Or, environ quinze jours avant le départ d'Ewen de Ker-Ellio pour Paris, M. de Montal attendait un matin Mlle Julie pour lui faire part de sa résolution. Le comte avait jugé à propos que cette scène importante de sa vie se passât chez lui.

VII.

LE MARIAGE.

Le *moral* de M. de Montal ainsi posé, nous dirons quelques mots de la figure du gentilhomme.

Il était de taille moyenne, élégante et svelte, d'une phisionomie en apparence ouverte et franche; mais, en l'examinant plus attentivement, certains plis du front révélaient de méchantes préoccupations, de même que la ténuité de ses lèvres minces annonçait la fausseté; à l'occasion, ses yeux bruns avaient une expression de douceur humble et hypocrite, mais

ordinairement son regard était vif et gai ; son nez petit, un peu relevé, lui donnait un air de finesse remarquable ; l'ovale de son visage était régulier ; seulement, ses dents n'étaient ni belles ni bien rangées.

Somme toute, M. de Montal avait ce qu'on appelle une très-agréable figure, des façons excellentes et une tournure fort distinguée. En attendant Mlle Julie, il portait une robe de chambre de cachemire français, un pantalon de flanelle rouge et des pantoufles turques. M. de Montal marchait avec une agitation fébrile dans le salon que nous avons dépeint, lorsqu'il entendit sonner; il tressaillit, fit un mouvement décisif et dit à mi-voix :

— Il n'y a plus à hésiter !

La porte s'ouvrit, une jeune femme entra.

Grande et mince, agée de vingt-cinq ans environ, Mlle Julie était vêtue plus que modestement, non par pauvreté, mais par avarice; sa petite capote de moire blanche à demi fanée pouvait à peine contenir les boucles épaisses de ses beaux cheveux bruns; elle avait de grands yeux noirs, une bouche mignonne et vermeille comme une cerise, des dents perlées, un teint brun, frais et uni; en un mot, malgré la *simplicité* de sa mise, Mlle Julie était charmante. Seulement, comme nous l'avons dit, par un contraste singulier, elle laissait avec son costume de théâtre la distinction de ses manières. Les gens délicats ménagent toujours ce qui est d'emprunt.

Mlle Julie avait déposé son parapluie et ses *socques* dans l'antichambre, elle donna tour à tour à M. de Montal son manchon, son manteau, son chapeau, et surveilla d'un regard de sollicitude inquiète le placement de ces différents objets.

M. de Montal ayant, dans sa préoccupation, mis le manteau sur le chapeau, Mlle Julie s'écria :

— Mon chapeau, mon chapeau ! Mais prends donc garde, Édouard ! tu vas en faire une vraie galette !

— C'est vrai, ma bonne Julie, je n'avais pas fait attention.

— Mais il faut faire attention ; un chapeau presque neuf ! Je ne suis pas une *sans-soin !* Dieu merci, je ne gâche pas mes affaires. Quel mauvais feu tu as. Dis-moi donc quelle lubie t'a prise de me déranger, de me faire venir chez toi en sortant de

la répétition? Donne-moi un tabouret pour mettre sous mes pieds. Es-tu peu galant, va !

— Ma chère Julie, j'ai à te parler très-sérieusement, — dit M. de Montal d'un air doux et grave en se mettant à genoux à côté du fauteuil de Mlle Julie et en s'accoudant sur le bras de ce meuble.

— Est-tu gentil quand tu te mets ainsi à genoux et que tu prends ton air câlin ! — dit Mlle Julie en s'adoucissant. — Voulez-vous bien ne pas me regarder comme cela, monsieur, car j'ai à vous gronder.

— Me gronder?

— Certainement. C'est en vérité un plaisir de te charger de mes commissions. Je t'envoie avant-hier chez Melnote lui porter la mesure pour mes brodequins, j'y passe tout à l'heure, il ne savait seulement pas ce que je voulais lui dire. C'est gracieux.

— Ma chère petite, j'ai dit à Olivier d'y aller, et je ne conçois pas...

— Il ne s'agit pas d'Olivier; si j'avais voulu faire faire cette commission par un domestique, j'y aurais envoyé Annette. Je t'avais demandé d'y aller : c'était pour être sûre que ça serait fait. Comptez donc sur quelqu'un.

— Voyons, mon adorée, ne me gronde pas. Je ne suis pas assez malheureux de t'avoir déplu ?

— Non, c'est que c'est vrai aussi, il n'y a personne de plus négligent que toi. L'autre jour, je te recommande mon bouillon froid dans l'entr'acte; quand je joue dans deux pièces et que je suis fatiguée, tu sais que cela me fait du bien.

— Ne suis-je pas allé chez Véry t'en commander un?

— Oui, mais si gras, si gras, que je n'ai pas pu le boire; tu pouvais bien le faire dégraisser devant toi.

— Allons, mon bon ange, vous avez de l'humeur, et vous avez tort, car rien ne sied mieux à votre jolie bouche que votre charmant sourire.

— Oh ! je te vois venir, je te vois venir; tu veux m'apaiser par des flatteries; ce n'est pas la peine, car je n'ai pas d'humeur, je te dis ça sans me fâcher; mais tu n'es plus aussi soigneux qu'autrefois. Tiens, hier encore, je te recommande d'apporter des biscottes pour *Tripotte;* tu sais qu'avoir des at-

tentions pour cette petite chienne, c'est le moyen d'être toujours bien avec ma tante Sauvageot qui l'adore ; et bien ! tu n'y songes seulement pas.

— C'est un oubli que je réparerai, — dit M. de Montal en déguisant son humeur sous le plus charmant sourire et en ajoutant gaiement : Tu dois me croire, car j'ai fait des bassesses pour plaire à notre tante Sauvageot.

— Ah ! dam, vois-tu, Édouard, je te l'ai dit bien souvent, je t'aime beaucoup, je t'ai préféré à des gens très-riches, à des jeunes gens très à la mode. Je ne voudrais pas accepter ça de toi (elle mordit son ongle) ; pour toi, je suis tout cœur; mais ma tante Sauvageot me dirait : Julie, il faut choisir entre ton Édouard ou ta tante; — hélas ! mon pauvre chéri, j'aurais, je crois, le courage de te sacrifier. Je serais la plus malheureuse des créatures, car je t'aime bien tendrement... mais... Mon Dieu, comme ça fume chez toi ! si tu ouvrais un peu la fenêtre ?

— Tu aurais froid. Cette cheminée ne fume pas ordinairement. C'est étonnant.

— En ce cas-là j'ai du malheur ; la dernière fois que je suis venue, elle fumait encore. Mais quelle idée de me faire venir ici ? C'est pour me parler sérieusement ? Et de quoi ? Est-ce que tu ne pouvais pas me parler aussi sérieusement chez moi ?

— Non, mon bon ange, non. Pour toi comme pour moi, je tenais à te dire ce que j'ai à te dire ici... chez moi. Oui, — ajouta-t-il avec un sourire de tendresse mélancolique, en restant à genoux et en passant un de ses bras autour de la taille de Julie, — Oui, ma Julie, il me semble que mes paroles seront ainsi plus intimes.

— De quelle bonne voix douce tu me dis ça, mon petit Édouard ! Qu'est-ce que c'est donc ? Ça m'intrigue. Ça ne peut être que quelque chose de bien gentil, j'en suis sûre. Tu es si aimant, si tendre, si câlin quand tu veux, vilain monstre ! Ma tante Sauvageot t'appelle son *petit notaire ;* moi, monsieur, si vous êtes bien exact pour mes commissions, je vous appellerai mon petit commissionnaire, pauvre bon chéri... Tiens, décidément, ouvre la fenêtre ; il est impossible d'y tenir; le courant d'air fera peut-être flamber. On dirait qu'elle est étonnée de voir du feu, cette cheminée. Donne-moi mon manteau ; je

ne veux pas m'enrhumer; je joue ce soir en premier; il va falloir que je me sauve. Ah! j'oubliais; tiens, je savais bien que j'avais quelque chose à te dire à propos du théâtre... Maintenant, tu peux fermer la fenêtre, souffle un peu, ça ira tout seul.

Il est inutile de dépeindre la colère contenue de M. de Montal pendant cette scène. Mais, au moment d'annoncer à Julie qu'il l'épousait, il devait se contraindre.

L'entretien qui précède doit faire à peu près juger de quelle basse servilité M. de Montal payait le bonheur qu'on lui enviait; nous n'avons pas besoin de répéter qu'il y a un abîme entre de tendres soins, de délicates prévenances inspirées par l'amour et le honteux valetage auquel le comte se soumettait.

M. de Montal ferma la fenêtre, revint s'agenouiller aux pieds de Mlle Julie, impatient d'aborder l'importante conversation qu'il voulait avoir avec sa maîtresse.

Mlle Julie reprit d'abord assez paisiblement, puis en s'animant peu à peu :

— Je savais bien que j'avais à te dire quelque chose à propos du théâtre. Ce matin j'arrive pour la répétition; au moment d'entrer dans le foyer, j'entends prononcer mon nom. Je m'arrête, j'écoute; c'était encore ce vieux scélérat de Ducanson, qui inventait des horreurs sur mon compte. J'entre furieuse. Il redouble d'insolence. Je lui dis qu'il aura affaire à toi, il me répond qu'il se moque de mon amant et de moi, et il a raison, car tout ce que je te dis à ce sujet-là, c'est comme si je débarbouillais un Maure.

— Mais, ma chère Julie, je...

— Mon Dieu! je sais bien que tu vas me rabâcher que Ducanson est un vieillard infirme, et que tu ne peux pas plus te battre avec lui que l'empêcher de parler. Qu'est-ce que tout ça me fait, à moi? il n'en est pas moins insolent, et, si tu ne me défends pas, qui est-ce qui me défendra?

— Mais, ma chère enfant, que veux-tu que je fasse? Tu l'avoues toi-même, Ducanson est un vieillard infirme : quand j'irai lui dire des duretés, à quoi cela m'avancera-t-il? Je m'attirerai une scène ridicule, et pourquoi?

— Oh ! certes, monsieur, je ne vaux pas la peine qu'on prenne mon parti, on peut m'insulter impunément.

— Ma bonne Julie, je ne dis pas cela. J'ai toujours soutenu tes intérêts, tu le sais bien, et de toutes façons, et dans toutes les occasions.

— Est-ce un reproche que vous me faites?

— Non, non... seulement tu n'es pas juste dans cette circonstance.

— Je ne suis pas juste? Il me semble pourtant que, si je vous ai pris pour mon amant, c'était pour avoir quelqu'un qui épousât mes querelles si j'en avais, qui partageât mes rancunes si je voulais en avoir, et qui regardât mes ennemis comme les siens....

— Mais, Julie, écoute-moi donc.

— Eh mon Dieu! si j'avais voulu un amant qui m'aurait aimée pour son plaisir, je n'aurais eu qu'à choisir; mais je n'avais pas besoin de *sans-cœurs* qui n'auraient jamais mis le nez au théâtre, qui auraient cru faire beaucoup pour moi en me menant dans leurs voitures, en me donnant de l'argent ou en me faisant des cadeaux. Dieu merci! je n'ai plus besoin de personne! Grâce à mon économie, j'ai amassé une petite fortune, je place mes appointements, je vis avec mes feux, et je suis assez à mon aise pour me donner un amant de cœur dont je n'accepterais pas un rouge liard. Mais, en revanche, il m'est bien permis d'exiger que mon amant ne me laisse pas insulter par un Ducanson!

Les lèvres de M. de Montal blanchirent de rage; il fit un violent effort sur lui-même et se contint en disant doucement :

— Julie, sois raisonnable; réfléchis, souviens-toi, et tu verras que j'ai fait humainement ce qu'il était possible de faire dans toutes les occasions, excepté...

— C'est ça, excepté celles où vous m'avez abandonnée. Ainsi, ça a encore été les mêmes raisons à propos de cette canaille de Grenouillot.

— Qu'est-ce que c'est que Grenouillot?

— Comment! qu'est-ce que c'est? Vous connaissez bien Grenouillot, peut-être, le chef des claqueurs? Il est de la clique de Ducanson, celui-là. Aussi, lors des débuts de cette petite arai-

gnée de Mlle Darbot, il fallait voir comment il soignait ses entrées, tandis que les miennes étaient glaciales !

— Mais enfin, Julie...

— Mais enfin, mais enfin, parce que vous avez maigrement fait siffler deux ou trois fois cette petite Darbot, il ne s'ensuit pas que j'aie été applaudie comme je le méritais. Vous savez bien pourtant que j'ai besoin d'être *chauffée;* je n'ai pas d'entrain sans cela.... Eh bien ! quand je me suis plainte à vous de l'indigne conduite de Grenouillot, que m'avez-vous répondu ? Que vous ne pouviez pas vous commettre avec un claqueur. Vous voyez bien que c'est toujours la même chose. Je dois tout endurer de celui-là parce qu'il est claqueur, de celui-ci parce qu'il est vieux et infirme; comme s'il n'y avait pas d'autres moyens à employer envers eux que la violence!

— Mais encore, cher ange, quels moyens?

— Quels moyens! il y en a mille. Puisque vous ne pouvez donner d'argent à Grenouillot, il fallait le prendre par les procédés, et ne pas faire le fier avec lui. Quant à Ducanson, il eût été très-sensible à des avances, à des cajoleries.

— Comment! Julie, vous voudriez?...

— Moi! non certainement; on me couperait plutôt en morceaux que de me forcer à faire seulement une politesse à ce Ducanson.

— Eh bien! alors?

— Mais vous? vous n'avez pas les mêmes raisons que moi de garder votre dignité envers lui; après tout il n'est pas votre camarade; avec un peu d'adresse, de câlinerie, et Dieu merci ce n'est pas cela qui vous manque, vous auriez pu, si vous l'aviez voulu, désarmer ce vilain homme. Ainsi, par exemple, il est très-gourmand; vous pouviez quelquefois l'inviter à dîner; ce n'est pas une si grande dépense; et puis, en le flattant, vous vous en seriez fait un ami, et, à cause de vous, il ne m'aurait plus déchirée, le vieil insolent!

M. de Montal avait écouté cette mercuriale avec une résignation apparente, la tête baissée, toujours agenouillé près de Mlle Julie; on voyait seulement, aux violents battements d'une des artères de son front, que sa fureur était difficilement contenue.

Malgré cette nouvelle boutade de Mlle Julie, lorsque le

comte releva sa tête, son regard avait une expression de tendresse craintive, de soumission inquiète et suppliante à laquelle Mlle Julie ne put résister; car elle était après tout bonne fille, et aimait M. de Montal à sa manière. Son aigreur, sa brusquerie, tombèrent devant la touchante résignation de M. de Montal, qui lui prit tendrement la main et la porta à ses lèvres en disant :

— Eh bien! mon ange! c'est vrai; pardonne-moi; j'ai eu tort. A l'avenir, quoi qu'il m'en coûte, je ferai ce que tu désires.

— Tiens, vois-tu, c'est à te manger de caresses, pauvre adoré, — s'écria Mlle Julie, qui, touchée jusqu'aux larmes, se laissa glisser de son fauteuil, s'assit à terre à côté de M. de Montal, lui prit la tête et le couvrit de baisers passionnés, en s'écriant : — Je suis une indigne! une ingrate! c'est affreux! Ce pauvre bon chat se mettrait dans le feu pour moi, et je viens le bourrer injustement, et rien! pas un mot dur de sa part! Il se contente de me demander grâce et pardon encore!

— Julie, bonne Julie! c'est que c'est ta tête qui parle, et non ton cœur...

— Je ne suis pas ta bonne Julie, je suis un monstre dénaturé! Est-ce qu'après tout ton amour-propre n'est pas le mien? Est-ce que mon amant est fait pour s'humilier devant un Ducanson, devant un Grenouillot? Est-ce que, si ça t'humilie, par contre-coup ça ne m'humilie pas, moi? Je te dis que j'étais une sotte; mais c'est toujours comme ça : on ne connaît son bonheur que lorsqu'on ne l'a plus. Tu n'as qu'un défaut, vois-tu : c'est d'être trop bon.

— Tu m'aimes tant, Julie, comment ne serais-je pas indulgent!

— Non, tu me gâtes trop; tu devrais me gronder. Il faut que ça soit bien vrai, puisque ma tante Sauvageot, qui m'adore, me dit toujours : Sais-tu pourquoi je me défiais de notre *petit notaire?* c'est que je le trouvais trop soumis devant toi; à sa place, moi, je te rembarrerais quelquefois joliment.

— Pauvre ange! je crains tant de te causer le moindre chagrin.

— Mais c'est justement parce que tu m'aimes que tu dois être sévère. Est-ce qu'il m'est permis d'oublier tout ce que tu fais

pour moi? Comme le disait encore ma tante Sauvageot : « Va donc trouver un homme qui tienne tes comptes, qui écrive tes dépenses, qui te cherche des placements sûrs, qui aille chez ton avoué, chez ton notaire; qui fasse la loi au directeur de ton théâtre, qui rogne les ongles à tes marchands, qui soit enfin ton véritable petit factotum? »

— Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je m'occupe de tes intérêts, Julie? Est-ce qu'ils ne me sont pas aussi chers que s'ils étaient les miens? est-ce que je ne dois pas t'encourager, t'aider dans cette voie d'ordre et d'économie que tu suis avec tant de sagesse?

— Comme tu parles bien! comme c'est vrai ce que tu dis là!

— Et c'est parce que tu as une conduite si réglée, si honnête, que.... Mais écoute, ma Julie, ne reste pas là, par terre, à genoux.

— Si, je veux rester à tes pieds; j'ai été injuste envers toi; c'est ma place.

— Non, je t'en prie, mon ange.

— Eh bien! assieds-toi dans ton fauteuil, je me mettrai sur tes genoux.

— Soit. Maintenant donne-moi tes deux mains dans les miennes, et surtout ne me regarde pas si tendrement avec tes beaux grands yeux, tu me donnerais des distractions, et j'ai à te parler très-sérieusement. Écoute-moi donc bien, je t'en conjure.

— Pauvre Édouard, — dit Mlle Julie, — tu ne m'as jamais parlé de cette voix-là, ni regardée ainsi. C'est donc vraiment grave ce que tu as à me dire?

— Très-grave, et c'est pour cela que je tenais à te parler ici, chez moi.

— Voyons, mon bon Édouard, je t'écoute; tu as l'air si sérieux. Tiens, c'est comme le jour où nous avons été pour toujours l'un à l'autre; te rappelles-tu? J'hésitais encore, et tu me dis d'un ton à la fois si doux, si triste, si solennel : « Julie, je vous le jure par l'anneau de ma pauvre mère mourante, par cet anneau que je vous donne... vous n'aurez jamais d'ami plus dévoué, plus fidèle que moi. » Oh! alors, te souviens-tu, les

pleurs me sont venus aux yeux; tiens, comme maintenant... et je te dis : Édouard, je suis à toi !

Et Mlle Julie essuya une larme, une vraie larme, qui brilla dans ses beaux yeux noirs.

— Oh! oui, Julie, ma Julie bien-aimée, rappelle-toi ce souvenir sacré... l'anneau de ma pauvre mère mourante n'était pas un gage d'amour que je t'offrais... c'était mieux que cela... c'était un gage d'estime, Julie, un gage de profonde estime... Oui... car j'avais déjà lu dans ton âme, j'avais déjà su y découvrir ta valeur, pauvre femme ! A travers les égarements involontaires de ta vie passée, j'avais reconnu la noblesse de ton cœur !

— Que tu es bon ! — dit Mlle Julie très-attendrie. — Si j'ai maintenant quelques qualités, n'est-ce pas à toi que je les dois? Tu as toujours été si gentil que j'ai voulu être digne de ton amour.

— Eh bien ! je le crois, — s'écria M. de Montal avec exaltation. — Oui, mon amour t'a réhabilitée ! Depuis longtemps je t'ai suivie pas à pas, je t'ai étudiée, tu as grandi à mes yeux ! ta conduite justifie ma passion pour toi, maintenant je suis fier de mon amour.

— Ah ! il n'y a que toi pour dire de ces choses-là !

— Parce que ma Julie est seule capable de les inspirer.

— Bon chéri, va !

— Écoute, Julie, il est temps de reconnaître ton amour, ta tendresse, et surtout la dignité de ta conduite.

— Que veux-tu donc dire, Édouard ?

— Je veux, — dit solennellement M. de Montal, — je veux te donner une preuve éclatante non-seulement de mon amour et de ma reconnaissance, mais encore de mon respect.

— Oh ! Édouard ! pas de ça ! tu sais nos conventions ? Tu n'es pas heureux. Je ne veux rien accepter de toi ; à ma fête un bouquet de dix francs, voilà tout. Ton cœur, ton amour, voilà ce que je veux, voilà ce que je prends.

— Noble femme ! digne amie ! ah ! je reconnais bien l'élévation de ton âme ! mais rassure-toi, — ajouta M. de Montal en souriant d'un air de mystère, — le cadeau que je veux te faire est sans doute au-dessus de ton attente ; cependant tu l'accepteras avec joie.

— Qu'est-ce que tu veux donc me donner?

— Ma main!

— Tu dis...

— Que je t'épouse, mon adorée; oui, je brave les sots préjugés du monde, je te consacre ma vie toute entière, je te prends pour ma femme. Eh bien! refuserez-vous ce cadeau-là, madame la comtesse?

Et M. de Montal, le sourire aux lèvres, attendit avec une orgueilleuse complaisance l'explosion de la gratitude de sa maîtresse.

Mlle Julie, frappée de stupeur, le regarda d'abord en silence, puis, cachant sa figure dans ses mains, elle tomba dans un fauteuil avec accablement.

M. de Montal crut que la joie causait le saisissement de Mlle Julie. Il se baissa et lui dit tendrement:

— Pardon, mon ange, j'aurais dû te préparer à cette heureuse confidence et...

Mais Mlle Julie repoussa brusquement M. de Montal, se leva, et s'écria avec une amertume douloureuse et courroucée:

— Ah! ma tante Sauvageot me l'avait bien dit!

— Quoi donc, Julie?

— Ainsi! Édouard, vous me trompiez!

— Comment!

— Vous vouliez m'épouser!

— Que dit-elle!

— Je vois tout maintenant. C'est indigne! c'était pour ma fortune que vous m'aimiez! c'était dans le but de m'amener au mariage que vous preniez mes intérêts si à cœur! Et moi qui mettais tant de désintéressement dans mon amour! Ah! Édouard, Édouard, vous dissipez cruellement mes illusions!

M. de Montal était à la fois si surpris, si humilié, si furieux de ce refus aussi insultant qu'imprévu, qu'il pâlit, et, écumant de rage, il resta quelques moments sans parler.

Mlle Julie, blessée dans son amour-propre et dans son avarice, ne voyant dans l'amour passé de M. de Montal qu'un vil calcul, ne put dissimuler l'aigreur de ses ressentiments.

— Ah! ma pauvre tante Sauvageot avait bien raison. Je ne m'étonne plus maintenant si elle se défiait de votre soumission à tous mes caprices. C'est tout simple! vous visiez à ma for-

tune ; après tout, ça en valait la peine : cent mille écus placés, une cinquantaine de mille francs par an d'appointements et de bénéfices. Pourtant, je me croyais assez jeune et assez jolie pour être aimée avec autant de désintéressement que je vous aimais moi-même. Voyez pourtant ! la première impressiou de ma tante Sauvageot ne l'avait pas trompée : avant d'être ensorcelée comme moi, elle m'avait dit : Défie-toi de ce Montal ; c'est un mange-tout qui n'a que des dettes ; il ne te laissera que les yeux pour pleurer. Et voilà ce qui arrive.... Ah ! Édouard, Édouard ! — dit Mlle Julie avec une douleur et une dignité réelle, — l'anneau de votre mère devait-il servir à des projets si humiliants pour moi... et si honteux pour vous ?

Ces derniers mots mirent le comble à la fureur de M. de Montal ; il s'écria en montrant une bague qu'il portait :

— L'anneau de ma mère, le voilà.... Il faut que vous soyez aussi sotte que vous l'êtes pour avoir cru que je le prostituerais à une créature de votre espèce ? L'anneau que je vous ai donné n'a jamais appartenu à ma mère... je me suis moqué de vous.

— Eh bien ! monsieur, il est mille fois plus infâme encore d'avoir osé jouer avec le souvenir de votre mère morte... que de me l'avoir prostitué, comme vous dites ! — s'écria fièrement et noblement M[lle] Julie.

— Vous tairez-vous ?

— Ah ! c'est seulement à présent que je vous connais !.... Quelle figure !... Tenez, vous me faites peur... je veux m'en aller.

M. de Montal saisit M[lle] Julie par le bras :

— Pour dire partout que j'ai voulu t'épouser et que tu m'as refusé, n'est-ce pas ?

— Mais, Édouard, vous ne pouvez pas m'empêcher de m'en aller... Lâchez donc mon bras, vous me faites mal... je vous assure que vous me faites mal.

— Oui, oui, va, joue ton rôle ! — dit M. de Montal avec une ironie cruelle, en secouant brutalement le poignet de M[lle] Julie ; puis il la repoussa en s'écriant : — Prends garde ! il n'y a au monde que toi et moi qui soyons instruits de ce qui vient de se passer ! Si cela s'ébruite, tu me le paieras ! Tu

m'entends bien? J'ai acquis de l'influence pour te servir, je la retournerai contre toi et je t'écraserai!

— Mon Dieu! mon Dieu! — dit la malheureuse fille en pleurant, — voilà pourtant la récompense de mon amour.

— Votre amour! est-ce que je ne l'ai pas mille fois payé par toutes les bassesses que j'ai faites auprès de votre ignoble tante, par le valetage auquel je m'étais condamné, par mon entremise dans toutes vos sales intrigues de coulisses?

— Ainsi votre dévouement, vos soins...

— Elle est pourtant assez orgueilleuse, assez bête pour croire que c'était par amour que je faisais ainsi le cabotin (il haussa les épaules)? Est-ce que je vous aimais? j'étais votre amant pour exciter l'envie de gens plus riches et plus heureux que moi. Mais, à la fin, fatigué d'avoir tous les ennuis, tous les dégoûts d'un pareil *ménage*, j'avais songé à vous épouser pour votre argent... Eh bien! oui, pour votre argent. Est-ce clair?... J'avais fait taire l'honneur, qui se révoltait en moi, et... Mais soyez tranquille, je me vengerai...

— Vous vous vengerez de ce que je n'ai pas voulu me mettre la corde au cou, n'est-ce pas? Est-ce que je ne vous connaissais pas? Est-ce que, lorsqu'un homme comme vous, qui n'a rien, épouse une femme comme moi, qui est riche, il ne fait pas une bassesse? Et quelle confiance peut-on avoir dans un homme qui fait une bassesse? Je voulais bien de vous pour mon amant, parce que cela ne m'engageait à rien; mais j'aurais mieux aimé mourir mille fois que de vous prendre pour époux.... Si un jour je me marie, c'est que je trouverai un homme qui ne me ruinera pas et qui m'offrira les garanties que je désire pour vivre heureuse et tranquille.

— Sortez d'ici, et allez au diable le chercher, ce mari! mais n'ayez jamais l'audace de prononcer mon nom!

. . . .

Cette scène est pénible; il est honteux de voir un homme d'abord si servilement flatteur devenir si insolent et si brutal, lorsque sa proie lui échappe; mais nous croyons cette scène vraie. Autrefois, elle eût été improbable; de nos jours, elle n'a rien qui puisse étonner. Que chacun cherche dans son souvenir, il y trouvera peut-être des faits analogues.

Le lecteur connaît maintenant assez Mlle Julie pour com-

prendre que toute instance de la part du comte pour obtenir la main de la comédienne eût été vaine.

Élevée dans la pauvreté, ayant vu la misère de près, Mlle Julie ne redoutait rien tant qu'une vieillesse malheureuse et abandonnée; poussant l'ordre jusqu'à l'avarice, elle vivait avec beaucoup d'économie, nous l'avons dit. Une telle femme, d'un esprit borné, d'un cœur froid, d'un caractère raisonnable, devait être à l'endroit de son argent d'une invincible ténacité; la vanité d'épouser M. de Montal ne devait pas, chez Mlle Julie, entrer une seconde en comparaison avec la terreur d'être ruinée par cet aimable gentilhomme.

M. de Montal ne vivait que par l'orgueil et par l'envie; en touchant les mêmes ressorts chez Mlle Julie, et en la mettant à même de satisfaire son orgueil et d'exciter l'envie de ses rivales par un mariage titré, il avait dû croire à la réussite de ses projets.

Il se trompa.

Après le départ de Mlle Julie, le comte passa quelques heures cruelles. Ce refus ruinait ses dernières espérances; à peine lui restait-il dix mille francs. Cette somme épuisée, il se trouvait en face du suicide ou de la misère. Comme il raillait amèrement les croyances qu'il avait eues à la Providence, une nouvelle circonstance vint tout à coup lui rendre la confiance qu'il avait perdue, et lui donner une nouvelle foi en son étoile.

M. de Montal avait quelquefois rencontré, chez son ami Roupi-Gobillon, M. Achille Dunoyer, banquier fort riche, homme de quarante ans environ, possédé des vanités les plus ridicules, visant à être un *homme à la mode*, voulant à tout prix imiter les façons, le luxe et les élégants travers de l'aristocratie.

M. Achille Dunoyer considéra la rencontre de M. de Montal comme une bonne fortune. Faisant partie de cette jeunesse dorée au sein de laquelle M. Achille Dunoyer brûlait d'être admis, le comte y exerçait une certaine influence de reflet, grâce à son intimité avec le marquis de Beauregard, roi de ce monde élégant.

M. Achille Dunoyer fit toutes les avances imaginables à M. de Montal; celui-ci, n'ayant alors nul besoin de M. Achille,

le reçut très-froidement et l'évita ; mais, après l'étrange manière dont M[le] Julie avait accueilli sa proposition de mariage, lorsqu'il vit ses dernières ressources épuisées, il songea qu'un ami aussi riche que M. Dunoyer n'était pas à dédaigner, et il manœuvra assez habilement pour paraître se rendre naturellement aux avances du banquier, avances si longtemps repoussées !

Telle était la position de M. de Montal au moment où Ewen de Ker-Ellio quittait la Bretagne pour venir à Paris réclamer le payement arriéré de sa créance.

M. Dunoyer étant un des personnages importants de ce récit, nous introduirons le lecteur chez cet opulent financier.

VII.

M. ACHILLE DUNOYER.

Le comptoir de M. Achille Dunoyer était place de la Bourse, mais il occupait rue de Provence le premier étage d'une immense maison double de profondeur.

M. Dunoyer avait deux filles ; elles logeaient au troisième, dans le même corps de bâtiment, sous la surveillance de leur gouvernante anglaise. Cet arrangement avait l'inconvénient d'exposer ces jeunes personnes à des rencontres souvent peu convenables, lorsqu'elles descendaient chez leur mère, une si vaste maison pouvant être hantée par des gens de toutes sortes. M. Dunoyer aurait dû préférer à son splendide appartement une maison qu'il eût habitée seul avec sa famille ; mais M[me] Héloïse Dunoyer était une *élégante*, elle avait absolument voulu demeurer dans la Chaussée-d'Antin, et l'on trouve difficilement de petits hôtels dans ce faubourg Saint-Germain de la finance.

Il est d'ailleurs des susceptibilités délicates auxquelles certaines personnes (nous sommes loin de dire certaines classes) sont complétement étrangères.

M[me] Héloïse Dunoyer, âgée de trente-huit ans environ, s'était

mariée fort jeune ; elle avait deux filles, l'une de dix-sept ans à peine, Mlle Thérèse, l'autre de douze, Mlle Clémentine.

Autant pour suivre la mode que pour se délivrer d'un assujettissement incompatible avec son goût excessif pour les plaisirs, Mme Héloïse Dunoyer avait pris une *gouvernante anglaise,* et se reposait absolument sur elle de l'éducation de ses deux filles, reléguées, nous l'avons dit, dans un petit appartement au troisième étage de la maison du banquier.

Nous sommes loin de contester l'excellence des soins que les Anglaises donnent aux enfants, mais l'abus dénature les meilleures choses. A tout prix, ou plutôt à un prix strictement limité, on veut singer maladroitement les habitudes d'un monde exceptionnel. Pourvu que la femme à qui l'on confie l'éducation de sa fille soit Anglaise et n'ait pas des prétentions trop exorbitantes, on est assez insouciant de ses antécédents, de son caractère, de sa moralité ; il est vrai qu'il coûterait beaucoup moins de prendre une gouvernante française de quelque pauvre et honnête famille, bien née, bien élevée, pour qui une telle place serait souvent un grand bienfait, mais on n'aurait pas l'agrément de dire : — *Miss Ahston, miss Turner,* etc., etc., amenez mes enfants.

Mme Héloïse Dunoyer avait donc une gouvernante anglaise. Malheureusement cette gouvernante s'appelait miss Jenny Hubert, nom beaucoup trop français, qui faisait le désespoir de la financière. Mme Héloïse avait voulu imposer à miss Hubert le nom de miss Blumfield ou de miss Mortimer ; cela eût été d'un bien *meilleur genre;* mais la fière Anglaise s'était obstinément refusée à ce baptême.

Mme Héloïse Dunoyer passait pour ce que, dans sa société, on appelait une *lionne;* elle montait à cheval avec une *amazone* à brandebourgs et un chapeau *Louis XIII* orné d'une plume ; elle avait un jour de loge à l'Opéra, et sur le *petit dunkerque* (1) de son *boudoir* on remarquait une énorme cravache et une grande boîte de palissandre sur laquelle on lisait en gros caractères *cigares.* Afin de bien prouver que cet entrepôt de

(1) Quelques personnes appellent ainsi, dit-on, une chose chargée de coquillages, de boîtes de pailles, de baguiers, de pelottes, etc.

tabac lui appartenait, on voyait ce nom : *Héloïse,* inscrit en ivoire de l'autre côté de la boîte.

Pour compléter ces exagérations cavalières, on voyait dans le même boudoir une bride arabe de soie écarlate, garnie de ses houppes, artistement exposée au-dessus d'un portrait équestre de Mme Héloïse. Enfin, dernier trait de cette vie tour à tour *léonine* et *pompadour,* les méchants affirmaient que la financière et une notairesse de ses amies intimes étaient allées au bal de la Renaissance, déguisées en pierrettes, avec deux mystérieurs débardeurs.

Ceci était le côté *régence,* le côté *lion* des goûts de Mme Héloïse. Nous parlerons du côté *artiste.* Elle avait un grand piano et de grandes prétentions musicales. Elle ne disait pas *Robin des Bois,* mais *Freyschütz,* Beethoven, mais *Betovvv...,* Weber, mais *Webrrr...,* ce qui annonçait une éducation musicale des plus avancées. En littérature, elle était voltairienne, et citait fort joliment (en petit comité) des passages de *la Guerre des Dieux* de Parny ou quelques fragments de Gentil-Bernard. Quant à la peinture, elle enluminait très-proprement des lithographies, dont elle faisait toutes sortes de dessus de boîte.

Pendant que Mme Héloïse égayait, charmait et échevelait ainsi ses jours, ses deux filles, absolument livrées aux soins de miss Hubert, ne voyaient guère leur mère qu'à l'instant du dîner.

C'est à ce moment que nous introduirons le lecteur dans l'intérieur de la famille du banquier.

Les deux élèves de miss Hubert venaient d'entrer dans le *boudoir* de leur mère. Mme Dunoyer, d'une beauté virile et vulgaire, était de petite taille, avait le cou gros et court, le visage large et coloré, la taille épaisse, et se serrait outrageusement pour dissimuler son embonpoint, qui croissait avec l'âge. Quoique la journée fût très-avancée, Mme Héloïse portait le déshabillé de fantaisie dont elle s'affublait le matin pour recevoir ses amis. Cela se composait d'une robe de chambre *ornée,* à manches flottantes, ouverte par devant, serrée autour du corps par une riche cordelière à glands d'or. A travers les dents d'un large volant tailladé en pointes sortaient deux pieds assez jolis chaussés de pantoufles de maroquin brodées à

la moresque. Enfin, un toquet grec de velours cerise, crânement posé sur le coin de l'oreille, donnait à Mme Héloïse un gros air odalisque et mutin qui tournait la tête de tous ses *attentifs*. (Cela se dit ainsi.)

Mlle Thérèse Dunoyer offrait un contraste frappant avec sa mère. Elle était grande et svelte; son teint d'albâtre rosé paraissait plus éblouissant encore sous les deux épais bandeaux de cheveux d'un noir de jais qui se collaient à ses tempes. Ce qui frappait tout d'abord dans cette physionomie un peu étrange, c'étaient deux grands yeux noirs qui brillaient au milieu de ce visage d'une blancheur mate et d'une expression contrainte et mélancolique. Un peu au-dessus du sourcil gauche de Thérèse, on remarquait un *grain de beauté,* petit signe arrondi comme une mouche de velours noir.

Il est peut-être utile de rappeler au lecteur que le mystérieux tableau du manoir de Treff-Hartlog (portrait dont Ewen de Ker-Ellio s'était si follement épris) représentait une femme qui avait aussi de grands yeux noirs, un front d'ivoire et un grain d'ébène un peu au-dessus du sourcil gauche.

En un mot, au risque d'anticiper sur les événements, nous dirons dès à présent que le portrait de Treff-Hartlog ressemblait d'une manière extraordinaire à la fille du banquier.

La taille de Thérèse, souple, élancée, manquait d'un peu d'embonpoint; ses mains fluettes n'étaient pas assez potelées, mais la distinction même de ces imperfections les faisait oublier.

Clémentine, sœur cadette de Thérèse, rappelait les traits de sa mère d'une manière frappante. C'était une bonne grosse figure ronde, réjouie, entourée d'une forêt de cheveux rouges et crépus.

Les deux jeunes filles portaient des robes noires.

Miss Hubert était âgée de trente-cinq ans environ; deux nattes de cheveux d'un blond ardent descendaient le long de ses joues bilieuses; son air sec, hautain, faisait parfaitement sentir qu'elle croyait déroger à sa dignité en se chargeant de l'éducation des filles de Mme Dunoyer. Miss Hubert sortait, disait-elle, de la maison du duc de***, un des plus grands seigneurs d'Angleterre.

Clémentine était la favorite de Mme Dunoyer, qui se voyait

revivre dans sa fille, et aimait à la folie son caractère jovial et tapageur. Thérèse, au contraire, toujours réservée, silencieuse, pensive, lui inspirait autant de jalousie que d'éloignement, et d'ailleurs, il faut le dire, cette malheureuse jeune fille était le fruit d'un amour aussi coupable que malheureux.

Vers les premiers temps de son mariage, Mme Héloïse avait été brutalement abandonnée par l'homme auquel elle avait sacrifié ses devoirs pendant un voyage de M. Achille Dunoyer; celui-ci ayant eu à son retour des preuves positives de l'infidélité de sa femme, la naissance de Thérèse devint le signal des plus violents orages domestiques. Pourtant la cupidité, la crainte de voir dévoiler d'assez grandes indélicatesses forcèrent M. Achille Dunoyer de pardonner les premiers torts de sa femme dont il avait, contre son droit, compromis la fortune dans des spéculations peu honorables; une séparation l'eût mis dans une position difficile. La nécessité l'empêcha de faire un éclat.

Peu à peu les années calmèrent l'âcreté des premiers ressentiments de M. Dunoyer; Thérèse fut la seule personne à laquelle il fit durement supporter les accès de colère que le souvenir de la faute de Mme Dunoyer éveillait parfois en lui, il savait même une sorte de gré à Héloïse de se montrer cruellement prévenue contre cette jeune fille; il lui semblait que sa femme voulait ainsi expier ses torts, tandis qu'au contraire celle-ci, par une barbarie stupide, croyait, en tourmentant Thérèse, se venger de l'homme dont elle avait eu tant à se plaindre.

La conduite de Mme Dunoyer était d'une ignoble méchanceté. Rien de plus logique : les cœurs généreux ennoblissent leurs erreurs par leur dévouement, ou les excusent par leurs remords; les âmes vulgaires et dégradées rendent leurs fautes irrémissibles à force d'égoïsme et d'impudeur.

Nous l'avons dit, il était cinq heures, miss Hubert venait de descendre dans le boudoir de Mme Héloïse Dunoyer avec Thérèse et Clémentine, lorsque M. Achille Dunoyer entra d'un air radieux; il avait quarante ans environ, il était maigre, de taille moyenne, et mis avec recherche. Les physiologistes qui cherchent des analogies entre la physionomie des hommes et celle des animaux, auraient été frappés de la ressemblance qui existait entre la physionomie de M. Achille Dunoyer et celle du

bouc : son front déprimé, ses petits yeux, obliquement placés et relevés vers les tempes, sa mâchoire ronde et saillante, sa large bouche, son nez busqué à narines dilatées, rendaient ce rapport plus frappant encore. Cette figure basse et flétrie, plate et dure, respirait l'orgueil, l'égoïsme et la convoitise; on y lisait l'absence de tout instinct élevé, de tout sentiment humain et charitable. Par un contraste, ou plutôt par une conséquence de ces organisations détestables, à la moindre familiarité d'un homme hautement placé, un sourire faux et servile détendait à l'instant ce visage corrodé par les plus mauvaises passions.

M. Achille Dunoyer entra chez sa femme d'un air triomphant.

— Nous aurons demain quelqu'un à dîner, Héloïse, — s'écria-t-il; — mais ce sera le cas, comme on dit, de mettre les petits plats dans les grands.

— Eh! pourquoi donc, s'il te plaît, Achille, faudra-t-il faire tout ce *tralala?*

— Pour un des hommes les plus à la mode de Paris, pour un gaillard qui est la coqueluche de toutes les duchesses du faubourg Saint-Germain, le plus grand mauvais sujet, mais le plus charmant garçon du monde, qui est, par là-dessus, à tu et à toi avec les ministres; enfin un homme du premier mérite, et adroit et roué... Oh! roué! si une femme lui résiste, à celui-là, elle aura joliment du bonheur. Tu sais bien Julie? Julie du Théâtre-Français? personne n'avait pu en venir à bout, ni les lions les plus charmants, ni les hommes les plus riches; lui n'a eu qu'à vouloir, serviteur de tout mon cœur, la belle Julie était dans son sac.

— Mais, enfin, me diras-tu le nom de ce don Juan?

M. Dunoyer, qui semblait s'amuser de la curiosité de sa femme, continua :

— Tu vas le savoir : il a été charmant pour moi, et tu lui feras, j'espère, tous tes *m'amours*. J'ai fait sa connaissance chez M. Roupi-Gobillon, le ministre, ce qui m'a fait penser que, si notre don Juan, tu l'as bien nommé, ma foi, voulait m'appuyer, il pourrait me faire arriver à la députation. C'est un homme qui a un bonheur extraordinaire, il réussit dans tout ce qu'il entreprend, et adroit, oh! adroit; c'est celui-là qui aurait fait un fameux diplomate!

— En vérité, Achille, il n'y a rien de plus bête que de me

taquiner ainsi devant ces enfants! c'est pour eux d'un détestable exemple, — s'écria aigrement Mme Héloïse Dunoyer, qui n'avait d'ailleurs rien trouvé d'inconvenant dans la manière dont son mari s'était exprimé au sujet de M. de Montal devant ses deux filles.

— Voyons, voyons, ne te fâche pas, Héloïse, ne fais pas tes gros yeux, on dirait que tu vas m'avaler. Je vais te dire le nom de mon ami, sans cela tu serais capable de le prendre en grippe.

— Certainement je le prendrai en grippe si tu m'ennuies encore longtemps à cause de lui.

— Eh bien! c'est le comte de Montal, rien que ça.

— Excusez du peu! Si nous l'avons, les Dubois crèveront de jalousie! — s'écria Mme Héloïse avec une jubilation contenue; — mais j'en ai beaucoup entendu parler de M. de Montal! je l'ai vu souvent dans sa loge à l'Opéra. Certainement je lui ferai tous mes *m'amours ;* seulement une chose m'inquiète, il a l'air bien moqueur; une fois je l'ai vu de près à la sortie de l'Opéra et je l'ai entendu. Mon Dieu! a-t-il dégoisé des méchancetés sur Mme Dubois et sur sa belle-sœur! Les a-t-il arrangées! Du reste, je ne lui en fais pas un crime. Ces *chipies*-là méritaient bien tout ce qu'il disait d'elles, avec leurs grands airs. Mais attends donc, Achille, attends donc; je me souviens maintenant; M.. de Montal est l'intime du marquis de Beauregard. Tu sais bien, le mari de cette jolie petite marquise américaine qui a l'air si bégueule?

— Justement. Oh! pour le marquis de Beauregard, il est le roi des mauvais sujets, celui-là, si Montal en est le prince. Voilà un grand seigneur! Ce marquis! en a-t-il dépensé de cet argent! On dit qu'il a été se remplumer en Amérique et que sa femme lui a apporté des millions.

— Est-ce que, malgré son mariage, le marquis n'est pas avec la petite Rosa de l'Opéra? — demanda Mme Héloïse Dunoyer en jouant maternellement avec la chevelure de sa petite fille, qui appuyait sa tête sur ses genoux.

— Si fait, si fait, il ne s'en cache pas; on dit même qu'il a l'autre sœur aussi... Du moins, on les voit toutes deux dans les petites loges qu'il a aux Bouffes et à l'Opéra pour ses maîtresses. Et sa mijaurée de femme qui ne se doute de rien!

— Ma foi, tant pis pour elle; malgré sa jolie figure, elle a l'air par trop bêtasse aussi; avec ses bonnets à la puritaine, elle ressemble à une religieuse, — dit Mme Héloïse.

— Est-ce que c'est parce qu'elle ressemble à une religieuse qu'elle a l'air bêtasse, cette dame? — demanda la petite Clémentine.

— Amour d'enfant, va? — s'écria Mme Dunoyer en embrassant sa fille avec une effusion de tendresse et d'orgueil; — ma parole d'honneur, il n'y a que ce raton pour avoir de ces idées-là! Elle est si franche! Elle dit tout ce qui lui passe par la tête.

— Il ne faudrait pas pourtant que ça allât trop loin, — dit sentencieusement M. Achille.

— Ma foi, j'aimerais mieux encore qu'elle fût étourdie, inconséquente, qu'hypocrite.

Et Mme Dunoyer jeta un coup d'œil sur Thérèse.

Sans doute M. Dunoyer comprit l'allusion, car il ajouta sèchement, en regardant aussi la jeune fille :

— Le fait est qu'il n'y a rien de pire que l'eau qui dort; avec les caractères dissimulés on doit s'attendre à tout, et ne jamais compter sur rien.

Thérèse avait les yeux baissés sur sa tapisserie, elle comprit la portée de ces attaques indirectes et ne dit mot.

Miss Hubert, les bras croisés, ses petits yeux bleu-clairs fixés sur le foyer, restait impassible; de temps à autre un imperceptible sourire de dédain effleurait ses lèvres pendant cet entretien, si inconvenant à entendre pour des jeunes personnes.

Le silence et l'indifférence apparente de Thérèse irritèrent Mme Héloïse Dunoyer; elle reprit :

— Il me semble, mademoiselle, que, lorsqu'on parle des hypocrites, vous pouvez bien prendre cela pour vous et faire attention à ce qu'on vous dit.

Thérèse ne répondit rien.

M. Achille s'écria :

— Eh bien! Thérèse, vous n'entendez donc pas votre mère?

— Je ne savais pas qu'il fût question de moi, — dit la jeune fille.

— Et de qui donc, s'il vous plaît? du chat de M. le curé? —

s'écria Mme Héloïse en colère. — Il me semble que, s'il y a ici une hypocrite, c'est vous.

Thérèse garda le silence.

Sa mère reprit, avec une irritation croissante :

— Ah ça ! répondrez-vous ?

— Que voulez-vous que je vous réponde, maman?

— Mademoiselle, — s'écria M. Achilie, — au lieu de tenir indécemment tête à votre mère, vous devez répondre : Maman, puisque vous me reprochez d'être hypocrite, je ne le serai plus.

— Je ne serai plus hypocrite, — dit Thérèse sans lever les yeux.

— Voyez si ce n'est pas à la battre, — s'écria Mme Héloïse. — Est-elle sournoise! est-elle fausse ! avec son regard en dessous.

— Oh ! petite maman, ne gronde pas Thérèse, — dit Clémentine en caressant sa mère.

— Si je la gronde, — dit brusquement Mme Héloïse, — c'est qu'elle le mérite. Depuis sa naissance, elle ne m'a jamais causé que du chagrin !

Ces mots prononcés, la femme du banquier se mordit les lèvres, elle s'aperçut trop tard de l'imprudence qu'elle avait commise.

Les traits de M. Achile Dunoyer se contractèrent; il jeta un regard irrité sur sa femme et dit avec amertume :

— Je vous conseille de vous plaindre des chagrins que votre fille vous a causés *depuis sa naissance* (il appuya sur ces mots); vous feriez mieux de vous taire que de dire certaines choses.

Mme Dunoyer, piquée d'être ainsi traitée devant Thérèse et sachant que son mari serait obligé de se contenir, répondit aigrement :

— Je dis ce qu'il me plaît de dire, entendez-vous ; ce n'est pas vous qui m'empêcherez de parler.

— Je vous répète que vous feriez mieux de vous taire que de rappeler certaines choses, madame; est-ce assez clair?

— Papa, papa, ne gronde pas maman, — s'écria Clémentine en se jetant au cou de son père.

— Et moi je vous dis, monsieur, — reprit Mme Dunoyer les

joues enflammées de colère, — que, si certaines choses ont été et qu'on les ait tolérées, c'est qu'on y trouvait son compte. Est-ce assez clair, aussi?

— Madame, si ces enfants n'étaient pas là! — s'écria M. Dunoyer avec fureur, — je vous traiterais comme vous le méritez!

— Et moi aussi, sans ces enfants, je vous dirais votre fait, monsieur; vous savez bien que je ne vous crains pas, moi, malgré vos airs furieux.

Miss Hubert se leva, et dit aux deux jeunes filles avec une ironie glaciale :

— Venez, mesdemoiselles; il paraît que monsieur votre père et madame votre mère ont à *causer* ensemble.

— Oui, oui, miss Hubert, emmenez-les, — s'écria M. Dunoyer en marchant avec agitation dans la chambre.

Les deux jeunes filles sortirent avec leur gouvernante.

La porte fermée, M. Dunoyer s'écria :

— N'avez-vous pas honte, devant vos enfants, de me pousser à bout?

— Qui est-ce qui a commencé, monsieur? Est-ce moi?

— Comment, madame! il ne me sera pas permis de m'indigner au souvenir de votre conduite passée? Comment! parce que j'ai été assez généreux pour oublier...

— Assez généreux! Ah! en voilà une fameuse! par exemple! j'aime beaucoup ça! Dites donc que, si vous n'avez pas fait d'éclat dans le temps, c'est que vous aviez compromis ma fortune dans vos affaires véreuses, et que vous avez mieux aimé vous taire que de me rendre mes comptes, qui n'auraient pas été flatteurs pour votre probité.

— Votre conduite en a-t-elle été moins criminelle, madame?

— Votre clémence en a-t-elle été plus honorable, monsieur? N'est-ce pas par avarice que vous avez rongé votre frein? Combien de fois d'ailleurs ne me l'avez-vous pas reproché comme aujourd'hui, votre générosité! Elle est belle!

— Mais il faudrait que je n'eusse pas de sang dans les veines, madame, pour voir sans haine cette fille qui ne m'appartient pas, après tout! Je ne sais pas seulement comment je supporte sa présence, comment je ne la chasse pas d'ici!

— Faites en ce que vous voudrez, qu'est-ce que cela me fait à moi ? — reprit Mme Héloïse. — Est-ce que j'ai jamais pris le parti de Thérèse contre vous ? Toutes mes préférences ne sont-elles pas pour sa sœur? L'éloignement que j'ai toujours témoigné à cette grande sournoise ne devait-il pas vous montrer que je me repentais du passé ? Après tout, ce qui est fait est fait; que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je veux, madame, que, lorsque, malgré moi, ces odieux souvenirs me viennent à l'esprit. et que ma colère éclate, vous essayiez de m'apaiser, au lieu de prendre à tâche de m'irriter.

— Eh ! croyez-vous qu'il me soit agréable d'être maltraitée par vous devant cette Thérèse, au moment où je la gronde encore ?

— Eh ! mon Dieu, madame, tout le monde à ses accès d'humeur. Et j'ai, je crois, le droit d'en avoir?

— Qui vous dit le contraire? Seulement, sachez vous contenir quand il le faut. Il y aurait eu ici des étrangers, quelle jolie scène ça aurait fait ! Sans compter que cette miss Hubert, avec son air impertinent et glacial, ne perd pas un mot de ce qu'on dit, j'en suis sûre.

— La faute à qui ? Mais voilà de vos idées ! Il vous a fallu une gouvernante anglaise, et ainsi s'embâter d'une créature qui vous espionne toujours.

— J'ai voulu avoir une gouvernante anglaise parce que tous les gens *de bon ton* en ont ; d'ailleurs, si je n'avais pas pris miss Hubert, les Dubois me l'auraient enlevée. Quant à vous espionner, à l'exception de l'heure du déjeuner ou du dîner, miss Hubert ne nous gêne guère, puisqu'elle reste toujours en haut avec les petites. Quant aux quatre mille francs par an qu'on lui donne, ce n'est pas ça qui vous ruine.

— Est-ce que je me plains ? Est-ce que vous ne dépensez pas tout ce que vous voulez?

— Et moi, est-ce que je me mêle de ce que vous faites, monsieur?

— Je ne dis pas cela.

— Alors c'est bien la peine de se quereller.

— A qui la faute?

— A qui?...

— A qui? à cette Thérèse, — dit M. Achile Dunoyer en se

radoucissant, — à cette sournoise, qui, à l'heure qu'il est, j'en suis sûr, se frotte les mains de joie en pensant que nous nous disputons.

— Mon Dieu, oui ; elle est capable de se moquer de nous avec sa miss Hubert, car je suis sûre qu'elles s'entendent comme larrons en foire, — reprit Mme Héloïse en se calmant à son tour. — Après tout, c'est vrai, c'est la faute de Thérèse ! Si elle ne m'avait pas mise hors de moi par son insolent sang-froid, je ne me serais pas emportée. J'étais, au contraire, toute gaie en pensant que nous allions avoir M. le comte de Montal dans notre intimité.

— Parbleu, je savais bien qu'en l'attirant chez nous, je vous ferais plaisir. Mais des duretés, voilà ma récompense !

— Ah ! mon Dieu, Achille, êtes-vous rabâcheur ! Allez ! puisqu'on vous dit que c'est de la faute de cette Thérèse, qui ne le portera pas en paradis, que voulez-vous de plus ?

— Soit ; mais Mlle Thérèse dînera aujourd'hui dans sa chambre, — s'écria M. Dunoyer. — Après tout, il ne sera dit qu'une pareille péronnelle fera la loi dans ma maison !

— Tu as raison, Achille, — dit Mme Dunoyer ; elle dînera dans sa chambre ; après cela, elle est bien capable de n'en être pas autrement fâchée, l'hypocrite !

— Que veux-tu ? elle a dix-sept ans ; on ne peut plus la mettre au pain sec.

— Alors il faut se résigner à tout endurer d'elle.

— Dieu merci ! la voilà en âge d'être mariée.

— Qui donc, mon Dieu, nous en débarrassera ?

. . . .

Quelques mots encore sur la famille Dunoyer :

La basse et mauvaise nature de M. Achille avait été soigneusement développée par l'éducation. Le père Dunoyer, d'abord chaudronnier, puis membre de la bande noire, puis banquier, avait fait trois ou quatre banqueroutes plus ou moins fructueuses, mais assez habiles pour ne pas être frauduleuses aux yeux de la loi. Cet homme n'avait reculé devant aucune turpitude ; prêts usuraires, tromperies indignes, rien ne l'avait arrêté. Arrivé au terme de sa longue carrière de fourberies, chargé des dépouilles opimes de toutes les dupes qu'il avait rencontrées sur son chemin, riche enfin, il voulut être honoré... il

eut du moins des honneurs. Membre d'un conseil municipal, puis maire, puis député, il siégea au centre. Il parla, il parla même beaucoup à la France.... à la France! Et tant d'honnêtes gens, appartenant à l'opinion que cet homme contaminait en la professant, ne chassèrent pas cet élu de la corruption, qui ne représentait là que la filouterie audacieuse et impunie.

Le père Dunoyer se voyait avec délices renaître dans M. Achille : c'étaient les mêmes instincts de bassesse, de spoliation et de rapacité, joints à un orgueil d'autant plus démesuré qu'il était moins fondé, car M. Achille avait à peu près la figure, l'esprit et les manières d'un domestique de place, ce qui prouvait néanmoins une amélioration dans l'espèce, car le père Dunoyer avait toujours tenu du chaudronnier ambulant et du joueur de gobelets.

M. Achille était le beau, l'élégant de la famille, rejeton d'autant plus précieux, que deux de messieurs ses frères, qui annonçaient toutes sortes de qualités particulières à la famille, avaient péri victimes d'une épizootie. Le père Dunoyer, pour s'étourdir sur cette perte cruelle, avait imaginé une entreprise en action qui ruina cent familles, et sur laquelle il réalisa plus d'un million. Mais hélas! malgré ces distractions innocentes, malgré les triomphes de M. Achille, qui éclipsait par son luxe *opulacier* tous les *dandys* de la Bourse, le père Dunoyer ne se consola pas, son âme paternelle avait été mortellement blessée, il se retira dans une habitation magnifique qu'il possédait aux environs de Paris, et y termina paisiblement sa carrière au milieu et par l'excès de la plus basse crapule, laissant à M. Achille une grande fortune, son exemple à suivre et un nom flétri.

M. Achille porta le nom comme il convenait, suivit pieusement l'exemple, et augmenta sa fortune.

Si misérable, si hideux que soit ce portrait, il n'est pas exagéré. Oui, il est des famille où l'habitude de la fraude *légale* est comme héréditaire, où il existe une primogéniture de mauvaise foi soigneusement transmise, où le père, rompu à toutes les infamies tolérées, enseigne à son fils la science de la faillite *honnête*, comme une ressource pour les mauvais jours, de même que ces pères sages et prévoyants font apprendre à leurs enfants quelque profession manuelle, pour leur servir de

refuge contre les bouleversements qui détruisent les plus grandes fortunes.

Et ces mœurs ignobles sont d'autant plus frappantes, que dans la même sphère il est d'heureux et de nombreux contrastes ; on y trouve des familles où l'honneur et la probité se transmettent pures et sans tache de génération en génération, des familles dont le nom est partout respecté, dont le crédit a toujours resplendi d'un éclat égal ; de ces gens enfin dont la caisse est l'arche sainte des petites fortunes et le foyer des plus grands intérêts publics. Mais ceux-là, simples et austères, vivent en famille ; leurs femmes, remplies de distinction et de modestie, sont pieuses et charitables, elles ont surtout la pudeur de la richesse, comme les *lionnes* financières dont nous avons parlé en ont l'impudeur ; mais ceux-là n'ont pas la sotte vanité de singer les grands seigneurs, ne font pas siffler leurs ridicules prétentions aristocratiques, ne s'exposent pas à des mépris amers, à de sanglants dédains ; ceux-là se tiennent dans une réserve pleine de bon goût et de dignité. Aussi les hommes les plus éminents les aiment, les respectent, les recherchent, et ne leur reprochent qu'une chose..., leur froideur polie.

Heureusement encore, ces exceptions se rencontrent partout : si, des banquiers seulement opulents comme les Dunoyer, nous passons aux princes de la finance ou aux gens colossalement riches, là aussi se trouvent d'heureux contrastes. Si plusieurs font servir leurs grands biens aux plus méprisables passions, si d'autres se retranchent dans une sordide avarice, quelques-uns portent noblement ces fortunes énormes, soit en encourageant libéralement les arts qu'ils aiment ou qu'ils pratiquent, soit en faisant en secret d'immenses aumônes, et cela avec tant de délicate et touchante bonté, que ceux qu'ils secourent leur vouent une reconnaissance pure de toute humiliation.

Disons-le enfin à l'honneur de notre époque, et au désespoir des Dunoyer ou des hommes qui n'ont pour eux que l'impudence que leur donne une fortune royale et la honteuse servilité de leurs parasites riches et titrés, certains êtres flétris par l'opinion publique ne pourront jamais passer le seuil de quelques nobles sanctuaires où les sévères traditions de l'ancienne bonne compagnie française sont rigoureusement conservées.

Oui, il reste encore de nos jours quelques femmes spirituelles, charmantes et courageuses, dont le caractère élevé, le goût parfait, le rare esprit, et surtout la souveraine dignité, protesteront toujours contre l'envahissante adoration du veau d'or, et qui frapperont d'une impitoyable exclusion tout ce qui sera indigne d'être accueilli ou recherché par les gens d'honneur et de cœur.

VIII.

THÉRÈSE DUNOYER.

L'appartement occupé par les deux filles du banquier se composait d'un salon qui leur servait de cabinet de travail : à droite étaient les chambres de miss Hubert et de Clémentine, à gauche celles de Thérèse et d'une femme affectée au service des deux sœurs.

A l'heure du dîner, un domestique vint annoncer à Mlle Thérèse qu'on la servirait chez elle : ainsi que l'avait prévu Mme Dunoyer, la jeune fille fut très-satisfaite de cette mesure, qui n'était pas une punition pour elle.

La chambre de Thérèse était assez grande, et meublée avec un mauvais goût, avec une inconvenance qui prouvaient que Mme Dunoyer n'était pas de ces mères qui attachent une grande et juste importance à l'arrangement de l'appartement de leurs filles, virginale retraite, qui doit toujours avoir un caractère simple, religieux et chaste, rien n'influant davantage sur les pensées des jeunes personnes que l'aspect des objets qui les entourent.

Mme Dunoyer, ne s'accomodant plus d'un grand lit d'acajou à estrade, orné de bas-reliefs de bronze doré représentant des amours et des faunes lutinant des nymphes, avait naïvement destiné ce meuble à sa fille aînée ; une couronne, surmontée de deux colombes amoureuses et intérieurement garnie d'une glace, formait le ciel de ce lit.

Sur la cheminée, on voyait une pendule où se jouaient un satyre et une bacchante ; la pose de ces figures rappelait la

licence de l'époque du Directoire. Ce groupe cynique avait été également réformé par Mme Dunoyer, alors passionnée pour le *rococo*.

Thérèse, du reste, possédait toutes ces belles choses par droit de primogéniture, à la grande envie de sa sœur Clémentine; mais Mme Héloïse Dunoyer avait dit à sa petite fille, avec un sentiment de sévère impartialité dont elle se sut gré :

— Thérèse est ton aînée, elle doit être mieux partagée que toi.

Pour consoler Clémentine, sa mère lui avait abandonné une lampe de nuit façon étrusque, à figures rouges sur fond noir, offrant un intéressant épisode des cérémonies nuptiales des Romains.

L'insouciance de Mme Dunoyer était encore plus sauvage que coupable. On lui aurait parlé du goût pervers de ces ameublements, qu'elle eût haussé les épaules; on lui aurait conseillé de donner à ses filles une chambre toute blanche, avec son Christ, son prie-dieu, son bénitier ombragé d'un rameau de Pâques, que Mme Héloïse aurait ironiquement répondu que ses filles n'étaient pas des religieuses, pour être ainsi mises en cellule.

Miss Hubert avait l'instinct de pruderie des Anglaises; d'abord stupéfaite des étranges ornements de la demeure de ses élèves, elle comprit tout de suite dans quelle espèce de monde elle entrait. N'ayant d'ailleurs accepté cette place qu'en manière de pis-aller, elle ne ressentait aucune sympathie pour les deux jeunes filles.

Thérèse, ainsi que nous l'avons dit, s'apprêta donc avec une satisfaction mélancolique à passer sa soirée seule. Pour rendre la position de leur fille plus sensible, M. et Mme Dunoyer avaient pendant le dîner envoyé chercher une loge au théâtre du Palais-Royal; miss Hubert et Clémentine devaient les accompagner à ce spectacle.

Thérèse entendit sortir avec plaisir la voiture de sa mère; il lui sembla qu'elle se trouvait plus seule; elle ferma sa porte au verrou, mit un abat-jour sur sa lampe, approcha du feu un large canapé; puis, soulevant le coussin de ce siége avec mystère, elle y prit un petit livre relié en maroquin rouge, qu'elle baisa avec une tendresse enfantine.

Alors, à demi couchée, son beau front appuyé à l'une de ses mains blanches, dont la forme charmante se dessinait sur les noirs bandeaux de ses cheveux, Thérèse s'absorba complétement dans sa lecture.

Nous dirons quelques mots du caractère de cette jeune fille.

Le naturel de Thérèse était excellent, puisque jusqu'alors il ne s'était pas perverti. Rudoyée par son père et par sa mère, toujours sacrifiée à sa jeune sœur, assistant souvent aux ignobles querelles de ménage dont nous avons donné un crayon, entendant journellement un langage vulgaire, des plaisanteries grossières, voyant des gens dont les manières différaient peu de celles de M. et de Mme Dunoyer, sentant les effusions de son cœur sans cesse refoulées, ne trouvant aucune sympathie dans l'impassible miss Hubert, aucune distraction dans le commerce de sa sœur, recevant d'une gouvernante insoucieuse cette éducation banale, ces vagues préceptes de morale, si insuffisants pour la pratique de la vie, entendant son père et sa mère se faire des reproches si odieux, que sa vénération pour eux s'en altérait; sans modèle à suivre, ne pouvant ni imiter, ni aimer, ni respecter ses parents, réduite à les craindre, privée enfin par sa funeste éducation des immenses ressources des sentiments religieux....; dans quelles exaspérations de désespoir et de révolte cette jeune fille n'aurait-elle pas pu tomber?

Hélas! selon la logique de nos passions, l'injustice dont nous sommes victimes nous absout à nos propres yeux de tant de fautes, que ceux-là qui sont méchants et injustes encourent une responsabilité terrible.

Une amie sincère et affectueuse, en absorbant pour ainsi dire la surabondance de tendresse dont l'âme de Thérèse était noyée, eût été pour elle d'un secours inappréciable. Malheureusement, fière et timide, la crainte de voir ses avances reçues froidement lui imposait une grande réserve, et le peu de jeunes filles qu'elle rencontrait dans la société de sa mère ne lui inspiraient pas le désir de vaincre cette réserve.

Thérèse avait de ces instincts généreux, hardis, qui, moralement dirigés, atteignent souvent aux plus héroïques vertus, mais qui, faussés ou égarés, vous conduisent à l'abîme par de dangereuses apparences, par de brillantes illusions. Jusqu'alors elle n'avait jamais eu l'occasion de montrer à ses parents

l'énergie de son caractère et de sa volonté; les gens sûrs de leur force cèdent facilement sur les petites choses.

Pour dire toute notre pensée, Thérèse était une de ces femmes qui suivent toujours résolument, fièrement jusqu'au bout, la ligne qu'elles se sont tracée, qui peuvent faire une grande, une irréparable faute, mais qui n'en font qu'une, qui peuvent se perdre, mais qui se perdent sans bassesse, sans trahison, sans lâcheté; de ces femmes enfin qui aiment avec tant d'élévation et de sincérité, qu'elles intéressent même lorsque leur amour est coupable; natures si excellemment bonnes et généreuses, qu'elles répandent jusque sur leurs fautes un reflet de grandeur.

. . . .

Nous l'avons dit, Thérèse avait pris un livre caché sous un des coussins de son divan. Après avoir lu pendant quelque temps, sa tête se pencha sur sa poitrine doucement agitée, ses yeux se voilèrent de larmes.

L'ouvrage qui causait l'émotion de Thérèse était *René.*

M. Achille Dunoyer possédait une bibliothèque destinée seulement à meubler son cabinet; aussi, dans sa malheureuse insouciance, laissait-il Thérèse choisir à son gré parmi les œuvres de Voltaire, de Prévost, de Jean-Jacques, de Marivaux, de Parny, de Lesage, de Byron, de Scott, de Châteaubriand, de Diderot, de Crébillon, etc.

Qu'on juge du désordre que la plupart de ces ouvrages apapportèrent dans un cœur jeune et aimant, dans un esprit ardent et concentré.

Heureusement la variété, l'abondance même de ces lectures, préservèrent longtemps Thérèse, en éveillant en elle mille pensées contraires.

Ainsi, après avoir aimé le tendre Saint-Preux, le pauvre Des Grieux si faible et si passionné, Thérèse s'était sérieusement éprise du don Juan de Byron. Souvent, bien souvent, elle s'était arrêtée pensive sur ces stances qui peignent avec un charme si voluptueux le premier amour de don Juan:

> Auprès d'Inès passant les jours sans cesse,
> A son Juan si gentil, si mignon,

Julie en sœur faisait mainte caresse,
Prenant, donnant des baisers à foison;
Folâtres jeux qu'en sa course rapide
Le temps parfois change en d'autres ébats,
Plus dangereux, surtout dans ces climats
Si rapprochés de la zone torride.
Je vous l'ai dit, Juan comptait seize ans,
Et pour la belle ajoutez sept printemps.

. . . .

On n'entend plus qu'une voix affaiblie,
Et des soupirs un bruit entrecoupé;
Ses yeux de pleurs sont noyés, car Julie
De vrais remords avait le cœur frappé,
Non sans raison, dira-t-on, je l'avoue;
Mais pour leur âge on doit être indulgent;
De femme jeune et d'un adolescent,
Trop aisément, hélas! l'amour se joue.
Elle résiste encore, et puis tout bas
Dit un peu tard : Non, je n'y consens pas (1).

On pense que don Juan, ce joyeux, riche et beau gentilhomme, si moqueur, si séduisant et si hardi, avait fait paraître aux yeux de Thérèse bien grave et bien bourgeois le discret amant de Julie, et bien niais l'amant toujours trompé de la voluptueuse Manon.

Mais un nouvel amour vint chasser don Juan du cœur de Thérèse. Depuis quelques jours, elle avait lu *René;* cette belle figure triste, pensive et solitaire, toujours en butte aux orages des passions, excita chez la jeune fille une sympathie profonde, presque douloureuse; elle n'avait pas jusqu'alors complétement adoré ses héros, sa jalousie avait toujours un peu troublé ses amours; car, enfin, Saint-Preux aimait Julie, Ivanhoë la belle Saxonne et Rébecca, Des Grieux Manon, don

(1) Nous empruntons ces strophes à une excellente traduction inédite du *Don Juan* de Byron, où l'esprit et la grâce de l'original se retrouvent à chaque page; nous regrettons vivement que la modestie de l'auteur ne nous permette pas de lui témoigner publiquement notre gratitude.

Juan ses innombrables maîtresses; tandis que René était seul, depuis le trépas d'Amélie.

A bien dire, *René* fut le premier, le seul ouvrage qui ouvrit à Thérèse l'horizon sans bornes de la rêverie. Depuis cette lecture, son imagination errait sans cesse sur les *grèves désertes* et sur les *collines pluvieuses ;* d'autres fois elle s'enfermait avec Amélie dans le monastère situé au bord de la mer :

« La nuit, du fond de ma cellule, j'entendrai le murmure des flots qui baignent les murs du couvent, je songerai à ces promenades que je faisais avec vous, au milieu des bois, lorsque nous croyions retrouver le bruit des mers dans la cime agitée des pins (1). »

D'autres fois, la jeune fille changeait selon son cœur le dénoûment de cet admirable poëme : Amélie ne mourait plus; Thérèse, attirée vers elle par une irrésistible sympathie, la consolait, la calmait, comme elle calmait, comme elle consolait aussi René; le frère et la sœur épanchaient léurs larmes amères dans le cœur de leur amie commune; ces deux cœurs si malheureux s'épuraient par la confiance, leur attachement redevenait fraternel, et l'amour de René récompensait Thérèse.

Bien que puériles, ces visions occupaient depuis quelque temps une grande place dans la vie de Thérèse; don Juan était oublié, l'*amante* de René ne souriait plus en baissant les yeux devant les regards effrontés du héros de Byron; elle le toisait avec dignité; à ses bouquets, à ses galantes sérénades, elle préférait mille fois le tintement lugubre de la cloche du couvent d'Amélie, ou les accents douloureux de René, qui se mêlaient au murmure des vagues.

Thérèse ressentait une répugnance invincible pour Paris. Elle désirait le grand air, la campagne, la solitude, les grèves, la mer avec ses imposantes magnificences. Quelquefois elle pensait avec amertume que peut-être un René inconnu soupirait pour elle, comme elle soupirait pour lui; que peut-être un homme jeune, passionné, mélancolique, épris comme elle de tous les charmes de la vie solitaire et contemplative, pleurait

(1) *René.*

en disant : — Où trouverai-je la femme de mes rêves? — comme elle pleurait elle-même en disant :

— Où trouverai-je le René de mes rêves ?

Étrange phénomène ou plutôt étrange rapprochement.

A cette heure, à ce moment, Ewen de Ker-Ellio était tourmenté du même désir vague et inquiet, de la même conviction à la fois douce et désolante : qu'une âme appelait aussi son âme, mais que l'abîme de l'inconnu séparait ces deux ferventes aspirations.

Hélas ! que de fois ces coïncidences mystérieuses ont dû se renouveler ! que de fois des larmes et des vœux solitaires ont peut-être répondu, dans l'espace, à des larmes, à des vœux solitaires? Que de sympathies profondes, que d'affinités puissantes se sont à jamais ignorées ! que de bonheurs inexprimables ont avorté faute d'une rencontre, faute de l'un des plus simples accidents de la vie matérielle !

Nous insistons sur ces réflexions vulgaires peut-être, parce que ce récit même nous les suggère.

Au moment où Thérèse était sous le charme de *René* et des sentiments nouveaux que ce livre avait éveillés en elle, Ewen de Ker-Ellio allait quitter la Bretagne et venir à Paris, il devait nécessairement se présenter chez M. Achille Dunoyer, voir Thérèse, être frappé de sa ressemblance avec le portrait mystérieux de Treff-Hartlog, et sans doute ressentir pour elle un violent amour, puisque le basard donnait à cette jeune fille tous les avantages, tous les goûts dont M. de Ker-Ellio avait paré son idole.

M. de Ker-Ellio ne pouvait-il pas enfin espérer d'être agréé pour gendre par M. et Mme Dunoyer? N'était-il pas riche, titré? Ne les *débarrasserait-il* pas de leur fille ainsi qu'ils le désiraient?

La suite de cette histoire dira si la fatalité noua ou brisa les sympathies, les liens de toutes sortes qui semblaient devoir unir Ewen et Thérèse dans une éternelle félicité.

M. Dunoyer, en parlant à sa femme devant ses deux filles de sa nouvelle intimité avec M. de Montal, avait donné des louanges de très-mauvais goût à la rouerie, aux prodigalités, à la figure de son nouvel ami, résumant son admiration par ces mots : C'est un véritable don Juan.

Si Thérèse n'eût pas été folle de René, ces paroles auraient peut-être excité en elle une dangereuse curiosité. Parmi les personnes qu'elle rencontrait dans le salon de sa mère et dans les bals où on la conduisait quelquefois, elle avait été loin de retrouver le type du héros de Byron. Elle avait le goût trop difficile, trop délicat, l'imagination trop exigeante, pour voir un don Juan dans le premier homme venu, tandis que l'esprit et l'habitude de séduction que M. Achille Dunoyer prêtait à M. de Montal se rapprochait assez de l'éminente création byronienne.

Mais l'influence de René était toute puissante; Thérèse prit même plaisir à parer M. de Montal des charmes les plus enchanteurs, pour l'offrir en holocauste à son pâle René avec plus de plaisir encore. Elle maudit cet importun, qui venait troubler ses graves et douces amours avec le frère d'Amélie; elle se promit de se faire le lendemain reléguer dans sa chambre pour échapper à l'ennuyeux dîner dont *M. don Juan de Montal* devait être le héros.

Jamais René ne fut plus passionnément adoré par Thérèse que pendant cette soirée, jamais elle ne fit de plus beaux rêves de solitude et d'amour, jamais figure imaginaire ne prit, pour ainsi dire, une forme plus réelle, jamais la fantaisie d'un grand poëte ne causa des ressentiments plus profonds....

Si l'on ne devait craindre de ternir du moindre souffle l'angélique pureté de ces chastes amours par une comparaison d'un autre ordre, on dirait que René *fut heureux* ce soir-là;..... car, après avoir longuement songé à son idéal, le cœur de Thérèse se serra, comme si elle avait commis une faute.

La jeune fille avait le front appuyé sur le canapé, ses joues brûlantes étaient baignées de larmes, lorsqu'elle entendit frapper à sa porte. Elle avait oublié l'heure; il était près de minuit.

Clémentine et miss Hubert revenaient du spectacle.

En entendant ce bruit, qui l'arrachait en sursaut à sa rêverie, l'émotion, nous dirions presque l'effroi de Thérèse, fut aussi grand que si René eût été caché dans sa chambre; elle tressaillit, elle pâlit, et resta un moment interdite, sans oser faire un mouvement.

— Ma sœur Thérèse! ma sœur Thérèse! — cria Clémentine à travers la porte, — ouvre donc; nous arrivons du spectacle.

— Pourquoi vous enfermez-vous, mademoiselle? — dit miss Hubert d'une voix aigre.

Thérèse revint à elle, sourit de sa peur, cacha soigneusement son cher *René,* et alla ouvrir la porte.

— Tiens, tu mets donc ton verrou, maintenant? — dit Clémentine.

— Oui, petite sœur.

— Et pour quelle raison, mademoiselle? — demanda miss Hubert.

— Parce que j'ai peur dans cet appartement où je suis seule, — répondit sèchement Thérèse.

— Vous n'êtes pas pourtant peureuse habituellement? — reprit miss Hubert; — mais faites comme vous voudrez. J'ai rempli mon devoir en vous faisant cette observation.

Telle était la formule invariable dont la gouvernante accompagnait ses remontrances. Peu lui importait que ses élèves en profitassent ou non.

— Veux-tu que je te raconte le spectacle, ma sœur? — dit Clémentine. — Nous avons été au Palais-Royal; c'était joliment amusant. Déjazet était bien drôle, va! Elle était habillée en marquise; il y avait un gros joufflu qui l'embrassait pendant que son mari était enfermé, et elle disait que ça lui faisait bien plus de plaisir que d'être embrassée par son mari, parce que son mari était vieux. N'est-ce pas, miss Hubert?

— Oui, c'est en effet un spectacle parfaitement choisi pour des enfants? — répondit l'Anglaise; — mais vos parents trouvent cela convenable, vous devez respecter leur goûts, et profiter des enseignements que ces belles choses vous donnent, — dit la gouvernante en se chauffant les pieds à la cheminée.

L'enfant continua, ravie de montrer sa bonne mémoire.

— Et puis, il y avait encore une petite paysanne que le mari de la marquise voulait aussi embrasser; mais, comme il était vieux, lui, la petite paysanne aimait bien mieux se laisser embrasser par le gros joufflu qui embrassait la marquise. Il embrassait toujours, ce gros-là. Est-ce qu'il y a des hommes qui embrassent toujours comme çà, miss Hubert?

— Taisez-vous mademoiselle; il est inconvenant de dire ces choses-là devant moi. Devant vos parents, à la bonne heure, ça les divertit.

— Mon enfant, — dit Thérèse, — il y a des choses qu'il ne faut dire devant personne.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte alors?

— Y avait-il beaucoup de monde? les toilettes étaient-elles belles? — dit Thérèse d'un air distrait.

— Oh oui! ma sœur, il y avait beaucoup de monde. Et puis, tu sais bien ce jeune homme dont papa a parlé tantôt avant dîner?

— Quel jeune homme?

— Mais tu sais bien, celui que papa a dit qu'il était l'amoureux de cette actrice des Français, ce monsieur qui doit dîner ici demain.

— Ah! M. de Montal.

— Oui, un comte, un noble.

— Eh bien?

— Il était dans une loge avec des dames, des duchesses, à ce qu'a dit papa.

— Il n'y avait qu'une duchesse, mademoiselle, c'était madame la duchesse de Miremont, — dit miss Hubert d'un ton dogmatique, et sans doute pour donner une idée des hautes relations de ses anciens maîtres; — je l'ai vue il y a deux ans en Angleterre, où elle est venue passer un mois au château de milady.

— Comme elle était jolie cette duchesse-là! n'est-ce pas, miss Hubert?

— Charmante. Il n'y a que l'aristocratie pour avoir une pareille distinction et de si parfaites manières.

— A moins que de pauvres roturières comme nous n'aient le bonheur d'être élevées par vous, miss Hubert, — dit Thérèse avec un demi-sourire ironique.

La gouvernante ne répondit rien; Clémentine continua.

— Oh oui! elle était bien gentille, avec sa petite capote de dentelles, cette duchesse, et même que papa a dit à maman: « Vois-tu, vois-tu ce monstre de Montal? comme il *chauffe* la petite duchesse! » Qu'est-ce que ça veut donc dire, ça, miss Hubert, *il chauffe la petite duchesse?* Je me suis rappelé ce mot pour vous le demander.

— Vous faites là un bel emploi de votre mémoire. Quant à vous traduire les grossièretés de monsieur votre père, cela n'est

pas de mon emploi, et je ne connais pas assez le français ; demandez à madame votre mère, elle doit savoir ça.

— Tiens, ça n'est pas des grossièretés, puisque papa le dit à maman.

— Jolie garantie, — dit la gouvernante.

— Miss Hubert, — dit Thérèse avec fermeté, — vous avez tort de parler ainsi devant ma sœur et devant moi.

— Mon Dieu! mademoiselle, rapportez cela à vos parents, vous le pouvez ; je ne tiens déjà pas tant à cette place.

— Soit; mais, tant que vous la conserverez, vous m'obligerez de parler plus respectueusement de mon père et de ma mère.

— C'est bien, mademoiselle, — dit sèchement la gouvernante ; puis elle ajouta :

— Allons, venez vous coucher, il est minuit passé, Clémentine.

— Oh ! miss Hubert, laissez-moi finir de raconter le spectacle à ma sœur.

— Eh bien ! voyons dépêche-toi, mon enfant; qu'as-tu à me dire encore?

— Tu vas voir, tu vas voir. Pendant un entr'acte, M. de Montal est sorti de la loge de cette duchesse ; papa, voyant ça, a sauté dehors de notre loge en disant à maman : Je vais tâcher de happer le comte au passage et de te l'amener. Alors maman a tiré de toutes ses forces ses manchettes et la pointe de son corsage, et puis elle a dit à miss Hubert : Ma féronnière est-elle bien au milieu de mon front, miss Hubert?

— Cela est vrai, puisque madame votre mère avait trouvé joli et coquet de joindre à un chapeau à plumes une féronnière de diamants, — dit la gouvernante avec un sérieux ironique.

— A ce moment, — continua Clémentine, — papa a ouvert la porte; il amenait le monsieur; alors maman s'est levée tout debout dans la loge.

— C'est encore exactement vrai, — dit miss Hubert; — madame votre mère s'est levée, ce qui prouve sa grande considération pour M. le comte de Montal, car une femme ne se lève jamais pour recevoir un homme, surtout lorsque la femme a l'âge de madame votre mère et l'homme l'âge de M. de Montal.

Après cette nouvelle méchanceté, qui excita un mouvement

d'impatience mal contenue chez Thérèse, Clémentine continua son récit.

— Alors M. de Montal est entré dans notre loge; il a salué maman en la priant de se rasseoir.

— Ce que madame votre mère s'est bien gardée de faire, toujours par suite de sa vénération pour M. de Montal, qui pourrait être son fils, — dit la gouvernante.

— Oui, ma sœur, c'est comme te le dit miss Hubert, maman est restée debout tout le temps de la visite de M. de Montal, et j'entendais qu'on riait beaucoup à côté de notre loge en nous regardant. — Moi, je ne riais pas, je regardais ce monsieur qui doit dîner demain; comme il est gentil, mon Dieu! et puis si bien mis! Moi, j'aimerais bien qu'il m'embrasse comme le gros joufflu de paysan embrassait la marquise dans la pièce du Palais-Royal. N'est-ce pas, miss Hubert?

— Certainement, c'est la moralité de la comédie; c'est à quoi vos parents avaient sans doute songé en vous menant à un pareil théâtre, vous répondez parfaitement à leur attente, — dit miss Hubert.

— Allons, allons, va te coucher, petite babillarde, — dit Thérèse à sa sœur.

Clémentine et miss Hubert se retirèrent.

Thérèse resta seule et s'endormit en pensant à René.

IX.

M. LE MARQUIS DE BEAUREGARD.

Avant de continuer ce récit, nous devons présenter au lecteur un nouveau personnage, M. le marquis de Beauregard.

Nous nous étendrons d'autant plus sur son caractère, que ce gentilhomme était une sorte de protestation vivante contre ce qu'il appelait la piteuse mesquinerie, la parcimonie sordide des désordres contemporains.

Selon le marquis, il fallait être impérialement prodigue ou vivre comme un bourgeois du Marais; en fait de folie, il n'ad-

mettait pas de moyen terme. Dès qu'un homme était résolu de se ruiner, il se devait à lui-même de s'exécuter d'une façon galante, cavalière et magnifique. — Il y a des poltrons de toutes sortes, — disait-il, — et je ne sais rien de plus lâchement niais que ces trembleurs qui regardent derrière eux, après avoir engagé ce grand duel avec la destinée.

Il fallait être fort riche (toujours selon le marquis), pour se ruiner avec quelque bon sens; ainsi la splendeur du renom que donnait un faste éblouissant compensait la perte de la fortune que l'on avait dissipée. On gagnait en éclat ce qu'on perdait en durée.

Le prix d'un splendide feu d'artifice, dont il ne reste que fumée au bout d'un quart d'heure, défraierait votre chauffage pendant un an; mais qu'est-ce que la modeste lueur du foyer auprès de ces trombes de flammes qui, montant jusqu'aux nues, les font étinceler de pourpre et d'or; auprès de ces torrents de lumière qui éclairent la terre et le ciel; auprès de ces immenses gerbes de saphirs, de rubis et d'émeraudes, qui font pâlir les étoiles ?

Pour être logique et *morale*, — ajoutait le marquis, — c'est-à-dire belle et complète, la prodigalité devait ainsi charmer, éblouir la foule, et lui faire battre les mains sans nuire à personne.

Quant à ces chétifs qui, au lieu de vivre dans une honnête médiocrité, se ruinent obscurément et bêtement pour se donner l'orgueilleuse satisfaction de posséder deux vilains chevaux au lieu d'un, de déguster six mauvais plats au lieu de trois, de perdre au jeu dix louis au lieu de cinq, de payer avarement quelque laide Phryné au lieu d'en être trompé pour rien; quant à ces rats qui, selon le marquis, rongeaient leur méchant fromage dans les ténèbres de l'incognito, il n'avait pour eux qu'un impitoyable mépris, disant que ces malheureux-là compromettaient la prodigalité, comme les commis voyageurs et les avocats compromettaient journellement l'esprit français.

Le marquis ne s'était pas contenté de prêcher cette *croisade* de la véritable magnificence contre d'indignes prétentions; il s'était somptueusement *croisé*, et avait joint l'exemple au précepte. Quoiqu'il eût en partie dissipé une fortune énorme, peu de maisons à Paris, parmi les meilleures, égalaient encore la

sienne ; on y faisait une chère exquise, on y entendait une musique excellente, on y trouvait toutes sortes de raffinements d'un comfort rare et d'une suprême élégance ; ses bals étaient inimitables, car lui seul savait encore donner de grandes fêtes. L'automne, à sa terre de Beauregard en Dauphiné, il avait les plus belles chasses de France, et il y exerçait une hospitalité digne des plus grands seigneurs d'Angleterre, ce qui est tout dire à l'endroit de la vie de château.

Une entente si magistrale de la vie, annonce toujours un esprit au-dessus du vulgaire ; aussi M. de Beauregard était-il un homme distingué, mais sa véritable excentricité naissait d'un contraste étrange entre son naturel plein de bonté, de délicatesse, et son affectation fanfaronne de cynisme et de perversité.

En théorie, il n'y avait pas d'être au monde plus *roué* que le marquis, et, dans la pratique de la vie, personne n'avait été plus fréquemment dupé ; il l'avouait d'ailleurs avec beaucoup d'esprit et de gaieté.

Personne mieux que le marquis n'avait connu les femmes ; personne n'avait mieux possédé les moyens de les séduire par le dévouement, de les frapper par l'imprévu, de les éblouir par le faste, de les dominer par l'audace, de les attirer quelquefois par le dédain. Jamais homme, enfin, ne réunit à un plus haut degré ce précieux mélange d'impertinence et de grâce, d'effronterie et de tendresse, de bravoure et d'abnégation, dont le charme est presque irrésistible, lorsqu'il est accompagné des traits et de la tournure la plus agréable. En théorie, don Juan, Lovelace, n'avaient pas une conscience plus amoureuse, et plus facile, et plus vaste, et plus souverainement impitoyable aux larmes qu'il faisait couler...; pourtant personne plus que le marquis n'avait été soumis, dominé par ses maîtresses.

Exposait-il ses théories sociales ? on restait épouvanté de sa démoralisation profonde, de son mépris de tous principes ; on frémissait de l'entendre ériger en système le despostime le plus cruel, glorifier la jouissance matérielle sous toutes ses formes, insulter à toutes les misères, à toutes les pauvretés. On devait le croire, d'après son langage, affreusement avide, égoïste,

sans foi, sans âme ; sans honneur (sauf le point d'honneur ; il portait la bravoure jusqu'à l'intrépidité).

Et pourtant la bourse du marquis avait toujours été largement ouverte à ses amis, ses libéralités excessives encourageaient la paresse des villageois de sa terre en Dauphiné ; il s'était constamment laissé piller par ses gens d'affaires, et il poussait le désintéressement jusqu'à n'avoir jamais voulu placer quelques fonds assez considérables provenant de la vente d'une propriété : un gentilhomme ne devant, selon lui, vivre que du blé de ses terres ou du bois de ses forêts ; tirer un misérable intérêt de 4 ou 5 p. 100 de son argent courant sentait son *traitant* d'une lieue.

Ce n'était pas tout : le marquis affectait un dédain cruel pour les sentiments les plus sacrés. Son père, d'une complexion robuste, avait vécu fort vieux. Tant que le vieillard s'était bien porté, il n'y avait pas d'atroces plaisanteries que le marquis n'eût empruntées aux fils de comédie du XVIIIe siècle pour se plaindre de l'existence infiniment trop prolongée de ce père qui lui faisait indécemment attendre son héritage.

Un des amis de M. de Beauregard lui disait :

— J'ai rencontré votre père, il m'a semblé un peu souffrant ; à son âge les moindres incommodités peuvent devenir très-graves !

— Flatteur ! — répondit le marquis.

Une autre fois il racontait qu'un jour d'hiver son père lui avait dit : « Il gèle à pierre fendre, et pourtant, voyez, avec mes quatre-vingt sept ans, je ne porte qu'une petite redingote ; c'est qu'aussi j'ai l'âme chevillée dans le corps et je vivrai cent ans ! »

— Vous n'avez, monsieur, que des choses désobligeantes à me dire, — aurait répondu le marquis d'un air courroucé.

Et, dès que son père ressentait la plus légère indisposition, M. de Beauregard passait des journées, des nuits à son chevet, lui prodiguant les soins les plus tendres ; son père mort, il s'en alla faire un long voyage en Italie ; sa douleur fut durable et profonde.

Au bout de quelques années, le marquis, voyant sa fortune assez largement entamée, résolut de se marier richement pour réparer cette brèche. Il fallut alors entendre ses insolents quo-

libets de grand seigneur sur les femmes de bas lieu, trop heureuses de mettre leur fortune aux pieds d'un gentilhomme qui les décanaillait, qui les levait de leur crasse bourgeoise, en leur donnant un nom *humain*. Il fallut l'entendre exposer comme quoi les gens d'illustre maison devant, de temps à autre, *fumer* ainsi *leurs terres*, l'argent d'un beau-père roturier était un engrais qui, après tout, n'avait pas trop mauvaise odeur!

Le marquis, voulant donc rétablir sa fortune par un opulent mariage, crut faire un coup de maître en s'en allant *fasciner* quelque riche héritière américaine (M. de Beauregard croyait encore à ces pactoles d'outre-mer).

Le marquis débarqua à la Havane, y passa les trois plus abominables mois qu'un homme de son esprit et de son caractère pût passer dans ce pays. Parfaitement renseigné, il se mit en devoir de *fasciner* la senorita Dolorès, ravissante petite Havanaise de seize ans, fille du citoyen Pablo, un des plus riches éleveurs de sangliers domestiques de cette île (ce fut le terme dont le marquis se servit pour désigner la nature de l'*élève* de ce citoyen du Nouveau-Monde).

Pour amener le beau-père Pablo à lui donner sa fille, M. de Beauregard mit en œuvre plus de finesse, plus d'intrigues, plus de ruses qu'il n'en eût fallu pour conclure vingt traités diplomatiques.

Pour plaire à l'innocente créole, le marquis déploya plus d'esprit, plus de grâce qu'il n'en eût fallu pour mettre à mal vingt Parisiennes des plus coquettes. Mais, avec ses airs de don Juan, avec sa désinvolture de Lovelace, il finit par devenir sérieusement, passionnément épris de la petite Dolorès, et le jour où il l'épousa fut véritablement le plus *beau jour de sa vie*.

Le marquis s'était toujours bien gardé d'entendre un mot aux affaires; en grand seigneur amoureux qu'il était, il avait aveuglément signé le contrat. On laisse à penser les épigrammes dont il accabla son malheureux beau-père, qu'il qualifiait tour à tour de Huron, d'Incas, de Peau-Rouge, etc.

Le beau-père Pablo était d'un flegme imperturbable; il avait doté sa fille de quelques milliers d'acres de forêts vierges situées au Texas sur les bords du lac *Yamabyloyekaw*. Pour

reconnaître cette générosité patriarcale, le marquis reconnaissait généreusement un douaire de 400,000 francs à la jolie Dolorès, Dolorita, dont les charmants yeux bleus étaient toujours baissés.

En vertu du contrat aveuglément signé par le marquis, l'excellent beau-père Pablo, le Huron, l'Incas, exigea, avant le départ de son gendre pour la France, cinq mille louis en avance de douaire, lesquels cinq mille louis, donnés par le marquis en bonnes lettres de change, étaient destinés aux premiers défrichements des forêts du lac *Yamabyloyekaw;* établissement magnifique qui devait dès lors porter le nom pompeux de *Beauregardville.*

Pour avoir eu l'insolente idée d'aller refaire sa fortune en Amérique, le marquis revint donc à Paris avec cent mille francs de moins (sans compter le reste du douaire), une femme de plus, et *Beauregardville* en perspective dans les brouillards du lac *Yamabyloyekaw.*

M. de Beauregard avait trop de finesse pour ne pas s'être aperçu que son beau-père l'Incas avait outrageusement abusé de son laisser-aller en affaires; mais, trop grand seigneur pour s'arrêter longtemps à une pareille misère, le marquis en conclut que, lorsqu'on voyage pour se marier, on ne doit jamais s'embarquer sans *un valet de chambre-notaire;* disons aussi que l'amour qu'il ressentait pour Dolorès augmenta beaucoup le désintéressement du marquis.

Cet homme qui n'avait pas eu assez d'impitoyables sarcasmes contre les maris amoureux de leurs femmes, cet homme qui ne devait voir dans son *épouse* qu'un sac d'argent qu'il jetterait dans un coin lorsque le sac serait vide, cet homme s'était de plus en plus épris de la jeune créole.

Toutefois, fidèle à sa théorie de vice et d'affectation cynique, le marquis, pour sauver ce qu'il appelait *les apparences,* pour qu'on ne le soupçonnât pas d'avoir laissé cent mille francs en Amérique, et de n'avoir rapporté du Nouveau-Monde qu'un amour passionné pour sa femme, le marquis, disons-nous, redoubla de faste, joignit à une maitresse qu'il avait à l'Opéra, avant son mariage, le ragoût de la sœur de cette femme, et, afin de bien prouver que ces filles lui appartenaient, il les en-

voya dans de petites loges qu'il avait à l'Opéra et aux Bouffons.

De plus, à la fin des dîners de garçons que le marquis donnait de temps en temps à ses amis, il les suppliait de faire la cour à sa femme, et de la déniaiser; affectant dans ses propos la rouerie effrontée des maris de la régence, il demandait en grâce à être le confident des premiers adorateurs de Mme de Beauregard, afin de leur donner de bons conseils, mais il les suppliait en retour de former la marquise, cette petite créole ayant encore une foule de préjugés iroquois, ni plus ni moins que si elle sortait de garder les sangliers domestiques de monsieur son père; malgré ces impertinentes affectations, le marquis continuait à être en cachette amoureux fou de sa femme.

Maintenant, quelques mots des rapports qui existaient entre M. de Beauregard et M. de Montal. Lorsque ce dernier avait débuté dans le monde, le marquis était à l'apogée de sa gloire. On ne parlait que de son esprit, de sa magnificence; son goût avait une autorité despotique en matière d'élégance; on lui attribuait les aventures les plus originales, des succès de toutes sortes; on vantait le courage chevaleresque qu'il avait prouvé dans deux ou trois duels très-heureux où il s'était montré d'une bravoure folle et charmante.

M. de Montal éprouva une admiration profonde pour le marquis. Il voulut, autant qu'il le put, copier sa spirituelle impertinence, sa prodigalité, ses folies de toutes sortes; mais, l'argent et l'originalité manquant à M. de Montal pour jouer longtemps et brillamment ce rôle, en très-peu de temps sa fortune disparut; il ne lui resta que la consolation d'avoir été un des satellites de l'éblouissante planète du marquis. Celui-ci du moins sut gré à M. de Montal de ses efforts d'imitation, et il ne le rangea pas dans la catégorie des *rats mangeurs de fromage,* quoiqu'il lui eût reproché d'avoir quelquefois marchandé sa ruine; il continua même de le voir assez fréquemment.

M. de Montal était trop vain pour ne pas tenir beaucoup à l'espèce de lustre que répandaient sur lui ses relations fréquentes avec M. de Beauregard; aussi employait-il toute sa finesse à flatter le marquis, à le poser en successeur des Bassompierre, des Richelieu, des Lauzun, des Brummel, à l'appeler son *maître,* à le proclamer le seul homme de France, consé-

quemment d'Europe, conséquemment du monde, qui comprit encore la vie.

Quoique intérieurement flatté de ces louanges, le marquis dit un jour à M. de Montal avec son cynisme habituel :

— Vous voulez m'emprunter de l'argent ou faire la cour à ma femme : j'ai cinq cents louis à votre disposition, et je vous présenterai demain à la marquise. Maintenant je puis tout à mon aise me laisser aller au plaisir d'être dupe de vos flatteries.

M. de Montal avait encore assez d'argent pour ne pas recourir à la bourse de M. de Beauregard, et la conquête de la marquise lui semblait au-dessus de ses forces. Il refusa donc les offres de son héros, et rendit ainsi ses louanges doublement précieuses.

Le marquis, touché de ce désintéressement, devint l'ami presque dévoué de M. de Montal, quoique souvent il le brutalisât fort à propos de M[lle] Julie, lui disant — qu'il était ignoble et indigne d'un gentilhomme de s'*emménager* avec ces personnes-là, qu'on ne devait prendre *ça* que comme objet de luxe, que comme occasion de dépenses, et qu'on volait à ces pauvres filles tout l'argent qu'on ne leur donnait pas.

Nous expliquerons tout à l'heure le véritable motif de la visite matinale que M. de Beauregard va rendre à M. de Montal.

Nous ferons seulement observer que, pendant les quelques moments où il attendit à la porte de M. de Montal, le marquis, n'étant pas dans l'obligation de composer ses traits, semblait en proie à de violents ressentiments de haine et de colère ; deux ou trois fois un tressaillement de rage contracta sa physionomie ; mais, dès qu'il fut entré chez le comte, il reprit son masque habituel d'insouciance ironique, et se montra même d'une gaieté folle dans son entretien.

Pourtant, un observateur attentif aurait remarqué chez le marquis une sorte d'agitation fébrile, sa verve joyeuse cachait une émotion aussi violente que contrainte.

EUGÈNE SUE.

(*La fin à un prochain numéro.*)

MÉLANGES.

— M. Cousin, en reprenant sa place dernièrement au conseil royal de l'instruction publique, a fait publier dans les journaux qu'avant d'accepter sa nomination il avait obtenu *l'agrément* de M. Thiers.

Nous savions bien, et qui ne le savait comme nous, que les prétendus collègues du président du Premier Mars n'étaient que ses commis ; mais, en vérité, nous n'avions pas supposé qu'ils avaient abdiqué leur libre arbitre entre les mains de leur maître, non-seulement pour le temps de leur ministère, mais encore pour le reste de leurs jours.

Ne soyons donc pas étonnés d'apprendre prochainement que M. Thiers a permis à M. Despan-Cubières de renvoyer sa bonne ;

A M. Gouin de rentrer chez lui après minuit ;

A M. Pelet (de la Lozère) de boire entre ses repas ;

A M. Roussin de se promener en bateau sur la Seine ;

A M. Rémusat de publier ses *Essais philosophiques ;*

Et qu'il a défendu à M. Vivien de rentrer au conseil d'État,

Et à M. Jaubert de communiquer à la *Revue* de nouvelles herborisations.

M. Thiers s'attirerait de nombreuses bénédictions par cette dernière défense, s'il avait la force de la faire.

— Il a été question, dans ces derniers temps, d'une nombreuse promotion de pairs.

La pairie est comme la croix d'honneur, tout le monde veut en être décoré.

On évalue à cent cinquante le nombre des demandes adressées au roi par des députés qui veulent se transvaser.

Un de ces messieurs, habitué à trouver dans les journaux la locution familière de *fournée,* et la prenant pour une locution grammaticale et régulière, n'a pas vu de mal à se servir, dans sa pétition au Roi, de cette métaphore empruntée à la boulangerie.

« Sire (a-t-il écrit), je demande à Votre Majesté de vouloir » bien me comprendre dans la première *fournée.* »

Un autre, M. Roul, appuie sa demande sur cette considération, qu'il commence à devenir un peu sourd.

Ceci doit flatter les orateurs du Luxembourg.

M. DE CHATEAUBRIAND.

Il est des hommes qui, entrés déjà dans la postérité, sont encore plus vivants que ceux qui existent; des hommes qui, dépossédés de leur piédestal de pouvoir, de talent ou de parti, restent encore plus dieux que les dieux qui leur ont succédé dans l'opinion.

C'est ainsi que M. de Châteaubriand est plus ministre que M. Villemain, par exemple; ce dernier n'étant qu'une portion d'un conseil, l'autre ayant été la personnification éclatante d'un parti, d'une caste et d'une école littéraire.

Qu'il nous soit permis d'analyser cette grande renommée, en la respectant comme un monument.

Gentilhomme breton de bonne noblesse, d'une de ces souches de province assez négligées à la cour, M. de Châteaubriand vint pourtant à Paris prendre son rang dans les *carrossées* royales, servir dans un régiment, et philosopher à la manière des beaux esprits de salon qui se partageaient alors entre l'*Encyclopédie* et *l'Almanach des Muses.*

En sa qualité de Breton, qui venait d'une province encore

toute émue du procès de la Chalotais, le jeune de Châteaubriand inclinait tout à la fois vers la démocratie par ses souvenirs, et vers l'incrédulité par ses lectures.

Son premier ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions,* imprimé depuis en Angleterre, l'aurait peut-être classé parmi les Hérault de Séchelles, s'il fût entré à la convention au lieu d'émigrer à Coblentz.

Ni courtisan, ni soldat, sans goût pour une domesticité d'exil, ou pour l'héroïsme d'un champ de bataille, sans horizon au milieu des misères et des déboires de l'émigration, il se laissa gagner par une mélancolie profonde qui ne céda qu'à l'agitation des voyages, aux aventures de la vie maritime et aux singularités de la littérature anglaise. Celui qui, dans les courses d'un esprit incertain et d'une vie vagabonde, ne cherchait que l'oubli de lui-même, trouva dans ses ennuis la source de la gloire. Les grands spectacles du Nouveau-Monde, alors encore nouveau, et devenu si vieux en si peu de temps, éveillèrent cette riche imagination qui semblait se chercher et se fuir en même temps. Quand M. de Châteaubriand revint d'Amérique en Angleterre, il apparut comme un objet d'admiration curieuse dans une société de beaux esprits français impatients de revoir la France, et qui l'entraînèrent avec eux à Paris, où il vécut d'abord du produit de sa plume.

La première détermination de M. de Châteaubriand portait l'empreinte du doute et de l'hésitation : il n'avait qu'à recueillir ses impressions, comme on recueille des fruits qu'on ne veut pas laisser perdre, sans les rattacher à tel système plutôt qu'à tel autre, à la philosophie plutôt qu'à la religion ; il avait vu, senti, écrit, sans plan, sans but, avec son âme bien plus qu'avec sa tête.

Des esprits éminents et très-cultivés, La Harpe, entre autres, qui rédigeaient alors le *Mercure ;* des amitiés plus intimes, M. de Fontanes et M. Joubert, qui avaient eu par *René* la première confidence de son cœur et de son génie, qui avaient inspiré les premiers fragments de *René ,* surprirent le secret de ce désordre d'idées, et donnèrent au jeune écrivain un conseil neuf et hardi.

Prendre le contre-pied des idées dominantes, remonter par delà les faits terribles de la révolution jusqu'aux idées ancien-

nes, écouter tous les religieux échos qui s'élevaient des âmes avec lesquelles il sympathisait, lui, du sang des victimes qu'avaient faites la terreur et la philosophie, lui, le parent de Malesherbes, le compagnon de jeunesse d'André Chénier.

Le poëte embrassa vite et ardemment les grandes proportions de ce plan, sur lequel il composa désormais tout son talent, préparé déjà par l'étude et fortifié par le travail.

La nouveauté de ce talent frappa le chef de l'État, et quelques-uns des amis qui avaient tressé la couronne poétique de M. de Châteaubriand, voulurent la rattacher comme un fleuron à la couronne impériale.

Un poste de secrétaire d'ambassade servit de début à cette fortune dont on augurait si bien, lorsque l'exécution du duc d'Enghien vint y mettre un terme rapide et touchant.

M. de Châteaubriand donna sa démission et céda volontairement tout le terrain qu'il eût pu conquérir dans la faveur impériale; retournant à lui-même, il tenta de s'affranchir lui et ses croyances, de chercher la gloire dans l'isolement et la force dans la résistance, tandis que les autres lettrés de toute origine, et surtout d'origine révolutionnaire, se réchauffaient humblement aux rayons de la police napoléonienne.

Chacun de ses écrits, qui se multiplièrent en s'épurant, devint une querelle avec la philosophie et un combat avec le pouvoir, comme chacun de ses voyages, tant imités depuis par les bonnetiers malingres et par les notaires mélancoliques, furent moins des entreprises littéraires qu'une suite de pèlerinages politiques avec des stations pieuses à toutes les idées du passé.

Dans cet antagonisme entre un écrivain et un capitaine, entre un homme de lettres et une époque, ce fut l'homme de lettres qui tua son adversaire. La brochure de *Bonaparte et les Bourbons* fut le dernier coup porté, quand les temps s'accomplirent, au triple despotisme de Napoléon sur les rois, les peuples et les religions du vieux monde. Cette brochure pesa dans la balance des événements de 1814 autant que la prise de Paris, et il n'y a point d'exagération historique à dire que le partial et brûlant pamphlétaire compta comme un sixième roi dans la sainte alliance.

Devenu comme partie intégrante de la dynastie qui reve-

nait, il prit ses affaires en main, la défendit par la polémique, la fortifia par son alliance avec le *Journal des Débats*, et fut écouté comme le véritable oracle, le prophète, le dieu de la monarchie.

On s'étonna pourtant de ne pas voir ce premier apôtre et ce premier soldat de la restauration mêlé plutôt et plus directement aux grandes affaires, dont il ne put approcher qu'en 1815, dans l'exil, à Gand, en qualité de ministre d'État, et plus tard comme pair de France.

C'est que, dès l'abord, Louis XVIII avait pris ombrage de M. de Châteaubriand comme d'un connaisseur et d'un rival en littérature, et que, de son côté, M. de Châteaubriand s'était senti peu de goût pour ce roi latiniste, pour ce Cottin couronné, tandis qu'il reportait toute ses sympathies sur les malheurs touchants de la duchesse d'Angoulême et sur la bonhomie loyale, quoiqu'illétrée, du comte d'Artois et de ses fils.

La seconde restauration n'avait pas trois mois d'existence que déjà la coterie de Louis XVIII avait envieusement poussé M. de Châteaubriand dans l'opposition, dont il devint le chef, et qui reçut de lui *le Conservateur* comme drapeau.

Étrange illusion des jugements contemporains !

L'entrée de M. Decazes aux affaires parut au plus grand nombre une victoire de la liberté, tandis qu'elle n'était qu'une victoire domestique de palais. Tout le parti libéral fut illuminé d'un rayon d'espoir, et pleura de tendresse à l'idée d'un retour sincère vers l'esprit constitutionnel.

Tandis qu'aux yeux des gobe-mouches, des *soldats laboureurs* et de toute la *Bérangerie* M. de Châteaubriand passait pour un triple *ultrà,* pour un gentilhomme de colombier, pour un poursuivant de régime absolu ; lui, dont tous les écrits, depuis la *Monarchie selon la charte*, formaient la première et sincère école du gouvernement parlementaire, à laquelle il conviait et les soutiens de la vieille dynastie et les générations nouvelles.

Cette opposition le conduisit au pouvoir par les voies constitutionnelles, mais contre le gré intime du vieux roi, dont il dérangeait les petits jeux de cartes, d'abord à l'ambassade de Londres, puis au ministère.

Nous avons déjà caractérisé les vicissitudes et les mystères de cette époque par la peinture de l'antagonisme qui s'établit entre M. de Châteaubriand et M. de Villèle, triomphateurs de la droite, pure en 1823. C'est une nouvelle occasion de remarquer que la lutte semble l'élément vital et naturel de M. de Châteaubriand : n'a-t-il pas lutté tour-à-tour

Contre la révolution de 93,

Contre Napoléon,

Contre Louis XVIII et le système Decazes ;

Puis, contre M. de Villèle,

Et, enfin, avec son propre parti, dont M. de Villèle représentait les intérêts, et lui, les croyances.

A la révolution de juillet, il ne tenait qu'à lui de marcher avec les conducteurs de cette révolution qu'il n'avait pas faite ; mais il crut, comme M. Royer-Collard, que son temps était fini, qu'il ne lui était pas permis de quitter cette dynastie qui avait répudié ses services et qui eût brisé sa plume.

Dans son délire monarchique et chrétien, il rompit sa vie et se laissa, trappiste de l'exil, enterrer vivant, plein encore de toutes ses forces, dans le *vade in pace* de la légitimité.

Les combats de ces sentiments nobles et puérils ont été exprimés dans ce passage de son dernier discours à la chambre des pairs :

« Si j'avais à donner une couronne, je la mettrais sur la tête » de celui que vous venez d'élire ; mais je ne me reconnais pas » le droit d'élire, et je donne ma démission. »

Cette subtilité de conscience, exposée publiquement, dirigea quelque temps après M. de Châteaubriand dans une occasion peu connue, où il compléta ce sacrifice absolu de lui-même, que n'a nullement mérité de recevoir un parti qui n'a jamais su donner à ce grand cœur et à cette belle intelligence que cette courte et ironique apologie : « M. de Châteaubriand n'est à bien compter que le républicain le plus dévoué à la monarchie. »

Ce dernier acte de folie chevaleresque, racontons-le. Il touche comme la misère de Milton et la pureté de Bayard.

Peu de temps après la révolution de juillet et le discours que nous venons de rappeler, la reine des Français, Marie-Amélie, fit demander à M. de Châteaubriand de venir la voir,

sinon comme reine, au moins comme femme, comme mère, comme chrétienne.

Après quelques hésitations, le pair démissionnaire se rendit au Palais-Royal, mais à condition qu'on le recevrait le soir, et qu'on lui garderait le secret.

Après quelques préliminaires, la reine parla du discours, et lui dit à peu près :

« M. de Châteaubriand, je ne veux pas tenter votre ambi-
» tion; mais dans la tâche pénible que nous avons entreprise,
» moi et les miens, je voudrais être soutenue par votre appui,
» encouragée par votre assentiment. Le voudrez-vous?

— Madame, je ne puis.

— Les reines ne sont pas riches; mais vous êtes homme de lettres, quand vous n'êtes pas homme d'État, vous vivez de vos travaux; permettez-moi, sur ma fortune particulière, de vous trouver un revenu de 100,000 francs. Je ne vous demande que d'accepter; il n'y aura que moi d'engagée.

M. de Châteaubriand resta confondu d'admiration, d'attendrissement, promit de revoir la reine, et ne la revit que pour refuser.

Depuis ce temps, M. de Châteaubriand comprit que son talent ne devait plus travailler qu'*outre tombe*. Le parti légitimiste allait à la débandade, le reniait pour chef; la vieillesse apportait ses chagrins, et le cygne exhala son dernier chant dans une piètre défense de la duchesse de Berry, dont il désapprouvait les actions et les conseillers.

A l'heure qu'il est, M. de Châteaubriand est éteint.

Nous remonterons bien haut dans son passé pour rectifier un détail biographique qui s'est accrédité.

Tout le monde a cru et répété que M. de Châteaubriand était né dans l'année 1769, parce qu'on se plaisait à remarquer que la même année avait produit Napoléon, Cuvier, Walter Scott et M. Jouy.

M. de Châteaubriand a toujours laissé accréditer cette erreur chronologique, qui le rajeunissait. Il est né en 1767.

M. de Châteaubriand a été fort beau, et l'on peut l'excuser d'avoir longtemps cultivé par la coquetterie ce que l'âge lui a laissé.

Poëte par le talent et grand seigneur par les habitudes, il a

toujours vécu sans compter, dédaignant l'ordre, l'économie, le placement, toutes les choses qui usent et rapetissent l'intelligence.

La toilette, les recherches corporelles lui ont toujours été une grosse dépense et un vif plaisir; son argent disparaît en acquisitions de babioles, de futilités élégantes; comme les femmes gâtées, il ne sort pas d'un magasin sans tout acheter.

Un des premiers, M. de Châteaubriand a restauré en France la propreté.

Car il faut bien le dire : dans l'histoire intime du peuple français il est une grande lacune, de 1792 à 1800, pendant laquelle la propreté avait émigré avec les bonnes manières et la bonne éducation; les militaires n'avaient pas le temps ni les bourgeois la témérité de soigner leurs personnes. La baignoire était un meuble aristocratique, et l'ablution un crime de lèse-peuple.

C'est bien à tort, par parenthèse, qu'on attribue aux Anglais l'importation de la propreté.

Ce n'est que de la réexportation. Nos grands seigneurs avaient donné à nos voisins des leçons que ceux-ci nous rapportèrent ensuite. Mais en fait de confortable, de nécessaires et d'outils de toilette, un Anglais n'était qu'un rustre à côté de ces *suspects* qui se faisaient écrouer à la Conciergerie en compagnie de cuvettes, d'éponges, de peignes et de brosses.

M. de Châteaubriand, qui a gardé toutes ses premières habitudes, ne donne pas moins de deux heures aux soins de ses dents, qu'il repasse une à une, ainsi que chacun de ses cheveux rares et argentés.

Cette cérémonie du matin lui prend quatre à cinq heures qui ne sont pas perdues.

Les quelques hommes d'État et d'affaires que nous avons ne savent pas assez qu'on ne fait rien de bon en chaussant ses bottes au sortir du lit, en se serrant le cou d'une cravatte à sept heures du matin, en se mettant, au petit jour, en grande tenue d'huissier ou de recors.

C'est pendant ce pansage méditatif, pendant cette flânerie en pantouffles que les idées viennent, parce que le corps est libre et se ragaillardit aux soins qu'on prend de lui. Ce moment est

celui que choisit M. de Châteaubriand pour causer avec les intimes sur un ton aimable, bonhomme, aussi reconnaissant de l'esprit des autres que prodigue du sien. Au contraire de ses livres, sa conversation a plus de solidité que d'éclat, plus de charme que d'effet, plus de naturel que d'étendue.

M. de Châteaubriand a toujours soigné sa réputation littéraire comme un chapitre de sa toilette. Aussi l'a-t-on vu toujours ménagé, exalté même au-delà de sa valeur par les plus grandes inimitiés politiques.

Tout le monde a de ses autographes, parce qu'il répond à tout le monde, au plus obscur vaudevilliste, au plus humble écrivain. Combien de jeunes gens il a perdus en les flagornant sur leur beau talent, leur beau livre, leurs beaux vers.

Quand un ouvrage, quel qu'il soit, fût-ce une réimpression du *double liégeois,* lui est adressé avec dédicace, il se pique d'une galanterie qui lui rapporte autant de fanatisme qu'elle lui coûte peu de temps. Il prie son secrétaire, M. Pilorge, d'ouvrir le livre, de choisir au hasard la première phrase d'un chapitre, et quelle que soit la phrase, dans sa lettre de remerciement, il trouve le moyen de glisser cette formule : « comme vous le dites si bien, etc..., » suit la citation du passage, le seul qu'il connaisse :

C'est irrésistible.

Amateur distingué du beau sexe dont il était le culte, on croit qu'il a plutôt dirigé son cœur vers la contemplation qui satisfait son amour-propre par des bonnes fortunes, et par cette délicatesse il a conquis plus d'âmes qu'il n'a fait de victimes.

Ces liaisons d'un platonisme quelquefois involontaire des deux parts sont des amours qui durent plus d'une semaine, parce que la vanité n'y est pour rien. Maintenant et depuis longtemps M. de Châteaubriand aime l'Abbaye-aux-Bois, qui est devenu pour lui l'univers.

Véritable poëte, grand historien, homme politique fidèle, il a conservé pures toutes ses affections. L'amitié qu'il porte à la famille Bertin n'a reçu ni du temps ni des événements aucune altération.

Quoiqu'accessible au premier venu, et affable à tous les importuns dont il espère une flatterie, il n'oublie j'amais qu'il

est gentilhomme, et comprend très-bien quand il *s'encanaille.*

Il vit à présent de ressources dont la modicité l'honore, d'une pension constituée sur la vente de ses ouvrages. Son ancien parti n'a plus souci de lui parce qu'il censure les folies légitimistes, parce qu'il parle toujours au nom d'idées conciliatrices et pratiques en homme religieux qui n'abaisse pas sa foi aux propagandes de sacristie, en homme d'État qui ne ravale pas son concours aux proportions de l'intrigue, en vieillard sérieux qui a vu de près les misères de l'émigration et l'irrésistible esprit des temps, qu'il n'est plus donné à personne de maîtriser.

— Les acteurs qui se retirent du théâtre vont la plupart habiter les Batignolles, ou pêcher à la ligne sur les bords de la Seine, à Asnières.

L'acteur Menjaud quitte la Comédie-Française au moment où il devenait excellent, et ce n'est pas pour faire la guerre aux goujons.

M. Menjaud part pour Rome,

Non en artiste, en curieux, en homme blasé, mais en très-bonne et sainte compagnie, avec son frère, M. l'abbé Menjaud, coadjuteur de l'évêque de Nancy, plus, l'évêque lui-même, M. de Forbin-Janson.

Ces deux derniers personnages veulent devenir, l'un, évêque des missions; l'autre, évêque de Nancy, de coadjuteur qu'il est.

Ils vont voir le pape,

Et M. Menjaud veut aussi voir le pape.

Sa Sainteté ne peut qu'excuser, en faveur du sentiment fraternel, l'étrangeté de ce compagnon de voyage, fort agréable sans doute, mais bien peu orthodoxe selon les canons de l'Église.

LA LITTÉRATURE DES ARTICLES DE MODES.

Notre temps, qui manque de beaucoup de choses, manque absolument de littérature.

Mais il ne manque pas de feuilletons.

Une curieuse histoire à écrire, serait l'histoire de ces feuilletons. Pour le moment, nous voulons dire quelques mots seulement du feuilleton de modes.

Voici comment il se confectionne.

Un entrepreneur afferme, dans plusieurs journaux plus ou moins bien établis, le droit d'insérer par mois un certain nombre d'articles de modes.

Quand il a ses traités bien et dûment signés et paraphés, il court chez les modistes, les tailleurs, les lampistes, les tapissiers, les marchands de curiosités, chez tous les industriels, enfin, qui éprouvent le besoin d'être vantés dans leurs journaux, et il leur débite, à eux marchands, sa marchandise, c'est-à-dire les lignes de ses articles.

Ces individus s'engagent à se faire vanter pendant toute une année, moyennant des chapeaux, des meubles, etc., et dans un nombre de lignes déterminé; après quoi, ils s'endorment tranquilles, convaincus par l'entrepreneur qu'ils auront bientôt une grande réputation, et, partant, une fortune considérable.

L'entrepreneur, rentré chez lui, sonne son rédacteur d'articles modes... Celui-ci accourt, la plume à la main, et le regard soumis.

Le rédacteur de l'article *modes* est un littérateur incompris qui a de l'indépendance, et à qui les directeurs de théâtre ont refusé beaucoup de pièces.

Par amour de la liberté et de la poésie, il n'a pas voulu être commis; c'est pourquoi il est présentement homme de lettres de l'entrepreneur.

Celui-ci lui commande de longs articles dans lesquels il faut

faire *mousser* les modistes en dix lignes, le tailleur en cinq, et le coiffeur en une. Il faut qu'il passe, sans transition, du style diffus au style concis. Malheur à lui s'il emploie une demi-ligne de trop pour l'arrondissement de sa période; l'entrepreneur, qui tient peu à l'harmonie, lui sabre ses phrases impitoyablement, et lui lave la tête d'importance.

Notre rédacteur, forcé de louer toujours, de louer sans cesse, oublie complétement toutes les formes du langage qui ne sont pas consacrées pour l'éloge; mais, en revanche, il amasse dans son cœur un grand fond de haine contre son patron, qu'il méprise d'autant plus volontiers que celui-ci ne le paie guère.

Le prix de l'article *modes* varie, en effet, de trente à quarante sous, payables en marchandises.

Ce qui fait que le rédacteur a parfois des bottes, des gants de temps en temps, mais qu'il dîne fort rarement.

Voilà comment le commerce des muses mène au commerce des articles de modes.

Notre homme signe tous ses articles d'une foule de pseudonymes féminins très-recherchés et très-aristocratiques; il rend compte des réunions du grand monde, qu'il ne connaît pas même par ouï-dire, ce qui le conduit naturellement à commettre les bourdes les plus ravissantes. C'est ainsi qu'il parle des mains blanches d'une mulâtresse ou des cheveux noirs d'une femme brune.

Tout ceci n'empêche pas l'abonné de province de lire avec attention l'article *modes*, et de croire, de toute son âme, aux toilettes fantastiques pompeusement décrites, et qui n'ont jamais existé que dans son imagination, après qu'il a lu son journal.

—

— Enghien possède des eaux.

A ces eaux est attaché un docteur, le docteur....

Quelles eaux !

Mais, quel docteur !

En vérité, on ne saurait dire qui l'on doit féliciter davantage,

Des eaux d'Enghien, d'être sous la surveillance d'un pareil docteur,

Ou du docteur...., de surveiller de semblables eaux.

S'il faut en croire le docteur ...., les eaux d'Enghien sont souveraines entre toutes les eaux. C'est bien mieux que le philtre de Fontanarose, et c'est presque aussi bien que la pâte Regnauld. A l'entendre parler et à lire ses prospectus, ce sont véritablement des eaux fortes.

Quant à l'opinion des eaux d'Enghien touchant le docteur ...., on l'ignore. En revanche, celle des baigneurs n'est point un mystère.

Un ancien acteur du Gymnase, Perlet, un des hommes les plus maigres de France et de nos possessions d'Afrique, maigre comme une danseuse, c'est tout dire, Perlet s'en alla trouver un jour le docteur ...

« — Docteur, lui dit-il, vous me voyez, ou plutôt vous me voyez à peine. Ma graisse s'est fondue au soleil de la rampe; mes mollets ont fui comme une ombre; je n'ai plus que les os sur la peau; je tourne à l'impalpable; on me pendrait pour une héroïne de ballet. Que faut-il faire?

— Souffrez-vous? demanda le docteur ....

— Nullement; mais je maigris à vue d'œil.

— Et vous désirez engraisser?

— Le plus possible.

— Alors, prenez mes eaux, les eaux d'Enghien, des eaux sans pareilles, des eaux souveraines, des eaux qui... etc. (*Voir les prospectus.*)

— Et j'engraisserai?

— Je vous en donne ma parole de médecin. »

Le soir même, Perlet se mit au régime des eaux d'Enghien.

Huit jours se passèrent; Perlet n'engraissait pas.

Un matin, Perlet apostropha son Hippocrate.

« — Docteur, dit-il d'une voix pleine d'amertume, je n'engraisse pas du tout.

— Vous croyez? demanda le docteur ....

— J'en suis sûr. Il me semble, au contraire, que je maigris davantage.

— Que diable! attendez donc un peu. Il faut bien donner à mes eaux le temps de produire leur effet.

— Sera-ce bien long?

— Une ou deux semaines, tout au plus. Tenez, vous voyez bien ce gros monsieur qui se promène là-bas... au bout du jardin?

— Parfaitement. Il me semble que c'est Lepeintre jeune?

— Non, c'est un Anglais.

— Ah! c'est un Anglais?.. Mon Dieu! c'est un fort gros Anglais.

— Vous voyez en lui la preuve vivante de la vertu souveraine de mes eaux. Lors de son arrivée ici, il y a deux mois à peine, il était peut-être plus maigre que vous.

— Vraiment?

— Je vous en donne ma parole de médecin.

— Et quoi! je pourrais acquérir un jour un semblable embonpoint?

— Deux mois suffiront à cette métamorphose.

— Tout bien considéré, docteur, je ne me baignerai pas plus d'un mois...

— A votre aise.

— Mon Dieu! oui... Je me contenterai de la moitié du volume de cet Anglais. »

Le mois s'écoula; Perlet n'engraissait pas.

Un jour qu'il était dans sa baignoire, attendant la venue de son embonpoint, comme les juifs n'attendent pas la venue du Messie, il entendit comme une dispute qui s'élevait dans la chambre contiguë à la sienne.

« — Décidément, docteur, disait une voix affectée de cet accent insulaire que Levassor contrefait avec une vérité si comique, décidément, je ne maigris pas du tout.

— Un peu de patience, Milord. Que diable! Londres n'a pas été bâti en un jour.

— Mais, là, franchement, pensez-vous que vos eaux me fassent maigrir?

— Je vous en donne ma parole de médecin.

— Voilà un temps infini que vous me répétez la même chose.

— Aussi, pourquoi êtes-vous si difficile à convaincre? Vous avez vu ce monsieur, si maigre... si maigre... qui se pro-

mène, comme une ombre, dans le jardin de l'établissement?

— C'est une momie?..

— Non ; c'est un ancien acteur, Perlet, un homme que son excessif embonpoint a forcé de quitter le théâtre. Eh bien! il est venu me trouver, il a pris mes eaux, et vous pouvez voir si elles ont, oui ou non, une action dissolvante.

— Est-ce que je deviendrai aussi maigre que lui? demanda l'Anglais d'une voix effrayée.

— Je ne le pense pas; mais je dois vous avouer qu'il a un peu trop forcé la dose. Du reste, la cure est terminée; il doit partir dans deux ou trois jours. »

Perlet se dressa dans sa baignoire comme un spectre, donna un grand coup de poing à la cloison, et s'écria d'une voix tonnante :

« — Tu te trompes, docteur du diable, car je pars aujourd'hui... dans une heure... à l'instant même ! »

Une heure après, Perlet montait en chaise de poste.

Aujourd'hui, il est à Londres, où il joue la comédie.

On nous écrit qu'il est encore un peu plus maigre qu'auparavant.

Nos correspondants ont tort : il y a des bornes à tout.

A propos, les eaux d'Enghien sont restées ce qu'elles étaient, et le docteur .... n'a pas changé.

Quelles eaux !

Mais, quel docteur ! !

— La mode n'est autre chose qu'un engouement contagieux. Un seul cerveau enfante l'extravagance, les autres en sont atteints par épidémie.

Pourquoi donc s'étonner de voir un homme proclamé chanteur par excellence, sans posséder l'ombre même d'une voix, et chef d'école, sans avoir produit aucun élève?

Être admis aux leçons de M. Delsarte est une sorte d'initiation religieuse. Il vous pose, comme premiers articles de foi :

Clef de sol : La religion est la base de la musique;

Clef de fa : La musique est la base de la religion.

A l'exposé de ces principes de solfége, les jeunes filles ouvrent les yeux et les mères la bouche, toutes également flattées de s'entendre adresser un langage qu'elles ne comprennent pas.

La jolie comtesse d'Hauss..., sous l'influence de la mode, s'est faite élève de M. Delsarte.

Le sérieux de la matière a été un peu endommagé par l'aimable malice et le piquant bon sens de la jeune comtesse.

Elle choisit, pour sujet d'étude, l'air d'*Alceste*, opéra de Gluck :

« Pâles flambeaux, tristes apprêts, etc. »

« Madame, dit solennellement le maëstro, pour oser aborder ce morceau, il faut que le cœur s'oppresse, l'esprit se voile, et se sentir au moment de mourir.

— Monsieur, répond l'élève, je suis très-bien portante, et je ne saurais me noircir ainsi l'imagination.

— Vous pouvez, au moins, supposer, Madame, que vous allez donner votre vie pour votre époux?

— Encore moins, s'écrie Mme d'Hauss...; je suis bien résolue à ne donner ma vie ni pour mon mari ni pour qui que ce soit au monde. »

Le professeur, ébahi, a dû ôter la musique du pupître et se renfermer dans l'explication des dix-sept manières de prononcer la voyelle *a*.

Il faut remarquer, du reste, qu'avant la découverte de l'*ingrisme*, qui est à la peinture ce que la *delsarterie* est à la musique,

M. Delsarte végétait comme un Elleviou de province qui n'a pas d'*ut*.

L'exemple de M. Ingres, qui peint sans couleur, a décidé M. Delsarte à chanter sans voix.

— « Mon Dieu ! que vous êtes donc adorablement bête quand vous voulez vous en donner la peine, disait-on l'autre jour au plus spirituel de nos artistes.

« — Il est vrai, répondait-il, mais je suis si paresseux ! »

— Nous avons depuis quelque temps beaucoup de mariages littéraires, des littérateurs épousent des dots, de vraies dots en bons écus.

C'est à faire douter que nous sommes en 1842.

Est-ce que, décidément, l'esprit commencerait à peser dans la balance des beaux-pères à l'égal d'un pain de sucre ?

LES PIANISTES-SECRÉTAIRES.

Depuis quelque temps les industries inconnues prennent une grande extension.

En voici une qu'on ne soupçonnait pas encore, et qui fonctionne pourtant avec un certain éclat. Nous voulons parler de la maîtresse de piano, au pays des lorettes.

On sait que les lorettes, bien que généralement chargées de l'éducation des fils de famille, ne sont, pour leur compte, que médiocrement éduquées. Filles de parents ruinés par les révolutions, la plupart savent à peine lire. Le plus grand nombre ne sut jamais écrire.

Aussi, ne peut-on dire d'elles : Le style, c'est la femme.

Pour parer à cet inconvénient, les lorettes ont imaginé de créer la maîtresse de piano, pseudonyme élégant et d'assez bonne maison, qui cache le nom plus indiscret de secrétaire

intime. Il est, d'ailleurs, justifié par l'usage et les mœurs de ces dames.

Toute lorette se destine au Conservatoire.

La maîtresse de piano est à la lorette ce que l'écrivain public est à la cuisinière; ce que, dans l'ordre politique, le *teinturier* est au diplomate, une sorte de Figaro épistolaire.

Les fonctions de la pianiste-secrétaire ne sont nullement musicales. D'ordinaire, elle chante faux et prend pour de l'hébreu le mot de *gamme chromatique;* mais, en revanche, elle sait tourner fort agréablement une lettre.

Tous les secrets du cœur, toutes les délicatesses écrites, toutes les phrases échevelées, brûlantes, volcaniques, elle les possède d'instinct et de mémoire; car elle a lu Georges Sand et a *beaucoup aimé.*

Aussi, des trois personnages qui assistent, par état, au petit lever des lorettes : le coiffeur, le pédicure et la maîtresse de piano, celle-ci a seule le droit d'intimité.

On la prend pour confesseur.

Dès neuf heures du matin, la pianiste-secrétaire commence sa tournée. Elle s'arrête, d'abord à quelque second étage de la rue de Breda. C'est là quelle recueille son premier cachet et donne sa première leçon.

Cette leçon se résume ainsi :

La lorette. — « Arrivez donc, ma chère; je suis au désespoir.

La pianiste. — Vous voulez dire au dépourvu, sans doute?

La lorette. — Il est vrai. Le petit baron m'a écrit. Il attend ma réponse.

La pianiste. — A merveille! Qu'allons-nous lui dire?

La lorette. — Ce que vous voudrez... Que je l'aime.

La pianiste. — Jamais! Y pensez-vous? Ces choses-là se paient toujours d'avance. Demain, nous ouvrirons notre cœur; aujourd'hui, ouvrons un crédit. »

Et elle écrit sur l'amour une épître mystique que l'on peut traduire par ces mots :

« Je crois que je puis vous aimer, mais je suis certaine d'avoir beaucoup de dettes. »

La leçon se termine ainsi. La pianiste-secrétaire prend

congé de la lorette, en lui recommandant d'étudier son solfége.

A midi précis, la tournée est close. Passé cette heure, la lorette ne répond à aucune demande, déclaration ou proposition quelconque. Les épîtres de ce genre sont ajournées au lendemain.

On cite un gentlemen qui, ayant sollicité par écrit, à une heure trente-cinq minutes, la faveur d'un souper pour le jour même, rencontra la lorette dans l'après-midi.

« — Puis-je compter sur vous pour ce soir, lui dit-il ?

— Monsieur, interrompit celle-ci avec une délicieuse naïveté, j'aurai l'honneur de vous répondre demain. »

Toutes les correspondances du quartier Saint-Georges sont monopolisées, en ce moment, par trois ou quatre mains qui se partagent ce genre de fourniture.

Du reste, l'industrie de pianiste-secrétaire est assez lucrative. Celles qui l'exercent peuvent capitaliser et devenir, sur leurs vieux jours,

Marchandes à la toilette.

— Paris est maintenant envahi par les délégués de toutes sortes, les délégués des comités agricoles, les délégués de l'intéressante industrie des tire-bottes et de celle non moins intéressante des boucles sans ardillons.

Ces messieurs se promènent dans la *capitale* et mènent leurs épouses au Salon, où les voleurs à la *tire* leur font le foulard sans ôter leurs gants.

De temps en temps, pour avoir l'air de bien employer les heures qu'ils passent ici, ils vont voir les ministres, auxquels ils parlent beaucoup du pavage en bois ou des autres inventions modernes. Ils ont assez de savoir-vivre pour ne pas dire un mot de leurs commettants, et pour se compter en tout comme si l'industrie des tire-bottes ou des boucles sans pointes n'existait pas.

Les délégués retourneront bientôt dans leur province, où il

leur sera voté des remercîments pour tout le mal qu'ils se seront donné à Paris.

La délégation est une des plus merveilleuses inventions de notre époque ; elle se perfectionnera sans doute. Le besoin de sinécures se fait trop généralement sentir pour qu'elle ne devienne pas comme la députation, un état, une position dans le monde.

Elle se propagera comme toutes les choses absurdes, et le jour n'est pas loin où chacune des 37,000 communes de France aura son délégué à Paris, chargé de réclamer pour elle des subventions, des indemnités, et toujours prêt à déclarer qu'elle va se séparer de la métropole et former un royaume indépendant si ses désirs ne sont pas satisfaits.

— On remarque depuis quelque temps dans les journaux une recrudescence de portefeuilles trouvés par des artisans vertueux qui rendent des monceaux de billets de banque à leurs légitimes propriétaires sans accepter la plus petite récompense.

Ces *canards*, qui se reproduisent toujours aux époques où les abonnements aux journaux se renouvellent, n'ont d'autre résultat que de gagner au diable une foule d'âmes de portiers et d'ouvrières à la journée, qui bâtissent de magnifiques châteaux en Espagne sur l'espérance d'un trésor trouvé, et commettent ainsi de graves péchés par pensée, ne pouvant les commettre par action.

Les portefeuilles remplis de billets de banque ne se perdent pas, et se trouvent encore moins.

Ce sont des petits clercs infidèles et des commis de banque adonnés aux lorettes qui ont fait croire à de pareils accidents.

Ceux qui possèdent des billets de banque ne perdent jamais ; ces malheurs n'arrivent qu'à des commis à six cents francs.

MÉMOIRES POLITIQUES DE LA GRIPPE.

Tout le genre humain a eu la grippe pendant la quinzaine qui vient de s'écouler.

Il est vrai que cette maladie présente rarement des caractères graves, tandis qu'elle offre assez souvent de nombreux avantages.

C'est moins une maladie qu'un prétexte.

Chaque année, à la même époque, cette indisposition fait fureur dans le monde; il est bien de se donner de petits airs grippés, c'est une mode de printemps, comme des gilets fond blanc et les toilettes tendres, et nous ne serions point surpris de voir un jour la bonne compagnie *prendre la grippe* comme elle prend les eaux,

Par coquetterie élégante.

C'est surtout en diplomatie que la grippe joue un rôle important; tous les larynx politiques, toutes les glottes parlementaires ont volontiers recours à cette épidémie, laquelle se divise :

En grippe ministérielle ou de cabinet,

En grippe représentative ou de chambre.

Dans le premier cas, l'indisposition prend un caractère officiel. On lit un matin au *Moniteur :*

« M. le ministre de *** ayant la grippe, ne pourra recevoir aujourd'hui ni les jours suivants. »

Ce qui doit se traduire ainsi : « Ledit fonctionnaire voulant être seul, tiendra sa porte close. »

Cet exemple trouve bientôt des imitateurs chez les excellences voisines, et le journal du pouvoir devient insensiblement *Gazette de santé.*

Ajoutons en passant que le chapitre des économies privées n'y est pas étranger.

A la Chambre, c'est bien pis encore; qu'une question épineuse se présente, que les glossateurs de droite ou de gauche

écrasent sans réplique les glossateurs du centre, ou *vice versâ,* les battus trouvent encore une retraite honorable : ils *se grippent* majestueusement.

On cite des notabilités oratoires faisant métier du mal de gorge, à l'instar de ce père des *saltimbanques,* l'homme le plus enrhumé de France et du cerveau.

Cette année, le maréchal Soult a endossé à lui seul toutes les grippes ministérielles ; le vieux soldat a gagné dans sa tente plus d'une bataille parlementaire.

Puis est venue, dans le camp opposé, Mme Dosne, qui a prêté sa grippe à M. Thiers,

Lequel a grippé à son tour M. Odillon-Barrot, son *detritus,*

Lequel a grippé la plume de M. Rémusat,

Laquelle plume, enfin, a grippé *la Revue des Deux-Mondes,* qui n'a grippé personne.

Ce serait un calcul intéressant à faire, que celui des renommées politiques sauvées par les bienfaits de la grippe. Il y aurait un chapitre de plus dans la grande histoire des effets et des causes.

— Chaque jour voit naître une industrie nouvelle ; celle des femmes qui demandent l'aumône avec un nouveau-né de carton enveloppé dans des langes, a fait son temps ; celui des individus qui faisaient semblant de se faire écraser par les voitures a eu de beaux jours. Nous venons en signaler une à nos lecteurs, plus récente et qui paraît devoir obtenir les plus grands succès.

Voici en quoi elle consiste :

On guette la première chaise de poste arrivant à Paris ou en partant. Au moment où les chevaux courent de leur plus grande vitesse, on s'arrange de manière à être renversé par eux, et l'on tache de se faire casser un bras ou une jambe.

Ce résultat une fois obtenu, on est sûr d'avoir eu une bonne journée.

M. Dailly, le maître de poste de Paris, est très-riche, et bon, par conséquent, pour payer les dégâts de ses postillons, dont il est responsable.

Aussi voyez-vous bientôt arriver chez vous un médecin envoyé par M. Dailly, suivi d'un homme d'affaires qui vous prépare une grosse indemnité. Pour peu que vous ayez d'argent devant vous, si vous avez le temps de menacer M. Dailly pendant un mois d'un procès en correctionnelle, comme les tribunaux sont devenus depuis quelque temps très-sévères en matière d'accidents causés par les voitures, vous obtenez de lui tout ce que vous voulez, c'est-à-dire 5000 ou 6000 francs.

Le terme demandé ordinairement par les médecins pour la guérison d'une pareille fracture est de trois mois. A deux fractures par an, vous pouvez vous faire agréablement douze mille francs de rente, et si vous voulez risquer un peu vos côtes, vous pouvez espérer jusqu'à vingt mille francs.

Qu'on se plaigne encore de la dureté du temps!

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

